

Albert De Rochas

Les vies successives

Documents pour l'étude de cette question

1911

PRÉFACE

L'immortalité de l'âme a été de tout temps le sujet des méditations des philosophes et la plupart des religions l'ont affirmée en invoquant l'existence d'un paradis et d'un enfer; mais la question des vies successives ne s'est posée qu'à l'esprit de ceux qui, ne se contentant pas d'une foi aveugle et simpliste, ont cherché quelles seraient les conditions les plus équitables pour récompenser ou pour punir, pendant l'éternité, les bonnes ou les mauvaises actions commises pendant le temps infiniment court qu'est la vie terrestre. Nous avons, dans la première partie de ce livre, reproduit quelques-uns des raisonnements qui nous ont paru les plus typiques, ainsi qu'un résumé de certaines croyances antiques.

Aux raisonnements précédents sont venus s'ajouter, de nos jours, des expériences et des observations qui, sans résoudre définitivement le problème, apportent cependant des éléments d'information d'une grande importance. Nous les avons exposés dans la 2e et la 3e partie. La deuxième est consacrée à la description détaillée d'expériences, en apparence très probantes, mais qui ne sont en réalité que des matériaux à l'état brut; ce sera, à l'avenir de discerner la part de vérité qu'elles contiennent. Cette opération sera sans doute facilitée par l'étude des phénomènes analogues mais moins caractéristiques qui font l'objet de la troisième partie.

Dans la quatrième partie, enfin, nous avons cherché à porter quelque lumière dans ces manifestations où le vrai et le faux semblent se confondre. Si nous n'avons pas encore su reconnaître les lois qui régissent des régions qu'on commence à peine à explorer, cela ne les empêche pas plus d'exister que l'incohérence apparente du mouvement des planètes ne les empêchait d'obéir aux lois de Kepler avant qu'elles fussent formulées. Il s'est écoulé des siècles avant que l'homme se doutât des forces qu'il avait sous la main dans la vapeur et l'électricité. Comment nous étonnerions-nous de ne point savoir encore nous servir d'une façon sûre des forces psychiques d'un maniement infiniment plus délicat parce qu'elles sont vivantes ?

LES VIES SUCCESSIVES

PREMIÈRE PARTIE

CROYANCES ANTIQUES et RAISONNEMENTS MODERNES

Les Egyptiens

Dans un article publié le 1er février 1895 par la Revue des Deux-Mondes, M. Edouard Schuré a étudié les croyances égyptiennes relatives à l'autre vie.

Après la mort, l'âme serait attirée en haut par Hermès son génie-guide et retenue en bas par son ombre encore rivée au corps matériel.

Si elle se décide à suivre Hermès, elle arrive à la limite du monde sublunaire ou Amenti, limite qui est appelée Muraille de fer. La sortie en est gardée par des esprits élémentaires dont la fluidité revêt toutes les formes animales et qui assaillent aussi bien l'homme vivant qui veut pénétrer dans l'invisible par la magie que l'âme défunte qui veut sortir de l'Amenti pour entrer dans la région céleste. Ces gardiens du seuil sont représentés dans la mythologie égyptienne par les Cynocéphales : Anubis à tête de chacal est leur maître; les Grecs en ont fait Cerbère.

Quand l'âme est en dehors de l'Amenti, elle a complètement le souvenir de ses vies précédentes qu'elle n'avait encore repris que partiellement à sa sortie du corps.

Elle voit alors ses fautes passées, et éclairée par son expérience, elle va où elle doit aller et rentre dans la sphère d'attraction de la terre. Ceux qui se sont endurcis dans le mal jusqu'à perdre tout sens de la vérité ont tué en eux même jusqu'au dernier souvenir de la vie céleste : ils ont coupé le lien avec l'esprit divin, ils ont prononcé leur propre anéantissement, c'est-à-dire la dispersion de leur conscience dans les éléments. — Ceux en qui le désir du bien subsiste, mais dominé par le mal, se sont condamnés eux-mêmes à une nouvelle et plus laborieuse incarnation. — Ceux, au contraire, en qui l'amour de la vérité et la volonté du bien l'ont emporté sur les instincts d'en bas, sont prêts pour le voyage céleste, malgré leurs erreurs et leurs fautes passagères. Alors l'esprit divin recueille en lui tout ce qu'il y a de pur et d'immortel dans les souvenirs terrestres de l'âme tandis que tout le faux, l'impur et le périssable se dissolvent dans l'Amenti avec l'ombre vaine.

Ainsi l'âme, à travers une série d'épreuves et d'incarnations, se détruit ou s'immortalise facultativement.

Les Chaldéens

La civilisation chaldéenne est peut-être plus ancienne que la civilisation égyptienne. Les mages admettaient que l'âme évoluait par une ascension continue vers la perfection. D'abord inconsciente, elle traversait successivement tous les règnes de la nature avant d'arriver dans le monde de l'humanité où elle apparaît avec des facultés intellectuelles qu'elle a acquises peu à peu au cours de ses existences passées. Elle est destinée à se développer encore et à expérimenter des milliers de degrés d'intelligences plus élevées.

Pendant la période humaine, les âmes incarnées sont guidées par des féroliers qui sont les âmes des défunts remarquables par leurs vertus; quand elle est incarnée, chaque âme se crée une enveloppe plus ou moins subtile, plus ou moins brillante, suivant ses actions et qu'on appelle Kerdar (c'est le Karma des indous). Dans chaque existence, elle oublie ses existences antérieures, mais elle conserve son Kerdar avec les facultés qu'il a acquises. Quand elle est arrivée, à la suite d'une série d'incarnations, à un degré de pureté suffisant, elle ne se réincarne plus et son kerdar devenu férolier se souvient de toutes ses existences précédentes.

Les Hindous

Dans la Bhagavad-Gita, ou le chant du Bienheureux, qu'on suppose composé vers le Xe siècle avant J.-C, le prince Arjuna, sur le point de livrer bataille, reconnaît dans l'armée ennemie des parents qu'il aime et comme il est écrasé de douleur à la pensée que, dans la lutte, il pourrait causer leur mort, Krichna le console en lui dévoilant la doctrine des transmigrations :

Ces corps qui disparaissent sont animés par une âme éternelle et indestructible. Celui qui croit qu'on la tue ou qu'elle se tue, se trompe. Celui qui a pesé le secret de ma naissance et de mon œuvre divine, ne retourne plus à une nouvelle naissance ; quand il quitte son corps, il revient à moi. J'ai eu bien des naissances, et toi-même aussi, Arjuna; je les connais toutes, mais toi tu les ignores.

Les Hindous croient que les vies successives créent à l'âme une enveloppe appelée Karma qui se modifie en bien ou en mal selon toutes les actions bonnes ou mauvaises.

Les Gaulois

Dans la Guerre des Gaules (t. VI), César dit en parlant des Gaulois :

In primis hoc volunt persuadere non interire animas sed ab aliis post mortem ad alios transire putant.

Platon

Des Lois

Il faut croire les législateurs et les traditions antiques, et particulièrement sur l'âme, lorsqu'ils nous disent qu'elle est totalement distincte du corps et que c'est elle qui est le moi; que notre corps n'est qu'une espèce de fantôme qui nous suit; que le moi de l'homme est véritablement immortel; que c'est ce que nous appelons âme et qu'elle rendra compte aux dieux, comme l'enseigne la loi du pays; ce qui est également consolant pour le juste et terrible pour le méchant.

Nous ne croirons donc pas que cette masse de chair que nous enterrons soit l'homme, puisque nous savons que ce fils, que ce frère, etc., est réellement parti pour un autre pays, après avoir terminé ce qu'il avait à faire dans celui-ci. Cela est certain quoique la preuve exige de longs discours; et il faut croire ces choses sur la foi des législateurs et des traditions antiques à moins qu'on ait perdu l'esprit.

Lettres

On doit certainement toujours croire à l'antique et sacrée tradition qui nous apprend que l'âme est immortelle et que, après sa séparation d'avec le corps, un juge inexorable lui inflige les supplices qu'elle a mérités.

Phédon (Dialogue entre Socrate et Cébès)

C'est une opinion bien ancienne, dit Socrate, que les âmes en quittant ce monde, vont dans les enfers, et que de là elles reviennent dans ce monde, et retournent à la vie après avoir passé par la mort. S'il en est ainsi et que les hommes, après la mort, reviennent à la vie, il s'ensuit nécessairement que les âmes vont dans les enfers pendant cet intervalle; car elles ne reviendraient pas au monde si elles n'étaient plus; et c'en sera une preuve suffisante, si nous voyons clairement que les vivants ne naissent que des morts.

Apollonius de Thyane

Personne ne meurt, si ce n'est en apparence, de même que personne ne naît, si ce n'est en apparence. En effet, le passage de l'essence à la substance, voilà ce qu'on appelle naître, et ce qu'on appelle mourir, c'est au contraire le passage de la substance à l'essence. Rien ne naît, rien ne meurt en réalité; mais tout paraît d'abord pour devenir ensuite invisible; le premier effet est produit par la densité de la matière, le second par la subtilité de l'essence qui reste toujours la même, mais qui est tantôt en mouvement, tantôt en repos. Elle a cela de propre,

dans son changement d'état, que ce changement ne vient pas de l'extérieur: le tout se subdivise en ses parties, ou les parties se réunissent en un tout; l'ensemble est toujours un. Quelqu'un dira peut-être : Qu'est-ce qu'une chose qui est tantôt visible, tantôt invisible, qui se compose des mêmes éléments ou d'éléments différents ?

On peut répondre : Telle est la nature des choses ici-bas que, lorsqu'elles sont massées, elles paraissent à cause de la résistance de leurs masses; au contraire, quand elles sont espacées, leur subtilité les rend invisibles. La matière est nécessairement renfermée ou répandue hors du vase éternel qui la contient, mais elle ne naît ni ne meurt. Les parents, sont les moyens et non les causes de la naissance des enfants, comme la terre fait sortir de son sein les plantes, mais ne les produit pas. Ce ne sont pas les individus visibles qui se modifient, c'est la substance universelle qui se modifie en chacun d'eux.

Jamblique. (Traité des mystères égyptiens. Sect. IV, chapitre 4.)

La justice de Dieu n'est point la justice des hommes. L'homme définit la justice sur des rapports tirés de sa vie actuelle et de son état présent; Dieu la définit relativement à nos existences successives et à l'universalité de nos vies. Ainsi les peines qui nous affligent sont souvent les châtiments d'un péché dont l'âme s'était rendue coupable dans une vie antérieure. Quelquefois Dieu nous en cache la raison, mais nous ne devons pas moins l'attribuer à sa justice:

Cicéron

Paroles prêtées au vieux Caton dans le traité De la VIEILLESSE

Quant à l'origine éternelle des âmes, je ne vois pas qu'on en puisse douter, s'il est vrai que les hommes viennent au monde munis d'un grand nombre de connaissances. Or, une grande marque que cela est ainsi, c'est la faculté et la promptitude avec laquelle les enfants apprennent ces arts très difficiles où il y a une infinité de choses à comprendre, ce qui donne lieu de croire qu'elles ne leur sont pas nouvelles, et qu'en les leur apprenant on ne fait que leur en rappeler la mémoire. C'est ce que nous apprend notre divin Platon.

Jamais on ne nous persuadera, mon cher Scipion, que ni votre père Paul Emile, ni vos deux aïeux Paul et Scipion l'africain, ni le père de celui-ci, ni son oncle, ni tant d'autres grands hommes dont il n'est pas besoin de faire le dénombrement, auraient entrepris tant de grandes choses dont la postérité conserverait le mémoire, s'ils n'eussent vu clairement que l'avenir même le plus éloigné ne les regardait pas moins que le présent. Et, pour me vanter aussi à mon tour selon la coutume des vieillards, croyez-vous que j'eusse travaillé nuit et jour, comme je l'ai fait, et à la guerre et dans l'intérieur de la République, si la

gloire de mes travaux eût dû finir avec ma vie ? N'aurais-je pas, sans comparaison, mieux fait de la passer dans le repos, sans m'embarrasser d'aucune sorte d'affaires ? Mais mon âme, s'élevant en quelque sorte au-dessus du temps que j'ai à vivre, a toujours porté ses yeux jusqu'à la postérité et j'ai toujours compté que ce serait après la fin de cette vie mortelle que je serais le plus vivant. C'est ainsi que tous les grands hommes comptent; et, si l'âme n'était immortelle, ils ne feraient pas tant d'efforts pour arriver à l'immortalité.

Virgile

Discours d'Anchise à son fils Enée qui le rencontre aux Champs-Élysées et lui demande quelles sont ces âmes qu'il voit errer autour d'eux. (Enéide, liv. VI. Traduction de Delille).

Mon fils, dit le vieillard, tu vois ici paraître
Ceux qui dans d'autres corps doivent un jour renaître,
Mais avant l'autre vie, avant ses durs travaux.
Ils cherchent du Léthé les impassibles eaux,
Et dans le long sommeil des passions humaines,
Boivent l'heureux oubli de leurs premières peines...
— O mon père, est-il vrai que dans des corps nouveaux,
De sa prison grossière une fois dégagée,
L'âme, ce feu si pur, veuille être replongée ?
Ne lui souvient-il plus de ses longues douleurs ?
Tout le Léthé peut-il suffire à ses malheurs ?
— Un Dieu vers le Léthé conduit toutes les âmes;
Elles boivent son onde, et l'oubli de leur maux
Les engage à rentrer dans des liens nouveaux.

Porphyre

L'âme n'est jamais nue de tout corps; un corps plus ou moins pur lui est toujours uni, adapté à sa disposition actuelle. Mais lorsqu'elle vient de quitter le corps terrestre et grossier, le corps spirituel qui lui sert de véhicule s'en va nécessairement souillé et épaissi par les vapeurs et les exhalaisons du premier. L'âme se purifiant progressivement, ce corps devient à la longue une pure splendeur que nul brouillard n'obscurcit et qui ne jette aucune ombre.

Les Hébreux

Le Talmud dit que l'âme d'Abel passa dans le corps de Seth et de là dans celui de Moïse.

« Toutes les âmes, ajoute le Zohar, sont soumises aux épreuves de la Transmigration. Les hommes ne connaissent pas les voies du Très-Haut vis-à-vis d'eux. Ils ignorent par combien de souffrances et de transformations mystérieuses ils doivent passer et combien nombreux sont les esprits qui, venant en ce monde, ne retournent pas au palais de leur divin roi. Les âmes doivent finalement s'immerger de nouveau dans la substance d'où elles sont sorties; mais, avant ce moment, elles doivent avoir développé toutes les perfections dont le germe est planté en elles; si ces conditions ne sont pas réalisées dans une existence, elles ont à renaître jusqu'à ce qu'elles aient atteint le degré qui rend possible leur absorption en Dieu. »

Les incarnations, d'après la Kabale, se font à de longs intervalles: les âmes oublient entièrement le passé et, loin d'être une punition pour les fautes, les renaissances sont une bénédiction qui permet aux hommes de se purifier.

(Dr Pascal. La Réincarnation.)

Evangelies

Saint Mathieu, Ch. XVIII, v. de 10 à 13; Saint Marc, ch. IX, v. 10, 11, 12.

Il est vrai qu'Elie doit revenir et rétablir toutes choses; mais je vous déclare qu'Elie est déjà venu et ils ne l'ont point connu, mais ils l'ont traité comme il leur a plu. C'est ainsi qu'ils feront souffrir le fils de l'homme. Alors ses disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé.

Saint Luc, ch. IX, v. 18, 19, 20, 21, Saint Mathieu, ch. XVI, v. 13, 14, 15. Saint Marc, ch. XI, v. 27, 28, 29, 30.

Et il arriva qu'un jour il priait à l'écart et ses disciples étaient avec lui; il les interrogea disant : Le peuple qui dit-il que je suis ? Ils lui répondirent : les uns Jean-Baptiste; les autres : Elie; et les autres : quelqu'ancien prophète ressuscité. Et il leur dit : Et vous que dites-vous que je suis ? Simon-Pierre répondant, dit : Le Christ de Dieu. Alors il leur défendit très expressément de le dire à personne.

Saint Jean, ch. II, v. 1 à 12.

Or il y avait un homme d'entre les pharisiens, nommé Nicodème, sénateur des Juifs, qui vint la nuit trouver Jésus et lui dit : Maître, nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu pour nous instruire comme un docteur; car personne ne saurait faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. Jésus lui répondit : En vérité, je vous le dis : Personne ne peut voir le royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau.

Les Pères de l'Eglise.

... Les premiers Pères de l'Eglise et, entre tous, Origène et Saint Clément d'Alexandrie se prononcent en faveur de la transmigration des âmes. Saint Jérôme et Ruffinus (Lettre à Anastase) affirment qu'elle était enseignée comme une vérité traditionnelle à un certain nombre d'initiés.

Dans son œuvre capitale : Des Principes, livre 1er, Origène passe en revue les nombreux arguments qui montrent, dans la préexistence et la survivance des âmes en d'autres corps, le correctif nécessaire à l'inégalité des conditions humaines. Il se demande quel est le total des étapes parcourues par son âme dans ses pérégrinations à travers l'infini, quels sont les progrès accomplis à chacune de ces stations, les circonstances de cet immense voyage et la nature particulière de ses résidences.

Saint Grégoire de Nysse dit « qu'il y a nécessité de nature pour l'âme immortelle d'être guérie et purifiée et que, si elle ne l'a pas été par sa vie terrestre, la guérison s'opère par les vies futures et subséquentes ».

Toutefois cette haute doctrine ne pouvait se concilier avec certains dogmes et articles de foi, armes puissantes pour l'Eglise, tels que la prédestination, les peines éternelles et le jugement dernier. Avec elle le catholicisme eût dû faire une plus large place à la liberté de l'esprit humain, appelé dans ses vies successives à s'élever par ses propres efforts et non pas seulement par une grâce d'en haut.

Aussi ce fut un acte gros de conséquences funestes que la condamnation des vues d'Origène et des théories gnostiques par le concile de Constantinople de 553. Elle entraîna le discrédit et le rejet du principe des réincarnations. On vit s'édifier alors, à la place d'une conception simple et claire de la destinée, compréhensible aux plus humbles intelligences, conciliant la justice divine avec l'inégalité des conditions et des souffrances humaines, tout un ensemble de dogmes qui firent l'obscurité sur le problème de la vie, révoltèrent la raison et, finalement, éloignèrent l'homme de Dieu.

(Le problème de l'Etre et de la Destinée, p. 366.)

Pezzani

Dieu, l'homme, l'humanité et le progrès.

D'après les anciennes Cosmogonies qui enseignaient que les astres étaient faits pour la terre et qu'en dehors il n'y avait plus qu'un Dieu et des Anges, purs Esprits, on pouvait conclure qu'après l'épreuve terrestre tout était fini pour le mérite et la liberté. Mais depuis Copernic et Galilée, depuis que nous savons qu'il existe un nombre infini de mondes, n'y a-t-il pas une singulière étroitesse de vue à vouloir borner nos épreuves au monde misérable et infime de la terre, qui n'est qu'une de nos stations, qu'une des phases de notre existence immortelle, et à nous refuser dans l'avenir tout moyen de réparation ?

Lavater

Les organes se simplifient, acquièrent de l'harmonie entre eux et sont plus appropriés à la nature, au caractère, aux besoins et aux forces de l'âme, selon qu'elle se concentre, s'enrichit et s'épure ici-bas, en poursuivant un seul but et agissant dans un sens déterminé. L'âme perfectionne elle-même, en existant sur la terre les qualités du Corps spirituel, du véhicule dans lequel elle continuera d'exister après la mort de son corps matériel, et qui lui servira d'organe pour concevoir, sentir et agir dans sa nouvelle existence.

(Lettre à l'impératrice Maria Féodorowna de Russie. 1er août 1798.).

Voltaire

Dès qu'on commence à penser qu'il y a dans l'homme un être tout à fait distinct de la machine et que l'entendement subsiste après la mort, on donne à cet entendement un corps délié, subtil, aérien, ressemblant au corps dans lequel il est logé. Si l'âme d'un homme n'avait pas retenu une forme semblable à celle qu'il possédait pendant la vie, on n'aurait pu distinguer après la mort l'âme d'un homme avec celle d'un autre. Cette âme, cette ombre qui subsistait séparée de son corps, pouvait très bien se montrer dans l'occasion, revoir les lieux qu'elle avait habités, visiter ses parents, ses amis, leur parler, les instruire : Il n'y avait dans tout cela aucune incompatibilité. Ce qui est peut paraître.

(Dictionnaire philosophique. Magie, Oracles).

Jean Reynaud.

Terre et Ciel.

Aussi, quand on songe aux magnifiques clartés que la connaissance de nos existences antérieures répandrait à la fois sur l'ordre actuel de la terre et sur nos espérances touchant l'ordre du ciel, quel frappant symptôme notre défaut de mémoire ne nous donne-t-il pas de l'imperfection de notre constitution psychologique d'aujourd'hui ! Nous ne voyons pas d'où nous sommes partis, de même que nous ne voyons pas où nous sommes conduits; seulement nous savons que nous venons d'en bas et que nous allons en haut, et il n'en faut pas davantage pour nous intéresser à nous-mêmes et nous apprendre quelle substance nous sommes.

Mais qui oserait assurer que notre être ne renferme pas dans ses profondeurs de quoi illuminer un jour tous les espaces successivement traversés par nous depuis notre première heure ? Ne savons-nous point, par l'expérience même de cette vie, que des souvenirs qui nous semblaient absolument éteints se ravivent

parfois et nous rendent tout à coup un passé que nous avons cru enfoui à jamais dans les abîmes de l'oubli ?

L'étonnante faculté que nous nommons la mémoire, est donc de nature à nous garder au fond de nous-mêmes à notre insu, des impressions qui, pour avoir momentanément cessé d'être disposées de manière à surgir à nos appels, ne continuent pas moins à faire partie de notre domaine où elles demeurent comme dormantes; et, dès lors, pourquoi n'en serait-il pas de même de son action à l'égard des événements qui ont précédé la période actuelle de notre existence comme il en est ouvertement de son action à l'égard de tant d'autres événements qui se sont accomplis de notre vivant et dont nous voyons la trace, après de longs ensevelissements, revenir au jour de temps à autre. Ce n'est pas vous qui nierez que cette faculté ne soit purement spirituelle, puisque vous ne faites aucune difficulté de la prolonger, sans distinction, pour toutes les âmes, de cette vie jusque dans la suivante; et si elle constitue, en effet, comme on ne saurait le contester, une des propriétés les plus essentielles de l'esprit, comment pourrait-elle éprouver de la part de la mort aucune atteinte radicale ? Son immortalité la garantit. Le coup du trépas peut bien la troubler; mais comme un coup de vent trouble la diaphanéité de l'atmosphère qu'un autre coup de vent rétablit.

D'ailleurs si notre progrès dans la béatitude ne consiste pas simplement dans une admission à des mondes meilleurs, mais avant tout dans le développement des hautes facultés qui sont inhérentes à nos personnes, comment la puissance de notre mémoire ne serait-elle pas destinée à s'accroître en même temps que toutes les autres puissances dont nous ne jouissons non plus, actuellement, que suivant le mode imparfait qui convient à la terre ? Et, si elle augmente, n'est-il pas à croire qu'elle arrivera donc tôt ou tard à l'énergie nécessaire pour ressaisir les impressions trop délicates et trop lointaines, pour ne pas être disproportionnées à son état d'aujourd'hui ? C'est ce dont je ne doute pas, et ce qui achève de donner à mes yeux toute solidité à une telle espérance, c'est de penser que nous ne saurions atteindre notre couronnement sans que les souvenirs mis en réserve dans les fonds de notre mémoire ne nous soient en effet rendus, car ce ne serait nous posséder qu'imparfaitement que de ne point posséder complètement notre histoire. Pour jouir de notre immortalité en pleine lumière, il faut que nous sachions qui nous sommes et c'est la contemplation de notre passé qui nous l'enseigne; et cette contemplation fait même plus, car c'est elle qui, par comparaison, nous fait goûter notre béatitude dans toute sa profondeur, en nous montrant à côté de ce que nous sommes, ce que notre être a été.

Si l'on examinait tous les hommes qui ont passé sur la terre depuis que l'ère des religions savantes y a commencé, on verrait que la grande majorité a vécu dans la conscience plus ou moins arrêtée d'une existence prolongée par des voies invisibles en deçà comme au delà des limites de cette vie. Il y a là, en effet, une sorte de symétrie si logique qu'elle a dû séduire les imaginations à première vue : le passé y fait équilibre à l'avenir, et le présent n'est que le pivot entre ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore.

RAUCH.

L'âme et le principe vital.

A quel moment l'âme a-t-elle été créée ? Trois hypothèses seules sont possibles : 1° L'âme est créée en même temps que l'être; 2° elle est créée de toute éternité; 3° à une époque intermédiaire entre les deux précédentes.

Il est difficile d'admettre que l'âme soit créée en même temps que l'être humain auquel elle est destinée, car alors il serait impossible d'expliquer la différence de condition morale qui existe entre les hommes. D'où viendraient, en effet, les qualités qui différencient l'âme d'un homme de celle d'un autre homme, et qui créent toute la distance entre un homme vertueux et un scélérat capable de tous les crimes ? Différence de conformation crânienne, répond l'anthropologie criminaliste. Mais ma raison s'insurge contre une doctrine qui tend à ravalier l'être humain au niveau de l'animal, en l'assujettissant à obéir simplement aux impulsions de l'instinct; quoique l'on puisse dire, je sens fermement en moi une conscience qui est libre de choisir et une volonté qui me permet de me déterminer entre le bien et le mal. Le mal n'est pas fatal, et la preuve est que la criminalité augmente à mesure que la crainte salutaire de la répression diminue. Puisque toutes les âmes sortent de la main de Dieu dans un état d'égalité initiale, si l'âme était créée au même moment que l'être, il faudrait donc que tous les hommes fussent égaux en valeur morale, ou du moins au moment de leur naissance. Or il n'en est point ainsi; à l'âge où la créature n'a pas encore pu contracter avec le bien ni avec le mal, ni recevoir aucune influence du monde extérieur, elle accuse les qualités et les tares qui déjà sont en elle : certains enfants sont vicieux, d'autres ont des sentiments de droiture et d'honnêteté, et le milieu dans lequel ils sont nés et élevés ne suffit pas toujours à expliquer ces variations. De là, dès le début de la vie, une inégalité de niveau moral qui ne fait que s'accroître davantage à mesure que l'être grandit et qui reste inexpliqué dans cette première hypothèse.

Enfin dire que l'âme est créée à l'instant même où elle doit être infusée au corps n'est-ce pas admettre implicitement que Dieu puisse se faire le complice des trahisons, des incestes, des viols, des adultères auxquels de malheureux êtres doivent la vie ? Il laisse commettre le crime, cela est certain, et la corruption de nos mœurs ne le rend que trop fréquent; mais comment ne pas rejeter avec indignation la supposition que, par une création qui serait un acte direct de la volonté souveraine, il intervienne, à ce moment même, pour sanctionner l'œuvre du vice et de la débauche.

La deuxième hypothèse n'est pas plus admissible. Si l'âme a été créée de toute éternité, d'où vient l'état d'infériorité, de dégradation même, dans lequel nous voyons tant de nos semblables ? Car, si la perfectibilité est une propriété de l'âme, il est impossible que, depuis l'éternité, au cours des innombrables vicissitudes qu'elles ont dû traverser, ces âmes ne se soient pas élevées au-dessus de leur état primitif, que d'autres soient descendues même au-dessous de la bestialité. On dira que les âmes ont pu être créées de toute éternité mais

qu'elles sont restées dans une vague inactivité jusqu'au moment où elles ont été appelées à s'unir à un corps ? Mais l'âme est une substance intelligente, et le propre de l'intelligence étant une indéfectible activité, on ne peut s'expliquer que des multitudes d'âmes soient restées inactives, errantes dans l'espace, depuis qu'elles ont reçu avec le souffle divin, les facultés qu'elles doivent mettre en exercice.

Reste la troisième hypothèse : c'est la seule plausible, la seule capable de justifier, par l'inégalité de l'âge des âmes, l'inégalité du développement moral qui existe entre les hommes. « Dieu crée les âmes au temps marqué par sa sagesse souveraine, et, par un acte spécial à sa volonté, il leur confère en même temps l'immortalité ». (Jean Reynaud. — Terre et ciel.)

Des trois hypothèses que je viens d'examiner, la troisième paraît la plus probable. L'âme en effet, en raison des hautes destinées qui lui sont assignées, est la créature divine par excellence, celle qui a le plus haut prix devant Dieu. Dès lors nous ne pouvons nous refuser à admettre qu'il en fasse l'objet d'une sollicitude spéciale, qu'il se soit réservé sa création comme l'œuvre particulière de sa prédilection.

...Il ne nous est pas donné de connaître que notre passage sur cette terre n'est qu'un chapitre d'une histoire dont nous ignorons les événements antérieurs, et qui se perpétuera dans des conditions qui nous sont également cachées mais qu'il dépend de nous de rendre toujours meilleures. Ainsi se trouve posé le principe de la Préexistence. La préexistence et la survie sont les deux termes dont se compose notre immortalité ; placées, l'une en avant, l'autre à la suite de notre très courte existence terrestre, elles sont exactement le prolongement l'une de l'autre et toutes les hypothèses qu'on peut faire logiquement sur les événements de la survie trouvent logiquement leur place dans la préexistence.

Victor Hugo

Voici comment Arsène Houssaye relate la réponse que Victor Hugo fit à des athées en 1866.

Qui nous dit, repartit le poète, que je ne me retrouve pas dans les siècles ? Shakespeare a écrit : « La vie est un conte de fées qu'on lit pour la seconde fois. »

Il aurait pu dire : « pour la millième fois » ! car il n'y a pas de siècles où je ne voie passer mon ombre.

Vous ne croyez pas aux personnalités mouvantes (c'est-à-dire aux réincarnations) sous prétexte que vous ne vous rappelez rien de vos existences antérieures. Mais comment le souvenir des siècles évanouis resterait-il imprimé en vous, quand vous ne vous souvenez plus des mille et une scènes de votre vie présente ? Depuis 1802, il y a en moi dix Victor Hugo ! Croyez-vous donc que me rappelle toutes leurs actions et toutes leurs pensées ?

Quand j'aurai traversé la tombe pour retrouver une autre lumière, tous ces Victor Hugo me seront quelque peu étrangers, mais ce sera toujours la même âme !

Je sens en moi, leur dit-il encore, toute une vie nouvelle, toute une vie future. Je suis comme la forêt qu'on a plusieurs fois abattue : les jeunes pousses sont de plus en plus fortes et vivaces. Je monte, je monte vers l'infini ! Tout est rayonnant sur mon front. La terre me donne sa sève généreuse, mais le ciel m'illumine des reflets des mondes entrevus !

Vous dites que l'âme n'est que l'expression des forces corporelles. Alors pourquoi mon âme est-elle plus lumineuse quand les forces corporelles vont bientôt m'abandonner ? L'hiver est sur ma tête, mais le printemps éternel est dans mon âme ! Je respire à cette heure les lilas, les violettes et les roses comme à vingt ans !

Plus j'approche du but et plus j'écoute autour de moi les immortelles symphonies des mondes qui m'appellent ! C'est merveilleux et c'est simple.

Il y a tout un demi-siècle que j'écris ma pensée en prose et en vers : histoire, philosophie, drame, roman, légende, satire, ode, chanson, etc. ; j'ai tout tenté ; mais je sens que je n'ai pas dit la millième partie de ce qui est en moi. Quand je me coucherai dans la tombe, je ne dirai pas comme tant d'autres : j'ai fini ma journée. Non, car ma journée recommencera le lendemain matin. La tombe n'est pas une impasse, c'est une avenue ; elle se ferme sur le crépuscule, elle se rouvre sur l'aurore !

Des destinées de l'âme.

L'homme a des soifs inassouvies ;
Dans son passé vertigineux
Il sent revivre d'autres vies,
De son âme il compte les nœuds,

Il cherche au fond des sombres dômes
Sous quelle forme il a lui,
Il entend ses propres fantômes
Qui lui parlent derrière lui.

L'homme est l'unique point de la création
Où, pour demeurer libre en se faisant meilleure,
L'âme doit oublier sa vie antérieure.
Il se dit : Mourir c'est connaître ;

Nous cherchons l'issue à tâtons;
J'étais, je suis, je dois être,
L'ombre est une échelle, montons

François Coppée
La Vie antérieure.

S'il est vrai que ce monde est pour l'homme un exil
Où, ployant sous le faix d'un labeur dur et vil,
Il expie en pleurant sa vie antérieure;
S'il est vrai que, dans une existence meilleure,
Parmi les astres d'or qui roulent dans l'azur,
Il a vécu, formé d'un élément plus pur,
Et qu'il garde un regret de sa splendeur première;
Tu dois venir, enfant, de ce lieu de lumière
Auquel mon âme a dû naguère appartenir;
Car tu m'en as rendu le vague souvenir,
Car en t'apercevant, blonde vierge ingénue,
J'ai gémi comme si je t'avais reconnue,
Et, lorsque mon regard au fond du tien plongeait,
J'ai senti que nous nous étions aimés déjà.
Et, depuis ce jour-là, saisi de nostalgie,
Mon rêve au firmament toujours se réfugie,
Voulant y découvrir notre pays natal.
Et, dès que la nuit tombe au ciel oriental,
Je cherche du regard dans la voûte lactée
L'étoile qui par nous fut jadis habitée.

Comte Tolstoï
(Extrait d'une interview en 1908)

De même que les rêves de notre vie terrestre constituent un état pendant lequel nous vivons d'impressions, de sentiments, de pensées appartenant à notre vie antérieure et faisons provision de forces pour le réveil, pour les jours à venir, toute notre vie actuelle constitue un état pendant lequel nous vivons au

moyen du Karma de la vie précédente, et faisons provision de forces pour la vie future.

De même que nous vivons des milliers de rêves pendant notre vie terrestre, celle-ci est l'une des milliers de vies dans lesquelles nous entrons en sortant de l'autre vie, plus réelle, plus authentique et à laquelle nous revenons après notre mort.

Notre vie terrestre est l'un des rêves d'une autre vie, plus réelle, et ainsi de suite jusqu'à l'infini, jusqu'à la dernière vie, qui est la vie de Dieu.

Sir Oliver Lodge

(Extrait d'une interview en 1906)

L'idée que nous avons existé dans le passé et que nous devons exister dans l'avenir est aussi vieille que Platon; il n'y a rien de neuf en elle. Un poète a dit que « nous sommes plus grands que nous ne pensons », cela signifie que la totalité de notre être n'est jamais incarnée toute entière. Il me semble qu'à la naissance, un peu de ce large moi, qui constitue mon être, s'est incarné et qu'à mesure que le corps grandit, il en peut contenir davantage (Lodge compare ailleurs le moi à un iceberg dont la tête, qui serait le moi conscient, émerge seule au-dessus du niveau de la mer, tandis que la partie la plus considérable, la base, est plongée dans l'eau et émerge plus ou moins suivant les circonstances.); il s'en infiltre de plus en plus dans notre corps; quelquefois plus, quelquefois moins. Quand il s'en infiltre beaucoup et y prospère, nous disons : « Voilà un grand homme »; quand il ne s'en infiltre que peu, très peu, nous disons : « Il n'est pas complet ». Aucun de nous n'est « complet ». Et quand ce corps est usé, nous allons rejoindre la grande partie de nous-mêmes; puis une autre partie de nous-mêmes sera réincarnée et ainsi de suite. Les diverses parties du grand moi s'uniront successivement à la matière pour un temps donné, afin de recevoir une éducation qui, semble-t-il, ne peut être acquise autrement. C'est une sorte d'éducation particulière qui se fait dans chaque planète en utilisant les particules matérielles que nous tirons de cette planète par la nourriture et autrement. Ce n'est pas de la science que je fais en ce moment; ce sont des hypothèses, mais elles sont basées sur des faits : les phénomènes de mémoire anormale, de personnalité multiple, d'état de transe, etc., qui ne sont point encore soigneusement étudiés et qui cependant doivent l'être, si nous voulons éclaircir ce grand problème de la vie après la mort.

Henri Martin

L'extase et le somnambulisme

Il existe dans l'humanité un ordre exceptionnel de faits moraux et physiques, qui semblent déroger aux lois ordinaires de la nature; c'est l'état d'extase et de

somnambulisme, soit spontané, soit artificiel, avec tous ses étonnants phénomènes de déplacement des sens, d'insensibilité totale ou partielle du corps, d'exaltation de l'âme, de perception en dehors de toutes les conditions de la vie habituelle. Cette classe de faits a été jugée à des points de vue très opposés.

Les physiologistes voyant les rapports accoutumés des organes troublés ou déplacés, qualifient de maladie l'état extatique ou somnambulique, admettent la réalité de ceux de ces phénomènes qu'ils peuvent ramener à la pathologie et nient tout le reste, c'est-à-dire tout ce qui paraît en dehors des lois constatées de la physique. La maladie même devient folie à leurs yeux, lorsqu'au déplacement de l'action des organes se joignent des hallucinations des sens, des visions d'objets qui n'existent que pour le visionnaire. Un physiologiste éminent a fort crûment établi que Socrate était fou, parce qu'il croyait converser avec son démon.

Les mystiques répondent non seulement en affirmant pour réels les phénomènes extraordinaires des perceptions magnétiques, question sur laquelle ils trouvent d'innombrables auxiliaires et d'innombrables témoins en dehors du mysticisme, mais en soutenant que les visions des extatiques ont des objets réels, vus, il est vrai, non des yeux du corps, mais des yeux de l'esprit. L'extase est pour eux le pont jeté du monde visible au monde invisible, le moyen de communication de l'homme avec les êtres supérieurs, le souvenir et la promesse d'une existence meilleure d'où nous sommes déchus et que nous devons reconquérir.

Quel parti doivent prendre dans ce débat l'Histoire et la Philosophie ?

L'Histoire ne saurait prétendre déterminer avec précision les limites ni la portée des phénomènes, ni des facultés extatiques et somnambuliques; mais elle constate qu'ils sont de tous les lieux; que les hommes y ont toujours cru; qu'ils ont exercé une action considérable sur les destinées du genre humain; qu'ils se sont manifesté, non pas seulement chez les contemplatifs, mais chez les génies les plus puissants et les plus actifs, chez la plupart des grands initiateurs; que, si déraisonnables que soient beaucoup d'extatiques, il n'y a rien de commun entre les divagations de la folie et les visions de quelques-uns; que ces visions peuvent se ramener à de certaines lois; que les extatiques de tous les pays et de tous les siècles ont ce qu'on peut nommer une langue commune, la langue des symboles, dont la langue de la poésie n'est qu'un dérivé, langue qui exprime à peu près constamment les mêmes idées et les mêmes sentiments par les mêmes images.

Il est plus téméraire peut-être d'essayer de conclure au nom de la Philosophie; pourtant le philosophe, après avoir reconnu l'importance morale de ces phénomènes, si obscurs qu'en soient pour nous la loi et le but, après y avoir distingué deux degrés, l'un inférieur, qui n'est qu'une extension étrange ou un déplacement inexplicable de l'action des organes, l'autre supérieur, qui est une exaltation prodigieuse des puissances morales et intellectuelles, le philosophe pourrait soutenir, à ce qu'il me semble, que l'illusion de l'inspiré consiste à prendre pour une révélation apportée par des êtres extérieurs, anges, saints ou

génies, les révélations intérieures de cette personnalité infinie qui est en nous, et qui parfois, chez les meilleurs et les plus grands, manifeste par éclairs des forces latentes dépassant presque sans mesure les facultés de notre condition actuelle. En un mot, dans la langue de l'école, ce sont là pour nous des faits de subjectivité; dans la langue des anciennes philosophies mystiques et des religions les plus élevées, ce sont les révélations du férouer mazdéen, du bon démon (celui de Socrate), de l'ange gardien, de cet autre Moi qui n'est que le moi éternel, en pleine possession de lui-même, planant sur le moi enveloppé dans les ombres de cette vie (c'est la figure du magnifique symbole zoroastrien partout figuré à Persépolis et à Ninive; le férouer ailé ou le moi céleste planant sur la personne terrestre.).

Nier l'action d'êtres extérieurs sur l'inspiré, ne voir dans leurs manifestations prétendues que la forme donnée aux intuitions de l'extatique par les croyances de son temps et de son pays, chercher la solution du problème dans les profondeurs de la personne humaine, ce n'est en aucune manière révoquer en doute l'intervention divine dans ces grands phénomènes et dans ces grandes existences. L'auteur et le soutien de toute vie, pour essentiellement indépendant qu'il soit de chaque créature et de la création tout entière, pour distincte que soit de notre être contingent sa personnalité absolue, n'est point un être extérieur, c'est-à-dire étranger à nous, et ce n'est pas en dehors qu'il nous parle; quand l'âme plonge en elle-même, elle l'y trouve, et, dans toute inspiration salutaire, notre liberté s'associe à la Providence. Il faut éviter ici comme partout, le double écueil de l'incrédulité et de la piété mal éclairée : l'une ne voit qu'illusions et qu'impostures purement humaines; l'autre refuse d'admettre aucune part d'illusion, d'ignorance ou d'imperfection là où elle voit le doigt de Dieu. Comme si les envoyés de Dieu cessaient d'être des hommes, les hommes d'un certain temps et d'un certain lieu, et comme si les éclairs sublimes qui leur traversaient l'âme y déposaient la science universelle et la perfection absolue. Dans les inspirations le plus évidemment providentielles, les erreurs qui viennent de l'homme se mêlent à la vérité qui vient de Dieu. L'être infaillible ne communique son infaillibilité à personne.

(Histoire de France, tome VI, p. 143.)

Armand Sabatier.

Les corps successifs de l'âme.

Chez les insectes à métamorphoses, dans le passage d'une forme à l'autre, le corps primitif disparaît, et un nouveau corps est produit, plus parfait, plus complet, d'une organisation plus perfectionnée, et plus adapté à l'existence nouvelle et supérieure. J'ai dit qu'un nouveau corps succédait au corps primitif... Ce nouveau corps est un édifice qui n'est pas une simple modification du premier; ce n'est pas un nouvel aménagement; ce n'est pas le premier réparé et restauré. Le nouveau corps n'est pas même reconstruit avec les pierres du premier, car ces pierres, qui sont les cellules, sont elles-mêmes désorganisées et

décomposées. La comparaison sera juste si nous disons que les pierres du premier édifice ont été non seulement broyées et réduites en poussière, mais qu'elles ont été décomposées chimiquement, et que, avec les éléments de cette décomposition, ont été reconstituées des pierres nouvelles qui ont servi à la construction du nouvel édifice.

N'y a-t-il pas lieu de penser qu'abandonnant le milieu terrestre et l'enveloppe corporelle qui ont été la condition et le siège de son premier développement, au moment de la mort, l'homme fait son entrée dans un milieu et dans une enveloppe plus favorables pour une phase supérieure de son évolution ? Je ne vois pas de raison sérieuse pour croire le contraire; et la mort de l'homme n'est plus alors ce mal physique infligé au péché comme le plus terrible des châtiments, mais l'acte le plus bienfaisant et le plus désirable pour ceux qui ont des raisons suffisantes de croire à une vie d'outre-tombe... cette enveloppe d'une autre sorte et ce nouveau milieu destinés à donner à la personnalité humaine un nouvel épanouissement, peuvent, à leur tour, céder la place à de meilleurs.

DEUXIEME PARTIE

EXPÉRIENCES MAGNÉTIQUES

CHAPITRE PREMIER

Le sommeil magnétique et le corps fluidique.

§ 1er. — Les états de l'hypnose

Avant d'exposer mes expériences sur la régression de la mémoire et la précognition, j'indiquerai rapidement comment le magnétisme agit ordinairement sur les sensitifs que j'ai étudiés.

Sous l'influence de passes longitudinales exercées de haut en bas et combinées avec l'imposition de la main droite sur la tête du sujet assis en face de moi, il se produit une série d'états ayant l'apparence de la veille mais présentant chacun des caractères spécifiques qui ont servi à les dénommer (Ces caractères ont été choisis, parce que ce sont ceux qui se sont présentés d'abord, à l'observation, mais il est probable qu'il y en a d'autres qui n'ont point été reconnus.) et se succédant toujours dans le même ordre.

Ces états sont séparés par des phases de léthargie ayant l'apparence du sommeil ordinaire et qui permettent de les distinguer nettement les uns des autres quand le sujet très entraîné ne brûle pas les étapes.

Voici, sommairement, l'énumération de ces caractères spécifiques et leur succession :

1er état. — Veille.

I. Phase de léthargie.

2e état. — Somnambulisme. — Le sujet a l'apparence d'une personne éveillée, jouissant de tous ses sens, mais il est très suggestible et présente le phénomène de l'insensibilité cutanée qui persiste dans tous les états suivants. La mémoire est normale.

II. Léthargie.

3e état. — Rapport. — Le sujet ne perçoit plus que le magnétiseur et les personnes que celui-ci a mises en rapport avec lui, soit par un contact, soit même par un simple regard. — Sensation de bien-être très marquée. — Diminution de la mémoire normale et de la suggestibilité. — La sensibilité commence à s'extérioriser suivant une couche parallèle au corps et située à environ 35 millimètres de la peau (En juillet 1904, M. Charpentier a communiqué à l'Académie des Sciences l'expérience suivante :

« En se plaçant devant une paroi réfléchissante et en éloignant progressivement de la surface antérieure du corps, dans une direction normale, un petit écran phosphorescent (tache de sulfure sur carton noir), on voit que cet écran passe par des maxima et minima d'intensité régulièrement espacés, indiquant l'existence, au voisinage du corps, de sortes d'ondes stationnaires dont la longueur est d'environ 35 millimètres, soit précisément la longueur d'onde des nerfs.).

Le sujet voit les effluves extérieurs des corps organisés et des cristaux.

III. — Léthargie.

4e état. — Sympathie au contact. — La sensibilité continue à s'extérioriser et on peut constater une seconde couche sensible à 6 ou 7 centimètres de la première et de sensibilité moindre. Le sujet ressent les sensations du magnétiseur quand celui-ci se met en contact avec lui. La sensibilité cutanée a disparu ainsi que la mémoire des faits; elle ne reparait pas dans les états suivants, mais la mémoire du langage subsiste dans ces états, puisque le sujet peut converser avec le magnétiseur.

IV. — Léthargie.

5e état. — Sympathie à distance. — Le sujet perçoit toutes les sensations du magnétiseur, même sans contact, pourvu que la distance ne soit pas trop grande. Il ne voit plus les effluves extérieurs des corps, mais il voit les organes intérieurs des êtres vivants. Il n'est plus suggestible et a complètement perdu la mémoire de sa vie; il ne connaît plus que deux personnes, le magnétiseur et lui-même, mais il ne sait plus leur nom.

A partir de cet état, en général, un peu plus tôt ou un peu plus tard suivant les

sujets, la sensibilité, qui jusque là s'extériorisait en couches concentriques à la périphérie du corps se condense pour former d'abord à environ un mètre à sa droite une colonne nébuleuse bleue à peu près de sa taille, puis, à sa gauche, une autre colonne analogue rouge (Chez certains sujets, la formation du fantôme se fait en ordre inverse.), enfin les deux colonnes se réunissent pour former une colonne unique dont la forme se précise de plus en plus pour constituer le fantôme du sujet. Ce fantôme, relié au corps physique par un lien lumineux et sensible qui est comme son cordon ombilical, devient de plus en plus mobile et obéissant à la volonté. Il a une tendance très marquée à s'élever jusqu'à une hauteur qu'il ne peut dépasser et qui semble dépendre du degré d'évolution intellectuelle et morale des sujets, qui voient flotter autour d'eux des êtres présentant une tête avec un corps terminé en pointe comme une virgule. Ils sont heureux d'être sortis de leur enveloppe physique, de leur loque suivant une expression qu'ils ont souvent, et il leur répugne d'y rentrer. Tous ces phénomènes se développent et se précisent à travers une série d'états séparés par des phases de léthargie qui se succèdent comme les jours et les nuits.

Des passes transversales ramènent le sujet à l'état de veille en le faisant passer, en ordre inverse, par tous les états et toutes les léthargies par lesquels il est passé en s'endormant.

J'ai publié en 1895, dans des Annales des Sciences psychiques, un article intitulé Fantômes des vivants dans lequel j'ai exposé en détail mes premières expériences sur cet ordre de phénomènes, où j'ai pu pousser les sujets jusqu'à un 13e état, grâce à l'électricité.

M. Durville les a reprises et complétées en exposant ses propres expériences dans un livre publié en 1909 sous ce même titre : les Fantômes des vivants (S'il y a quelques petites divergences dans nos constatations, il ne faut pas s'en étonner. Les premiers voyageurs qui pénètrent dans un pays inconnu ne portent pas nécessairement leur attention sur les mêmes points et sont exposés à ne point les voir exactement sous le même jour.

C'est ainsi que, pendant des années, j'ai magnétisé des sensitifs sans observer le phénomène de la régression de la mémoire qui passait sans doute inaperçu pour moi parce que je n'interrogeais pas le sujet sur des choses qui pouvaient me l'indiquer.

Actuellement encore je ne suis pas bien fixé sur les causes qui la déterminent, bien que je suppose qu'il soit dû à ce que, sous l'influence des passes qui attachent les liens unissant le corps matériel au corps fluidique celui-ci se concentre au lieu de s'extérioriser; car j'ai constaté bien des fois que je ne trouvais plus de couche sensible autour du sujet quand il remontait le cours des âges et des spectateurs voyants disaient, quand le phénomène se produisait après la formation du corps fluidique, qu'ils voyaient ce corps changer de forme et se rapetisser quand le sujet redevenait enfant.)

§ 2. — Le corps fluidique peut se modeler sous l'influence de la volonté comme la terre glaise sous la main du statuaire.

C'est là un fait de tradition chez les occultistes et j'avais entendu raconter que, dans une séance qui s'était tenue, il y a une quarantaine d'années chez un médium de Paris, célèbre par ses matérialisations, on avait évoqué Molière, et qu'on avait vu apparaître, entre les rideaux du cabinet, d'abord un fantôme ressemblant au médium, puis que ce fantôme avait pris peu à peu l'apparence et le vêtement du personnage évoqué.

Ayant lu que dans beaucoup de manifestations psychiques, on voyait apparaître des globes lumineux, je me demandai si ce n'étaient pas des corps fluidiques et je fis avec Mme Lambert l'expérience suivante :

J'extériorisai son corps fluidique, puis je lui ordonnai de le replier en boule; malgré sa résistance je déterminai le phénomène; elle se vit sous cette forme que je constatai moi-même par des pincements dans l'espace. Je la remis ensuite par suggestion dans sa forme primitive et je la priai de revenir le surlendemain pour une séance. Le surlendemain, ne la voyant pas, je me rendis chez elle et je la trouvai couchée, le corps en arc; elle me dit qu'elle ne pouvait s'étirer et que cela la gênait beaucoup. J'extériorisai alors de nouveau son corps fluidique que je redressai par suggestion et que je fis rentrer; elle était guérie.

Quelques mois après, je fis venir Mme Lambert chez moi pour montrer ses facultés à Mme d'Espérance de passage à Paris. Quand son corps fluidique fut extériorisé j'ordonnai à Mme Lambert de lui donner ma forme, ce qu'elle fit, non sans résistance; elle vit la transformation s'opérer sur le corps fluidique lui-même et sur son image, réfléchi dans une glace. Mme d'Espérance, qui est une voyante, confirma ses dires bien que, ignorant le français, elle ne comprît pas notre conversation; Aksakow assistait à la séance.

J'ai répété cette expérience, le 23 novembre 1903 à Voiron chez M. Col..., patron de Joséphine, avec Joséphine et Louise. Voici le passage de mon journal qui s'y rapporte.

Louise dit qu'elle peut, même éveillée, extérioriser son corps astral à volonté et lui donner la forme qu'elle désire. On lui dit, à l'insu de Joséphine, de faire prendre ma forme à son corps astral, puis, on ramène dans la chambre Joséphine mise en état de voir les fluides. Joséphine voit d'abord le corps astral de Louise normal, puis elle lui voit avec étonnement pousser des moustaches et la barbiche, enfin elle dit en riant : « Mais, c'est le colonel ».

Quelques instants après on dit à Louise, toujours à l'insu de Joséphine, de donner à son corps astral la forme du fils de la maison qu'elle connaît et qui est tailleur à Java depuis deux ans. Joséphine, qui ne l'a jamais vu, voit à l'endroit où Louise dit avoir projeté son double, la figure d'un homme avec moustaches; elle dit avoir vu cette figure quelque part, mais elle ne sait pas où. Je la réveille après lui avoir donné la suggestion de se souvenir de la figure qu'elle a vue et on fait passer devant ses yeux une vingtaine de photographies qu'elle ne reconnaît pas. Quand elle aperçoit celle du fils Col, elle dit : « Voilà quelqu'un qui ressemble à ce que j'ai vu, mais ce que j'ai vu était assez vague. » il faut remarquer que Louise n'avait modelé son corps astral que d'après des souvenirs assez lointains.

Dans une séance tenue à l'Ecole de Médecine de Grenoble, le 28 mars 1904,

en présence du Dr Bordier, directeur de l'Ecole, avec Louise et Eugénie comme médium, je cherchai à reproduire cette expérience.

Le Dr Bordier indique à Louise seule le personnage à représenter. C'était le Dr Lépine, non présent à la séance et que Louise connaissait. Louise s'extériorisa et quand elle eût dit qu'elle avait donné à son corps la forme voulue, j'interrogeai Eugénie endormie; elle me répondit qu'elle voyait un monsieur, elle chercha à le reconnaître, puis dit : « C'est le monsieur qui m'a photographiée. » Or, deux jours auparavant, cela avait eu lieu.

On pourrait trouver dans ce phénomène l'explication de certaines apparitions qui se produisent, devant des jeunes filles au moment de la puberté. On a constaté, en effet, qu'à ce moment-là, il arrivait souvent que leur corps astral s'extériorisait spontanément ! elles l'aperçoivent alors sous une forme vaguement humaine et lumineuse. Imbues d'idées religieuses, elles s'imaginent voir la Sainte-Vierge ou telle autre sainte dont l'image les a frappées dans leur église et elles donnent, par la pensée, cette forme à leur corps astral qui arrive même à pouvoir être perçu par d'autres sensitifs.

§ 3. — Le corps astral est normalement la reproduction exacte du corps physique

Dans une séance qui eut lieu le 1er avril 1904, à l'Ecole de Médecine de Grenoble, avec Eugénie, en présence du Dr Bordier, j'extériorisai le corps fluide du sensitif. Quand le fantôme bleu fut formé à sa gauche, elle le voyait, mais nous n'éprouvions aucune sensation en le touchant. Eugénie ressentait au contraire les contacts, non seulement sur sa peau, mais dans l'intérieur de son corps quand nos mains pénétraient dans son double. Le Dr Bordier ayant porté successivement et avec précaution son index sur différents points de l'intérieur de ce double, demanda à Eugénie en quel point elle se sentait touchée. Eugénie, qui avait les yeux fermés, désigna exactement, et sans hésitation, les organes que le Dr Bordier avait l'intention de toucher en se basant sur leurs positions respectives.

On trouvera dans le chapitre 1er de la 3^e partie, un certain nombre de documents montrant que l'existence du corps astral a été admise de tout temps par les philosophes et les initiés.

CHAPITRE II

Régression de la mémoire et prévision

Mes expériences ont porté sur 19 sujets qui sont :

Cas N° 1. — Laurent 1893.

- N° 2. — Joséphine 1904.
- N° 3. — Eugénie 1904.
- N° 4, — Mme Lambert 1904.
- N° 5. — Louise 1904-1908-1910
- N° 6. — Mayo 1904-1905-1906
- N° 7. — Mme Roger 1905.
- N° 8. — Mme J. 1905.
- N° 9. — Surel 1905.
- N°10. — Victoria 1905.
- N°11. — Juliette 1905.
- N°12. — Marguerite 1906.
- N°13. — Henriette 1906.
- N°14. — M. Giudato 1907.
- N°15. — Mme Caro 1907.
- N°16. — Mme Trinchant 1907.
- N°17. — Pauline 1910.
- N° 18 et 19. — Mireille et Nathalie 1892.

Quand je les ai commencées, j'ignorais que d'autres magnétiseurs avaient fait des constatations analogues que j'ai rapportées dans le chapitre 4 de la troisième partie. J'ai toujours cherché, dans mes séances expérimentales à avoir, pour prendre des notes au fur et à mesure que ces phénomènes se produisaient, un tiers qui ne risquait pas d'être influencé comme j'aurais pu l'être, par l'attente de ce que je supposais devoir se produire.

Les compte rendus reproduisent les variations et des erreurs certaines, qui ont leur importance parce qu'elles montrent bien l'influence de l'état actuel de l'esprit du sujet sur les phénomènes encore inexpliqués de régression de mémoire et de prévisions.

Les détails nombreux et précis relatifs aux degrés de sommeil et aux phénomènes physiques qui les caractérisent ne m'ont point paru inutiles parce qu'ils viennent à l'appui de classifications que les médecins hypnotiseurs n'admettent point, sans doute par ce qu'ils n'ont pas eu l'occasion de les observer.

CAS N° 1

Laurent, 1893.

Mes premières expériences relatives à la Régression de la mémoire datent de 1893. C'est tout à fait par hasard que je fus amené à constater ce phénomène

chez un jeune homme de 20 ans, préparant sa licence es lettres, sujet des plus précieux parce que non seulement il était sensible à l'agent magnétique, mais aussi et surtout parce que, doué d'une vive curiosité scientifique et d'un grand esprit d'analyse, il tenait beaucoup à se rendre compte par lui-même des phénomènes physiques et psychiques produits par cet agent.

J'entrepris donc avec lui des expériences suivies, mais graduées avec précaution, de manière à ne point fatiguer son système nerveux ni nuire à ses autres études, en ayant soin, à chaque séance, d'abord d'appeler son attention sur ce qu'il éprouvait avant et pendant le sommeil magnétique, puis de lui donner la suggestion de se rappeler au réveil ses impressions.

Je conseillai en outre à mon jeune ami Laurent de rédiger lui-même, après chaque séance, les impressions qui pourraient être plus tard, pour lui comme pour moi, une source d'informations d'autant plus précieuse que c'est la première fois qu'on a étudié de cette manière les phénomènes de l'hypnose.

Voici ce journal (Ce journal a été publié en juin 1895 dans les Annales des Sciences psychiques), auquel je n'ai pas voulu changer un mot, me bornant à donner en notes quelques explications ou modifications. Il commence quelques jours après le premier essai que je fis sur Laurent dans le salon de sa mère et il finit au moment où, par l'approfondissement progressif de l'hypnose, je tombai dans un ordre de phénomènes particuliers relatifs à la formation des fantômes des vivants.

Les impressions d'un magnétisé racontées par lui-même. 21 juillet 1893.

M. de R. a renouvelé sur moi, ce matin, mais plus au long, les expériences qu'il avait faites, l'autre jour, au salon.

— Quelle odeur voulez-vous sentir ? L'odeur de la violette ?... Essayez de vous la rappeler.

Je fais effort, mais sans résultat précis. — Alors M. de R. présenta brusquement deux doigts d'une même main, écartés, sous chacune de mes narines et l'odeur de la violette se précisa à tel point que je croirais, si je n'avais pas les yeux ouverts qu'on m'en promène un bouquet sous le nez.

— Comment vous appelez-vous ?

— Laurent.

M. de R., pressant fortement du pouce le milieu de mon front, à la naissance du nez, me pose la même question. J'hésite, je cherche. — J'ai la représentation visuelle de mon nom écrit, — mais il m'est absolument impossible de la prononcer; je balbutie.

— Je vais vous endormir, me dit M. de R.

Une crainte vague m'envahit. L'idée d'un sommeil où ma volonté sera annihilée me ferait presque refuser de me prêter à cette expérience, si la crainte

d'être trouvé peureux ne s'y opposait. Sentiment très complexe : l'effroi de l'inconnu, un respect humain au fond très banal, et — ce qui tout à coup prédomine — une confiance encourageante en l'expérimentateur. Toutefois ce n'est pas sans une assez vive émotion que je me livre entre les mains de M. de R., ni sans l'espoir que je ne suis pas susceptible d'être endormi.

M. de R. s'assied en face de moi, me prend les pouces et fixe ses yeux dans les miens. Son regard me gêne; je me raidis d'abord; puis, éprouvant une sensation douloureuse, comme un tiraillement des muscles de la paupière, j'essaie de détourner les yeux, — je ne peux pas ! — Alors je me laisse aller, je sens que M. de R. me ferme les yeux avec ses doigts, — et je ne perçois plus rien.

Tout à coup, j'entends M. de R. réordonner d'ouvrir les yeux. Je le fais facilement et il me semble que je me trouve à l'état normal. Je suis très étonné quand M. de R. me dit : « Vous êtes endormi. »

Et, en effet, je ne puis, s'il me le défend, lever ni le bras, ni la jambe, ni faire un mouvement quelconque. Cependant autour de moi, je distingue toute chose comme en ce moment. Je me souviens même d'avoir entendu frapper à la porte et M. de R. a répondu : « Tout à l'heure. »

Rien ne m'échappe et tout est précis.

— Je vais vous réveiller pour ne pas trop vous fatiguer la première fois, me dit M. de R. ; vous vous êtes bien rendu compte de tout ce que vous éprouviez ?

VOUS VOUS EN SOUVIENDREZ QUAND VOUS SEREZ RÉVEILLÉ...

Ah ! donnez-moi votre mouchoir. (Je le donne.) Bien ! — Vous remarquez que vous me donnez votre mouchoir.

VOUS NE VOUS RAPPELLEREZ PLUS CET ACTE QUAND VOUS SEREZ REVEILLE, mais vous vous appellerez tous les autres.

M. de R. me souffle sur les yeux. Je sens que je me raidis. Je perds conscience de ce qui se passe... Puis je rouvre les yeux, un peu étourdi, comme au réveil du matin. Je puis me lever et marcher à ma guise.

— Vous avez gardé le souvenir de ce que nous avons fait et dit pendant votre sommeil ? me demande M. de R.

Quelques secondes d'efforts, suivies d'une réponse affirmative.

— Vous ai-je dit de me donner votre mouchoir ?

— Oui.

— Me l'avez-vous donné ?

— Non.

— Donnez-le-moi.

Je fouille dans mes poches; je ne le trouve pas; et comme je vais objecter que c'est probablement parce que je n'avais pas mon mouchoir que je ne l'ai pas remis :

— Vous me l'avez donné, me dit M. de R. ; mais je vous avais ordonné de l'oublier. Le voici, et allez vous promener au grand air.

J'ai effectivement besoin de respirer, mes nerfs ont des soubresauts violents. Je revois en marchant, comme halluciné, tous les détails des meubles du cabinet de M. de R. J'y étais entré autrefois, mais il est certain que je n'en avais jamais gardé un souvenir aussi net. Serait-ce que l'ordre, reçu pendant l'hypnose, de se rappeler ce qu'on fait, ce qu'on dit, ce qu'on voit, ait une influence sur l'intensité du souvenir ? En d'autres termes, l'image des objets qui ont frappé ma rétine pendant le sommeil magnétique ne renaît-elle pas plus vivement sous l'influence d'une suggestion qu'elle ne renaît après la contemplation de ces menus objets pendant la veille ? A la vérité, l'ordre donné par M. de R. n'indiquait pas que je devais revoir tout en hallucination, mais plus simplement me rappeler ce que j'avais vu, d'une façon générale. Or, à cet égard, point de doute : le bureau, la portière, les tableaux s'objectivaient et m'apparaissaient comme réels.

Mais alors pourquoi l'hallucination ne s'étendait-elle pas à tous les autres souvenirs ? Je revoyais la pièce, pourquoi n'entendais-je pas la voix de M. de R. ? Pourquoi les sensations auditives que j'avais eues, endormi, ne s'objectivaient-elles pas comme les sensations visuelles ?

La suggestion a exercé la puissance du souvenir, a exagéré mes facultés habituelles, mais probablement sans rien modifier dans leur rapport.

Je suis bon « visuel », médiocre ((auditif ». La suggestion a développé également mes facultés auditives et visuelles, si je puis m'exprimer ainsi, de sorte que sous son influencée je suis resté bon visuel, médiocre auditif. Le même développement suffisait à mener jusqu'à l'hallucination la faculté visuelle déjà grande, n'y arrivait pas avec la faculté auditive plus faible. Entre les deux le rapport reste constant. C'est une hypothèse qu'il faudra vérifier dans les expériences suivantes. Au bout de deux heures le souvenir s'est affaibli.

23 juillet 1893.

Je suis éveillé.

M. de R. fait des passes le long de mon bras et de ma main gauche, je sens peu à peu mon bras se raidir. Je vois M. de R. me pincer la peau de la main, si fortement, que la trace de ses ongles y reste: cependant je n'éprouve aucune douleur. Alors M. de R. éloigne sa main de la mienne, progressivement, en pressant à plusieurs reprises l'ongle de son pouce contre l'ongle de son index comme pour pincer. A une certaine distance je sens soudain sur le revers de ma main un pinçon assez fort. La main de M. de R. continue à s'éloigner, il lui faut parcourir une nouvelle distance plus grande que la première pour que je sente un second pinçon, d'ailleurs notablement plus faible que le premier. M. de R. s'éloigne davantage encore. A une distance plus éloignée de la première que la première ne l'était de ma main, le pinçon dans le vide se répercute de nouveau sur ma main, mais en sensation, atténuée. Puis, beaucoup plus loin, je n'éprouve plus qu'un vague frôlement; et, au delà, absolument rien.

Bien des fois répétée, cette expérience me permet de conclure que des couches sensibles se forment autour des parties magnétisées de mon corps et que la première couche n'est distante de la peau que d'une distance moitié moindre environ que la distance qui sépare les autres couches.

Que j'éprouve la sensation susdite quand la main de M. de R. agit sur des couches a, b, c, etc., cela est indéniable; mais quel rôle joue ici la suggestion ? Un rôle très grand, je crois.

En effet, si je ferme les yeux tandis que M. de R. parcourt, en pinçant le vide, la distance entre ma peau et la couche sensible c qui en est la plus éloignée, j'avoue franchement que y imagine plutôt la sensation que je ne l'éprouve; elle est supposée et non éprouvée. Seulement, dès que je rouvre les yeux, elle redevient parfaitement consciente, plus faible en c qu'en b et en b qu'en a, comme je l'ai noté plus haut.

Un spectateur pourrait croire que je triche. « Le sujet, dirait-il, doit sentir également, qu'il voie ou non la main du magnétiseur pincer le vide, quand cette main passe en a, b, c. Or c'est ce qui n'a pas lieu. Il faut qu'il se rende compte du point de l'espace où se trouve la main du magnétiseur pour réagir à une excitation donnée à un prétendu fluide que je voudrais voir pour y croire. En réalité il ne sent rien, qu'il ferme les yeux ou regarde; il simule la sensation. »

Le spectateur, à mon sens, a raison quand il prétend que je devrais sentir également, les yeux fermés comme les yeux ouverts; c'est à la suggestion assurément qu'il faut demander la cause de cette irrégularité.

Mais pour ce qui est de sentir réellement, le spectateur a tort quand il le nie. Je suis entièrement sincère et qu'il faille rechercher la cause de ces phénomènes dans la pure suggestion ou vraiment dans le fluide extériorisé ou plus vraisemblablement dans les deux à la fois, la sensation est bien réellement éprouvée; je réagis sans feintise (Pour moi la véritable explication est que, de même que sur la peau normale, le degré de sensibilité varie avec le degré d'attention. En regardant l'endroit où on le pince, le sujet accumule sur ce point une quantité plus grande de fluide qui par là amplifie notablement la sensation. Tout le monde sait que, quand un médecin veut faire une piqûre à un malade et diminuer la douleur, il lui conseille de ne pas regarder l'endroit à piquer. — A. R.)

M. de R. m'endort. Je m'abandonne au sommeil avec confiance, sans l'apeurement du premier jour. Les mêmes expériences renouvelées ont donné le même résultat. Mes observations d'aujourd'hui confirment ce que je supposais, l'autre jour, relativement au rapport constant entre mes facultés auditives et visuelles sous l'influence de la suggestion comme à l'état normal.

Ce fait seulement de nouveau.

— Pensez à quelqu'un, me dit M. de R., vous allez voir la personne à qui vous pensez assise dans un fauteuil qui est à votre droite.

Je pense à ma sœur, sans en rien dire. Je me retourne et pousse un oh ! de surprise en voyant en effet ma sœur à l'endroit indiqué. Je reste les yeux fixés

quelque temps sur elle qui ne bouge pas; mais je détourne ensuite les yeux une seconde et je les reporte alors vainement vers le fauteuil où elle m'est apparue; la vision s'est évanouie, et il faut un nouvel ordre de M. de R. pour qu'elle m'apparaisse.

Durant le passage du sommeil à l'état de veille, je n'éprouve aucune sensation particulière; ou du moins elle est si vague que je ne puis la définir

25 juillet 1893.

M. de R. m'endort et me dit : « Il y a un bouquet de roses dans un pot à eau qui est sur la table derrière vous. Allez le toucher. »

Sans hésitation, je vais vers la table de toilette. Il y a, en effet, un bouquet que je sors du pot à eau; j'essaie de sentir les roses, mais elles n'ont point d'odeur.

— Frottez-vous le front vigoureusement, me dit M. de R. Je le fais et aussitôt le bouquet disparaît.

Ainsi l'hallucination s'est limitée à l'exacte suggestion donnée : Voyez et touchez, mais on ne m'avait pas dit de sentir.

Je suis toujours endormi.

M. de R. commence par renouveler les expériences d'avant-hier sur l'extériorisation du fluide sensible. Je touche un objet, je ne le sens pas. La sensation du contact existe seulement si l'on place l'objet à distance et selon les lois d'éloignement remarquées avant-hier sur ma main, alors que mon bras seul était magnétisé. Mais ce n'est pas seulement la sensation du contact que je puis maintenant éprouver d'après les mêmes lois.

M. de R. prend un flacon bouché et me le promène sous le nez, tout contre les narines. Je ne sens absolument rien. Il éloigne alors le flacon. Lorsque celui-ci se trouve à une certaine distance, sur une première couche sensible a, je reconnais l'odeur du thym. Quand le flacon s'éloigne entre la première couche sensible a et une seconde couche sensible b, je ne sens rien. Je sens de nouveau en b; puis plus rien de b en c; puis de nouveau mais plus faiblement en c; plus loin je ne puis plus rien distinguer; les distances entre a et b et entre b et c sont à peu près égales entre elles et au double de la distance entre ma peau et la première couche sensible a.

Je vois M. de R. prendre une petite figurine de cire rouge à modeler; il la tient un moment immobile le long de la couche a; je sens très bien l'objet. Il la retire ensuite au delà de la couche c et pique la figurine avec une épingle... je ne sens rien.

— Ah ! ah ! on ne peut pas vous envoûter, dit M. de R. ; au fait, c'est que probablement votre fluide ne se dissout pas dans la cire; mais nous réussirons peut-être avec de l'eau.

Longuement M. de R. maintient un verre d'eau sur la couche a. J'ai toujours la sensation du contact d'un objet; mais si je ne regardais pas, il me serait impossible de spécifier la nature et la forme de cet objet. Puis M. de R. éloigne le

verre, plonge le doigt dans l'eau et l'agite... Toujours rien.

— Voyons avec le fer.

Contre la couche a M. de R. laisse un trousseau de clefs sur sa main ouverte. Nouvelle sensation de contact, et cette fois un inexplicable sentiment de gêne : absorption de fluide par un corps étranger ? Envoûtement ? Ce qui est certain c'est que je me plains de contacts douloureux quand M. de R., s'éloignant, froisse les clefs dans sa main refermée; je me précipite avec une rage jalouse et je m'obstine à les garder plusieurs minutes en ma possession, comme si j'avais peur de me voir arracher un membre, enlever une parcelle de ma vie.

Pour faire cesser cet état d'exaltation, M. de R. me réveille.

— Vous pourrez devenir après beaucoup de séances un sujet précieux, me dit-il en riant, mais rendez-moi mes clefs.

Il faut qu'on me les prenne !

16 octobre 1893.

Je « progresse » lentement. Bien d'autres séances ont eu lieu depuis la dernière dont j'ai rendu compte. Ce sont toujours les mêmes invariables phénomènes; ils se produisent seulement plus vite dans leur invariable succession.

Depuis deux jours cependant M. de R. a pu me pousser jusqu'à ce qu'il appelle le troisième état de l'hypnose. La deuxième léthargie, par laquelle il faut passer pour y parvenir, a une plus longue durée que la première. Dans cet état l'insensibilité est telle que je puis toucher un tison sans retirer ma main. De cette constatation faite hier, je garde une preuve visible au bout de mon index quelque peu endommagé.

Ce qui surtout distingue ce troisième état du deuxième, c'est qu'on n'y voit pas nettement les objets comme dans le somnambulisme. Tout est brouillé. M de R. me demande si j'entends le tic-tac de la pendule. Je réponds : « Faiblement. » En somme il n'y a que M. de R. que je voie nettement.

La suggestibilité subsiste : « Regardez à votre droite sur la cheminée, me dit M. de R., il y a un bouquet. » Effectivement je vois un bouquet qui est remplacé par un chandelier si je m'enlève la suggestion en me frottant le front (J'avais appliqué à Laurent ce procédé pour se débarrasser, à l'état de veille, des suggestions. Il se l'est rappelé endormi et l'a employé avec succès, peut-être simplement par autosuggestion. — A. R.) Il faut remarquer que le bouquet suggéré m'apparaît nettement tandis que le chandelier, comme tous les autres objets réels, sont comme voilés par une brume. Voici une autre suggestion.

« Imaginez-vous que je suis M. X. » (M. de R. me nomme un fonctionnaire que nous connaissons tous deux.) Sur cette phrase, dite avec le ton ordinaire de la voix, la suggestion est inefficace. — « Allons ! Allons ! insiste M. de R. Je suis M. X.; je le suis. » L'image de M. X. passe devant mes yeux, mais sans se fixer. Lorsque M. de R. me frappe brusquement l'épaule, je vois aussitôt, en effet, à sa

place M. X. assis en face de moi.

La conversation s'engage. Rien n'empêche l'illusion puisque M. de R., connaissant la situation de la personne que je crois qu'il est, fait des réponses vraisemblables aux questions que je pose indifféremment.

En réalité, néanmoins, je me rends vaguement compte que c'est une illusion et que ce n'est pas à M. X. que je parle; seulement il m'est impossible de ne pas parler comme je le ferais si c'était bien M. X. Qui fût présent.

Au réveil je suis plus étourdi qu'à l'ordinaire et je parviens mal à chasser une très particulière inquiétude (inquiétude de quoi ? je n'en sais rien...) de mon esprit ? (Toute suggestion laisse une trace plus ou moins profonde dans l'esprit; le sujet était ici troublé dans le sentiment de la personnalité. — A. R.)

19 octobre 1893.

De nouveau, et avec plus de facilité, M. de R. me conduit au troisième état, qu'il appelle l'Etat de rapport, parce que tous les objets qui sont brouillés pour mes sens redeviennent nets dès que le magnétiseur (qui reste, lui, toujours parfaitement visible et qui prend même, aux yeux du sujet amené à ce troisième état, une sorte de réalité lumineuse) me met en rapport avec eux en les touchant.

Pour me faire entendre, distinct, le tic-tac de la pendule, M. de R. n'a qu'à interposer sa main entre la pendule et mon oreille.

M. de R., par exemple, me tend un livre. J'ai peine à le lire; les caractères me paraissent mal imprimés. Mais si M. de R. pose sa main au milieu de la page, il en rayonne comme une lumière qui, tout autour, rend aux signes noirs toute leur netteté.

Séance très courte. Je parais fatigué. M. de R. me réveille.

21 octobre 1893.

Aujourd'hui répétition de tous les phénomènes déjà observés dans le deuxième et le troisième état. Je suis toujours très lent à passer du somnambulisme à l'état de rapport. Peut-être parce que je suis méfiant; qu'une autosuggestion, consistant en le ferme désir de ne pas prendre le faux pour le vrai, persiste jusque dans le sommeil, et fait antagonisme aux influences magnétiques.

M. de R., sur une question qu'il me pose et à laquelle je ne réponds pas, tout en faisant cependant effort, comme pour me rappeler le fait qui me permettrait de répondre, remarque que dans ce troisième état j'ai perdu la mémoire du présent. Par exemple, je ne sais pas où je suis. Je sais que c'est M. de R. qui est devant moi; je ne pourrais dire ce qu'il est : administrateur de l'Ecole polytechnique ou exerçant quelque autre profession. Toutefois je garde intact le souvenir des expériences précédentes.

Pour établir avec justesse la période de ma vie qui échappe à ma mémoire, M.

de R. emploie cet ingénieux moyen :

— Avez-vous fait votre classe de philosophie ? me demande-t-il.

Je me mets à sourire et réponds : « Oh, non ! » comme pourrait dire un tout jeune écolier qui considérerait la classe de philosophie comme quelque chose de très beau et de très lointain.

— De rhétorique ? — De seconde ?... De troisième ?... De quatrième ?...

La réponse est toujours négative et prompte.

— De cinquième ?... De sixième ?... Ici je me trouble, réfléchis, hésite. Il est regrettable qu'au moment où j'écris, malgré l'ordre reçu de me souvenir des sensations éprouvées pendant le sommeil, je ne parvienne pas à refaire exactement le travail qui se fit en moi à cette minute. Je crois seulement que je vis passer l'image de mon professeur de sixième, sans pouvoir établir s'il était bien mon professeur de sixième ou de septième... C'est sans doute pourquoi j'hésitai. En tout cas je répondis encore « Non ».

Ce n'est que lorsque M. de R. me demanda : « Vous rappelez-vous votre professeur de huitième ? », que spontanément j'affirmai le voir.

— Mais, le voyez-vous comme s'il était là ? insiste M. de R.

— Oui, oui, c'est mon professeur.

— Enfin vous distinguez bien si, oui ou non, vous êtes élève de huitième ? Ce monsieur est-il votre professeur de cette année-ci, ou simplement vous souvenez-vous de l'avoir eu comme professeur ?

Après un effort assez long, je risquai une réponse embrouillée :

— Je crois qu'il a été mon professeur; mais, après lui, je n'en ai pas eu d'autres, il me semble.

Ici, par bonheur, je retrouve les phases par lesquelles a passé mon esprit. Tandis que je faisais un effort sincère pour répondre exactement à la question posée, la solution véritable ne se présentant pas et cela me fatiguant de chercher : « Ah ! me suis-je dit, je vais répondre n'importe quoi. » Et aussitôt : « Non ! il ne faut pas tromper. »

Phénomène singulier ! Une seconde, j'eus conscience que je servais de sujet à un magnétiseur, que j'étais ce que je suis en effet et non point élève de huitième, mais qu'il fallait faire aboutir l'expérience malgré tout. J'ignore ce que j'aurais inventé si ce brusque rappel à l'ordre n'était intervenu pour m'engager à la sincérité. « Non, il ne faut pas tromper. » En réalité, cette phrase m'est venue à l'esprit pendant l'éclair de conscience qui me représenta à mes yeux comme un jeune homme de vingt ans, se prêtant à des expériences d'hypnotisme pour son instruction, soucieux de ne pas errer, et intéressé d'autant plus à ne pas tromper l'expérimentateur, que ce serait se tromper soi-même. (A rapprocher de cette observation du Dr Gibier : « J'ai connu un médium, jeune homme très honnête ne faisant pas métier de sa médiumnité et avec lequel on observait divers phénomènes de lévitation et de mouvements d'objets tout à fait réels. Il m'a avoué que maintes fois il s'était senti comme poussé à ajouter quelque chose à

ce qu'il produirait; il avait une envie violente de simuler un phénomène quelconque, alors qu'il pouvait avec ses facultés naturelles obtenir mieux. Analysant cette sorte d'impulsion, il me disait qu'elle naissait pour une part du désir d'étonner les assistants; pour une autre part, du désir de tromper son semblable; en troisième lieu, de la crainte de la fatigue, car après des séances où des phénomènes intenses ont été obtenus, les médiums sont parfois exténués : mais il ajoutait que quelque autre cause dont il ne se rendait pas compte (sans doute d'une nature impulsive) se joignait à toutes les précédentes et se faisait sentir plus pressante. Il m'assurait d'ailleurs qu'il avait toujours résisté à la tentation. » (Analyse des choses).

Cette propension à tromper paraît être inhérente à l'organisme des sensitifs et des médiums. Il faut en tenir compte dans l'observation des faits mais ne pas commettre la légèreté de tout attribuer à la fraude quand on en a observé un cas.)

Que serait-il arrivé si le réveil de ma personnalité n'avait pas eu lieu ? J'aurais, selon toute vraisemblance, cédé au désir de faire cesser l'effort fatigant; j'aurais, au hasard, répondu par quelque chose d'approximatif; puis, pour ne pas me contredire (car j'ai noté sur d'autres sujets, qui sûrement se croyaient de bonne foi, qu'il est impossible de leur faire avouer qu'ils se sont trompés quelque manifeste que soit leur erreur), j'en serais arrivé, par une série d'approximatives réponses, au pur mensonge, à l'invention, à la simulation... Et comment M. de R. s'en serait-il aperçu ?

D'ailleurs je ne m'explique pas cette subite conscience de la réalité qui ne dura que le temps de me dire : « Il ne faut pas tromper. » J'ai l'habitude de me répéter cette phrase comme une suggestion durant la veille. Serait-ce une sorte d'autosuggestion, quand elle me revient durant le sommeil ? Mais est-il admissible que l'on puisse, dans l'état de rapport, obéir à un ordre qu'on s'est donné à soi-même lorsqu'on était éveillé (Cela est non seulement admissible, mais est certain. J'en ai eu de nombreux exemples avec d'autres sujets.) Cela paraît d'autant plus invraisemblable qu'ayant perdu le souvenir des faits les plus récents de ma vie il n'y avait pas de raison pour que je me rappelasse plutôt une phrase pensée avant d'être ordonnée que toute autre.

Il reste donc établi, sans plus de commentaires, qu'un sujet endormi peut se rendre compte qu'il sert de sujet; cela doit être très rare. Néanmoins cette conscience, en quelque sorte virtuelle, de l'état où l'on est ne doit pas laisser que d'influer sourdement sur les réponses du sujet aux questions qu'on lui pose, et de jouer un rôle important dans cette simulation inconsciente que M. Bergson a autrefois signalée (Revue philosophique, 1888).

Mais quand elle se précise, quel trouble profond ne doit-elle pas apporter dans la marche de l'expérience !

Elle rend le sujet à lui-même. Le danger est en partie écarté quand le sujet, se reprenant, est désireux d'être sincère. Mais si, au lieu de se dire : « Ne trompons pas », il est indifférent et peu soucieux du vrai, comme cela a lieu d'ordinaire ? Si, de plus, il éprouve ce désir, que j'ai noté, de faire réussir l'expérience ? Si,

cabotin naturellement, il lui vient, lorsqu'il se reprend, l'idée de jouer un rôle ?

Pour en revenir à l'expérience elle-même, M. de R. reprend ses interrogations.

— Comment, en latin, se dit Rose?

Pas de réponse. En effet, en huitième, on ne m'enseignait pas encore le latin.

— Qui a tué le géant Goliath ?

— David.

— Quel est le successeur d'Henri IV ?

— Je ne sais pas.

Sans doute j'étais plus instruit en huitième de l'histoire sainte que de l'histoire de France.

Puis suivent des interrogations sur les quatre règles. Il ressort nettement de cet examen que tout ce que j'ai appris depuis l'âge de 9 ans environ m'échappe tout à fait.

Ici une nouvelle réponse à une question d'un autre genre tendrait encore à trouver que je me rends compte, malgré tout, que je suis endormi.

— Avez-vous une sœur ? demande M. de R.

— Oui, mais je ne me la rappelle que toute petite.

— Que fait votre père ?

— Je ne l'ai plus.

C'est là ce que je répons. Or, quand j'avais 9 ans, mon père vivait encore; il faut donc que j'aie la notion du présent, que ce soit mon moi actuel qui parle dans ce cas.

La séance prend fin. Beaucoup de fatigue.

Au réveil, M. de R. me demande si j'ai vu un étranger pendant mon sommeil. Je prétends avoir seulement entendu M. de R. parler à un autre que moi, mais sans voir personne. Il est cependant réel qu'un employé est venu demander un renseignement à M. de R. alors que j'étais endormi; mais, dans le troisième état, le sujet ne voit, je l'ai dit, que le magnétiseur et les objets qu'il touche. Ma réponse confirme cette loi.

27 octobre 1893.

Séance assez longue; mais M. de R. ayant oublié de me suggérer le souvenir de ce qui se passerait, je ne me souviens de rien. Il semble qu'on peut, en se pressant fortement le front, évoquer les sensations éprouvées, toutefois l'imagination me paraît, au moins en ce qui me concerne, fausser alors la mémoire. Le souvenir n'ayant pas un air de certitude absolue, comme celui qu'il a sous l'influence de la suggestion, il est plus sage de ne pas y ajouter foi (J'avais, dans cette séance, constaté, à l'aide de questions portant successivement depuis les événements les plus récents, jusqu'au nom de son

professeur de 8e, que ses souvenirs se concentraient sur des événements de plus en plus lointains à mesure que l'hypnose s'approfondissait. — A. R.)

8 novembre 1893.

Il faut que je parle d'un phénomène que j'ai fréquemment observé ces jours-ci.

Dès que je suis en présence de M. de R., je me sens sous son influence, alors même que, dans la conversation, il ne s'agit pas d'hypnotisme et sans que M. de R. fasse des passes ou me fixe pour amener le somnambulisme.

Dans le jardin du Luxembourg, avant-hier, pendant que je me promenais avec lui, M. de R. me jette cet ordre : « Vous ne pouvez plus marcher. »

Immédiatement je reste sur place, les jambes raides, quelque peu que je me rends compte que je suis sous l'influence effrayé, mais, sans raison, car, d'eux-mêmes, aussitôt d'une suggestion, mes muscles se relâchent et je continue la promenade sans la moindre gêne.

Averti ainsi que M. de R. cherche, en ce moment, à essayer sa puissance sur un sujet éveillé, je me tiens sur mes gardes, pensant que ma volonté sera capable de lutter contre les ordres reçus. Et, en effet, réagissant en quelque sorte par avance dès que M. de R. ouvre la bouche, j'arrive à empêcher que la suggestion se réalise, sans toutefois pouvoir retenir un geste à peine esquissé qui est le commencement de la réalisation.

— Laissons cela, me dit M. de R. Et parlons d'autre chose.

Je ne songe plus à une suggestion possible lorsque M. de R. brusquement s'écrie :

— Ouvrez votre main droite.

Pris au dépourvu, j'obéis aussitôt et ma canne tombe à terre.

Ce matin, la présence seule du magnétiseur a suffi pour me faire tomber dans la première léthargie. Sans doute j'étais venu chez M. de R. pour être endormi, je m'étais même déjà assis en face de lui, je n'avais pas l'idée de résister à son influence magnétique (et ce sont là des conditions essentielles du phénomène qui s'est produit), encore est-ce la première fois que je le remarque et que je me sois endormi à l'insu du magnétiseur.

M. de R. me pousse jusqu'au troisième état, l'état de rapport. Même oblitération de la mémoire pour tout ce qui touche à la période de ma vie écoulée depuis l'âge de 9 ans. En vérité je m'étonne de revenir d'un seul coup à cet âge-là, sans passer par des étapes progressives (Les étapes progressives existent bien, mais je n'interrogeais pas le sujet pendant leur durée parce que, dans la séance du 27 octobre, j'avais déjà étudié ce qui pouvait m'intéresser. — A. R.) Le fait n'en est pas moins réel; je raisonne clairement mais je m'exprime avec un vocabulaire restreint. J'en suis aux quatre règles pour les mathématiques et je fais des fautes d'orthographe en écrivant. Mon écriture est enfantine; je regrette de ne pouvoir la comparer à celle dont je griffonnais mes cahiers d'écolier, perdus. Je ne me souviens pas d'avoir eu aujourd'hui ce subit éclair de

conscience qui me fit, une seconde, connaître, durant la précédente séance, que j'étais endormi.

Il faut noter que la suggestion a moins de force dans ce troisième état que dans les états précédents. D'après M. de R. je suis un de ceux qui y sont le plus sensibles; malgré cela, j'y cède moins facilement que dans le deuxième état (somnambulisme).

Si, par exemple, durant ce deuxième état, M. de R. m'ordonne, alors qu'il est derrière moi, de le voir en chair et en os dans le fauteuil qui me fait vis-à-vis, l'hallucination est complète : je vois et touche en effet une personne vivante, et la sensation n'est pas plus nette, quand M. de R. s'assied lui-même dans le fauteuil.

Au contraire, dans le troisième état, sur l'ordre de M. de R. je le vois bien et le sens bien là où il n'est pas; mais, s'il se porte réellement à l'endroit où je crois le voir, je m'aperçois de mon erreur, tandis que, dans le deuxième état, entre son image et lui je ne trouvais point de différence.

12 novembre 1893.

Expériences faites de nouveau dans le troisième état. L'extériorisation de la sensibilité suit les mêmes lois que dans le deuxième état. Il y a des zones sensibles répandues tout autour de mon corps et séparées par des intervalles constants où l'excitation reste vaine. Ces zones sensibles sont d'ailleurs invisibles pour moi; je ne vois pas traces d'effluves. De plus, je remarque toujours que la réaction à l'excitation est plus vive et la sensation plus nette, lorsque je suis averti et que je vois le point de la zone sur lequel porte l'excitation.

On éteint les lumières et on laisse la pièce dans une obscurité complète, M. de R. me présente alors un aimant, sans que je le sache. Au bout d'un instant je distingue deux lueurs quelque part dans l'espace. C'est précisément là que se trouve l'aimant. D'ailleurs ces lueurs sont si vagues pour mes yeux que je ne puis exactement définir leur couleur réciproque.

M. de R. me tend ensuite ses doigts; ils ne m'apparaissent pas plus lumineux que je ne les vois d'ordinaire (Ces essais avaient pour but de constater si Laurent jouissait de la propriété décrite dans les Etats profonds de l'hypnose.); en tous cas je ne vois aucun effluve s'en dégager.

Enfin M. de R., posant ma main sur sa poitrine, me demande si je ne vois pas au-dedans de lui. Absolument pas. Et je ne vois pas non plus en moi-même.

Je crois prudent d'arrêter ici ces notes. A mesure que le sujet parvient à un état plus profond, la suggestion a de moins en moins prise sur lui. Dès lors M. de R. a beau me suggérer le souvenir de ce qui se passe durant mon sommeil; réveillé, je ne me rappelle aucune de mes actions, aucune de mes paroles. J'ai dit qu'en se pressant fortement le front, et, par un effort persistant, on pouvait évoquer des paroles et des actions qu'on croit bien avoir dites et faites; mais j'ai ajouté aussi que cela avait comme un air d'illusion.

A partir du moment où je suis entré dans des états plus profonds que le troisième, j'ai dû me résigner à ne plus m'observer moi-même, et, pour savoir ce qui m'arriva, me fixer, ce que je fais sans peine, aux observations objectives de M. de Rochas.

Laurent.

CAS N° 2

Joséphine, 1904.

Joséphine est une jeune fille de 18 ans ; elle est domestique chez un marchand tailleur, de Voiron, M. C..., qui s'occupe, ainsi que sa femme, de spiritisme, dont ils sont les seuls adeptes dans cette ville. Elle est d'une intelligence très ordinaire et familièrement traitée par ses maîtres qui l'accusent seulement d'être un peu rusée (Elle est très sensible au magnétisme. Un jour elle est tombée d'une hauteur de 2 m 50, s'est heurtée la hanche sur l'angle d'une machine à coudre et s'est passablement meurtrie, ce qui la faisait boiter. Je l'ai endormie et ai extériorisé son double : comme elle y voyait bien la place du mal, elle y a placé ma main que j'ai laissée deux minutes; au réveil elle était complètement guérie.) Je l'ai endormie au moyen de passes longitudinales pour savoir les phénomènes qu'elle présenterait, et je fus étonné de constater que, sans aucune suggestion, je lui faisais remonter le cours de sa vie comme à Laurent que je n'avais plus observé depuis 1893. « — La voici à l'âge de 7 ans. Je lui demande ce qu'elle fait ? — Je vais à l'école. — Savez-vous écrire ? — Oui, je commence ». — Je lui mets une plume en main, elle écrit très bien papa et maman. — Je continue les passes magnétiques et je la ramène à 5 ans. « Montrez-nous comme vous écrivez bien ». Elle écrit par syllabes, pa, pa. Je lui mets en main un mouchoir, lui disant que c'est une poupée; elle paraît très contente et se met à la choyer. Elle a toutes les apparences d'une fillette de cet âge. — Nouvelles passes; elle est probablement au berceau et ne peut plus parler. Je lui mets l'extrémité du doigt dans la bouche, elle le tette.

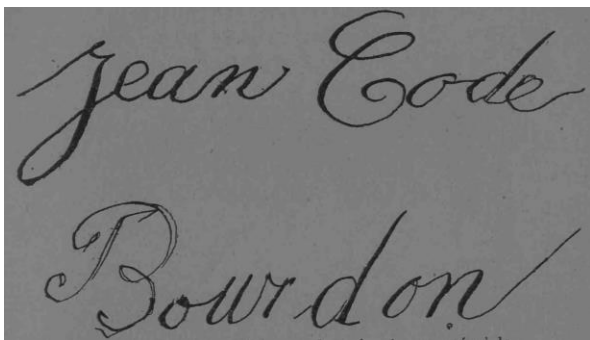
Après quelques séances destinées à l'assouplir et à diminuer le temps nécessaire pour l'amener à l'état de cette première enfance, j'eus l'idée de continuer les passes longitudinales. Interrogée, Joséphine répondit par signes à mes questions; et c'est ainsi qu'elle m'apprit peu à peu, en différentes séances, qu'elle n'était pas encore née, que le corps dans lequel elle devait s'incarner était dans le ventre de sa mère autour de qui elle s'enroulait mais dont les sensations avaient peu d'influence sur elle.

Un nouvel approfondissement de sommeil détermina la manifestation d'un personnage dont j'eus d'abord quelque peine à déterminer la nature. Il ne voulait dire ni qui il était, ni où il était. Il me répondait, d'un ton bourru et avec une voix d'homme, qu'il était là puisqu'il me parlait; du reste, il ne voyait rien « il était dans le noir ». (Je me trouvais ainsi lancé dans un ordre de recherche que j'étais loin de soupçonner et, pour m'y reconnaître, il m'a fallu beaucoup de séances pendant lesquelles ramenant vers le présent, vieillissant ou rajeunissant tour à

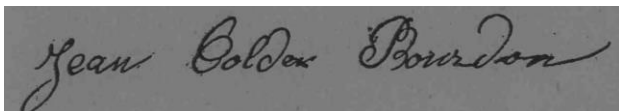
tour le sujet dans ses existences antérieures par des passes appropriées, je coordonnais et complétais des renseignements qui étaient souvent obscurs pour moi, parce que je ne me doutais pas du tout, au commencement, où elle voulait me conduire et que je comprenais difficilement les noms propres se rapportant à des contrées ou à des personnages inconnus. Ce n'est qu'à force de recherches sur les cartes et dans les dictionnaires que je suis arrivé à déterminer exactement les noms et à pouvoir prendre sur les lieux des renseignements dont je parlerai plus loin.

Il est bon de rappeler ici que, chez le plus grand nombre de sujets, le sommeil magnétique donne naissance à une série alternative de phases de léthargie pendant lesquelles le sujet ne peut faire connaître ses impressions par suite d'une paralysie momentanée de ses nerfs moteurs, et de phases de somnambulisme pendant lesquelles le sujet peut parler mais présente l'insensibilité cutanée ; il jouit alors de facultés nouvelles d'autant plus développées que le sommeil est profond. Pendant les phases de léthargie le sujet continue à être en relation avec une partie du monde extérieur ; car si après le réveil, on presse sur son front le point de la mémoire somnambulique, on réveille la mémoire de ce qui s'est passé pendant qu'il était endormi, aussi bien pendant ces phases que pendant les autres.)

Le sommeil étant devenu encore plus profond, ce fut un vieillard couché dans son lit et malade depuis longtemps qui répondit à mes questions, après beaucoup de tergiversations, en paysan madré qui craint de se compromettre et veut savoir pourquoi on l'interroge.

A photograph of a handwritten signature in cursive script. The text reads "Jean Claude Bourdon". The ink is dark on a light background.

Ecriture de Joséphine endormie et ramenée à la personnalité de Jean-Claude Bourdon, âge de 15 ans.

A photograph of a handwritten signature in cursive script. The text reads "Jean Claude Bourdon". The ink is dark on a light background.

Ecriture de Joséphine, à l'état de veille, et à qui je dicte le nom de Jean-Claude Bourdon.

Je finis par savoir qu'il s'appelait Jean-Claude Bourdon et que le hameau où il

se trouvait était Champvent ; dans la commune de Polliat, mais il ne savait pas dans quel département (Il me fit remarquer qu'il y avait deux hameaux voisins qui s'appelaient Champvent, mais que le sien était le plus rapproché de Mézériat et qu'il allait souvent pour ses affaires à St-Julien sur Reyssouse. Ces détails me permirent de retrouver Champvent dans le département de l'Ain et sur la carte d'Etat-major(Feuille de Macon, quart du S. E.) Quant à Joséphine, elle est née et a passé sa jeunesse à Manziat, canton de Bugey-le-Châtel; à l'état de veille, elle ne se souvient pas d'avoir jamais entendu parler de Champvent, près de Polliat.)

Peu à peu je parvins à capter sa confiance et voici ce que j'appris sur sa vie dont je lui ai, maintes fois, fait revivre les diverses périodes (Pour vaincre ses résistances je le vieillissais par punition malgré ses résistances et je le rajeunissais au contraire comme récompense : aussi me prenait-il dans les derniers temps pour un grand sorcier à qui il fallait obéir.)

Il est né à Champvent en 1812 (Les dates varient d'une dizaine d'années quand on les compare entre elles aux différents moments de sa personification et dans différentes séances.) Il est allé à l'école jusqu'à 18 ans, parce qu'il n'y apprenait pas grand chose, ne pouvant y aller que l'hiver et faisant souvent l'école buissonnière. Il a fait son service militaire au 7^e d'artillerie, à Besançon (Le 7^e régiment d'artillerie a bien tenu garnison à Besançon de 1832 à 1837 et il est difficile de comprendre comment Joséphine en aurait été informée.) il devait rester pendant 7 ans au régiment, mais la mort de son père l'a fait libérer au bout de 4 ans. Il ne se souvient du nom d'aucun de ses officiers; en revanche il sait qu'on s'amusait bien avec les camarades et les filles; il me raconte ses équipées en se frisant la moustache.

De retour au pays, il retrouve sa bonne amie Jeannette qu'il devait épouser et dont il ne m'avait parlé qu'en rougissant, avant son départ. Maintenant il sait qu'il n'y a pas besoin d'épouser les femmes pour s'en servir; il ne veut plus de mariage, et garde Jeannette comme maîtresse. Je lui fais observer qu'il peut rendre cette pauvre fille enceinte : « Eh bien après ! elle ne sera pas la première ni la dernière. » Il vieillit isolé en faisant lui-même sa cuisine bornée à de la soupe et de la charcuterie. Il a un frère marié dans le pays, et qui a des enfants; il se plaint de leurs procédés à son égard et ne les voit pas. Il meurt âgé de soixante-dix ans après une longue maladie. Pendant la période correspondante à cette maladie, je lui demande s'il ne songe pas à faire venir le curé : « Ah bien ! tu te f... de moi. Tu crois, toi, à toutes les bêtises qu'il raconte ? va ! quand on meurt, c'est pour toujours ? »

Il meurt. Il se sent sortir de son corps, mais il y reste attaché pendant un temps assez long. Il a pu suivre son enterrement en flottant au-dessus de la bière. Il a compris vaguement que les gens disaient : « Quel bon débarras ! ». A l'église le curé a tourné autour du cercueil et a produit ainsi une espèce de mur un peu lumineux qui le mettait à l'abri de mauvais esprits voulant se précipiter sur lui; les prières du curé l'ont aussi calmé, mais tout cela a peu duré. L'eau bénite éloigne également les mauvais esprits, parce qu'elle les dissout partout où elle les atteint. Au cimetière, il est resté près son corps et l'a senti se décomposer, ce

dont il souffrait beaucoup (Je lui demandai s'il voyait les vers : « Bien sûr, on ne m'avait pas salé ».).

Son corps fluide, qui s'était diffusé après la mort, a repris une forme plus compacte. Il vit dans l'obscurité qui lui est très pénible, mais il ne souffre pas, parce qu'il n'a ni tué, ni volé. Seulement il a quelquefois soif parce qu'il était assez ivrogne. Il reconnaît que la mort n'est pas ce qu'il pensait. Il ne comprend pas bien ce qui lui est arrivé, mais, s'il avait su ce qu'il sait maintenant, il ne se serait pas tant moqué du curé. Je lui propose de le faire revivre — « Ah ! C'est pour le coup que je t'aimerai ».

Les ténèbres dans lesquelles il était plongé ont fini par être sillonnées de quelques lueurs; il a eu l'inspiration de se réincarner dans un corps de femme parce que les femmes souffrent plus que les hommes et qu'il avait à expier les fautes qu'il avait faites en dérangeant les filles, et il s'est approché de celle qui devait être sa mère; il l'a entourée jusqu'à ce que l'enfant vint au monde; alors il est entré peu à peu dans le corps de cet enfant. Jusque vers 7 ans, il y avait autour de ce corps comme une sorte de brouillard flottant avec lequel il voyait beaucoup de choses qu'il n'a pas revues depuis (Le peuple dit que les enfants, rient aux anges.)

Quand j'eus fini de tirer de Bourdon les renseignements que je jugeais utiles (M. le curé de Polliat à qui j'ai écrit pour savoir s'il restait dans sa paroisse quelque trace de Jean-Claude Bourdon, m'a répondu qu'on n'a jamais connu de Bourdon à Polliat, mais que ce nom est très répandu dans un pays voisin, à Griège par Pont-de-Veyle (Ain).), je tentai de remonter encore plus haut. Une magnétisation prolongée pendant près de trois quarts d'heure sans m'attarder à aucune étape me ramena à Jean-Claude tout petit.

Puis nouvelle personnalité — C'est maintenant une vieille femme qui a été très méchante; elle était une mauvaise langue et se plaisait à faire du tort aux gens. Aussi souffre-t-elle beaucoup; sa figure est convulsée et parfois elle se tord sur sa chaise avec une expression effrayante de douleur. Elle est dans des ténèbres épaisses, entourée de mauvais esprits qui prennent des formes hideuses pour la tourmenter et tourmenter les vivants quand ils le peuvent; c'est là leur plus grand plaisir. Quelquefois elle a été entraînée aussi à changer de forme et à les suivre pour faire du mal aux hommes. Elle parle d'une voix faible, mais répond toujours d'une façon précise aux questions que je lui pose au lieu d'ergoter à tout instant comme le faisait Jean-Claude. Elle s'appelle Philomène Garteron.

En approfondissant encore le sommeil, je provoque les manifestations de Philomène vivante. Elle ne souffre plus, paraît très calme, répond toujours très nettement et d'un ton sec. Elle sait qu'elle n'est pas aimée dans le pays, mais personne n'y perdra rien et elle saura bien se venger à l'occasion. Elle est née en 1702 ; elle s'appelait Philomène Gharpigny quand elle était fille; son grand-père maternel s'appelait Pierre Machon et habitait Ozan. Elle s'est mariée en 1732, à Chevroux, avec un nommé Garteron, dont elle a eu deux enfants qu'elle a perdus (Elle n'a aucun sentiment religieux, ne fréquente pas du tout les églises et sait

bien que tout finit avec cette vie. Elle ne sait pas écrire.

Les familles Charpigny et Carteron ont bien existé à Ozan et à Chevroux, mais je n'ai pas trouvé trace positive de Philomène.)

Avant son incarnation, Philomène avait été une petite fille, morte en bas-âge. Auparavant, elle avait été un homme qui avait tué et volé, un véritable bandit ; c'est pour cela qu'elle a beaucoup souffert dans le noir, même après sa vie de petite fille où elle n'avait pas eu le temps de faire du mal, afin d'expier ses crimes.

Je ne pus pousser plus loin l'expérience des vies successives parce qu'au bout de la très longue magnétisation (près de deux heures), qu'il fallait pour l'amener à l'état de bandit, le sujet paraissait épuisé; il faisait mal à voir dans ses crises ; mais un jour où je l'avais conduit jusqu'à cet état je lui pressai un point qui est au milieu du front et qui a la propriété d'éveiller la mémoire somnambulique, en lui ordonnant de se reporter plus en arrière. Elle me dit alors, avec hésitation et en tournant la tête d'un air confus, qu'elle avait été un singe, un grand singe presque (semblable à l'homme : j'avoue que je ne m'attendais pas à cette confidence et ma pensée se reporta immédiatement sur une boutade attribuée à Alexandre Dumas père (Quelqu'un lui ayant demandé s'il était vrai que son père était nègre, Dumas qui n'aimait pas qu'on lui rappelât son origine, répondit : « Parfaitement, et mon grand-père était singe; ma famille a commencé par où la vôtre finit ».) Je gardai pourtant mon sérieux et me contentai de manifester mon étonnement de ce qu'une âme de bête devînt une âme d'homme. Elle me répondit que chez les bêtes, il y avait, comme chez les hommes, des natures bonnes ou mauvaises et que quand on devenait homme on gardait les instincts de ce qu'on avait été comme bête. Une autre fois, dans les mêmes circonstances, elle me dit qu'entre son état de bandit et celui de singe, elle avait eu plusieurs incarnations successives; elle se souvenait d'avoir vécu dans les bois en tuant des loups, et, à ce moment, elle prit une figure féroce.

Ayant interrompu pendant quelques mois mes expériences avec Joséphine, je fis un voyage à Paris et j'essayai de voir ce que donnerait mon modus operandi avec Madame Lambert, un de mes anciens sujets. On verra plus loin, dans l'exposé de son cas, comment je fus amené à l'orienter sur l'avenir au lieu du passé.

Dès que je fus de retour à Voiron, je tentai avec Joséphine cette méthode de précognition, sans rien lui dire de mes expériences de Paris.

Voici le compte rendu des résultats obtenus.

Première séance

J'endors Joséphine par des passes longitudinales de manière à la ramener aux premières années de sa jeunesse, puis, je la réveille par des passes transversales. Quand elle est revenue à son état normal et qu'elle a repris la sensibilité, je continue les passes transversales sous prétexte de la dégager plus

complètement.

Au bout d'une minute ou deux, elle me dit que je l'endors au lieu de la réveiller. — Phase de léthargie assez longue. Elle se réveille dans une phase de somnambulisme. Je lui demande si elle est toujours chez M. C. Elle me répond que non : elle l'a quitté depuis trois ans pour revenir dans son pays à Manziat. Elle est maintenant chez ses parents et a 25 ans.

Nouvelles passes transversales; nouvelle phase de léthargie pendant laquelle elle est d'abord très calme; mais au bout de quelques instants, elle donne tous les signes d'une grande souffrance: Elle se tord sur sa chaise, puis elle détourne la tête cache sa figure dans ses mains; elle pleure et son chagrin paraît tel que Mme C, émotionnée se retire dans une autre pièce.

Quand elle arrive à la phase suivante de somnambulisme, elle paraît encore très triste. Je lui demande ce qu'elle a. Elle ne veut pas répondre et détourne de nouveau la tête comme si elle avait honte de quelque chose. Je soupçonne la cause de ses peines et je lui demande si elle est mariée maintenant. Elle me répond : « non, il ne veut pas. Il me l'avait pourtant bien promis. — Dites-moi son nom; je tâcherai d'agir sur lui, de le raisonner. — Vous n'arriverez à rien; j'ai bien fait tout ce que j'ai pu. »

Je finis par apprendre qu'elle est toujours dans son pays, qu'elle a 32 ans et que son malheur lui est arrivé, il y a deux ans. Impossible d'avoir le nom du séducteur.

Je l'engage à se laisser aller sans s'inquiéter de rien.

En présence de sa douleur qui nous émeut tous tant elle est vivement exprimée, je la ramène à son état normal par des passes longitudinales en passant par les mêmes phases de léthargie et de somnambulisme, avec les mêmes expressions de douleur.

2e séance.

Même processus expérimental : d'abord régression de la mémoire par des passes longitudinales, puis marche vers l'avenir par des passes transversales. Après l'état normal, léthargie calme ; réveil à l'âge de 25 ans dans son pays ; seconde léthargie avec signes de douleur et de honte ; second réveil à 32 ans. Je lui rappelle nos anciennes relations à Voiron et je finis par la persuader de se confier à moi. Elle murmure avec confusion le nom de son séducteur ; c'est un jeune cultivateur du pays, Eugène F., dont elle a un enfant (J'ai pris des renseignements dans le pays. Eugène F. y vit actuellement; il appartient à une famille de cultivateurs aisés et est né en 1885. Eugène et Joséphine habitaient deux maisons voisines; ils ont le même âge et ont fait leur première communion ensemble.)

Continuation des passes transversales : 3e léthargie ; 3e réveil. Elle a alors 40 ans ; elle est toujours à Manziat, elle est fort triste ; son enfant est mort depuis peu et Eugène F. s'est marié avec une autre.

Continuation des passes transversales : 4e léthargie ; 4e réveil. Elle a 45 ans et gagne sa vie en cousant des culottes pour un tailleur. Elle est très triste; elle n'a plus de nouvelles de ses anciens maîtres ; Louise, sa meilleure amie de Voiron, lui a écrit trois lettres, puis la correspondance a cessé.

Je continue les passes transversales et, fatigué moi-même, je l'interroge au bout de quelques minutes de léthargie apparente sans m'être bien rendu compte si elle ne s'était pas avancée de plusieurs phases. Elle est maintenant très vieille ; elle vit avec peine, grâce à sa couture, mais elle a fini par oublier un peu ses malheurs. Je lui parle alors de la mort. Je lui demande si elle ne désire pas savoir ce qui lui arrivera quand elle quittera cette vie. Elle dit Oui. — « Pour cela il faut que je vous fasse vieillir encore » — Elle hésite beaucoup, mais finit par accepter quand je l'ai assurée que je la ramènerais à son état actuel.

Nouvelles passes transversales : au bout de 2 ou 3 minutes, elle se renverse sur le dos de sa chaise avec une expression de vive souffrance, puis elle glisse jusque sur le sol. C'est l'agonie et la mort. Je continue vivement les passes pour franchir ce mauvais pas et je l'interroge. Elle est morte ; elle ne souffre pas mais ne voit pas d'esprit. Elle a pu suivre son enterrement et entendre ce qu'on disait d'elle : « c'est heureux pour la pauvre femme ; elle n'avait plus de quoi vivre ». Les prières du prêtre ne lui ont pas fait grand chose, mais sa promenade autour du cercueil a éloigné les mauvais esprits. Les idées spirites qu'elle avait puisées chez son ancien maître lui ont été très utiles parce qu'elles lui ont permis de se rendre compte de son état.

Je n'ai pas cru prudent de pousser pour cette fois plus loin l'expérience. J'ai ramené le sujet à son état normal par des passes longitudinales qui ont provoqué, dans l'ordre inverse, les mêmes gestes caractéristiques de l'agonie et de la séduction pendant les phases de léthargie correspondantes.

3e séance.

Un de mes amis, dont le gendre avait récemment disparu dans des circonstances mystérieuses, m'avait envoyé un vêtement ayant appartenu au disparu, en me priant de tâcher d'avoir quelques détails sur le tragique événement au moyen d'un de mes sujets.

J'endormis Joséphine, après avoir mis le vêtement entre ses mains. Au bout de quelques minutes, je lui prescrivis de rechercher la trace de la personne à qui l'objet avait appartenu. Elle me répondit qu'elle ne sentait rien. Pensant qu'elle n'était pas suffisamment dégagée de son corps physique, j'approfondis le sommeil par des passes longitudinales. Je constatai alors, non sans étonnement (De là, semble résulter que le mode de magnétisation, c'est-à-dire la direction des passes n'a pas grande importance. L'essentiel paraît être de relâcher les liens qui unissent au corps physique le corps astral pour permettre à celui-ci de reprendre une direction qu'il a déjà suivie ou qu'on lui suggère, et aussi sans doute pour lui permettre de reprendre plus facilement les formes diverses correspondantes aux époques évoquées.), que, pendant la phase de léthargie qui suivit mon ordre, elle se livrait à la même mimique que lorsque je la poussais,

pendant les séances précédentes, vers l'avenir par des passes transversales. Quand elle arrive à la phase somnambulique où elle pouvait me répondre, elle avait 35 ans. Je continuai les passes longitudinales et j'arrivai ainsi progressivement jusqu'à la mort, en passant par le spectacle de son agonie, puis son réveil dans la vie de l'espace. Elle me confirma ce qu'elle m'avait déjà dit au sujet de son état : elle ne souffrait pas ; mais elle était dans une obscurité presque complète, éclaircie de temps en temps par des lueurs. Elle percevait des esprits plus ou moins lumineux qui flottaient autour d'elle, mais elle ne pouvait communiquer avec aucun d'eux. Les idées spirites qu'elle avait puisées chez ses anciens maîtres lui ont aidé à supporter plus patiemment son état actuel, quoiqu'elles fussent bien vagues, parce qu'il y avait longtemps qu'elle n'avait plus entendu parler de ces questions.

Enfin, la magnétisation continuant, elle a senti le besoin de se réincarner et c'est pendant une phase de léthargie que s'est faite son entrée dans le sein de sa mère, caractérisée par la position du fœtus qu'elle a prise.

La voici maintenant petite fille ; elle meurt de bonne heure et ne voit pas à quoi servent toutes ces réincarnations successives.

Elle revient assez rapidement à l'état normal sous l'influence de passes transversales aidées de la suggestion.

4e séance.

Joséphine vient de quitter la famille C., où elle trouvait le service trop pénible ; elle m'a prié de la prendre provisoirement à mon service pendant qu'elle chercherait une autre place. C'est ce que j'ai fait.

Cette 4e séance a surtout pour but de provoquer chez Joséphine la révélation de faits assez prochains pour que je puisse les contrôler.

Je l'endors par des passes longitudinales à la manière ordinaire et je la ramène jusqu'à l'état qui précède sa naissance, dans la vie actuelle, et où elle est encore Jean-Claude; elle me confirme alors tout ce qu'elle m'a dit dans les autres séances. Par la pression de mon doigt sur le milieu de son front, je cherche à savoir exactement à quelle époque il était soldat à Besançon ; il ne peut me donner de date, mais, sur ma demande, il me dit que la grande fête des soldats n'était pas au 14 juillet, mais au 1er mai. C'est, en effet, le 1er mai qu'on fêtait la Saint Philippe, de 1830 à 1848, et il me paraît fort difficile d'expliquer naturellement ce souvenir.

Je ramène ensuite rapidement Joséphine à son âge actuel, par des passes transversales et je continue ces passes vieillissantes qui, comme dans les séances précédentes, déterminent d'abord une longue phase de léthargie au cours de laquelle se produit la mimique des douleurs de l'enfantement. (La phase de somnambulisme, où dans les séances précédentes elle avait 25 ans, passe inaperçue pour moi parce que probablement j'avais donné une allure trop rapide à sa marche dans le temps.)

Elle a maintenant 35 ans ; son père est mort ; sa mère et son petit vivent

encore. Je lui demande ce qu'elle a fait depuis qu'elle a quitté le ménage C., chez qui elle avait servi longtemps à Voiron ; elle me répond qu'elle est d'abord allée comme domestique chez le colonel de Rochas, en attendant une place aux Galeries Modernes de Grenoble, qu'elle a eue au bout d'un mois et demi ; mais qu'elle n'est restée que trois mois comme vendeuse dans ce grand magasin ; elle est alors revenue chez elle vers la Toussaint (1904). Depuis ce moment, elle a reçu, une fois, une lettre du colonel qui l'engageait à venir à Voiron pour des expériences ; elle se disposait à partir quand sa mère est morte. Elle n'en a plus eu de nouvelles depuis (Elle est bien venue chez moi comme femme de chambre et y est restée un mois ; mais elle n'a pu avoir la place qu'elle souhaitait aux Galeries Modernes et elle est partie directement de chez moi pour son pays, où je ne lui ai pas encore écrit de revenir à Voiron pour de nouvelles expériences.)

5e séance.

Je commence par presser le front de Joséphine éveillée ; elle se souvient peu à peu de sa vie passée, que je ne fais qu'effleurer rapidement. Elle me dit que quand elle était petite fille, avant d'être Philomène, elle s'appelait Alice ; qu'avant d'être l'homme qui avait tué elle avait eu plusieurs incarnations, dont celle du singe, mais qu'elle ne se souvient pas lesquelles ; tout ce dont elle se rappelle, c'est qu'elle souffrait dans les intervalles. Elle me confirme qu'il y a des animaux bons et mauvais.

Je lui dis ensuite que je vais l'endormir par des passes longitudinales et que je désire qu'elle aille vers l'avenir ; elle me dit alors qu'elle est employée comme vendeuse aux Galeries Modernes, à raison de 1 fr. 50 par jour, nourrie et logée dans une petite chambre qui donne sur une rue de derrière (événement qui, comme je l'ai déjà dit, n'a pas eu lieu). Je lui fais passer rapidement la phase douloureuse qui correspond à la séduction et où encore elle se tord dans la douleur. Quand elle peut me répondre, elle a 35 ans (Elle avait 18 ans en 1904 ; quand elle a 35 ans, on est en 1921.) Je lui parle de sa vie à Voiron ; elle n'a plus eu de nouvelles de ses anciens maîtres, sauf par son amie Louise (On trouvera exposé plus loin le cas de Louise.), qui lui a écrit trois fois et qui, est demeurée. Elle a reçu, il y a 7 ou 8 ans (Par conséquent en 1921-8, c'est-à-dire en 1913 ; elle aurait alors 27 à 28 ans.), une lettre du colonel de Rochas, l'invitant à se rendre chez lui, à l'Agnélas, pour des expériences. Elle était prête à partir quand sa mère est tombée malade et elle a dû rester auprès d'elle. Sa mère s'est guérie et elle est morte seulement il y a deux ans (c'est-à-dire en 1919).

Je continue les passes. Joséphine a maintenant près de 70 ans ; puis, peu après, elle me donne le spectacle de sa mort en se renversant sur la chaise.

Continuation des passes ; elle prend la position du fœtus dans le sein de sa mère ; au bout de quelque temps, elle peut répondre à mes questions : elle a 2 ans et s'appelle Lili ; un peu plus tard elle a 3 ans, elle s'appelle Alice, son père Claude et sa mère Françoise, mais elle ne sait ni son nom de famille, ni celui de l'endroit qu'elle habite ; elle est très heureuse et vit dans une jolie petite maison. Elle n'est pas tout entière dans son corps et voit autour d'elle des esprits : les uns

bons, les autres mauvais ; quand ces derniers influent sur elle, elle pleure et a des caprices.

Continuation des passes. Elle entre dans une phase de léthargie pendant laquelle elle se renverse sur sa chaise et se presse la gorge avec la main ; sa respiration est rauque et embarrassée. Quand elle sort de cette phase et qu'elle peut parler, elle raconte qu'elle est morte d'une angine ; elle avait 4 ans. Elle s'est rapidement dégagée de son corps ; elle a continué à voir ses parents, sa maison ; mais elle ne sait pas encore bien où elle est.

En approfondissant le sommeil, elle se dégage plus complètement sans phase de léthargie ; elle vogue dans l'espace, est heureuse ; elle ne voit plus la terre, mais voit des esprits brillants ; ces esprits ne lui parlent pas ; elle ne reconnaît parmi eux ni parents ni amis. Elle reprend peu à peu le souvenir de ses existences passées, mais elle ne se rend pas compte de la raison de leur succession et de leur diversité.

Réveil par des passes transversales en passant rapidement par toutes les phases déjà signalées. — Enfin, la voici redevenue Joséphine à l'âge de 25 ans. Je lui demande en plaisantant si elle veut que je la rajeunisse encore. Elle me dit que oui, et je la ramène à 15 ans. Sa sensibilité est encore extériorisée, comme cela a lieu pendant tout le temps qu'elle dort magnétiquement. Elle ressent tout ce que j'éprouve, même quand je me mords la langue, ce qu'elle ne peut voir.

J'étais assez embarrassé pour la ramener juste à son état normal et je voulais terminer la séance qui durait depuis plus de deux heures. Je lui fis part de ma perplexité. Elle me prit alors les mains et me dit qu'elle allait faire le nécessaire. En effet, au bout de quelques minutes, sans passes d'aucune espèce, elle ouvrait les yeux, avait repris sa sensibilité normale et perdu, suivant la règle, tout souvenir de ce qui s'était passé.

6e séance.

J'endors Joséphine en lui tenant les mains et je lui demande ce qu'il faut faire pour qu'elle aille vers le passé ou vers l'avenir. Elle me répond qu'il suffit de dégager son corps fluide, puis qu'elle ira du côté où je voudrai. Cependant, les passes transversales tendent à la pousser vers l'avenir.

Je continue à approfondir son sommeil simplement en lui tenant les mains, en projetant du fluide par ma volonté et en lui disant de voir ce qu'elle deviendra.

Elle passe par la phase de l'accouchement. Quand je l'interroge, elle a 40 ans ; elle me raconte que sa mère est morte il y a 15 ans.

Je continue la magnétisation. Elle meurt. Sa sensibilité n'est plus alors extériorisée autour d'elle comme auparavant, je la retrouve sur sa tête. Elle ne souffre pas et est dans une demi-obscurité. Elle se souvient vaguement de ses vies précédentes ; le souvenir est avivé par la pression sur le milieu du front. Elle a le sentiment que la séduction, dont elle a été victime, est la punition de ce qu'il avait fait dans l'existence de Jean-Claude. Elle pense que si M. de Rochas l'avait averti de ce qui devait arriver, cela n'aurait rien changé à son existence.

Elle se réincarne dans une petite fille appelée Elise, qui meurt à 3 ans d'une angine. A ce moment, elle porte la main à son cou et paraît beaucoup souffrir. Elle meurt ; la sensibilité, qui était revenue autour de son corps, disparaît de nouveau.

Morte, elle pense à sa maman et voudrait bien la revoir. Elle ne souffre pas, et se trouve dans une atmosphère assez lumineuse.

Elle se réincarne dans une petite fille, Marie, dont le père, Edmond Baudin, est marchand de chaussures à Saint-Germain-au-Mont-D'or ; sa mère s'appelle Rosalie ; je l'interroge à 2 ans, à 6 ans et à 12 ans ; à cet âge, je lui demande en quelle année on se trouve ; elle ne peut pas me répondre et trouve des prétextes ; elle n'a pas de calendriers, son père ne veut pas, etc. — A 16 ans, elle me répond qu'on est en 1970 et écrit son nom (Ce nom est écrit avec la même écriture que son écriture normale.) C'est un vendredi, mais elle ne sait pas dans quel mois. On est en République.

Je la ramène en arrière par suggestion en lui tenant encore les mains, mais en faisant effort pour retirer le fluide. Elle passe par les mêmes phases, dans le même ordre, mais en sens inverse : erraticité avec insensibilité périphérique, mort avec les symptômes de l'angine, erraticité, accouchement avec contorsions appropriées.

7e séance.

Dans cette séance, je me suis proposé de savoir ce qui adviendrait si, après avoir amorcé par des passes la marche en arrière ou en avant avec Joséphine, je laissais la nature agir seule.

Je l'endors par des passes longitudinales et quand je l'interroge elle a 15 ans. Je lui demande si elle me voit ; elle me répond, que non. Elle entend cependant ma voix et pense que c'est le diable qui lui parle ; cependant elle n'a pas peur. Elle ne connaît pas M. de Rochas.

Je l'abandonne alors à elle-même. Il est 1 h. 30.

A 1 h. 40, je l'interroge de nouveau. Elle est assez longtemps sans me répondre. Quand elle me répond, elle a 10 ans ; elle ne me voit pas, mais m'entend. Elle est avec de jeunes compagnes qui ne m'entendent pas et lui disent qu'elle est folle. Sa sensibilité est extériorisée.

2 h. 10. — Elle a 5 ans.

2 h. 25. — Elle ne sait pas son âge. Elle tette sa mère et remue les lèvres comme en tétant. Elle tette mon doigt quand je le présente à sa bouche.

2 h. 35. — Elle s'agite et paraît souffrir. — Elle est Jean-Claude mort. — Je la réveille alors par des passes transversales et je l'abandonne à elle-même quand elle a atteint l'âge de 2 ans dans sa vie actuelle.

2 h. 50. — Elle a continué toute seule le mouvement imprimé dans le temps. Elle a maintenant 4 ans.

Elle a mis un quart d'heure pour vieillir de 2 ans. Si cela continuait de la même façon, il lui faudrait, pour vieillir de 14 ans (de 4 à 18 ans), sept quart d'heures ou 1 heure 3/4. Elle se réveillerait donc naturellement à 4 h. 1/2.

3 h. 10. — Elle a 9 ans. Elle m'entend et ne me voit pas. Elle suppose que ma voix est celle de l'ange gardien.

De 2 h. 50 à 3 h. 10, elle a vieilli de 5 ans en 20 minutes ; la rapidité du réveil s'accélère. 3 h. 25. — Elle a 12 ans.

3 h. 40. — Elle a 14 ans.

En construisant la courbe correspondant à ces données, on voit qu'elle arrivera à son âge actuel (entre 18 et 19 ans), vers 4 heures.

4 h. 8. — Réveil spontané.

8e et dernière séance.

Joséphine, n'ayant pu obtenir la place qu'elle espérait aux Galeries Modernes, s'est décidée à rejoindre sa mère à Manziat. Je l'endors une dernière fois avant son départ pour tâcher de la mettre en garde contre la séduction qu'elle a prévue.

Je la pousse vers l'avenir ; elle ne me parle plus de sa place dans un magasin de Grenoble, mais le reste de ses prévisions est exactement conforme à ce qu'elle m'avait dit auparavant. Elle passe par les mêmes douleurs au moment de l'accouchement, la même honte, les mêmes chagrins quand elle perd son enfant sans que son père ait voulu le reconnaître.

Lorsqu'elle fut réveillée, je lui rappelai tous ces événements, toutes ces émotions, par la pression du milieu du front. Je lui fis observer qu'elle n'avait pas été reçue comme vendeuse aux Galeries Modernes, comme elle l'avait prédit et que, par conséquent, tout ce qu'elle annonçait, étant endormie, pouvait n'être qu'un rêve, mais que ce qui était bien une réalité c'étaient les conséquences de sa faute si elle la commettait.

Je lui donnai la suggestion de se rappeler tous les tourments qu'elle avait éprouvés pendant son sommeil quand elle serait tentée de s'abandonner.

Le lendemain, ayant eu l'occasion de revenir sur ce sujet, elle me dit en riant qu'un bien averti en vaut deux.

Depuis son départ pour le département de l'Ain, je n'ai plus eu de ses nouvelles.

CAS N° 3

Eugénie — 1904

A l'époque où j'expérimentais à Voiron avec Joséphine, je trouvai à Grenoble un autre sujet que j'étudiai dans le même ordre d'idées avec le Dr Bordier,

directeur de l'Ecole de médecine et de pharmacie, très matérialiste par éducation, mais à l'esprit assez droit, pour modifier ses opinions devant l'évidence des faits.

Ce sujet était une femme de 35 ans, nommée Eugénie, veuve avec deux enfants, et gagnant sa vie en faisant des ménages ; pendant que son mari vivait, elle était employée dans la ganterie et tous deux gagnaient de bons salaires qui ne s'économisaient pas. C'est une nature apathique, très franche et peu curieuse. Santé excellente.

Voici le résumé des quelques séances que nous avons eues à l'Ecole de médecine :

Quand elle se dégage sous l'influence des passes, Eugénie voit se former successivement : un fantôme bleu à droite, puis un autre rouge à gauche ; ces deux fantômes se réunissent ensuite en un seul, qui a la même forme que son corps physique et qui est réuni à celui-ci par un lien lumineux. Sur le milieu de ce lien, il y a une sorte de boule plus lumineuse que le reste, à l'aide de laquelle elle voit à la fois ses deux corps séparés ; elle croit que c'est son esprit (J'ai obtenu la même constatation à Paris avec Laurent et j'ai relaté l'observation dans les Annales des Sciences psychiques en septembre 1895. Cela ne se reproduit pas toujours; la boule brillante (le corps mental ?) reste quelquefois dans l'un des deux autres corps et alors il ne voit que celui dans lequel il n'est pas.)

Elle est endormie depuis quelques minutes à l'aide de passes longitudinales de haut en bas. Je l'ai déjà ramenée de quelques années en arrière.

Elle ne répond que quand on l'interroge et ne répond pas si l'interrogation tombe sur une phase de léthargie ; il faut alors, soit approfondir le sommeil, soit procéder à un réveil partiel pour l'amener à une des phases de somnambulisme voisines.

Je continue les passes longitudinales, je vois une larme perler à ses yeux. Elle me dit qu'elle a 20 ans et qu'elle vient de perdre un enfant.

Continuation des passes. — J'ai l'idée de voir ce que donnera l'instinct de la pudeur. Je soulève légèrement sa robe; elle la rabat avec vivacité : « Non, pas maintenant ; ce n'est pas convenable pendant le jour ». Elle me prend pour son mari ; elle a 17 ans et est mariée depuis quelques mois.

Continuation des passes. — Sursaut brusque avec cri d'effroi; elle a vu apparaître à côté d'elle les fantômes de sa grand mère et d'une de ses tantes mortes depuis peu et à quelques jours de distance (Cette apparition, qui a eu lieu à l'âge auquel je l'ai ramenée, lui avait fait une très profonde impression.) Elle a maintenant 14 ans. Je soulève de nouveau sa robe ; elle se défend et serre les genoux. Je lui demande de quoi elle a peur ; elle me répond qu'elle sait qu'on ne doit pas jouer comme cela avec les garçons.

La voici maintenant à 11 ans. Elle va faire sa première communion ; ses plus gros péchés sont d'avoir quelquefois désobéi à sa grand maman et surtout d'avoir pris un sou dans la poche de son papa ; elle en a eu bien honte et lui en a demandé pardon. Interrogée si elle aimerait mieux mourir que de renoncer à sa

religion, elle ne répond pas, mais l'expression de sa figure montre qu'elle n'aspire pas aux palmes du martyre.

A 9 ans. — Sa mère est morte depuis huit jours ; elle a bien du chagrin. Son père vient de lui faire quitter Vinay où il est teinturier pour l'envoyer à Grenoble chez son grand-père, afin qu'elle y apprenne la couture. Elle n'a plus besoin d'aller à l'école : elle sait lire, écrire et compter. Je la fais écrire.

Nouvelle tentative sur sa robe. Elle m'envoie une tape en disant : « Vilain gamin, veux-tu bien finir ».

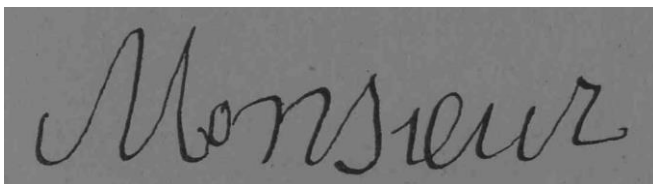
A 6 ans. — Elle est à l'école à Vinay et sait déjà bien écrire.

A 4 ans. — Elle garde sa petite sœur quand elle n'est pas à l'école. Elle commence à faire des barres et à écrire quelques lettres : a, e, i, o, u. Elle ne réagit plus contre l'attouchement de sa robe ; sa pudeur n'est pas encore éveillée.

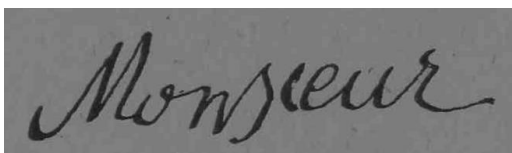
Elle est maintenant beaucoup plus petite. Elle ne sait pas l'âge qu'elle a ; elle ne parle pas encore ; elle dit seulement Papa, maman. Je reviendrai tout à l'heure sur ses impressions pendant ses premières années.

Des passes transversales, en la réveillant, la font passer exactement par les mêmes phases et les mêmes états d'âme.

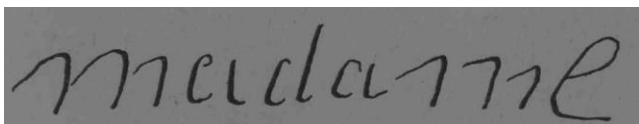
Voici quatre spécimens qui montrent le progrès de son instruction depuis l'âge de 4 ans jusqu'à son âge actuel.



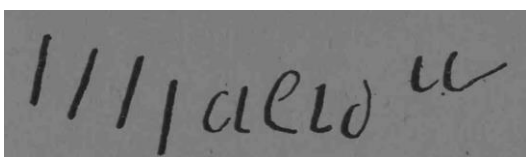
Ecriture normale



Ecriture à 9 ans



Ecriture à 6 ans



Ecriture à 4 ans

Nous avons laissé, dans la séance précédente, Eugénie à l'état de tout petit enfant allaité par sa mère. En approfondissant davantage son sommeil, je déterminai un changement de personnalité. Elle n'était plus vivante; elle flottait dans une demi obscurité, n'ayant ni pensée, ni besoins, ni communication avec personne.

De nouvelles passes déterminent un nouvel état. Elle se voit dans un berceau, très chétive ; on l'appelle Ninie ou Apollonie (Dans un petit nombre de séances, surtout au commencement de nos expériences, il s'est présenté entre la personnalité actuelle et celle d'Apollonie, celle d'un enfant appelé comme elle Eugénie Delpit, morte très jeune. Sa mère a eu une dizaine d'enfants dont la plupart sont morts de très bonne heure; serait-elle la réincarnation d'un de ces enfants ayant laissé peu de trace dans sa mémoire ou serait-ce une simple erreur due à son imagination actuelle ? On verra un cas d'intercalation analogue au N° 15.)

Plus en arrière encore dans le passé, elle redevient flottante dans l'espace, dans un état de calme comparable aux limbes de l'église catholique.

Je n'ai pas osé pousser plus loin le sommeil, car la magnétisation durait plus de trois quarts d'heure et, tous deux, nous nous sentions épuisés; mais, en pressant le point frontal de la mémoire somnambulique, je rappelai des souvenirs encore plus lointains. Elle avait été auparavant une petite fille, morte très jeune, d'une fièvre occasionnée par la dentition ; elle voit ses parents en larmes autour de son corps dont elle s'est dégagée très vite.

Je procédai ensuite au réveil par des passes transversales.

En se réveillant, elle parcourt en sens inverse toutes les phases signalées précédemment et me donne de nouveaux détails provoqués par mes demandes. — Quelque temps avant sa dernière incarnation, elle a senti qu'il fallait revivre dans une certaine famille ; elle s'est rapprochée de celle qui devait être sa mère et qui venait de concevoir ; elle n'est pas entrée dans le fœtus, mais a entouré la mère jusqu'au moment où l'enfant est venu au monde. Alors elle est entrée peu à peu, « par bouffées », dans le petit corps et elle n'y a été complètement enfermée que vers l'âge de 7 ans. Jusqu'à ce moment, elle a vécu en partie en dehors de son corps charnel qu'elle voyait, aux premiers mois de sa vie, comme si elle était placée à l'extérieur (Mes plus anciens souvenirs remontent à une scène où j'ai pris part, ayant 18 mois; je vois encore la scène qui m'avait beaucoup frappé et je me vois moi-même en partie. Il résulte d'une enquête faite autour de moi que ce phénomène est assez fréquent.

A l'appui de cette affirmation je citerai le fragment d'une lettre que m'écrivit le Dr Maxwell, alors avocat général à Bordeaux, à la date du 18 janvier 1905.

« Je connais une sensitive qui élève son enfant. Ce sujet est très remarquable et voit naturellement. L'enfant n'est pas le sien, mais lui a été confié à sa naissance.

« Le sujet, surtout dans l'obscurité, voit à côté de l'enfant une ombre lumineuse, aux traits plus formés que ceux de l'enfant et un peu plus grande que lui. Cette ombre, à la naissance, était plus éloignée qu'elle ne l'est maintenant de

l'enfant. Elle semble pénétrer peu à peu dans le corps. L'enfant a 14 mois et la pénétration est d'environ des 2/3.

« Ce sujet a souvent vu le corps astral des mourants se dégager. Il lui paraît brunâtre, étendu au-dessus du corps et semblant flotter »). Elle ne distinguait pas bien alors les objets matériels qui l'entouraient, mais, en revanche, elle avait la perception d'esprits flottant autour d'elle. Les uns, très brillants, la protégeaient contre d'autres, sombres et malfaisants, qui cherchaient à influencer son corps fluide ; quand ces derniers y parvenaient, ils provoquaient ces accès de rage que les mamans appellent des caprices.

A la suite d'une très violente impression (Elle a eu une jambe complètement paralysée et elle ne pouvait plus marcher.) produite à l'Ecole de médecine, par suite de son passage fortuit, alors qu'elle était extériorisée, à un mètre d'une étagère où se trouvait déposée, dans une soucoupe, une très petite quantité de sulfure de calcium phosphorescent, Eugénie ne voulut plus se rendre dans cet établissement et je ne pus continuer mes expériences avec elle qu'accidentellement, quand je la rencontrais chez une de ses parentes, Madame Besson ; c'est là que, instruit par mes séances avec Joséphine, je la poussai un jour vers l'avenir par des passes transversales suffisamment prolongées, après quelques passes longitudinales destinées à l'endormir.

Je la fis ainsi vieillir peu à peu ; à l'âge de 37 ans (elle en avait alors en réalité 35), elle manifesta tous les symptômes de l'accouchement et la honte de cet événement parce qu'elle n'était pas remariée. — Ceci devait se passer en 1906. — Quelques mois après elle semble se noyer. Je la fis vieillir de deux ans ; nouveaux symptômes d'accouchement. Je lui demande où elle est à ce moment : « Sur Veau », me dit-elle. Cette réponse bizarre me fit supposer qu'elle divaguait et je la ramenai à l'état normal.

Or, tout ce qu'elle avait prédit s'est réalisé. Elle a pris pour amant un ouvrier gantier, dont elle a eu un enfant en 1906. — Peu après, désespérée, elle se jette dans l'Isère et on la sauve en la rattrapant par une jambe. Enfin, en janvier 1909, elle accoucha une seconde fois, sur l'un des ponts de l'Isère, où elle fut prise subitement des douleurs de l'enfantement en revenant de faire des ménages.

Ce cas serait vraiment admirable si je pouvais l'affirmer d'une façon absolue ; malheureusement, chez Madame Besson, je me contentais de produire rapidement quelques phénomènes, sans prendre aucune note, et je ne fus même pas frappé de ses prédictions que je considérais soit comme des incohérences, soit comme des prévisions justifiées par sa vie nouvelle. Ce n'est que quand les événements se sont produits que les souvenirs de Madame Besson et les miens nous sont revenus ; mais combien il faut se défier des souvenirs se réveillant après les événements !

CAS 2V° 4.

Mme Lambert 1904. (Mme Lambert avait à ce moment environ quarante ans. Pendant plusieurs années, elle a servi à mes expériences: c'est un sujet exceptionnellement sensible et malheureusement sujette à de graves troubles

nerveux. Elle habite Paris et je n'ai pu, dans le séjour que j'y ai fait en 1904, qu'amorcer avec elle l'étude relative aux phénomènes des vies successives, mais c'est avec elle que j'ai obtenu, pour la première fois, la vision de l'avenir. Chez elle, les phases de léthargie sont très rapidement franchies et à peine reconnaissables.)

Première Séance. — J'endors Mme Lambert avec des passes longitudinales en lui disant de se concentrer au lieu de s'extérioriser comme elle le fait habituellement. Elle remonte ainsi le cours de sa vie jusqu'à l'époque qui précède sa naissance.

Elle commence par se voir à l'époque de sa première communion ; puis elle se reporte au moment où sa mère fait une grave maladie avant d'entrer au château de R..., où elle est restée employée pendant plus de 30 ans. Elle a alors 4 ou 5 ans. Elle ne se voit pas, mais elle voit le paysage et décrit la maison qui leur servait alors d'habitation et dont elle n'a conservé aucun souvenir à l'état de veille.

Continuation des passes longitudinales. — Elle éprouve une sensation de néant qui l'effraie beaucoup, puis une sensation vague comme celle d'une âme qui se forme. Elle se sent très fatiguée ; je la réveille au moyen de passes transversales.

Seconde Séance. — Je lui fais rapidement remonter le cours du temps jusqu'à l'époque qui a précédé sa naissance.

Elle se voit alors comme une boule légèrement brillante errant dans l'espace, sans pensée. Elle n'a aucun souvenir d'une vie antérieure.

Je n'essaie pas de la pousser plus loin en arrière et je la ramène d'abord lentement au temps présent à l'aide de passes transversales. Elle se sent dans le sein de sa mère dont elle partage vaguement les impressions. Au moment de sa naissance, elle éprouve une sensation nouvelle et bien nette, celle de respirer.

Quand Mme Lambert fut revenue à son état normal (ce que je constatai par le retour de la sensibilité cutanée), je continuai les passes transversales sous le prétexte de la dégager plus complètement, en réalité pour savoir ce qui allait arriver.

Au bout de quelques instants, sans lui faire de question de peur de donner naissance à une suggestion, je la prie d'aller se regarder dans la glace et de me dire de quelle couleur étaient ses cheveux ; elle les voit à moitié gris, bien, qu'en réalité, ils soient encore complètement noirs. — Je continue les passes transversales, puis je lui dis de se lever. Elle se trouve très faible ; elle se plaint de perdre chaque jour de ses forces. Je l'interroge sur ses occupations, ses ressources ; elle me répond qu'elle est décidée à vivre avec son frère cadet dont elle tient le ménage (actuellement elle vit seule ; elle est persuadée, à l'état de veille, que son frère va se marier et c'est pour cela qu'elle n'habite pas avec lui).

A 45 ans, c'est-à-dire en 1909, elle se voit à la campagne auprès d'un vieillard qu'elle soigne. Elle s'ennuie beaucoup (Cela ne s'est pas produit. En 1911, elle habite encore Paris et sert aux expériences de MM. Durville et Lancelin.).

Redoutant un accident dans cette voie encore inexplorée, je n'ose pas continuer davantage le vieillissement sans prévenir le sujet. Je lui demande si elle ne voit pas d'inconvénient à ce que j'emploie ma science magnétique à lui faire voir ce qui se passera pour elle au moment de la mort, moment que nul ne peut éviter. Elle s'y refuse obstinément et je la ramène par des passes longitudinales à son état normal.

Dans cet état, elle n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant le sommeil précédent. Je le lui raconte, ce qui n'avait pas d'inconvénient, puisque mes expériences avec elle ne devaient pas se renouveler à cause de mon départ de Paris. Elle s'étonne d'avoir eu peur de la mort, elle qui tient si peu à la vie et qui a une si grande confiance en moi. Elle pense qu'au bout d'une ou deux séances, elle s'habituerait à cette idée et laisserait pousser son sommeil jusqu'au point que je jugerais utile. Cela m'engagea à tenter, le lendemain, une nouvelle séance, qui donna les mêmes résultats et où je me butai à la même résistance que je ne crus pas devoir forcer.

CAS N° 5.

Louise, 1904-1910.

Louise est une jeune femme qui a actuellement (1911) 36 ans. — Elle est la fille d'une de mes anciennes domestiques. Elle a eu une jeunesse malade, mais elle est aujourd'hui bien portante. D'une intelligence très vive, elle a commencé par travailler dans la soierie où elle était devenue une ouvrière habile. Elle a eu l'occasion de se mettre au courant des études psychiques en assistant à mes expériences avec son amie Joséphine, en 1904 et 1905. — Aujourd'hui, elle s'occupe à soigner les malades, par la méthode de M. Bouvier, de Lyon, avec qui elle s'est mise en relations ; elle les traite le plus souvent à distance et a fait, paraît-il, des cures extraordinaires sur des maniaques et des dégénérés, poursuivant le traitement pendant plusieurs mois, et avec un grand esprit de charité.

Elle s'endort difficilement par les passes magnétiques, mais elle jouit de la propriété de voir, étant éveillée, le corps astral des sujets, quand il s'exteriorise, et de s'exterioriser elle-même par sa propre volonté. — Pendant mes expériences avec Joséphine, elle percevait le corps astral de celle-ci lorsqu'il se dégageait sous une forme vaporeuse, qui se condensait peu à peu pour prendre forme humaine, forme qui changeait selon l'âge et la personnalité, auxquels était amené momentanément le sujet. Ce corps astral était lumineux pendant les périodes de vie et sombre dans les intervalles séparant les diverses existences ; au moment qui correspondait à la mort, il paraissait se dilater en s'obscurcissant et en perdant sa forme ; quand Louise se trouvait en contact avec cette sorte de nuée, elle éprouvait une sensation de froid très pénible, la même qu'elle ressent

quand elle s'approche d'une personne qui vient de mourir.

Pendant longtemps, je me bornais à utiliser cette faculté en croyant Louise peu capable d'autre chose. Mais je finis par vouloir essayer aussi sur elle la régression de la mémoire.

Le 1er mai 1908, je parvins à l'endormir par des passes prolongées, et à extérioriser son corps astral qui se plaça entre elle et moi. Je mis alors le phénomène de régression en train par suggestion : « Vous avez 30 ans, 25 ans, 20 ans, 15 ans, etc. ». Dans chacun de ces âges, elle mima la maladie qu'elle avait à cette époque.

J'arrive ainsi à sa naissance et à la période qui précéda sa naissance.

Elle me répond d'abord avec difficulté, puis mieux quand j'aide avec la pression du milieu du front.

Elle se souvient plutôt qu'elle ne mime. Elle a été un prêtre, mort très vieux, un bon prêtre simplement attaché à ses devoirs sacerdotaux. Il meurt et il reste dans le gris, assez longtemps pour se rendre bien compte de son état, qu'il ne comprenait pas d'abord, car il croyait trouver le paradis ou le purgatoire et il ne voyait rien. Louise prend alors sa tête entre ses mains et se met à sangloter ; les larmes coulent de ses yeux. (A l'état de veille, elle est fort calme et plutôt pratique.) Je l'interroge et elle finit par me répondre qu'il est bien malheureux d'avoir enseigné des choses inexactes. Je lui fais observer que ce n'était pas de sa faute et qu'il vaut mieux avoir parlé à ses paroissiens du ciel et de l'enfer que de leur avoir laissé croire qu'il n'y avait plus rien après la mort. — Oui, c'est vrai ; mais malheureusement, ils ne croient plus à l'enfer, et s'ils étaient persuadés qu'il y a une série d'existences dans lesquelles on expie les fautes des existences précédentes, ils se conduiraient bien mieux.

Demande, — Alors vous désirez vous réincarner ?

Réponse. — Oui, pour pouvoir m'instruire davantage et répandre la vérité dans le peuple en le soignant.

Demande. — Alors, il faut vous réincarner dans une famille riche qui vous donnera de l'instruction ?

Réponse. — Non ; il faut, au contraire, que je naisse dans la misère pour la connaître.

Le 15 juillet 1910, j'eus l'occasion de revoir Louise et j'en profitai pour savoir si elle me dirait la même chose qu'il y a deux ans sur sa réincarnation. — Je l'endormis et la fis remonter en arrière par suggestion. Quand elle fut arrivée à la période précédant son incarnation actuelle, je la priai de se rappeler sa vie précédente. Elle chercha assez longtemps et me répondit par lambeaux : « Je me vois., j'ai été un vieillard habitant la campagne. . je porte une robe... je suis un prêtre... — Voulez -vous vous réincarner ? — Oui. — Dans une famille riche ? — Non, chez de pauvres gens pour mieux connaître la misère et la soulager. »

Je poussai plus loin par suggestion le recul dans le passé ; comme ses souvenirs arrivaient confus, elle me pria d'approfondir son sommeil par des

passes ; ce que je fis. Elle se rappela alors que, dans son existence précédente, elle était née à Méaudres (canton du Villard-de-Lans), localité où elle n'a aucune attache dans la vie actuelle, qu'elle avait fait ses études ecclésiastiques au grand séminaire de Grenoble et qu'avant cette existence, elle avait été une jeune fille morte jeune et très orgueilleuse, ce qui lui avait valu un passage assez pénible dans le gris, où elle rencontrait de mauvais esprits qui la tourmentaient. — Je l'ai ramenée alors par des passes transversales et des suggestions à son âge actuel, puis je l'ai poussée vers l'avenir ; elle m'a alors fait part de prévisions dont j'ai reconnu la probabilité quand je l'ai interrogée complètement éveillée et ayant perdu le souvenir de ce qu'elle m'avait dit en somnambulisme.

Louise est un sujet présentant des phénomènes curieux que je n'ai pas eu le temps d'expérimenter de manière à pouvoir les présenter avec certitude.

Voici ce qui m'a semblé se produire à diverses reprises. Elle extériorise, à l'état de veille, par un simple effort de sa volonté, son corps astral ou quelque chose d'analogue. Un autre ne peut le voir. Elle peut donner à cette substance extériorisée la forme qu'elle veut. Elle peut même matérialiser sa pensée et la rendre visible à des sensitifs. C'est ainsi que pensant fortement soit à moi, soit à une personne dont le portrait est dans la pièce, son amie Joséphine, qui est très sensible, voit se dessiner dans l'espace, soit mes traits, soit ceux du portrait, sans savoir à quoi pensait Louise.

On conçoit dès lors que si elle assistait à une séance spirite où l'on désire voir apparaître telle personne qu'elle a plus ou moins connue, elle peut former son apparence et la rendre visible aux sensitifs. Peut-être même, si elle était suffisamment renforcée par une chaîne, pourrait-elle impressionner des plaques photographiques, produire des empreintes, ou rendre les personnes visibles pour tout le monde.

Voici un autre genre de sensibilité, d'après le compte rendu d'une séance que j'ai eue avec Louise et Joséphine le 6 novembre 1905.

J'ai endormi aujourd'hui Joséphine et lui ai dit de monter en corps fluidique aussi haut qu'elle pourrait afin de savoir si elle verrait les mêmes choses que la plupart de mes autres sujets. Elle n'a rien éprouvé de particulier, sauf la sensation d'être à une grande hauteur au-dessus de la terre. Louise a vu un cordon lumineux qui partait de la tête de Joséphine, s'élevait verticalement et s'épanouissait légèrement au-dessous du plafond. Elle concentra alors fortement sa pensée pour s'élever mentalement jusqu'à une certaine hauteur, puis elle se dirigea horizontalement en esprit au-dessus de Joséphine. Celle-ci ressentit aussitôt un contact qu'elle témoigna par un ressaut brusque, mais elle dit que c'était le cordon fluidique et non le corps astral qui avait été touché. Louise s'éleva alors plus haut et chercha ce corps astral, mais elle ne toucha plus rien, sans doute parce qu'elle l'avait dépassé. Je démagnétisai Joséphine par des passes transversales. Louise vit comme de gros flocons lumineux qui descendaient le long du lien, puis tout disparut dans le corps de Joséphine qui se réveilla.

Louise tout en restant éveillée essaya alors de s'extérioriser encore de

manière à me toucher à distance. Elle s'éloigna d'une dizaine de pas et annonça qu'elle allait toucher mon bras. Joséphine endormie de nouveau vit, en effet, au bout de quelque temps, l'aura lumineuse de mon bras qui s'épaississait; puis elle distingua d'abord une main, puis un bras qui s'appuyait sur la main. Je lui dis de remonter à l'origine de ce bras : elle le fit et dit que cela partait de Louise.

Je n'avais rien ressenti; je supposai que cela était-dû à ce que les vibrations provoquées par Louise n'étaient pas dans la limite de mes perceptions; mais comme elles devaient exister puisque Joséphine les percevait comme si elles s'appliquaient directement à elle, je pensai que mon corps pouvait servir de relai, je prévins donc directement et en secret Louise de me toucher successivement par la pensée au nez, au front, à la jambe et à la nuque; puis, je revins à Joséphine dont je pris les mains pour établir le rapport. Les contacts convenus s'effectuèrent dans l'ordre indiqué.

CAS N° 6.

Mlle Mayo, 1904.

Le sujet est une jeune fille de 18 ans, parfaitement saine et n'ayant jamais ouï parler de magnétisme ni de spiritisme (Mlle Mayo est la fille d'un ingénieur français qui a passé une partie de sa vie à construire des chemins de fer en Orient et qui y est mort. Sa mère s'est remariée avec un autre ingénieur français, qui construit également des chemins de fer en Orient. Quant à elle, elle a été élevée jusqu'à l'âge de neuf ans à Beyrouth où elle était confiée aux soins de domestiques indigènes, et apprenait à lire et à écrire en arabe. Elle a été ensuite ramenée en France et vit auprès d'une tante qui habite la Provence.

Elle est née à Barjol (Var) le 22 février 1887.);

Ayant pendant près de deux mois habité la même maison que cette jeune fille, j'ai pu procéder aux expériences très lentement et sans parti pris, laissant ses facultés se développer du côté où elles étaient naturellement orientées.

Presque toutes ces séances avaient pour témoin le Dr Bertrand, maire d'Aix et médecin de sa famille, et M. Lacoste, ingénieur, ami de son beau-père, qui ont eu l'amabilité de prendre des notes. Ces notes sont d'autant plus précieuses que M. le Dr Bertrand et M. Lacoste n'ayant jamais assisté à ces phénomènes en indiquaient les différentes phases beaucoup mieux que je l'aurais fait, parce que, y étant habitué, elles me frappent moins. Aussi les ai-je reproduites in-extenso, pensant que le lecteur saisisait ainsi beaucoup mieux la physionomie des séances.

JOURNAL DES SÉANCES

Première séance. — 2 décembre 1904.

J'essaie, au moyen de passes longitudinales, d'endormir Mayo; au bout de quelques minutes, elle se sent engourdie. Je la ramène à son état naturel par les passes transversales.

Je reprends l'expérience un quart d'heure après et j'arrive à déterminer le premier état de léthargie. Je ne vais pas plus loin et je la réveille.

2^e séance. — 4 décembre 1904.

J'essaie d'endormir et de réveiller Mayo par la pression des points hypnogènes des poignets. J'arrive à déterminer un sommeil léger et une très faible suggestibilité.

3^e séance. — 5 décembre 1904.

Je pousse Mayo jusqu'à l'état de somnambulisme au moyen de passes longitudinales. Dans cet état où elle a les yeux ouverts et est en communication avec les assistants. J'essaie l'effet de la musique. Yann Nibor chante devant elle quelques-unes de ses œuvres les plus émouvantes. Mayo se dresse, captivée, et mime les émotions qu'elle ressent, avec moins d'intensité toutefois que Lina. Le piano seul non seulement produit des effets moindres, mais semble parfois lui être désagréable.

Après ces essais, je reprends la magnétisation de Mayo et je la pousse à l'état de rapport où elle n'entend et ne voit plus que moi.

4^e séance. — 6 décembre 1904.

Je pousse son sommeil jusqu'au moment où elle voit se former à côté d'elle un fantôme légèrement lumineux; la vision en est confuse. — Je ne trouve aucun indice de régression de la mémoire.

5^e séance. — 7 décembre 1904.

Je fais repasser lentement, au moyen de passes, Mayo par les divers états de l'hypnose qu'elle a déjà parcourus.

Je constate qu'elle ne prend les suggestions que pendant un instant très court, à la fin de la 1^{re} léthargie.

Dans l'état de somnambulisme qui suit, elle n'est nullement suggestible. Elle a conservé la mémoire de ce qui s'est passé dans l'état de veille et les précédents états de somnambulisme. En pressant le milieu du front, je détermine le rappel des souvenirs relatifs aux faits qui se sont passés antérieurement dans les états plus profonds.

Après la 2^e léthargie, l'état de rapport se manifeste bien nettement : Mayo n'entend et ne voit plus que moi, mais elle se souvient encore de mon nom et du sien. Elle voit le fluide et présente le phénomène de l'extériorisation de la

sensibilité.

Après une nouvelle léthargie (la 3^e), elle entre dans l'état caractérisé par la sympathie au contact, c'est-à-dire qu'elle sent toutes les actions exercées sur moi, quand je la touche. De plus elle a perdu le souvenir de tout ce qui s'est passé dans les états précédents.

6^e séance. — 9 décembre 1904.

Mayo parvient à extérioriser plus complètement son corps astral; elle le voit nettement à côté d'elle. Je lui dis de lui donner la forme de sa mère (Il résulte de nombreuses expériences que j'ai faites avec deux sujets, dont l'un pouvait extérioriser son corps astral et l'autre le voir, que celui qui extériorise son corps astral peut le modeler par sa volonté comme le sculpteur modèle la cire avec ses doigts.

Une de ces expériences a été exécutée à Paris, chez moi, en présence d'Aksakow avec Mrs d'Espérance comme sujet voyant et Mme Lambert comme sujet s'extériorisant.); elle y parvient.

Pas de trace de régression de mémoire.

7^e séance. — 10 décembre 1904.

Extériorisation complète du corps astral, qui se forme à côté du sujet. Je prescris à Mayo de faire monter ce corps aussi haut qu'elle peut. Je constate qu'elle le déplace, mais elle ne peut lui faire traverser le plafond. Elle éprouve une sensation douloureuse chaque fois que je touche le lien fluidique qui s'élève au-dessus de sa tête.

8^e séance. — 11 décembre.

Cette séance est consacrée à l'étude des expressions du visage et des gestes provoqués chez Mayo par les sentiments exprimés musicalement. C'est Yann Nibor qui chante. Mayo exprime admirablement les sentiments éveillés chez elle par la Marseillaise (où elle a les mêmes gestes que Lina) et par Honneur et Patrie de Yann Nibor.

9^e séance. — 12 décembre.

Dans cette séance, nous avons spécialement étudié la marche du phénomène au point de vue du temps. C'est M. Lacoste qui prend les notes en comptant les heures à la mode italienne, de 1 à 24, en partant de minuit.

13 h. 30. — Etat de veille, pas de suggestibilité. Les passes ne produisent aucun effet sur le sujet.

13 h. 33. — M. de R. prend alors les mains de Mayo et place ses pouces contre les paumes des mains du sujet. Par sa volonté, il projette son fluide chez

Mayo qui sent immédiatement un courant remonter dans chacun de ses bras. Au bout d'une minute (13 h. 34) le sommeil est complet.

13 h. 36. — Mayo sort de la léthargie pour entrer dans le somnambulisme que M. de Rochas appelle le 2^e état de l'hypnose (Le premier état est l'état de crédulité, qui précède la première léthargie et qui est caractérisé par la suggestibilité. Cet état ne se présente pas chez tous les sujets notamment chez Mayo.) : les yeux s'ouvrent; elle a tout à fait l'apparence de la veille, mais elle présente l'insensibilité cutanée.

M. de R... continue son action par les mains et détermine ainsi la 2^e léthargie. S'apercevant que la respiration diminue, il la rétablit en plaçant sa main droite à plat sur la poitrine du sujet, il continue ensuite la magnétisation au moyen de passes.

13 h. 39 ½. — Mayo s'éveille dans l'Etat de rapport (3^e état). Elle n'est pas suggestible. Elle refuse de montrer sa jambe (Chez tous les sujets que j'ai étudiés au point de vue de la régression de la mémoire, j'ai constaté que l'instinct de la pudeur où se manifestait que vers l'âge de 5 ou 6 ans. On verra, par la suite de ce récit, qu'il en a été de même pour Mayo.) mais consent à embrasser M. de R... Elle ne voit pas le fluide des mains ni l'intérieur de son corps. Elle commence à s'extérioriser et à ressentir les sensations qu'on provoque chez le magnétiseur (par action directe), des points où il la touche.

13 h. 44. — Continuation des passes; 3^e léthargie.

13 h. 46. — Réveil dans un nouvel état, le quatrième (Ces noms ont été donnés, lors de mes premières expériences, d'après les symptômes qui avaient paru caractéristiques, mais qui ne sont pas toujours aussi nettement marqués chez tous les sujets. Les phénomènes se développent bien généralement dans le même ordre, mais les phases de léthargie sont comme les bâtons d'une échelle que l'on peut légèrement déplacer dans un sens ou dans l'autre. Aussi, me bornerai-je désormais à spécifier les états par leur numéro d'ordre.), Elle ne se souvient pas d'y avoir déjà été. Elle éprouve à distance les sensations du magnétiseur. Elle a oublié son nom. L'instinct de la pudeur persiste; elle refuse de montrer sa jambe.

13 h. 47. — Continuation des passes; entrée dans la 4^e léthargie.

13 h. 50. — Réveil dans le 5^e état. M. de R... constate, en pinçant l'air autour de Mayo, qu'elle commence à se dégager par la tête. Elle appuie, pendant environ une minute, sa tête sur l'épaule du magnétiseur, comme pour prendre de la force, puis revient à son attitude ordinaire. Elle a oublié son nom; elle le retrouve quand M. de R... lui frotte la racine du nez.

13 h. 54. — Continuation des passes. Entrée dans la 5^e léthargie avec une légère secousse.

13 h. 56. — Réveil dans le 6^e état. Elle voit se former à sa gauche un fantôme lumineux. M. de R... constate que c'est dans ce fantôme que s'est localisée toute sa sensibilité. Elle refuse de montrer sa jambe même à une dame.

14 heures. — M. de R... continue la magnétisation en entremêlant les passes

et les pressions du pouce dans la paume de la main du sujet. Entrée du sujet dans la 6^e léthargie.

14 h. 01. — Réveil dans le 7^e état. Mayo voit son fantôme à droite; celui de gauche a presque disparu. Elle se souvient d'avoir déjà vu apparaître sa mère (6^e séance), mais elle ne désire pas la revoir.

14 h. 03. — Continuation de la magnétisation. Entrée dans la 7^e léthargie.

14 h. 4. — Réveil dans le 8^e état. Le corps astral est complet. M. de R... essaie de le faire monter, de l'envoyer dans une autre pièce; le corps est arrêté par le plafond et les murs. M. de R... dit à Mayo de lui tendre sa main droite astrale et il la pince; Mayo ressent le pincement.

Elle voit comme un cylindre lumineux le cercle tracé par M. de R... autour d'elle.

14 h. 11. — M. de Rochas procède par des passes transversales au réveil qui se fait rapidement.

14 h. 15. — Le réveil est complet. Mayo ne se sent nullement fatiguée, l'index de sa main droite présente l'empreinte très nette d'un ongle (Ce stigmatisme a persisté pendant plusieurs heures après le réveil.).

10^e séance. — 13 décembre.

Recherche des points hypnogènes au moyen de l'insensibilité cutanée et de la sensibilité à distance. Je cherche un peu au hasard et seulement dans les endroits où je peux me permettre l'exploration. Je constate qu'il y en a aux deux poignets, au-dessus des yeux, au-dessus et en arrière des oreilles, au creux interclaviculaire.

11^e séance. — 14 décembre.

Séance consacrée aux effets musicaux pendant le somnambulisme. Le piano continue à être peu agréable.

12^e séance. — 16 décembre.

Reproduction des phénomènes d'extériorisation du corps astral par la formation successive d'un demi-fantôme à gauche, puis d'un demi-fantôme à droite. Une singularité inexplicée s'est présentée ici : Mayo regardant son fantôme placé à sa gauche l'a vu de profil, mais le profil tourné en arrière, au lieu d'être dans le même sens que son corps physique.

13^e séance. — 17 décembre.

Après avoir constaté, encore une fois, que Mayo n'est suggestible ni à l'état de veille ni à l'état de somnambulisme, je l'endors et la réveille très lentement à l'aide de la pression du point hypnogène de l'un ou de l'autre de ses poignets, en

répétant, chaque fois, à un moment différent de la 1^{re} léthargie : « Vous ne pourrez pas vous lever sans ma permission ». Je constate alors que la suggestion ne produit son effet que quand elle est formulée dans l'instant très court qui précède le passage dans le somnambulisme (J'avais déjà observé, bien des fois, (V. Les Etats profonds de l'hypnose, chap. 7) que la suggestibilité qui, chez d'autres sujets se décèle dès l'état de veille (Etat de crédulité), augmentait pendant la première léthargie, persistait pendant le somnambulisme et disparaissait pendant la deuxième léthargie. Chez Mayo, la courbe représentant l'intensité de la suggestibilité s'est enfoncée au-dessous du niveau ordinaire.).

Je pousse ensuite le sommeil jusqu'à l'état de rapport. Dans cet état, on peut approcher une bougie allumée de ses yeux sans qu'elle la perçoive; mais, dès que je regarde la bougie, elle se recule vivement. On approche un flacon d'ammoniac de son nez; elle ne sent rien; mais elle le sent très vivement dès que je respire avec précaution les émanations de l'ammoniac (Il y a évidemment ici autre chose que le rapport ordinaire; il y a transmission de sensations et c'est ainsi qu'on peut expliquer que Mme Lambert qui, à l'état de rapport, ne voyait que moi sur un fond gris, apercevait tout à coup une montagne située à 40 kilomètres, quand je fixais mes yeux sur cette montagne.). Je lui dis de m'embrasser; elle le fait avec plaisir, sur la joue. J'effleure ses lèvres; elle se recule, fâchée. Elle ne se souvient de personne.

Je continue la magnétisation. Elle voit se former à sa gauche un fantôme lumineux qui a sa forme actuelle. Je lui dis de donner à ce fantôme la forme qu'elle avait à 16 ans; elle se voit à cet âge, puis à 14, à 12. A 10 ans, elle se croit à Marseille, ce qui est exact.

A 8 ans, elle est à Beyrouth; elle parle de son père, de sa mère, et des amis qui fréquentaient la maison; ce qui est encore exact.

Je fais alors, par des passes transversales, rentrer le corps astral dans son corps physique, ce qui se fait avec un peu de difficulté, et je procède au réveil complet.

Quand Mayo est bien réveillée, je ne constate pas de changement appréciable dans sa mentalité; mais, ne voulant pas risquer un accident, je la rendors et j'extériorise de nouveau son corps astral. Elle le voit encore sous la forme d'un enfant de 8 ans. Je lui rends la forme de 18 ans et je la réveille.

Quand elle retombe dans la première léthargie, je lui dis de tâcher de se rappeler ce qui s'est passé pendant son sommeil et de me l'écrire. Je lui répète cette demande quand elle est réveillée.

14^e séance. — 18 décembre 1904.

Au commencement de la séance, Mayo me remet la note suivante qu'elle a rédigée pour obéir à ma suggestion d'hier :

« Lorsque M. de Rochas me presse le poignet, je sens quelque chose de fort, de chaud, qui pénètre dans le bras et qui m'alourdit comme si j'avais bien sommeil. J'entends d'abord distinctement et je comprends très bien les paroles

qui sont dites autour de moi. Puis, peu à peu, mes idées se brouillent et je ne perçois plus qu'un murmure, mais je comprends, lorsque c'est M. de Rochas qui parle. Je me trouve très bien dans cet état et j'y resterais toujours, si l'on voulait m'y laisser. Mais arrive un moment où je sens que je m'éveille : je revois tout ce qui est autour de moi : je pense comme d'habitude et l'on ne me ferait pas faire ce que je ne veux pas, ni croire à ce qui n'est pas vrai. Je ne suis cependant pas comme à l'ordinaire puisque je ne sens pas quand on me tire les cheveux, qu'on me touche la main ou la figure, ou que je pose le doigt sur la flamme d'une bougie. Je n'éprouve plus aucune sensation de froid ni de chaud.

« J'aime M. de Rochas un peu plus que d'habitude. »

Elle me raconte que, pendant toute la nuit, elle a rêvé qu'elle était encore à Beyrouth.

Je cherche à vérifier de nouveau la succession des états.

Après la 1^{re} léthargie vient le somnambulisme que j'appelle le 2^e état de l'hypnose (le 1^{er} état étant l'état de crédulité qui manque chez Mayo); puis la 2^e léthargie, l'état de rapport (3^e état) où sa mémoire commence à être confuse sans être complètement abolie.

Après la léthargie, elle s'extériorise et éprouve mes sensations, même quand je ne la touche pas, pourvu que je ne m'éloigne pas trop (4^e état). Elle commence à voir se dessiner un fantôme bleu à sa gauche, et aperçoit dans ce fantôme un trou sombre au-dessus de l'oreille et un autre au poignet. Ces trous correspondent aux points hypnogènes constatés autrement dans la 10^e séance (Avec Mme Lambert, j'avais déjà constaté que les points hypnogènes correspondaient à des trous plus ou moins profonds du corps astral. Chez elle, il y avait non seulement des points hypnogènes, mais encore des surfaces assez étendues jouissant de la même propriété. A ces surfaces correspondaient des sortes d'entailles dans le corps astral, par où le fluide s'écoulait au dehors. J'ai fait les mêmes constatations avec d'autres sujets.)

4^e léthargie.

5^e Etat. — Mayo voit son fantôme à droite rouge; elle le voit de profil et aperçoit un trou sombre au front et au poignet.

5^e léthargie.

6^e Etat. — Elle voit, comme dans un miroir, son corps fluide complètement formé et de face, en avant d'elle. Elle aperçoit des trous sombres des deux côtes du front, au-dessus des oreilles, et au creux interclaviculaire. Celui-ci est le plus gros de tous.

Je provoque le réveil par des passes transversales.

Le corps astral rentre dans le corps physique sans se dédoubler en fantôme rouge et fantôme bleu.

15^e séance. — 19 décembre 1904.

J'endors Mayo par la pression du point hypnogène de son poignet gauche.

La 1^{re} léthargie et le 2^e état (somnambulisme), ne présentent rien de particulier.

Pendant le 3^e état (rapport), le Dr Bertrand approche des yeux de Mayo une bougie allumée : aucun mouvement, mais recul brusque et paupières abaissées dès que je regarde la flamme. Le docteur approche un flacon d'ammoniac du nez de Mayo à qui je dis d'aspirer fortement; elle le fait et n'éprouve rien, mais elle renverse avec précipitation la tête quand je touche la main du docteur.

On lui palpe les jambes, elle ne réagit pas. On lui palpe les cuisses; aussitôt elle prend un air offensé, et détourne la tête en se rejetant en arrière.

4^e Etat. — Elle a tout oublié, même son nom; elle commence à s'extérioriser.

5^e Etat. — Elle voit à gauche son fantôme qui est le profil, la face tournée en arrière. Elle voit dans ce fantôme brillant des points obscurs qui correspondent à ses points hypnogènes.

Quand je lui dis d'indiquer sur son corps physique le point correspondant à l'un des points hypnogènes qu'elle voit sur son fantôme, par exemple celui du front; elle touche avec son doigt le point hypnogène de la partie droite du front et non celui de la partie gauche. Je place un miroir à côté du fantôme; elle voit le fantôme dans ce miroir et alors indique bien les points hypnogènes sur le côté gauche de son front.

6^e Etat. — Formation du fantôme qu'elle voit de profil à sa droite.

7^e Etat. — Formation du fantôme complet (du double) qu'elle voit de face, en avant d'elle et un peu à droite.

L'instinct de la pudeur a cessé et elle ne se souvient de personne.

Je lui demande son âge; elle répond : 18 ans.

Je lui dis de revenir à 16 ans, elle voit son corps actuel se transformer en conséquence.

De même pour 14 ans, 12 ans, 10 ans.

Quand elle a 10 ans, je lui demande où elle habite. Elle répond : Marseille; ce qui était vrai et ce que j'ignorais.

A 8 ans, elle est à Beyrouth, ce qui était encore vrai. Elle se souvient des personnes qui fréquentaient chez elle. Je lui demande comment on dit « Bonjour » en turc; elle répond « Salamalec », ce qu'elle a oublié à l'état de veille.

A 6 ans, elle est de nouveau à Marseille.

A 2 ans, elle est à Cuges, en Provence (exact).

A 1 an, elle ne peut pas parler; elle se borne à me répondre oui ou non, par des signes de tête.

Plus loin, dans le passé, « elle n'est plus rien ». Elle sent qu'elle existe, voilà tout.

Plus loin encore, elle est « dans le gris » et se souvient d'avoir eu une autre vie.

Je ne la pousse pas davantage; je la ramène, simplement, par suggestions successives, jusqu'à l'âge de 16 ans; puis je continue par des passes transversales.

La voici à 18 ans, parfaitement réveillée. Je continue les passes transversales sous prétexte de la dégager, complètement. A deux reprises, je lui demande son âge, elle me répond en riant : « mais vous le savez bien, 18 ans ». Puis, son œil devient vague et, à une nouvelle demande, elle répond : 20 ans.

D. — Habitez-vous encore Aix ?

R. — Non (et avec tristesse), je suis loin.

D. — Vous souvenez-vous de M. et de Mme Lacoste ?

R. — Oui.

D. — Vous souvenez-vous aussi de M. de Rochas ?

Elle sourit en me répondant et montre ainsi qu'elle me reconnaît.

Je la ramène à son état normal par des passes longitudinales.

16^e séance. — 20 décembre.

En pressant, à l'état de veille, le point de la mémoire somnambulique au milieu du front, j'ai obtenu la régression de la mémoire jusqu'à la limite où nous étions allés la veille, mais pas au delà.

Reproduction rapide des phénomènes de la précédente séance. Confirmation des notes que nous avons prises.

J'endors la main de Mayo à l'aide de passes longitudinales. Cette main passe, isolément, par des états analogues à ceux qui se produisent, lorsque j'agis sur la tête et le front. Elle commence par être insensible; puis elle est suggestible, c'est-à-dire que, sur mon ordre, les doigts ne peuvent se replier que lorsque j'en donne la permission. Cet état dure peu; puis l'insensibilité se continue sans suggestibilité (ce qui correspond, chez Mayo, au somnambulisme et à la 2^e léthargie). Enfin, apparaît l'état de rapport caractérisé par ceci, que la main ne perçoit que les objets touchés par le magnétiseur.

Je réveille la main par des passes transversales.

En opérant sur le nez ou sur les oreilles, ou sur la bouche par le bout des doigts, on détermine également la suggestibilité, mais toujours pendant un temps très court,

17^e séance. — 22 décembre.

J'endors Mayo, d'abord par la pression du point hypnogène de son poignet gauche; je continue la magnétisation par des passes et je la pousse jusqu'à la

formation du corps astral, d'abord à gauche, puis à droite. La mémoire qu'elle avait perdue progressivement à mesure que le sommeil s'approfondissait, reparaît complète quand le corps astral est extériorisé. Mais Mayo ne voit encore que moi et les objets avec lesquels je la mets en rapport.

Je détermine alors, par suggestion, la régression de la mémoire jusqu'à l'âge de 12 ans et je la prie d'écrire son nom pour me donner un spécimen de son écriture. Elle écrit lentement « Marie » (fig. 1). Je la ramène à 8 ans et je fais la même demande. A mon grand étonnement, elle écrit deux lettres en arabe. Je demande des explications à M. Lacoste, qui m'apprend qu'à cet âge-là, elle était à Beyrouth, fréquentant l'école des sœurs (La figure 3 est la reproduction de sa signature quand elle est réveillée.)

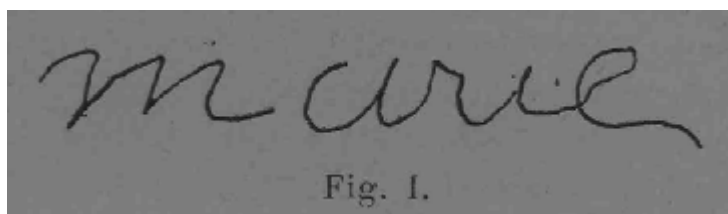


Fig. 1.

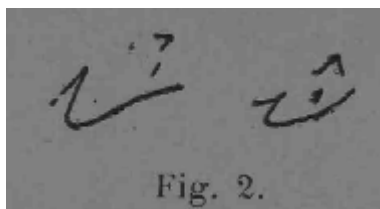


Fig. 2.

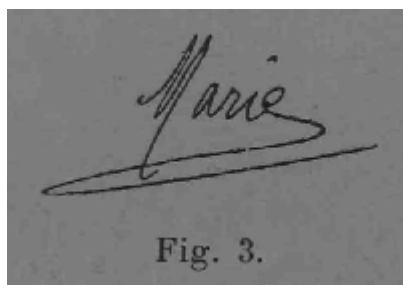


Fig. 3.

Je la fais reculer progressivement dans le passé jusqu'à 6 ans, à 4 ans, à 3 ans, au moment de sa naissance, dans le sein de sa mère, encore plus loin.

D. — Qu'es-tu maintenant ?

R. — Je suis une femme. Elle s'appelait Line.

D. — Où habites-tu ?

R. — Je ne sais pas.

D. — Es-tu vivante ou morte ?

R. — Je suis morte.

D. — Comment es-tu morte ?

R. — Elle n'est pas morte de maladie. C'est dans l'eau... noyée... c'a rentré... elle ne pouvait plus respirer... Elle n'y voyait plus... c'était gonflé.

D. — As-tu assisté à son enterrement ?

R. — Mais non; on n'a pas retrouvé son corps.

D. — As-tu souffert de sa décomposition dans l'eau ?

R. — Non. Après ma mort, je n'ai été heureuse ni malheureuse.

Jugeant que l'expérience avait été poussée assez loin, je dis à Mayo de marcher vers l'avenir; je fais quelques passes transversales et je lui demande si elle est revenue au monde. Sur sa réponse affirmative et sur une nouvelle demande de sa part, elle me dit que quelque chose l'a poussée à se réincarner et qu'elle est descendue vers sa mère pendant qu'elle était grosse.

Je la ramène ensuite successivement à 2 ans, à 4 ans, à 18 ans, à 19 ans.

D. — Où est-tu maintenant ?

R. — Pas ici.

D. — Sais-tu dans quel pays ?

R. — Non.

A 20 ans.

D. — Où es-tu ?

Mayo fait signe qu'elle ne sait pas.

D. — Comment seras-tu à 20 ans ?

R. — Je ne sais pas; je vois des gens qui ne sont pas comme ici.

D. — Je vais te faire vieillir encore. Tu m'arrêteras quand il y aura dans ta vie quelque chose de notable : une maladie, un mariage... Tu as 21 ans..., 22 ans... Y es-tu ?

R. — Non.

Et subitement, elle revient à 19 ans. Son demi-fantôme, est encore à droite.

Je la réveille alors complètement par des passes longitudinales, puis par la pression du point hypnogène du poignet droit. Mayo a alors perdu complètement le souvenir de ce qui s'est passé pendant son sommeil.

Pressant avec le doigt le point de la mémoire somnambulique placé au milieu du front, je détermine le réveil de cette mémoire.

Je fais remonter progressivement à Mayo le cours des années; elle va ainsi jusqu'à l'époque de sa naissance. En la poussant plus loin, elle se rappelle qu'elle a déjà vécu : qu'elle s'appelait Line; qu'elle est morte dans l'eau, noyée; qu'elle s'est élevée dans l'air; qu'elle y a vu des êtres lumineux, mais qu'il ne lui

avait pas été permis de leur parler; que, dans cet état, elle n'a pas souffert et ne s'est pas ennuyée; qu'elle a appris qu'on peut revenir vers la terre...

Je reprends alors la direction de sa mémoire en sens inverse, je la ramène à 15 ans, 18 ans, 19 ans, 21 ans. A 21 ans, elle est dans un pays où les habitants sont noirs et pas habillés du tout. — Elle ne peut aller plus loin et retombe brusquement à 18 ans.

Je cesse la pression de mon doigt et Mayo ne se souvient plus de rien.

18^e séance. — 23 décembre.

Dans cette séance, je cherche à avoir quelques détails de plus sur la vie antérieure de Mayo et sur son avenir.

Line était fille d'un pêcheur breton; elle se maria à 20 ans avec un autre pêcheur, nommé Yvon, dont elle ne se rappelle plus le nom de famille. Elle a eu un enfant, mort à l'âge de 2 ans. Son mari a péri dans un naufrage. Désespérée, elle se jette à la mer du haut d'une falaise. Son corps a été mangé par les poissons. Elle n'a rien senti à ce moment-là. Du reste, après sa mort, elle n'a jamais souffert.

Pour l'avenir, elle se voit à 19 ans, voyageant sur mer avec sa mère et s'établissant dans un pays où tous les gens sont nus. Elle ne voit rien au delà (A 19 ans, Mayo a subitement quitté Aix dans des circonstances restées obscures et n'a plus donné de nouvelles à ses amis. Il est probable que sa vision de l'avenir, quelque imparfaite qu'elle pût être, l'a effrayée et qu'elle se refusait à la laisser se produire.)

Je constate que Mayo, quelque sensible qu'elle soit devenue, ne peut être endormie sans son consentement.

19^e séance. — 24 décembre 1904.

Reproduction de l'histoire de Line avec des détails encore plus précis sur sa vie, sur son séjour dans l'erraticité après sa mort, sur l'impulsion qu'elle a éprouvée pour se réincarner dans son corps actuel et sur cette réincarnation qui s'est faite peu à peu.

L'ayant poussée plus loin encore dans le passé, que la vie de Line, elle se retrouve dans l'erraticité, mais dans un état assez pénible, parce que, avant, elle a été un homme « pas bon ».

Pendant que son corps astral était extériorisé, j'ai involontairement donné un coup à sa main astrale et sa main charnelle est devenue très rouge au bout de quelques instants.

20^e séance. — 26 décembre 1904.

La rougeur qui s'est produite hier sur la main de Mayo à la suite du coup donné à sa main astrale subsiste encore aujourd'hui. Il n'y a pas de lésion à la

peau.

Je vérifie de nouveau en magnétisant Mayo, que le demi-fantôme qui se forme à droite est rouge, que celui qui se forme à gauche est bleu. Je constate également qu'elle voit encore le profil de ces fantômes tourné en sens inverse du sien, et qu'elle le voit dans le même sens quand elle les regarde dans la glace. C'est là un phénomène nouveau que je n'avais pas encore rencontré et que je ne m'explique pas, mais qu'on peut rapprocher de l'écriture en miroir si fréquente dans les manifestations spirites.

Je procède alors à la régression de la mémoire.

A mesure que Mayo rajeunit dans la vie actuelle, elle voit son corps astral prendre une forme de plus en plus jeune. Elle aperçoit assez distinctement la figure et les mains; le reste étant beaucoup plus vague.

Au moment où elle rentre dans le corps de sa mère, le petit corps disparaît en se diffusant.

Quand Line a été dans le « gris » après sa mort, elle a cherché à retrouver son mari et son enfant, mais elle n'a pu réussir.

Elle vivait au temps de Louis XVIII.

Dans l'incarnation précédente, elle était un homme appelé Charles Mauville, dont l'existence se déroule en sens inverse de l'ordre dans lequel je l'expose.

Charles Mauville débute dans la vie publique comme employé dans un bureau, à Paris. (Je cherche en vain à faire préciser l'emplacement de ce bureau et le ministère dont il dépend). On se battait alors constamment dans les rues; lui-même y a tué du monde et il y prenait plaisir; il était méchant. On coupait des têtes sur la place.

A 50 ans, il est malade; il a quitté les bureaux. Il ne tarde pas à mourir. Il peut suivre son enterrement et entendre les gens qui disent qu'il « a trop fait la noce ». Il reste pendant quelque temps attaché à son corps. Il souffre et est malheureux. Enfin, il passe dans le corps de Line.

21^e séance. — 27 décembre 1905.

Arrivée au 7^e état (Voir la 9^e séance.), Mayo a complètement perdu la mémoire; elle ne connaît plus personne, il n'y a plus au monde qu'elle et moi, mais elle ne se souvient même pas de nos noms. Toutefois, elle a conservé son intelligence et la mémoire de sa langue, puisqu'elle répond à mes questions.

Elle voit son demi-fantôme bleu à gauche et son autre demi-fantôme rouge à droite. Elle ne distingue bien que les parties du corps qui ne sont pas couvertes d'étoffes. Quand elle lève son bras droit, elle voit se lever le bras du fantôme de gauche et vice versa.

Je la pousse dans le 8^e état. Le fantôme est alors unique et complet. Sa mémoire ordinaire lui est revenue. Je procède ensuite, par suggestions successives, à la régression de la mémoire.

Quand elle est arrivée à l'âge d'un an, je lui demande si elle sait déjà parler. Elle me répond que non.

D. — Comment alors pouvez-vous me répondre ?

R. — Mais c'est moi qui vous répond; ce que je vois tout petit n'est qu'une partie de moi.

D. — Alors vous n'êtes pas tout entière dans votre petit corps ?

R. — Non; il y a un brouillard lumineux autour de ce corps.

D. — Mais n'y a-t-il pas autre chose ?

R. — Si. Il y a, en dehors mon Esprit, qui voit mes deux corps; l'un, tel qu'il était il y a un an; l'autre tel qu'il est aujourd'hui.

Je pousse alors encore plus loin la régression de la mémoire.

Mayo me confirme qu'elle (son corps astral) n'entre dans son corps (physique) qu'un peu avant sa naissance, et partiellement. Auparavant, elle n'est pas dans le petit corps, mais autour de la mère et cependant, elle commence à éprouver quelques sensations de l'un et de l'autre. Quand elle vient au monde, elle a une sensation bien nette, celle de respirer.

Avant d'être appelée autour de sa mère actuelle, elle était dans le « gris »; elle ne souffrait pas.

Je la fais rapidement remonter dans le passé au moyen de passes longitudinales et, quand je l'interroge, elle est devenue Line; elle a 15 ans, elle n'est pas encore mariée; elle vit avec sa mère; elle n'a jamais vu son père et ne connaît pas son nom de famille.

Plus loin encore dans le passé.

Elle est dans le « noir ». Elle souffre et ne peut expliquer le genre de souffrances; ce n'est pas une souffrance physique, c'est comme un remords. Elle se rappelle très bien avoir été Charles Mauville et n'hésite pas à se rappeler nom de baptême et nom de famille. Mauville est mort à 50 ans, d'un refroidissement.

Je pousse Mayo en arrière jusqu'à ce moment-là : elle tousse.

Je la ramène ensuite vers le temps actuel par des passes transversales rapides : elle entre dans le corps de Line et parcourt rapidement les diverses phases de sa vie. Je ralentis un peu les passes quand j'arrive à l'époque de sa mort; la respiration devient alors entrecoupée; le corps se balance comme porté par les vagues et elle présente des suffocations que je me hâte de faire disparaître en la réveillant complètement.

22^e séance. — 29 décembre 1904.

Le compte rendu de cette séance a été rédigé par le Dr Bertrand.

M. de R... essaie d'endormir M... avec des passes longitudinales; il n'y parvient pas. Il l'endort par la pression du point hypnogène du poignet droit.

L'insensibilité cutanée se produit presque immédiatement, mais pas la moindre suggestibilité à l'état somnambulisme (2^e état).

A l'état de rapport, elle ne voit que M. de R., qui lui demande si elle peut se rajeunir et revenir à l'âge de 16 ans, sans que son corps astral soit sorti de son corps. Elle répond que oui, qu'elle sent qu'elle a maintenant 16 ans, mais qu'elle se souvient de ce qu'elle était à 18 ans (La mémoire est donc double, tant que le corps astral n'est pas sorti. (Docteur B.). Ce phénomène n'est pas général ainsi qu'on a pu le voir précédemment (A. R.).)

M. de R... continue les passes. M... arrive à ce 4^e état, où elle ressent toutes les sensations du magnétiseur quand il la touche.

Elle est insensible à toutes les excitations qui s'adressent à sa surface cutanée, mais les parties humides de son corps, telles que la langue, les muqueuses, l'intérieur de ses mains, qui est moite, sont sensibles. M. de R... fait remarquer que cela est dû à la solubilité du fluide dans les liquides.

Elle appuie un instant sa tête sur l'épaule de M. de R... pour y prendre, dit-elle, de la force; puis, quand elle a sa dose, elle reprend spontanément sa position normale.

Les passes continuent. Après une nouvelle léthargie, M... arrive au 5^e état. Son corps astral apparaît sous forme de deux nuées lumineuses, la représentant assez vaguement de profil, et se produisant successivement; la première, bleue, à sa gauche; la seconde, rouge, à sa droite.

Au 6^e état, les deux demi-fantômes se sont réunis pour former un fantôme complet, mi-parti rouge et bleu, qu'elle voit à quelques pas devant elle. A ce moment, sa mémoire, qui s'était peu à peu obnubilée, lui revient toute entière.

M. de R... ordonne à M... de faire monter aussi haut qu'elle peut son corps astral. Elle le voit, en effet, monter au-dessus de sa tête, sous l'influence de sa volonté, mais sans pouvoir dépasser le plafond. M. de R... constate que M... ressent très vivement les moindres mouvements qu'il effectue dans l'air au-dessus de sa tête à elle. C'est le lien entre le corps physique de M... et son corps astral, qui est alors touché; mais l'action n'est ressentie que lorsque le contact a lieu avec quelqu'un en rapport avec elle ou son magnétiseur.

M. de R... ayant provoqué la descente du corps astral, aborde le phénomène de la progression ou de la régression dans le temps, de la personnalité du sujet.

Après l'avoir amené par suggestion à l'âge de 16 ans, il le ramène également par suggestion à 18 ans, puis à 20 ans, et alors s'engage le dialogue suivant :

D. — Dans quel pays es-tu ?

R. — Je ne sais pas.

D. — Avec qui es-tu ?

R. — Avec mon beau-père.

D. — Et puis ?

R. — Il y a des nègres.

D. — Allons, va plus loin. Tu as maintenant 21 ans, 22 ans.

Mayo ne peut dépasser 20 ans; après des efforts pénibles, elle retombe toujours sur cet âge. Elle est chez les nègres, dans une maison, assez loin d'une gare dont elle ne peut lire le nom. M. de R... insiste; elle répond toujours : « Je ne peux pas » ou « je ne sais pas ».

M. de R... la ramène alors par des passes longitudinales à 18 ans, puis à 16, à 14, à 12, à 8. A ce moment-là, il constate, en soulevant légèrement sa robe, que l'instinct de la pudeur subsiste toujours. Mais, à 5 ans, il n'y en a plus. A 2 ans, elle répond qu'elle ne sait pas encore parler, qu'elle dit seulement « Pa ».

M. de R... essaie alors de lui faire préciser le point où se trouve son esprit. Elle répond, en hésitant, qu'il est comme une flamme blanche, comme un doigt lumineux entre son corps physique et le petit corps astral.

D. — Recule encore dans l'existence. Rentre dans le sein de ta mère. Que devient le petit corps ?

R. — Il se brouille.

D. — Où es-tu maintenant ?

R. — Je ne sais pas; je ne vois rien. Je sais qu'il y a quelque chose qui remue.

D. — Reviens dans la vie actuelle. Quelles sensations as-tu éprouvées quand tu es née ?

R. — Mon corps astral a pris une forme quand on a coupé le cordon ombilical.

D. — Rentre dans le sein de ta mère, puis, sors. Tu es encore retenue par le cordon ombilical. Respires-tu ?

R. — Non.

R. — On coupe le cordon. Respires-tu ?

R. — Oui (Les réponses de Mayo ne sont pas conformes aux données actuelles de la physiologie. L'enfant respire dès qu'il voit le jour — ou du moins — doit respirer. Mais le cordon n'est pas immédiatement coupé — il ne doit pas être immédiatement coupé et l'accoucheur doit attendre toujours quelques instants afin de ne couper le cordon que lorsque la respiration est bien établie. Et je ne puis prendre pour vraie la réponse de Mayo que si elle est née (ce qui arrive parfois), avec le cordon enroulé autour du cou, le cou serré par le cordon, et peut-être en état apparent d'asphyxie. — Dr.B.).

D. — Reviens maintenant dans le gris.

M... déclare qu'elle ne souffre pas, qu'elle ne voit rien et ne pense à rien; elle sent autour d'elle des esprits, mais ne les voit pas. A un moment donné, elle a été forcée de se réincarner et s'est approchée de sa mère qu'elle a entourée.

M. se R... commande alors :

« Redeviens Line... au moment où elle s'est noyée ».

Aussitôt, M... fait un brusque mouvement sur son fauteuil; elle se retourne sur le côté droit, la figure dans ses mains et reste ainsi quelques secondes. On dirait

une première phase de l'acte qui s'accomplit volontairement, car si Line meurt noyée, c'est une noyade volontaire, un suicide, ce qui donne à la scène un aspect tout particulier, bien différent d'une noyade involontaire.

Puis M... revient brusquement du côté gauche. Les mouvements respiratoires se précipitent et deviennent difficiles; la poitrine se soulève avec effort et irrégulièrement; la figure exprime l'anxiété, l'angoisse; les yeux sont effarés. Elle fait de véritables mouvements de déglutition, comme si elle avalait de l'eau, mais malgré elle; car on voit qu'elle résiste. Elle pousse à ce moment quelques cris inarticulés; elle se tord plutôt qu'elle ne se débat et sa figure exprime une si réelle souffrance, que M. de R... lui ordonne de vieillir de quelques heures. Puis il lui demande :

« T'es-tu débattue longtemps ?

R. — Oui.

D. — Est-ce une mauvaise mort ?

R. — Oui.

D. — Où es-tu ?

R. — Dans le gris.

Après quelques passes, Line ne se souvient plus de rien, pas même de son suicide. Elle ne souffre pas.

En continuant ses passes transversales, M. de R... ramène Mayo à sa vie actuelle : à 2 ans, 6 ans, 10 ans, 18 ans, et il achève de la réveiller en pressant le point hypnogène du poignet gauche.

23^e séance. — 30 décembre 1904.

Le compte rendu de cette séance a été rédigé par le commandant Rémise, président de la société théosophique de Marseille.

Mlle Mayo a 18 ans, intelligente, instruite, parfaitement saine physiquement et moralement. Elle présente la particularité de n'être pas suggestible. Les séances ne la fatiguent pas.

Dès les premières passes magnétiques longitudinales, elle s'endort, passant rapidement par l'état de crédulité pour arriver presque aussitôt au 2^e état de l'hypnose : le somnambulisme.

Pendant le sommeil magnétique, elle perd progressivement la sensibilité cutanée et la mémoire des choses extérieures pour ne reprendre celle-ci que lorsque son corps astral est complètement extériorisé.

A mesure que cette extériorisation s'effectue, elle voit se former à partir de 2 ou 3 centimètres de son corps charnel, et en suivant exactement les contours, des couches de substance fluide de plus en plus larges qui s'interpénètrent, et dont la sensibilité va en décroissant du centre à la périphérie. Il est facile de s'en rendre compte en pinçant l'air à différentes distances du corps charnel.

Bientôt Mlle Mayo ne voit plus que son magnétiseur et elle-même. Assis un peu en avant et à un mètre d'elle, elle ne me voit pas.

Dès que le colonel établit la communication en me touchant légèrement, elle m'aperçoit et me le dit.

Si pendant les expériences son corps charnel reste insensible aux contacts directs, ce qui se comprend puisque son corps sensible, le corps astral, est extériorisé, en revanche, elle éprouve toutes les impressions ressenties par son magnétiseur. Ainsi, on lui fait respirer de l'ammoniaque et elle ne le sent pas, tandis qu'elle se jette vivement en arrière dès que l'on approche le flacon des narines du colonel, et, lorsqu'on lui explique ce qui vient de se passer, elle ne veut pas croire. Au réveil, il est nécessaire de lui rappeler par la pression du point de la mémoire somnambulique qui se trouve au milieu du front, le souvenir de ce qu'elle vient d'éprouver. Lorsque son corps astral est complètement extériorisé, il se détache du corps visible, et elle voit à environ un mètre vers sa gauche un fantôme bicolore bleu et rouge relié au corps charnel par un lien fluidique de la grosseur du doigt.

Ne possédant pas la clairvoyance, je ne puis vérifier ni la couleur ni le degré de subtilité du fantôme, mais je peux constater sa présence et sa sensibilité en avançant doucement la main dans la direction qu'elle indique; le contact avec le corps astral produit sur mes doigts une sensation de fraîcheur bien marquée. Cette sensation est sans doute produite par la partie du double éthérique qui se trouve extériorisé avec le corps astral.

Sur l'ordre de son magnétiseur, Mlle Mayo opère le dédoublement de son corps astral. Le demi-fantôme rouge va se placer à un mètre environ à sa droite, tandis que le bleu reste à sa gauche. Elle procède ensuite à la reconstitution des deux fantômes en un seul à droite.

Le colonel pince l'air entre le corps astral et le corps charnel à hauteur de la ligne où Mlle Mayo voit le lien fluidique. Celle-ci, par un léger mouvement de recul, révèle la sensation qu'elle éprouve.

Sur ma demande, elle opère la lévitation de son corps astral, mais celui-ci, dit-elle, est arrêté par le plafond qu'il ne peut traverser.

Une pression des doigts à quelques centimètres au-dessus du corps charnel, dénonce, par le mouvement qu'elle provoque chez le sujet, la position exacte du lien fluidique qui, partant du sommet de la tête, suit une direction verticale.

Sur l'invitation du colonel, le médium ramène son corps astral à un mètre à sa droite.

La conscience n'a pas quitté le corps charnel.

Sachant que quelques sensitifs jouissent de la propriété de l'extérioriser, je demande au colonel si Mlle Mayo peut le faire. Sur son injonction, elle essaye, mais vainement, de la faire passer dans son corps astral.

... Les expériences de régression de la mémoire commencent alors.

Sur l'ordre de son magnétiseur, Mlle Mayo remonte progressivement le cours

de son incarnation actuelle jusqu'à sa naissance, puis bien au-delà. Elle se revoit d'abord à l'âge de 16 ans; elle ne connaît pas encore le colonel, et cependant lorsque celui-ci lui pose nettement la question : « Vous avez 16 ans, connaissez-vous le colonel de Rochas ? » Par sa réponse négative, faite en souriant, elle semble dire : « Je ne le connais pas, c'est vrai, mais il n'est pas un étranger pour moi », comme si sa conscience de 18 ans, sa conscience actuelle, exerçait une action rétroactive sur sa conscience à 16 ans. Cette particularité se manifestera encore dans le récit de ses incarnations antérieures.

Successivement, elle se voit à 14, 12, 8, 6 et 5 ans. La pudeur chez elle apparaît entre 5 et 6 ans. La preuve en est faite par un léger attouchement au genou. A 5 ans, cette caresse la laisse insensible, tandis qu'à 6 ans, elle provoque un faible émoi, accompagné d'un mouvement rapide de la main vers la partie effleurée.

Opérant simplement par la parole, le colonel lui fait donner à son corps astral les formes qu'il avait aux différents âges, en remontant progressivement vers le passé. Elle reprend simultanément les états d'esprit qu'elle avait à ces âges-là. Ainsi, à 10 ans, elle était à Beyrouth. Elle ne savait pas encore le français et apprenait à écrire l'arabe.

Quand elle arrive au moment de sa naissance, son corps astral disparaît, mais elle voit alors, enveloppant le corps charnel de sa mère, comme un nuage de substance fluidique qui n'existait pas auparavant (c'est sans nul doute le germe de ce qui formera plus tard le corps astral).

Au-delà de l'époque de la conception, elle se voit flottant dans le « gris ». Elle ne souffre pas et n'aperçoit rien autour d'elle, bien qu'elle sente qu'il y a là d'autres êtres dont elle ne comprend pas la nature. Elle traverse rapidement ce stade, pour, après un moment critique (mort par submersion), se retrouver en Bretagne dans le corps d'une femme de pêcheur du nom de Line.

Remontant toujours, elle est dans le « noir », où elle souffre.

Plus avant encore, elle se voit dans le corps d'un homme méchant, Charles Mauville, qui meurt à 50 ans. Elle ne peut remonter au-delà de la naissance de celui-ci, et le colonel, ne jugeant pas prudent de pousser plus loin l'expérience, la ramène progressivement vers son existence actuelle, en l'invitant à décrire avec quelques détails les principales phases de ses existences successives. Il procède, à cet effet, par demandes et réponses. Il s'agit d'abord de Charles Mauville.

D. — Où es-tu né ?

R. — A Paris.

D. — Sous quel régime ?

R. — La royauté.

D. — Tu as 30 ans. Où es-tu et que fais-tu ?

R. — Je suis à Paris et je travaille dans un bureau.

D. — Quel est ce genre de travail ?

R. — ...Après hésitation : Je ne sais pas.

D. — Ecris ton nom.

R. — Il signe sans hésitation Charles Mauville.

D. — Qui gouverne maintenant la France ? Un consul ?

R. — Non, plusieurs.

D. — Tu es sans doute un révolutionnaire ?

R. — ... (Pas de réponse, mais un sourire significatif).

D. — Tu as très probablement approuvé la mort du Roi et de la Reine ?

R. — Du Roi, oui; de la Reine, non.

D. — Tu as une mauvaise conduite ?

R. — (Après hésitation et un peu confuse). Oui.

Charles Mauville a 50 ans. Mlle M... nous retrace une des phases de la maladie qui l'emporte. Elle semble éprouver toutes les caractéristiques des maladies de poitrine, oppression, quintes de toux pénible.

Le colonel la fait assister à son enterrement.

D. — Y avait-il beaucoup de monde derrière ton cercueil ?

R. — Non.

D. — Que disait-on de toi ? Pas de bien, n'est-ce pas ? On rappelait que tu avais été un méchant homme ?

R. — (Après hésitation et tout bas). Oui.

Elle est ensuite dans le « noir »; le colonel le lui fait traverser rapidement, et elle se réincarne en Bretagne. Elle se voit enfant, puis jeune fille, elle a 16 ans et ne connaît pas encore son futur mari; à 18 ans, elle le rencontre, l'épouse peu après et devient mère. Ici, nous assistons à une scène d'accouchement d'un réalisme frappant. Le sujet se renverse sur son fauteuil, ses membres se raidissent, sa figure se contracte, et ses souffrances paraissent si intenses que le colonel lui ordonne de passer rapidement.

Elle a 22 ans, elle a perdu son mari dans un naufrage et son petit enfant est mort. Désespérée, elle se noie. Cet épisode, qu'elle a déjà reproduit dans une autre séance est si douloureux, que le colonel lui prescrit de passer outre, ce qu'elle fait, mais non sans éprouver une violente secousse. Dans le « gris » où elle se voit ensuite, elle ne souffre pas, comme nous l'avons dit, alors qu'elle avait souffert dans le « noir », après la mort de Ch. Mauville. Elle se réincarne dans sa famille actuelle et est ramenée à son âge présent. La progression a lieu au moyen de passes magnétiques transversales.

24^e séance. — 31 décembre 1904.

Je me propose dans cette séance d'obtenir quelques nouveaux détails sur la personnalité de Charles Mauville et de tâcher de pousser Mayo jusqu'à une vie

précédente. J'approfondis, en conséquence, rapidement, le sommeil au moyen de passes longitudinales jusqu'à l'enfance de Mauville.

Au moment où je l'interroge, il a 5 ans; son père est contremaître dans une manufacture, sa mère est vêtue de noir et porte un bonnet.

Je continue à approfondir le sommeil.

Avant, elle a été une dame dont le mari était un gentilhomme attaché à la Cour; elle s'appelait Madeleine de Saint-Marc. Au moment où je l'interroge pour la première fois, elle a 25 ans; elle est jolie, mais n'a point d'amant. Je lui offre de combler cette lacune : elle me répond par un léger soufflet lancé avec grâce, je n'insiste pas et je lui parle des étoffes précieuses que j'ai rapportées de mon voyage aux Indes. J'envoie mon valet « Champagne » chercher une écharpe de dentelles noires (réelles) que je lui montre. Elle la déplie et en admire la finesse. Je la prie de vouloir bien l'accepter; elle me remercie en souriant. — « Vous savez que c'est là un engagement », — Elle la rejette avec vivacité et se lève en boudant.

Je lui adresse de nouveau la parole; elle me répond comme si elle n'avait aucun souvenir de ce qui venait de se passer. Comme elle est debout, je lui demande et elle va sortir. — « Oui, je vais à Vêpres. — Voulez-vous me permettre de vous accompagner ? — Certainement ». Elle se met en marche lentement, la tête haute et dédaigneuse. Je me tiens à côté d'elle sans lui offrir le bras, qu'elle prend d'elle-même. Au bout de quelques pas, elle s'arrête. Je place derrière elle un siège, pensant qu'elle allait s'asseoir; mais elle tombe à genoux, fait ses dévotions et s'assied ensuite, conservant son air dédaigneux. Au bout de quelques instants, elle se relève, repousse du pied la queue de sa robe et me prie de la reconduire.

Quand je la suppose arrivée chez elle, je fais une petite enquête sur sa vie.

Elle a connu Mlle de Lavallière, qui lui était très sympathique; elle ne connaît pas Mme de Montespan. Mme de Maintenon lui déplait.

D. — On dit que le roi l'a épousée secrètement ?

R. — Peuh ! C'est tout simplement sa maîtresse.

D. — Et le Roi, comment le trouvez-vous ?

R. — C'est un orgueilleux.

D. — Connaissez-vous M. Scarron ?

R. — Dieu ! qu'il était laid.

D. — Avez-vous joué M. de Molière ?

R. — Oui, mais je ne l'aime pas beaucoup.

D. — Connaissez-vous M. Corneille ?

R. — C'est un sauvage.

D. — E: M. Racine ?

D. — Je connais surtout ses œuvres; je les aime beaucoup (Actuellement,

Racine est son auteur préféré; elle ne se souvient pas, à l'état de veille, d'avoir jamais entendu parler de Mlle de Lavallière.).

Je lui propose de la faire vieillir parce qu'elle voit ce qui lui arrivera plus tard. Elle s'y refuse absolument. C'est en vain que je commande avec autorité; je ne parviens à vaincre sa résistance qu'au moyen d'énergiques passes transversales auxquelles elle cherche à se dérober par tous les moyens.

Au moment où je m'arrête, elle a 40 ans; elle a quitté la cour; elle tousse et se sent malade de la poitrine. Je la fais parler sur son caractère; elle avoue qu'elle est égoïste et jalouse, surtout des jolies femmes.

En continuant les passes transversales, je l'amène à 45 ans; elle se meurt phthisique. J'assiste à une courte agonie et elle entre dans le noir.

Réveil sans arrêt par la continuation rapide des passes transversales.

25^e séance. — 1^{er} janvier 1905.

La séance est uniquement consacrée aux expressions déterminées par la musique chez Mayo, légèrement endormie.

26^e séance. — 2 janvier 1905.

Le compte rendu de cette séance est rédigé par le Dr Bertrand.

M. de R... endort Mayo comme d'ordinaire. Mayo passe par tous les états successifs. Elle arrive au moment de la formation du corps astral : elle le voit.

D. — Si tu mettais ton doigt astral dans l'eau, qu'arriverait-il ?

R. — Ça fondrait.

D. — Et une fois réveillée qu'arriverait-il ?

R. — Je ne sais pas.

D. — Qu'avons-nous fait hier ?

R. — Je m'en souviens un peu, pas beaucoup.....

M. de R... ordonne à Mayo de revenir à 16 ans, 14 ans, 2 ans.

D. — Comment est ton corps astral ? Quelle tournure a-t-il ?

R. — Il n'a pas de vêtements; on voit la tête — le reste un peu — il est vaporeux — il a la forme d'un enfant avec du brouillard autour.

(M. de R... me fait observer que, suivant le dire des sujets, le corps astral n'est complètement entré dans le corps physique qu'à 7 ans seulement).

D. — A 4 jours; comment est-il ?

R. — Il est la même chose.

D. — A 1 jour ?

R. — On ne le voit presque plus et le nuage augmente.

D. — Et la veille de la naissance ?

R. — Il n'y est plus — je ne le vois plus — si il tourne — ça remue — il entoure la mère.

D. — Et 3 mois avant la naissance, le vois-tu ?

R. — Non.

D. — Et avant, où es-tu ?

R. — Dans le gris ?

M. de R... : — Remonte, remonte, tu es Line, tu as 25 ans, est-tu mariée ?

R. — Oui.

D. — As-tu un petit garçon ?

R. — Il est mort.

M. de R... — Tu as 20 ans, es-tu mariée ?

R. — Oui.

D. — Qu'est-ce que tu éprouves ?

R. — Mal au cœur.

D. — Tu sens bouger dans ton ventre ?

R. — Oui.

(Mais malgré l'insistance de M. de R..., Mayo refuse de suivre le cours des événements et saute d'emblée à 24 ans).

D. — Quel âge as-tu ?

R. — 24 ans.

D. — Remonte, remonte deviens plus jeune.

R. — Non.

D. — Pourquoi ?

R. — Parce que...

M. de R... — Viens à 15 ans.

R. — Non, non (accompagnant ces mots de gestes brusques).

M. de R. — Tu ne veux personne ici ?

R. — Non.

M. de R... a dit à tout le monde de sortir. Il fait semblant de sortir, et en revenant, demande : Quel âge as-tu ?

R. — 24 ans.

Mayo s'appuie sur l'épaule de M. de R... pour prendre des forces, du fluides. M. de R... s'en va un instant, il revient :

D. — Quel âge as-tu ?

R. — 15 ans.

M. de R..., croyant voir que Mayo ne veut pas s'expliquer sur ce qui s'est passé pendant son mariage, n'insiste pas et lui dit : « Recule, recule, avant ta naissance, dans le noir, recule..... Tu es Charles Mauville

Tu as 30 ans. Tu habites Paris ?

R. — Oui.

D. — Vous vous battiez ?

R. — Oui. Ça m'amusait.

M. de R... fait observer que le sujet n'a, à ce moment, aucun sentiment de pudeur, comme un garçon. Il lui touche la poitrine; Mayo ne fait aucun mouvement.

M. de R... — Recule, recule, tu es petit, plus petit, plus petit encore; tu es dans le noir, souffres-tu ?

R. — Oui.

D. — Tu es Madeleine : quel âge as-tu ?

R. — 30 ans.

D. — Quel est le nom de ton père ?

R. — Dorneuil.

D. — Le nom de ta mère ?

..... (Pas de réponse).

M. de R... — Rajeunis. Tu as 15 ans...

Mayo — Pas si vite.

D. — Tu y es ? Que fait ton père ?

R. — Rien.

Où habitez-vous ?

R. —

D. — Est-ce un château ?

R. — Oui... Dans un château.

D. — Qui recevez-vous ? Quelqu'un te fait-il la cour ? (Elle rit). Veux-tu te marier ?

R. — Oui.

M. de R... — Je vais te faire vieillir. Tu me diras ce qui se passe à la Cour. Connais-tu quelqu'un à la Cour ?

R. — Je connais un jeune homme : Gaston de Saint-Marc.

D. — Te plaît-il ?

R. — Oui.

D. — Quelle est sa situation ?

R. — Il est à la Cour.

D. — Vieillis un peu. Et ce mariage ?

R. — C'est fait.

D. — Tu es contente ?

R. — Oui.

D. — Où t'es-tu mariée ?

R. — Au château.

D. — Y avait-il beaucoup de monde ?

R. — Bien sûr.

D. — Qui t'a mariée ?... Est-ce un évêque ?

R. — Oui. Un évêque de Paris.

D. — Où habites-tu ?

R. — ... Un hôtel... en ville.

D. — Tu aimes ton mari ?

R. — ... Non.

D. — Vois-tu d'autres jeunes gens ?

R. — Non.

D. — As-tu été présentée au Roi ?

R. — Oui.

D. — Où ?

R. — A Versailles.

D. — Que fait ton mari ?

R. — C'est un gentilhomme.

D. — Le Roi a-t-il une favorite ?

R. — Je ne sais pas encore; il n'y a pas assez longtemps que je suis ici.

M. de R. — Vieillis... Tu as 22 ans.

D. — Qui est favorite ?

R. — La Vallière.

D. — Tu la connais ?

R. — Oui... elle est bête... elle pleure tout le temps... elle est triste...

D. — Comment marche-t-elle ?

R. — Un peu en avant.

D. — Elle boite ?

R. — Peut-être bien.

D. — Connais-tu les ministres ? Qui est ministre de la guerre ?

R. — M. de Louvois.

D. — Est-il aimable ?

R. — Oh non !

D. — Et Vauban ? Est-il bien ?

R. — Non; il a l'air d'un paysan.

D. — Si quelqu'un te faisait la cour, qui préférerais-tu ?

R. — Le Roi !

D. — Connais-tu Mme de Montespan ?

R. — Je ne la connais pas.

D. — Et Mme de Maintenon ? (A l'état de veille, elle sait qui est Mme de Maintenon; elle n'a aucun souvenir se rapportant à Mlle de La Vallière et Mme de Montespan. Il ne faut pas oublier qu'elle a été élevée jusqu'à 12 ans en Orient par des religieuses et qu'en France, elle a appris juste ce qu'il fallait pour acquérir le brevet élémentaire.)

R. — Je ne la connais pas.

D. — Et Mme de Montmorency ? La connaissez-vous ? Est-elle jolie ?

R. — ... Heu !!... (avec un léger haussement d'épaules).

M. de R... — Vieillis... Tu as 23 ans. Ton mari te délaisse-t-il ?

R. — Oh oui, beaucoup.

D. — Il a des maîtresses ?

R. — Bien sûr.

M. de R. se lève, s'éloigne, et revient avec un joli bibelot, qu'il offre à Madeleine, en termes aimables, et en lui faisant une déclaration, mais cela n'a pas l'air d'émouvoir beaucoup M..., qui, assise sur un canapé, avec des airs de grande dame, reçoit les compliments et la déclaration sans broncher, mais sans embarras, comme une femme qui est habituée à ces situations.

D. — Vous avez vu le Roi ?

R. — Oui... un jour qu'il descendait le grand escalier...

M. de R. — Vous connaissez l'abbé Bossuet ? (Signe négatif). Eh bien ! Allons l'entendre, si vous le voulez bien, à Saint-Etienne-du-Mont, où il prêche aujourd'hui.

M... se lève. M. de R... lui offre le bras... Ils vont tous deux au fond du salon... Là, M. de R... dit : « nous sommes arrivés ». M... soulève légèrement sa robe et se met à genoux. Elle se relève après un instant, elle écoute, et comme M. de R... lui demande si elle voit Bossuet, elle répond : « Oui... ne parlez pas si fort... » et elle continue à écouter.

M. de R. la raccompagne près du canapé; M... a véritablement, à ce moment-là, l'air « grande dame ».

D. — Vous avez entendu ce qu'a dit l'abbé Bossuet ?

R. — Je n'ai pas bien écouté.

D. — A quoi pensiez-vous pendant le sermon ?

R. — Ça ne vous regarde pas.

La séance ayant assez duré, M. de R... réveille M... et M... repasse toutes les phases de ses existences multiples.

Au bout de quelques instants elle tousse : une véritable quinte... puis elle meurt... et on comprend, à ses mouvements et à son attitude, qu'elle souffre.

Puis elle redevient Charles Mauville. Un instant après, elle tousse encore (M. de R... rappelle que Charles Mauville est mort de la poitrine vers 50 ans, comme était morte Madeleine). Charles Mauville meurt...

Quelques instants après, sous l'influence des passes transversales, elle est de nouveau Line, puis elle pleure, se tord, s'accroche à la redingote de M. de R..., les seins sont véritablement plus volumineux qu'à l'ordinaire (nous le constatons tous) — Line a de véritables « douleurs » — soudain, elle se calme. — C'est fini : l'enfant est né — Line a accouché..., Puis elle pleure : c'est son mari qui meurt...; elle pleure encore... et soudain, mais très rapidement, elle se débat, soupire, se noie... et entre dans le gris.

Elle passe enfin dans le corps de Mayo et arrive progressivement jusqu'à 18 ans.

M. de Rochas la réveille complètement. Elle ne se sent aucune fatigue — et se met immédiatement à rire et à causer comme si de rien n'était.

27^e séance. — 4 février 1905.

Le procès-verbal de cette séance a été rédigé par M. Lacoste.

Mayo passe successivement par les différents états et arrive à l'état de rapport : elle ne voit rien.

M. de Rochas lui dit : Vois-tu cette lampe ?

R. — Non.

M. de R... fixe la lampe.

D. — Et maintenant ?

R. — Oui.

Le docteur Bertrand, sur une demande de M. de R..., lui met dans la main un objet, que M. de R..., qui tourne la tête, ne regarde pas.

M... ne voit pas l'objet.

Le colonel le fixa alors.

D. — Et maintenant ?

R. — C'est une momie.

(C'était, en effet, une petite statuette égyptienne, ayant la forme d'une momie).

Le docteur met dans la main de M. de R... un autre objet :

R. — C'est blanc — c'est un carton blanc. (C'est en effet une photographie présentée à l'envers.)

Le docteur la retourne :

R. — C'est Yann Nibor (ce n'est pas Yann, mais une photographie de M. Lacoste, prise à côté et sur la même table qu'une photo du poète breton).

M... arrive à la période de sympathie au contact (5^e état), puis à celle de la formation des demi-fantômes.

M. de R... touche le demi-fantôme formé :

D. — Quelle sensation éprouves-tu ?

R. — Ça me presse.

M. de R. insiste avec la main...

R. — Ça me fait mal.

D. — Le demi-fantôme est-il relié avec le physique ?

R. — Non.

D. — Comment est-il ?

R. — Il est dans l'espace.

M. de R... continuant les passes, le corps astral devient complet; il est devant le sujet et un peu à sa gauche. La mémoire, perdue auparavant, revient dès ce moment.

M. de R... ramène M... à 16, 12 et 6 ans.

Il essaie de lui donner des suggestions de sensation; elles ne prennent pas.

M. de R... la fait arriver à 5 ans, 3 ans, un an.

D. — Tu têtes. C'est moi qui suis ta nourrice.

R. — Non (en riant).

M. de R... — Tu es dans le gris; va encore plus en arrière, tu es Line; tu t'es noyée, à quel âge ?

R. — A 26 ans.

D. — Remonte à 24 ans. Sais-tu écrire ?

R. — Oui.

M. de R... lui donne un crayon; M... écrit avec une certaine hésitation (Fig. 4) : Line Be... Elle cherche... Je ne sais pas... Elle s'arrête.

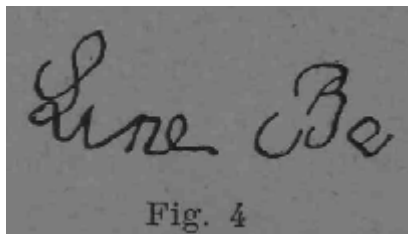


Fig. 4

Fig. 4

M. de R... — Remonte encore; arrive à 10 ans. Sais-tu écrire ?

R. — Non.

M. de R. — Remonte... Arrive dans le mois avant ta naissance... Remonte encore... Tu es Charles Mauville, à 30 ans. Y es-tu ?

R. — Oui.

D. — Ecris ton nom.

M... écrit : Ch. Mauville, elle l'a écrit très bien, très rapidement, sans hésiter (Fig. 5).

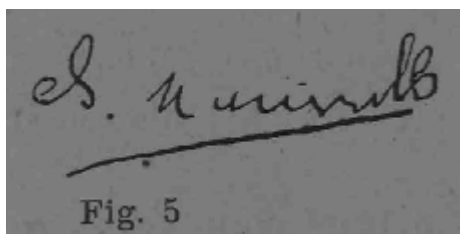


Fig. 5

Fig. 5

M. de R... — Remonte...; tu as 15 ans...., vas-tu à l'école ?

R. — Oui.

D. — Où ?

R. — Chez des prêtres.

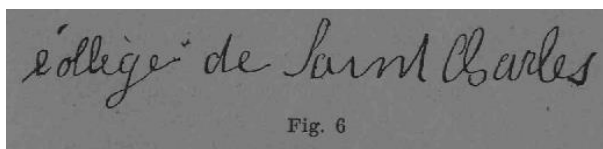


Fig. 6

Fig. 6

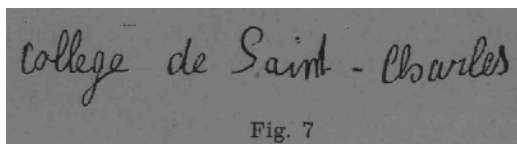


Fig. 7

Fig. 7

D. — A quel collège ?

R. — Saint-Charles..., mais je ne sais pas bien... (Elle cherche)... Je ne sais pas bien si c'est Charles...

M. de R. — Ecris Collège Saint-Charles.

M... écrit Collège Saint-Charles, très bien et sans hésiter (Fig. 6) (La figure 7 montre les mêmes mots écrits par Mayo éveillée.)

M. de R... — Remonte..., tu as 10 ans, 5 ans, tu es dans le noir..., tu es Madeleine de Saint-Marc... Y es-tu ?

R. — Oui.

M. de R... — Tu as 30 ans, donne ta signature.

M... ne veut pas écrire et quitte le crayon. « Je ne sais pas ».

M. de R... — Mais quand tu veux écrire ?

R. — Je fais écrire.

D. — Mais sais-tu lire ?

R. — Oh ! certainement.

M. de R... prend un livre et le présente ouvert à Mayo, qui le regarde, mais ne lit pas.

D. — Pourquoi ne lis-tu pas ?

R. — Mais je ne lis pas ces lettres-là; je ne lis que les lettres de l'écriture.

D. — N'as-tu pas signé à ton contrat de mariage ?

R. — Non (et signes de tête négatifs).

M. de R... — Voyons : tu t'es mariée à 20 ans. Tu es au jour de ton mariage... à l'église... à la sacristie pour signer. N'as-tu pas signé ?

R. — Non.

D. — Le soir, qu'est-ce qui s'est passé ?

M... se détourne brusquement et ne veut pas répondre.

M. de R... — Vieillis (Signes négatifs de M..., qui se tourne, se lève et quitte le canapé).

M. de R... agit vigoureusement sur elle par des passes transversales. Tu as 22 ans. Tu es mariée ?

R. — Oui.

M. de R. continue les passes... Mayo tousse.

M. de R. — Réincarne-toi..., redeviens Charles Mauville... Charles a 5 ans, 10 ans... Va-t-il à l'école ?

R. — Oui chez des prêtres... Au Collège Saint-Charles..., à Paris...

M. de R. — Tu as 20 ans; le Roi est-il toujours roi ?

R. — Oui.

D. — Ça t'intéresse la politique ?

R. — Non.

D. — Qu'est-ce qu'on reproche au Roi ?

R. — On n'en veut plus

D. — As-tu entendu parler de Cagliostro ?

R. — Non.

D. — Du collier de la Reine ?

R. — Oui.

D. — Qu'est-ce tu en penses ? La Reine l'a-t-elle acheté.

R. — Non.

D. — M. de Rohan le lui a-t-il donné ?

R. — Non.

D. — En quelle année sommes-nous ? Quel mois ?.... ... Pas de réponse.

M. de R... — Y a-t-il des journaux ici ?

R. — Oui.

D. — Prends-en un et lis la date.

R. — Je ne vois pas.

D. — Tu as 21 ans; que fait le Gouvernement ?

R. — Il est bien prêt de tomber.

D. — Tu as 22 ans; où est le Roi ?

R. — Il est dans la prison... avec la Reine.

D. — Et toi, où es-tu ?

R. — Je suis dans un bureau.

D. — Où ?

R. — Sur une place..., il y a une fontaine.

D. — Au Palais-Royal ?

R. — Non.

D. — Du côté de Boulogne ?

R. — Non..., il y a un jardin dans un coin...

D. — Tu as 23 ans. Le Roi est mort. Où a-t-il été exécuté ? Est-ce sur la place où tu as ton bureau ?

R. — Non... je ne me souviens pas du nom de la place.

D. — On s'est déjà battu ?

R. — Non.

D. — Tu penses qu'on va se battre ?

R. — Bien sûr.

D. — Pourquoi ?

R. — On se battra puisqu'il n'y a plus de Roi.

D. — Tu as 24 ans..., on se bat... As-tu tué quelqu'un ?

R. — Oui.

M. de R... fait constater que Mayo est bien alors « comme un garçon ». Elle se laisse embrasser, mettre la main sur la poitrine, sans aucune opposition.

M. de R... continue les passes... M... commence à tousser..., elle meurt de la poitrine..., elle passe dans le noir.

D. — Où est ton corps astral ?

R. — Dans le noir.

D. — Pourquoi ? Est-ce parce que tu as fait la noce ou pour avoir tué ?

R. — Un peu pour tout

M. de R. — Redeviens Line... tu as 4 ans. Vois-tu quelque chose de brillant autour de toi ?

R. — Non.

M. de R... fait le tour de Line avec la main. Elle l'arrête par un mouvement de recul quand il arrive en haut et à gauche de la tête, ce qui semble indiquer qu'il y a là une émanation du corps astral.

D. — Vieillis... Tu as sept ans. Que fait ton père ?

R. — Il était pêcheur.

D. — La maison est-elle à vous ?

R. — Oui.

D. — Habitez-vous un village ?

R. — Je ne sais pas.

D. — Vieillis encore..., tu as 10 ans, 15 ans, 25 ans, sans t'arrêter.

M... — C'est trop vite. Je ne puis pas.

M. de R... — Tu as 17 ans. Veux-tu te marier ?

R. — Oui.

D. — Vieillis..., tu as 20 ans, 21 ans..., tu as un enfant ? Quel âge a-t-il ?

R. — Trois mois.

D. — Passe rapidement... tu as 25 ans..., tu as perdu ton mari..., ton enfant ?

R. — Oui.

D. — Vieillis rapidement... Tu es dans le gris ?

R. — Oui. (Un sursaut rapide a marqué le moment de la noyade).

M. de R... — Vieillis..., tu vas te réincarner dans le corps de Mayo... Tu as 10 ans..., 14 ans.

M... — Je ne peux pas aller si vite.

M. de R... — Revenons en arrière. Tu as 8 ans. Vois-tu ton corps astral ?

R. — On ne voit pas bien.

M. de R... fait éloigner la lumière et Mayo voit son corps astral à gauche.

M. de R... continue à faire vieillir M... en lui donnant successivement 10, 12, 14, 16, 18 ans. A 18 ans, il lui dit : Rentre chez toi, rentre ton corps astral. Est-il rentré ?

R. — Pas bien.

M. de R... continue par des passes transversales. — Et maintenant ?

R. — Oui.

M. de R... continue les passes. Le réveil est assez long à venir. M... s'appuie sur son épaule pour prendre de la force... Enfin, elle se réveille.

M. de R... en appuyant sur le point frontal lui demande :

D. — Pourquoi le réveil a-t-il été si lent ?

R. — Je ne sais pas.

28^e séance. — 5 janvier 1905.

RÉDACTION DU Dr BERTRAND :

M. de Rochas me montre sur Mayo plusieurs points hypnogènes caractérisés par l'insensibilité cutanée et la sensibilité qui se manifeste le long d'une sorte de jet s'échappant de ces points. C'est ce que j'avais déjà vu pour les points hypnogènes des poignets. Les nouveaux points sont également conjugués, c'est-à-dire qu'en pressant l'un on endort et qu'en pressant l'autre, on réveille. Le premier système se trouve derrière chaque oreille, au-dessus de l'apophyse mastoïde; l'autre système a son premier point à la partie médiane supérieure de la poitrine (sus-sternale) et son second point à peu près au milieu du dos, sur la ligne médiane.

Mayo est ensuite endormie par les procédés ordinaires. L'insensibilité devient complète : M... passe la main sur une bougie sans la sentir. Cependant, la sensibilité « du toucher » subsiste, car M... touche des ciseaux, une pièce de monnaie, etc., et reconnaît tous ces objets, les yeux fermés. M... ne sent absolument pas l'ammoniaque. Elle ne réagit pas du tout à la lumière; sa pupille n'est pas impressionnée par une lampe ou une bougie avancée trop près de son œil et brusquement — ou reculée rapidement.

Arrivée à l'état de rapport, Mayo ne voit que M. de R... et rien autre. — M. de

R... lui ordonne de marcher : elle se lève, marche, et va se heurter brusquement contre la porte de la chambre.

La peau de Mayo n'est pas sensible, mais Mayo est sensible à distance. On lui fait mettre sa main ouverte sur une feuille de papier; — puis, en la piquant « à distance » avec la pointe d'un crayon, et en réunissant par des traits tous les points sensibles, on suit exactement le rebord de la main, à environ 2 centimètres de distance; on peut tracer de la même manière une seconde courbe sensible, mais à un moindre degré, distante de la première d'environ 4 centimètres. Mayo est sensible à l'or qui la brûle. M. de R... laisse tomber sa bague; il prie M... de la ramasser. M... la cherche et fait un brusque mouvement de recul; sa main a rencontré la bague et elle a éprouvé comme une brûlure.

Elle est encore plus sensible au diamant, qui la brûle aussi, et elle ne s'est jamais trompée quand on a approché de sa main des diamants vrais ou faux. M. de R... indique que l'étain, par contre, fait éprouver une sensation de froid, tandis que le fer, le métal, l'acier n'ont aucune action. M. de R..., continue les passes.

M... arrive à la période de sympathie à distance (4^e état). M. de R... se pince la main; M... retire la sienne. M. de R... se pince une oreille; M... porte la main à la sienne.

Sous l'influence des passes longitudinales, le corps astral commence à se former à gauche; Mayo dit qu'elle le voit mal parce qu'il est trop éclairé. M. de R... lui ordonne de le faire passer derrière la porte ouverte de l'armoire à glace, située à sa droite. Elle le fait sans difficulté.

Quand son corps astral est bien formé, elle peut lui donner la forme qu'elle veut ou que veut son magnétiseur quand elle lui obéit.

M. de R... — Je regarde M. Lacoste. Ton corps astral change-t-il ?

R. — Non.

D. — Penses-y et prends sa forme. Regarde bien M. Lacoste. Prends sa forme ?

R. — Oui.

D. — Ton corps astral a-t-il la barbe ?

R. — Oui.

D. — Reprends ta forme ordinaire.

Quand cette forme est reprise, M. de R... fait remarquer que l'émanation astrale se dissout dans des substances différentes, suivant l'état psychique des sujets. Le dissolvant général est l'eau, mais la soie absorbe cette émanation chez les personnes à esprit déjà évolué et ne la laisse pas rayonner; elle sert d'isolant. C'est pour cela que certains sensitifs sont gênés sous des vêtements ou des couvertures de soie, tandis qu'ils « respirent » plus facilement sous des vêtements de laine qui absorbent, au contraire, les émanations plus matérielles. Il met un foulard de soie entre les mains de Mayo qui, au bout de quelques secondes, dit qu'elle souffre. M. de Rochas retire le foulard et le secoue, à la satisfaction évidente du sujet.

M. de R... recommence, comme dans d'autres séances, à rajeunir M... avec des passes longitudinales. Elle a 16 ans. Puis il la fait vieillir avec des passes transversales, renforcées par la suggestion : 18 ans, 20 ans.

D. — Tu es avec des noirs. Tu les vois ?

R. — Non. Je sais qu'ils y sont, puisque je suis dans leur pays; mais je ne les vois pas.

D. — Vois-tu ton beau-père ?

R. — Non, mais il y est. Je ne vois pas, mais je le sais...

M. de Rochas continue les passes transversales.

D. — Où es-tu ?

R. — Je ne sais pas.

D. — Es-tu dans le pays des nègres ?

R. — Oui. Je joue.

D. — Au théâtre ?

R. — Oui.

D. — Tu joues du piano ?

R. — Non.

D. — La comédie ?

R. — Non.

D. — Quel âge as-tu ?

R. — 20 ans... Et il est impossible d'aller plus loin.

M. de Rochas réveille alors Mayo; mais le réveil est très long à se produire.

Quand il est complet, M... ne se souvient plus de rien. La pression par M. de R... du point situé au milieu de son front fait revivre ses souvenirs. Elle se rappelle alors les objets qu'elle a touchés (ciseaux, pièces de monnaie, etc.). L'incident de la bague et la brûlure, la sortie de son corps astral et la diminution progressive de la mémoire.

D. — Quand retrouvez-vous (M. de Rochas ne tutoie Mlle Mayo que quand elle est endormie.) la mémoire ?

R. — Quand le corps astral est formé en plein.

D. — Que s'est-il encore passé ?

R. — Le corps astral a été en partie dissous; le bout des doigts est parti, quand on m'a donné à tenir un foulard.

D. — Tout est-il bien revenu ?

R. — Oui, quand on a secoué le foulard.

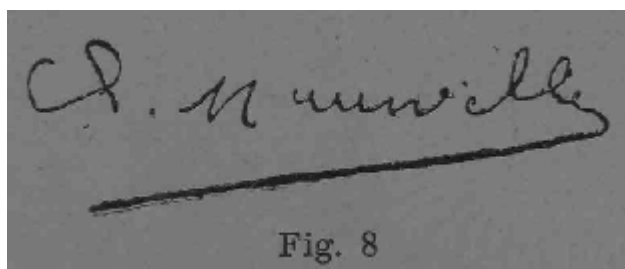


Fig. 8

Fig. 8

29^e séance. — 6 janvier 1905.

Cette séance a pour but de tâcher de remonter au-delà de Madeleine. Je parviens, en effet, à ramener Mayo jusqu'à l'état d'un enfant mort en bas âge; mais la tension me paraissant trop forte, je n'insiste pas et je la ramène doucement à l'état de veille avec les particularités suivantes :

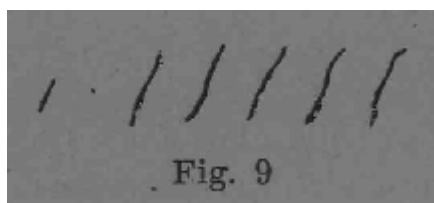


Fig. 9

Fig. 9

Quand elle est Madeleine de Saint-Marc, elle ne veut pas absolument vieillir, et je détermine une crise assez violente en voulant l'y forcer par des suggestions et des passes.

Quand elle est redevenue Charles Mauville à l'âge de 30 ans, je lui fais redonner sa signature (Fig. 8) — qui a bien le même caractère que celle qu'il m'avait donnée dans la 27^e séance (Fig. 5).

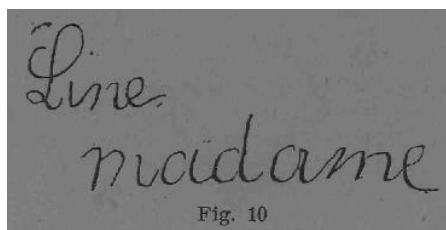


Fig. 10

Fig. 10

Je la fais encore écrire quand elle est ramenée à la personnalité de Line, âgée de 12 ans; elle va alors à l'école et fait des barres (Fig. 9). A 16 ans, elle va encore à l'école et écrit très bien (Fig. 10) ; son écriture est alors beaucoup plus

correcte que quand elle avait 24 ans (Fig. 4, 27^e séance) et n'avait plus l'occasion d'écrire.

30^e séance. — 9 janvier 1905.

Dans cette séance, j'ai étudié les localisations cérébrales et suis arrivé à peu près aux mêmes résultats que ceux que j'ai communiqués dans un article des Annales des Sciences Psychiques (n° 3, année 1899, p. 129). J'ai déterminé notoirement, d'une façon très nette, l'extase religieuse.

J'ai ensuite appris à Mayo à reconnaître, par l'insensibilité cutanée, quand elle était sous l'influence d'une suggestion et à faire disparaître cette suggestion. Enfin, je lui ai montré comment elle pouvait s'endormir et se réveiller elle-même à l'aide des points hypnogènes.

En 1906, je suis retourné à Aix et j'ai eu de nouvelles séances avec Mlle Mayo. Il en a fallu plusieurs pour rétablir sa sensibilité, mais quand le sommeil magnétique a pu se rétablir facilement, nous avons pu constater qu'elle passait exactement par les mêmes existences que l'année précédente.

CAS N° 7

Madame Roger, 1905.

Madame Roger, 39 ans, est endormie par M. Bouvier en présence du colonel de Rochas. M. Bouvier fils, enregistre les demandes et les réponses.

On commence par déterminer la régression de la mémoire dans la vie actuelle (Cette séance a été particulièrement impressionnante par la mimique du sujet quand il était Philibert et manifestait sa terreur.) par des passes longitudinales accompagnées de suggestions.

Les abréviations D. — R. — Q. F. V., signifient Demande, Réponse, Que faites-vous.

D. — Vous n'avez que 35 ans. Que faites-vous ?

R. — Je travaille sur la soie. Je suis dans l'ennui.

D. — 30 ans. Q. F. V. ?

R. — Je travaille sur la soie.

D. — 20 ans. Q. F. V. ?

R. — Suis avec mes parents; je fréquente un jeune homme, je crois que je vais me marier, mais je n'y tiens pas beaucoup; c'est ma mère qui y tient, mais pas moi.

D. — Comment s'appelle votre futur ?

R. — André.

D. — Il vous plaît ?

R. — Comme ça.

D. — Que fait-il ?

R. — Il est garçon de peine chez un horloger.

D. — « de M. de Rochas ». Connaissez-vous M. Bouvier, à Lyon ?

R. — Non.

D. — de M. de Rochas. — Il est pourtant très connu à Lyon, c'est un très bon magnétiseur.

R. — Je ne le connais pas.

D. — de M. Bouvier. — 12 ans. Q. F. V ?

R. — Je fais la soupe.

D. — Déjà ? Si jeune vous faites la soupe ?

R. — Oui. Je travaille, je fais les commissions.

D. — Où habitez-vous ?

R. — Montée du Belvédère, 4, Clos Bissardon, avec mon père et ma mère.

D. — Etes-vous heureuse ?

R. — On me gronde souvent.

D. — Vous allez à l'école ? à quel endroit ?

R. — A l'école des demoiselles. Mademoiselle Rose et Mademoiselle Agathe.

D. — Ce ne sont pas des religieuses, mais on vous apprend vos prières.

R. — Oui.

D. — 6 ans. Q.F.V. ?

R. — Je fais l'école.

D. — Vous faites l'école ? à qui ? aux autres ? Vous êtes donc bien savante ?

R. — Oui, parce que je suis avec ma tante qui fait l'école.

Le Colonel de Rochas. — Vois-tu ton corps ?

R. — Oui dans une cour.

D. — 2 ans. Q.F.V. ?

Le sujet cherche quelque chose à terre et pleure en réclamant sa poupée. Le Colonel lui donne son mouchoir en lui disant que c'est sa poupée et de ne plus pleurer, le sujet roule le mouchoir dans ses mains en disant : « pupée ».

D. — 6 mois Q.F.V. ?

Elle pleure. A 3 mois le sujet fait semblant de téter, à un mois il est calme, à la naissance il geint, dans le sein de la mère il se recroqueville et met les poings sur les yeux.

M. Bouvier le fait rétrograder dans le temps et le ramène à 8 mois 7-6-5-4-3, il se redresse, tout mouvement cesse; 2 mois, un mois, quelques jours, moment de

la conception, mouvements de gêne. — A l'état d'esprit.

D. — Q. F. V. dans l'espace ?

R. — Je voyage.

D. — Quelle forme avez-vous ?

R. — Une forme de jeune fille.

D. — Voyez-vous quelque chose autour de vous ?

R. — J'ai des compagnes, je les vois rieuses.

D. — Ont-elles leurs formes corporelles ?

R. — Il y en a parfois qui semblent élevées... au-dessus de moi, elles ont l'air plus heureuses que moi.

D. — Y a-t-il longtemps que vous êtes dans cette situation ?

R. — Oh oui assez longtemps.

D. — Qu'êtes-vous ?

R. — Je suis demoiselle.

D. — Vous avez vécu sur la terre ?

R. — Oui, on m'a raconté que j'ai quitté mon corps.

D. — Quel âge avez-vous comme jeune fille ?

R. — 19 ans et quelques mois.

D. — Reprenez votre corps, vous n'avez que 19 ans seulement.

Le sujet paraît souffrir et se plaint, il a la respiration difficile.

D. — Vous savez que vous êtes malade, y a-t-il longtemps ?

R. — Trois ans.

D. — Vous n'avez que 18 ans; voyez, l'avenir vous sourit.

R. — Non, je suis malade.

D. — Comment vous appelez-vous ?

R. — Madeleine.

D. — 16 ans. Q. F. V. ?

R. — Je suis pas contente, il me semble que je ne dois pas vivre longtemps.

D. — Vous vous appelez Madeleine, mais votre autre nom ?

R. — Madeleine Beaulieu.

D. — En quelle année sommes nous ?

R. — 1724.

D. — Que fait votre famille ?

R. — Elle voyage.

D. — Pour son plaisir ou pour faire du commerce ?

R. — Pour ses plaisirs.

D. — Et vous, Q.F.V. ?

R. — Je voyage parfois avec ma famille, mais je reste parfois avec mes bons parents.

D. — Où restent-ils vos bons parents ?

R. — A Montpellier.

D. — Quelle rue ?

R. — Rue Saint-Hylaïre.

D. — Y-a-t-il un numéro à la maison ou des arbres devant... enfin quelque chose qui puisse nous la faire reconnaître ?

R. — Il y a des arbres devant.

D. — Que faites-vous ?

R. — J'apprends à broder et à chanter.

D. — Vous souvenez-vous de votre jeunesse ?

R. — Non pas très bien...A ce moment le sujet a l'air de chercher et dit qu'il veut travailler.

D. — 10 ans Q.F.V. ?

R. — Je joue avec mes compagnes.

D. — A quels jeux jouez-vous ?

R. — Au ballon, au cerceau, mais il ne faudrait pas abîmer le jardin.

D. — Vous êtes dans un jardin, est-il à vous ?

R. — Non, il est à mes bons parents.

D. — Comment s'appellent-ils ?

R. — Beaulieu. Ils sont bien âgés; grand mère est toute blanche, ils sont malades.

D. — Que font votre père et votre mère ?

R. — Ils voyagent dans les grandes villes.

D. — Ils sont dans le commerce ?

R. — Ils font un peu de commerce, mais ils voyagent plutôt pour leur divertissement.

D. — Avez-vous des idées religieuses ?

R. — Oh oui.

D. — A quelle religion appartenez-vous ? Mahométane ? Protestante ?

R. — Non, je suis catholique.

D. — Vous connaissez votre prière ?

R. — Oui.

D. — Quelle prière connaissez-vous ?

R. — Le Credo.

D. — 6 ans Q.F.V. ?

R. — Je joue.

Le sujet fait mine de lancer quelque chose et demande qu'on lui jette son ballon, il s'impatiente et se met en colère. A trois ans, il demande des bonbons et répète rageusement : des bonbons ! des bonbons ! A un an, il démolit tout et fait montre d'un très mauvais caractère. Pleure à six mois; à deux mois, un mois, fait mine de téter. Dans le sein de sa mère il prend de nouveau la position du fœtus; quitte la position à deux mois; à un mois il se détend — quinze jours — le voici dans l'espace.

D. — Q. F. y. dans l'espace ?

R. — Je vois tout noir, je suis malheureux.

Le sujet se crispe.

D. — Qu'avez-vous ?

R. — Pourquoi me le demandez-vous, c'est lui qui me fait souffrir.

D. — Qui lui ?

R. — Ce malheureux qui est là... je l'ai... non... non... Le sujet paraît prêt à se confesser, mais s'arrête de peur d'en dire plus qu'il ne faut pour sa sécurité.

D. — Quel est votre nom.

R. — Je ne suis pas disposé à vous être agréable.

D. — Si ce malheureux vous fait souffrir, c'est peut-être que vous avez cherché à lui faire du mal ?

R. — Je sais que je n'étais pas bon; ça, je le sais.

D. — Vous lui avez pris sa femme ?

R. — Le sujet fait un mouvement de contrariété. Si je l'aimais cette femme ? Et après tout, qu'est-ce que ça peut vous faire ?

D. — Vous reprenez votre ancien corps. Quel âge avez-vous ?

R. — 48 ans.

D. — Qui règne en France actuellement ?

R. — Louis XIV.

D. -- Vous n'avez que 35 ans. Q. F. V. ?

R. — Suis mal à mon aise ici, je veux qu'on me laisse tranquille.

D. du Colonel. — Qu'est-ce que tu veux dire en gesticulant ainsi ?

R. — Je ramasse mon fer.

D. — Tu es ouvrier ?

R. — Oui.

D. — Tu fais la cour à la femme d'un de tes amis?

R. — Ça, c'est mes affaires.

D. — Tu as toujours du travail.

R. — Oui.

D. — Comment t'appelles-tu ?

Ne veut pas répondre; puis il dit : Philibert.

A ce moment, on veut le vieillir, mais il déclare ne pas vouloir vieillir.

D. — 40 ans. Q. F. V. ?

R. — Je cherche à me venger de quelqu'un qui m'a fait du mal; il a cherché à me faire de la peine. Je veux me débarrasser de lui.

A 41 ans, il ne veut pas parler.

D. — Je suis ton ami, dis-moi ce que tu as et ce que tu veux faire, je t'aiderai.

R. — Je vais le prendre dans un guet-apens, mais comme il faut.

D. — 41 ans $\frac{1}{2}$. Q. F. V. ?

R. — J'arriverai à être le maître et après je serai heureux.

D. — 41 ans et sept mois. Q. F. V. ?

Le sujet mime la scène d'un crime, il souffre,

D. — 42 ans, Q. F. V. ?

R. — Je suis vu... je suis pris...

D. — 42 ans et un mois ?

R. — Je souffre... la prison...

D. — Tu as tué un de tes amis ?

R. — Oui, il est mort, je l'ai pris dans un guet-apens. Il fait mine de tuer quelqu'un.

D. — Tu l'as tué pour avoir sa femme.

R. — Parce qu'elle me plaisait.

D. — Et que dit-elle ?

R. — Elle souffre et pleure, mais ça ne me fait rien.

D. — 45 ans, Q. F. V. ?

R. — C'est vraiment triste, je me vois cerné.

D. — Par quoi ?

R. — Par mes fautes, par l'accusation qui va peser. Je cherche à me dérober,

mais je serai certainement pris. Je suis malheureux. C'est fini...

D. — Où es-tu ?

R. — Je souffre... je le vois... Il est là... je le vois là... et pourtant... il est mort... laissez-moi, je ne veux pas le voir.

D. — Mais non, il n'est pas là; du reste s'il est mort il ne peut pas être là ?

R. — Je dois me faire l'idée qu'il est ici... mais il est mort.

D. — Que te veut-il ?

R. — Il a lutté... il m'a aperçu... à mon approche...

D. — Il te craignait donc ?

R. — Ah ! ça, je ne sais pas, mais je lui avais rien dit, il a cherché à se garer... mais... j'ai réussi... il n'existe plus, mais je le vois.

D. — 46 ans. Q. F. V. ?

R. — Je souffre... je croyais être heureux, mais je suis plus malheureux qu'avant, je brûle, je souffre, il me semble que c'est une plaie...

D. — Comment as-tu tué celui à qui tu en voulais ? C'est par le dos ?

R. — De part en part... il fallait pas le manquer...

D. — 47 ans ?

R. — Ah ! je vais bientôt mourir.

D. — Est-ce que tu es malade ?

R. — Je suis perdu... on m'emmène...

D. — Où ?

R. — Assez... assez... assez... assez... c'est inutile, assez...

D. — 47 ans ½ ?

R. — Je souffre. Il faut mourir... Il pleure.

D. — Veux-tu la confession ?

R. — Non, je n'en veux pas parce que j'aurais trop le remords gros, je ne saurai obtenir le pardon... non... ça, je sais que je ne peux pas l'obtenir... on va me faire mourir.

D. — De quelle façon ?

R. — Ah ! non...

D. — 48 ans., 48 ans et 2 mois... 48 ans 1/2...

Il se porte les mains au cou et sur les yeux.

D. — Qu'as-tu ?

R. — Je suis mal, je souffre... la potence...

Il respire difficilement.

Esprit. — Il ne croit pas en Dieu, n'a pas voulu se confesser parce que ce n'est pas la peine.

D. — Comment es-tu ?

R. — Oh ! je souffre... Cette femme, si je pouvais la ravoir !

D. — C'est elle qui est cause que tu as été pendu.

R. — Mais je ne la vois pas...

D. — Et lui, celui que tu as tué, le vois-tu ?

R. — Ah non, je ne veux pas le voir... je ne le veux pas, je ne le veux pas.

D. — Continuons notre marche en avant, voilà que vous vous rapprochez de deux jeunes qui vont s'unir et vous allez rentrer dans cette nouvelle famille.

R. — On m'a dit que je serai plus heureux.

D. — Qui, on ?

R. — Un être qui est là, il m'a dit : fais comme je vais te dire, arrive, par ton désir de faire le bien à racheter ta vie passée.

Conception. — Deux mois dans le sein de la mère, 3 mois, 4, 5, 6, 7, 9 mois; la naissance, 1 jour, 3 mois; 6 mois, 2 ans, 6 ans, 10 ans, 15 ans. Il repasse par ce que nous avons déjà vu. A ce moment, pour voir ce qui peut rester dans la nouvelle vie de l'ancienne, on lui demande si elle a vu des assassinats ou des pendaisons.

R. — Je n'aime pas voir le sang.

A 18 ans, malade... Progressivement on la ramène à l'état actuel en repassant par où nous l'avons vu passer pour régresser.

CAS N° 8

Mme J. — 1905

Observation et rédaction de M. Bouvier.

M. le colonel de Rochas m'ayant donné connaissance de ses expériences sur la régression de la mémoire, je voulus, de mon côté, me rendre compte si avec différents sujets il me serait possible de contrôler le phénomène, et j'eus bientôt entière satisfaction aussi bien avec les uns qu'avec les autres; toutefois j'ai plus particulièrement expérimenté avec un jeune sujet (Mme J..., née dans une petite ville de l'Isère, en 1878, de parents bien portants, fut élevée par sa famille, et fit ses études pour le brevet de l'enseignement secondaire; elle est mariée à un militaire et mère d'une fillette de quatre ans. Santé plutôt délicate.

Son père, né à Briançon, quitta définitivement cette ville vers l'âge de quatorze ans pour continuer ailleurs, comme boursier, ses études.

Plus tard, professeur de mathématiques, il se maria avec une jeune fille de Barcelonnette; de leur union est née le sujet, objet de cette étude, et une autre

jeune fille plus jeûne de quelques années.

Sa mère n'a jamais habité Briançon; d'autre part son mari n'a jamais tenu garnison dans cette ville ni dans les environs.

Il n'y a aucun nom parmi leurs ascendants se rapprochant de ceux donnés par le sujet au cours des vies décrites et passées dans ces milieux.

Mme J..., bien que poussée par son père vers les mathématiques a plutôt un faible pour les lettres et les arts, mais a horreur de l'histoire.), qui se fait un véritable plaisir de me servir pour ce genre, d'études, où je pus constater que, malgré l'interversion de mes questions, à chacune de mes demandes il reste toujours la personnalité du moment sans jamais d'erreur dans ses réponses. J'ai pu l'interroger différentes fois, à plusieurs jours et même plusieurs semaines de distance, sur les détails d'une vie; ses réponses n'ont jamais été en contradiction. Bien mieux, dans certains cas, il relevait des détails qui m'échappaient, et il revivait ainsi le moment précis de l'existence que je lui faisais parcourir en arrière, c'est-à-dire en remontant le cours des siècles passés. (Pour qu'il n'y ait aucune surprise de la part de mes lecteurs en constatant de nombreux anachronismes à travers cette étude, je dois faire remarquer que, me plaçant en observateur impartial, désireux de servir la science et la philosophie, j'aurai garde de retrancher ou modifier une phrase parmi les réponses du sujet objet de mes observations. Agir autrement serait anti-scientifique au premier chef, en même temps que suspect aux yeux de la vérité. — B.)

Lorsque je le faisais retourner à l'état d'enfance, à 2 ans par exemple, la parole devenait plus difficile; à un an il ne parlait pas ou peu. Puis, plus jeune, il faisait semblant de téter ou gémissait. Alors je le faisais revenir en avant, et au lieu de revivre je lui faisais revoir son passé : là il me donnait des détails avec plus de facilité.

Arrivé au moment de la naissance, je le faisais rentrer dans le sein de sa mère. Aussitôt il se repliait sur lui-même, les bras au corps, les poings sur les yeux jusqu'à l'âge de cinq mois, puis une légère détente se produisait jusqu'au quatrième mois; à trois mois jusqu'au moment de la conception, le corps se renversait en arrière, les membres détendus dans une inertie complète.

Avant la conception, au moment où l'esprit est encore dans l'espace, il fait des efforts pour se soustraire à la force invincible qui semble l'attirer; puis, remontant toujours dans le temps, il répond sur ce qu'il fait, quel est son mode d'existence jusqu'à ce que de nouveau il reprenne le corps qu'il a précédemment quitté pour rentrer dans une autre vie; mais, chose curieuse, chaque fois que je le fais pénétrer dans le sein de sa mère, il passe par la même phase, caractérisée par la même attitude.

Je dois dire que, pour faciliter le phénomène, je magnétise constamment le sujet pendant la durée de l'expérience, m'arrêtant seulement pour recueillir et recommençant à chaque demande.

Lorsque je veux le ramener à son point de départ, je lui fais parcourir le même chemin en sens inverse, ou bien je me contente de lui dire de revenir à son état normal, c'est-à-dire dans la vie présente au moment où nous sommes; mais dans

ce cas il lui semble rêver et sortir d'un cauchemar, de sorte qu'il me faut ensuite lui dégager la tête pour faire cesser le trouble entré dans son cerveau par ce retour trop brusque.

Chaque fois que le sujet passe par une vie différente, la physionomie devient en rapport avec la personnalité. Comme homme, la parole, le ton, les allures, diffèrent sensiblement avec le ton et les gestes de la femme; de même lorsqu'il passe par la phase de l'enfance.

Ces explications sont préalablement données pour éviter les répétitions au cours des différentes vies étudiées.

Je passerai par-dessus l'existence actuelle, qui ne saurait avoir d'autre valeur que le souvenir que chacun peut conserver depuis sa naissance, suivant les rapports que nous avons avec les personnes qui nous entourent et qui nous racontent les faits avec plus ou moins de détails ou de précision.

Le sujet endormi, je lui fais franchir les étapes de cette vie avec rapidité, puis je le fais passer par le sein de sa mère comme je l'explique plus haut, et enfin je l'amène à l'état d'esprit.

Prenant la vie actuelle comme point de départ, je l'interroge comme suit sur sa Deuxième Vie.

Deuxième vie. — Marguerite Duchesne

A l'état d'esprit qui précède sa vie actuelle, elle se rend compte de sa situation.

D. Que faites-vous comme esprit ? — R. Je me promène tout le temps, je vois mes parents et amis, qui eux ne me voient pas, je voudrais bien voir aussi Louis, mon fiancé, qui est parti avant moi, mais je ne le trouve pas.

D. Revoyez votre corps. — R. Je vois mon corps de demoiselle dans un cimetière, à Briançon.

D. Revoyez-vous au moment de la mort. — R. Je me vois la même figure.

D. Vous quittez votre corps (le sujet tousse beaucoup et passe par la phase de la mort, le corps renversé en arrière, devenant froid).

D. Vous vivez matériellement ; quel âge avez-vous ?

— R. 25 ans.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. 1860.

D. Comment vous appelez-vous ? — R. Marguerite Duchesne.

D. En quelle année êtes-vous née ? — R. 1835.

D. Comment s'appel votre père ? — R. Louis Duchesne.

D. Que fait-il ? — R. Il tient un commerce d'épicerie, rue de la Caserne (Il résulte de renseignements que j'ai pris à Briançon, à la Mairie et de deux vieillards (l'un de 75 ans, l'autre de 85 ans) habitant la Rue de la Caserne qu'il n'y

a jamais eu d'épicier s'appelant Duchesne dans cette rue. A part cela, les descriptions des lieux sont très exactes. — A. R.) (le sujet tousse et se plaint de la poitrine et du cœur).

D. Qu'est-ce qui vous fatigue ? — R. Je suis bien malade, on dit que je m'en vais de la poitrine; pour moi, c'est le chagrin.

D. Vous avez donc du chagrin, quelle en est la cause ?

— R. C'est que j'aimais un jeune soldat qui est mort. D. Comment s'appelait-il ? — R. Louis-Jules Martin. Ah ! mon pauvre Louis.

D. Où était-il soldat ? — R. A Briançon.

D. Est-ce qu'il était de Briançon ? — R. Non, il était Marseillais.

D. Vous n'avez plus que 20 ans. Que faites-vous ? - R. Je pense à Louis Martin.

D. 18 ans. Q.F.V. ? — R. J'aide mes parents dans leur commerce d'épicerie.

D. 15 ans. Q.F.V. ? — R. Je viens de quitter la classe des dames Trinitaires que j'aime beaucoup.

D. Dans quelle rue est située cette école ? — R. Dans la rue de la Gargouille (Il y a bien eu, à Briançon, une pension de petites filles tenue par les dames trinitaires dans la rue de la Gargouille. — A. R.)

D. 14 ans. Q.F.V. ? — R. Je vais en classe.

D. Qu'apprenez-vous en classe ? — R. A lire, à écrire, les fractions, le style, la géographie.

D. Et la géométrie, sans doute ? — R. La géométrie... ces lignes que les grandes ont sur leurs cahiers...; je n'aime pas ça.

D. 12 ans. Q.F.V. ? — R. Je viens de faire ma première communion, je suis bien contente, j'aurais voulu mourir ce jour-là pour aller droit au ciel.

D. 8 ans. Q. F. V. ? — Je vais à l'asile, chez les religieuses, rue de la Gargouille.

D. 5 ans. Q.F.V. ? — R.. Je vais à l'asile, on me donne des images et la croix : tous les dimanches on me met des rubans, maman me donne des sous que je mets dans ma tirelire... petite grenouille.

D. 2 ans. — A Je ne veux pas aller chez la sœur.

D. Et pourquoi ? — R. On m'a mis mon tablier sur la tête parce que zai dit à une petite qu'elle était une bugne et pis que ze li ai fait les cornes, et pis on dit que le diable va me prendre.

D. 1 an. Q. F. V. ? — R. Je suis sur les genoux de maman qui me dit : « Fais dodo ma petite pouponnette. »

(A partir de cette époque, le sujet ne pouvant répondre, M. Bouvier lui fait revoir au lieu de revivre son passé, et il répond comme quelqu'un de parfaitement conscient, ce qui se passe dans son enfance.)

D. 6 mois. Q.F.V. ? — R. Je suis encore bien malade, je viens d'avoir les convulsions.

D. Qu'est-ce que c'est les convulsions ? — R. On dit que je suis toute tordue.

M. Bouvier la fait vieillir de quelques mois et lui dit : « Vous venez d'avoir les convulsions. » — R. Qu'est-ce que c'est que ça ? M. Bouvier le lui explique et la ramène à 7 mois.

D. Q.F.V. ? — R. On me met dans l'eau pour me guérir, on dit que je suis bien nerveuse.

D. 4 mois. Q.F.V. ? — R. Fais rien, suis couchée (le sujet parle difficilement).

D. 2 mois. Q.F.V. ? — R. On m'écrase, je ne sais pas ce qu'on me met dessus.

D. 1 mois. Q.F.V. — Ne répond pas, fait semblant de téter.

D. Vous venez de naître. — R. C'est pas bien drôle, on me met dans l'eau, je suis toute sale.

D. Vous êtes encore dans le sein de votre mère. — R. C'est bien noir. (Le sujet prend la position du fœtus dans le sein de la mère, les poings sur les yeux, entièrement replié sur lui-même. La même position est conservée seulement pendant les cinq derniers mois de la gestation; à partir de ce moment une détente se produit, le sujet devient inerte, les bras tombent; le corps, renversé en arrière sur le fauteuil qu'il occupe, paraît sans vie.)

Troisième vie. — Jules Robert

D. Vous êtes à l'état d'esprit. Q.F.V. ? — R. Je m'ennuie, je souffre, je ne suis pas très bien.

D. Vous rendez-vous compte de l'état dans lequel vous êtes ? — R. Je ne sais pas trop, je me sens plus leste.

D. Pourtant vous comprenez que vous n'avez plus votre corps matériel. — R. Oui, mais je souffre quand même.

D. Retournez en arrière, voyez votre corps. — R. Je vois mon corps.

D. Qu'est-ce que vous êtes ? — R. Je suis un homme.

D. Reprenez votre corps (le sujet tousse énormément).

D. Qu'est-ce que vous avez ? — R. Je suis bien malade. Quand pourrais-je mourir; sale existence; c'est pas malheureux que je meure.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. En 1780.

D. Quel âge avez-vous ? — R. 42 ans,

D. Vous n'avez plus que 38 ans. Où êtes-vous ? — R. A Milan.

D. Chez qui ? — R. Chez Paoli.

D. Qu'est-ce que c'est que Paoli ? — R. C'est mon patron.

D. Et que faites-vous ? — R. Quel dur métier, je taille du marbre, mais je ne

suis pas adroit, je ne fais que dégrossir, je fais les rognures, j'arrondis les angles.

D. Et votre patron, que fait-il ? — R. Oh ! mais il travaille bien, lui; il fait de belles choses; seulement c'est une brute, c'est une rosse, il me flanque des taloches, il ne fait que boire et dit que je suis saoul.

D. Est-ce que vous gagnez beaucoup ? — R. Oh ! 20 sous par jour, une misère quoi ! je ne peux pas vivre; pour pouvoir payer le mastroquet, je mange de la polenta. Le patron, lui, gagne beaucoup d'argent. Il en a des pièces d'or.

D. Vous avez 35 ans. Que faites-vous ? — R. Je lime la pierre pour le patron Paoli.

D. Que fait-il de joli, votre patron ? — R. Il fait de la sculpture.

D. Quel genre ? — R. Des reproductions.

D. Pourriez-vous nous citer quelques-unes de ses œuvres ? — R. Oh ! moi je ne m'y connais pas beaucoup, je ne sais pas le nom : il a fait un homme qui terrasse un taureau, puis un autre qui écrase un serpent. Il a fait aussi une reproduction de la Vierge à la chaise.

D. Où est-elle en ce moment, cette reproduction ? — R. Je crois qu'elle est au Vatican.

D. N'y a-t-il pas de ses monuments dans d'autres endroits ? — R. Oui, à Rome et dans d'autres villes.

D. 30 ans — Où êtes-vous ? — R. Dans une sale rue.

D. Q. F. V. ? — R. Je travaille.

D. 28 ans. — Oh ! il faudra que je parte d'ici.

D. Où êtes-vous ? — R. A Briançon.

D. Où voulez-vous aller ? — R. A Milan, j'ai mon ami Piétri qui me donne ce conseil, mais je ne sais pas ce que je dois faire.

D. 25 ans. Où êtes-vous ? — R. A Briançon, dans une épicerie, je porte des colis.

D. Vous n'avez plus que 21 ans. Vous devez être soldat ? — R. J'ai passé au conseil, on m'a reconnu trop faible.

D. 20 ans. — J'ai fait une bêtise de m'en aller de chez mon père.

D. Q. F. V. ? — R. Je suis dans une épicerie, je décloue des caisses... mille métiers, 36 misères.

D. 19 ans. Q. F. V. ? — R. Je porte des journaux.

D. Quels journaux ? — R. La Durance. (Inutile de faire remarquer qu'au XVIIIe siècle, il n'y avait ni conseil de révision, ni porteurs de journaux, mais il est bon de savoir que La Durance est le titre d'un journal actuel des Hautes-Alpes. — A. R.)

D. Que disent-ils, ces journaux ? — R. Je ne sais pas, je ne sais pas lire, mais on dit que les Autrichiens vont venir.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. 1757.

D. 18 ans. Q. F. V. ? — R. Je fais le cordonnier, mais je trouve que c'est trop dur.

D. 17 ans. Q. F. V. ? — R. J'apprends le métier de cordonnier, mais je suis maladroit et je me tape sur les doigts.

D. 16 ans. Où êtes-vous ? — R. Je suis chez mon père, mais je veux m'en aller de cette boîte parce qu'il me faut trop travailler.

D. Où habite-t-il, votre père ? — R. A Saint-Pierre, près Briançon.

D. Que fait-il ? — R. Il est cultivateur en fermage.

D. Comment s'appelle le propriétaire ? — R. Il s'appelle Barnéoud, c'est un gros goujat.

D. Quelles cultures faites-vous ? — R. Des pommes de terre, de l'osier. (Le sujet tousse un peu; on lui en fait la remarque, ce à quoi il répond : « Pourtant, je suis encore bien solide. »)

D. 12 ans. Q. F. V. ? — R. J'aide mon père, mais je m'éreinte.

D. Vous n'allez donc pas à l'école ? — R. J'y vais un peu l'hiver, mais je m'en moque pas mal.

D. 11 ans. Q. F. V. ? — Je vais faire ma première communion.

D. Alors vous allez au catéchisme ? — R. Oui

D. Comment s'appelle le curé qui vous l'apprend ? — R. Le père Antoine.

D. Le connaissez-vous bien, votre catéchisme ? — R. Oui.

D. Alors qu'est-ce que Dieu — R. Dieu est un être infiniment bon, aimable, qu'il faut aimer et adorer par-dessus toutes choses.

D. 10 ans. Q. F. V. ? — R. Il fait froid.

D. Vous n'êtes donc pas bien habillé ? — Je suis en colère, je n'ai pas de culottes, ma mère m'habille avec ses vieilles jupes, aussi les petits se moquent de moi. Quand je ferai ma première communion on me donnera de beaux habits, j'aurai des culottes.

D. Comment vous chauffez-vous ? — R. Je vais dans l'écurie auprès des vaches et des brebis.

D. Vous n'avez que des vaches et des brebis ? — R. Nous avons aussi des cochons d'Inde, des poules.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. Oh ! ça je m'en occupe pas. On dit que c'est en 1748.

D. 6 ans. Vous vous amusez, à cet âge ? — R. On me laisse pas amuser trop.

D. Que faites-vous donc ? — R. Je défais des machins (ce disant, il fait le mouvement de dévider quelque chose en tournant ses mains l'une autour de l'autre).

D. Qu'est-ce que c'est ces machins ? — R. Des machins ronds où il y a des bêtes dedans, ça sent mauvais.

D. En ce cas ce sont des fromages !... (le sujet éclate de rire, se frappant sur les genoux et tapant des pieds, pris d'une gaîté folle). — R. Il faut croire que vous avez de la pègue aux yeux; c'est des choses pour faire de belles robes aux dames.

D. Ce sont des cocons, alors ? — R. Oui. Des fromages, ah ! ben, vous n'êtes pas dégourdi (il continue à rire de plus belle).

D. En ce cas vous avez des mûriers ? — R. Oui, il y a des feuilles à Saint-Pierre.

D. 5 ans. Q. F. V. ? (Le sujet fait le mouvement de dévider.) — R. Je sais pas faire ça, ça m'agace, faut aller trop vite.

D. 2 ans. — Ze m'amuse avec papa.

D. 1 an. Q. F. V. ? — R. Suis malade.

D. 6 mois. Q. F. V. ? — R. J'ai mal au ventre (il gémit).

D. Vous venez de naître. (Le sujet se renverse en arrière.)

D. Vous êtes dans le sein de votre mère. — Mêmes remarques qu'à la précédente vie.

D. Vous êtes au moment de la conception. — Le sujet paraît souffrir.

Quatrième vie. — Jenny Ludovic

A l'état d'esprit. — D. Vous êtes à l'état d'esprit. — R. Qu'est-ce qu'un esprit ? — R. C'est vous dans l'état où vous êtes, c'est-à-dire sans votre corps matériel (le sujet n'a pas l'air de comprendre).

D. Qu'est-ce que vous êtes, homme ou femme ? — R. Je suis une femme... mais pourquoi que je ne vois pas mes enfants ni mes amis... que m'est-il arrivé. — D. Eh bien ! vous avez tout simplement quitté votre corps matériel en passant par ce qu'on appelle la mort. Est-ce qu'on ne vous a jamais parlé de votre âme quand vous étiez petite ? (Le sujet ne répond pas à ces questions, paraît troublé.)

D. Quel âge avez-vous ? — R. 30 ans.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. 1702.

D. Comment vous appelez-vous ? — R. Jenny Ludovic.

D. Avez-vous des enfants ? — R. J'en ai deux : le petit Auguste, 7 ans, et Jean, qui vient de naître.

D. Les voyez-vous ? — R. Non.

D. 28 ans. Q. F. V. ? — R. Je suis malade.

D. Où souffrez-vous ? — R. J'ai bien mal à la tête.

D. 25 ans. Comment s'appelle votre mari ? — R. Ludovic, Auguste.

D. Où habitez-vous ? — R. A Plouermel.

D. Que fait votre mari ? — R. Il est bûcheron.

D. Et vous ? — R. Je soigne les petits.

D. 23 ans, Q. F. V. ? — R. Je vois mon petit Auguste; oh ! le joli petit ! mais vous me causerez un autre moment, je suis trop malade.

D. 16 ans. Où êtes-vous ? — Je suis avec l'oncle Marietti.

D. N'avez-vous pas des parents ? — R. Non, je suis orpheline.

D. Avez-vous été à l'école ? — R. Non, je ne sais pas lire, mais l'oncle m'a appris à signer, car il est savant, lui.

D. Que fait-il, votre oncle ? — R. Il est chez un apothicaire.

D. Vous n'avez donc que votre oncle pour famille ?

— R. (Confidentiellement.) Je crois bien que c'est mon père, mais il ne faut pas le dire. Il ne faut pas l'interroger sur mon père; quand on en parle il a les larmes aux yeux; il est plein de tendresse pour moi. Je n'ai pas connu ma mère; je crois que mon oncle n'a pas été sage, mais je ne veux pas le juger, car il est très bon pour moi.

D. Est-ce que votre oncle est votre seule affection ?

— Je connais Ludovic qui est veuf, et nous attendons quelque temps pour nous marier, il est si gentil et si doux.

D. Alors il est libre et seul maintenant ? — R. Non, il a deux enfants de sa première femme, le petit Alain et la petite Yvonne.

D. Vous en aurez bien soin ? — R. Je dis oui, mais je n'ai pas envie de les garder, je les collerai à la grand-mère.

D. A votre mariage, votre oncle serait obligé de vous faire connaître votre vrai nom. — R. L'oncle ne veut pas qu'on lui parle de ça; il ne discute pas, il a dit qu'il donnerait son nom comme le mien à l'état civil.

D. 15 ans. Q. F. V. ? — Je suis chez mon oncle, je raccommode, je fais des blouses pour lui.

D. 12 ans. Où êtes-vous ? — R. Avec l'oncle, à Plouermel, au bord de l'eau.

D. Dans quel département est-ce ? — R. Qu'est-ce que c'est que ça ? Province vous voulez dire. C'est la Bretagne où il y a les meilleures gens du monde.

D. Que faites-vous — R. Je vais ramasser des fleurs pour faire des tisanes.

D. Vous connaissez donc les plantes ? — R. L'oncle m'a appris à les connaître, car il en ramasse pour l'apothicaire, l'Ours comme on y dit.

D. Mais quel est son nom ? — R. Joannès Yves, je crois.

D. Quelles sont les plantes que vous connaissez ? — R. L'œil de chat; la

plante céleste, ça a un autre nom, la bruyère, je crois; l'étoile du firmament, on la pile et on en fait sortir l'eau, c'est bon pour les douleurs; la patte d'araignée, plante jaune en guirlande, le miroir de l'âme, et bien d'autres...

D. 8 ans. Q. F. V. ? — R. Je suis avec l'oncle.

D. 5 ans. Q. F. V. ? — R. L'oncle me caresse, il me fait des couronnes de bruyères, il est bien gentil.

D. 2 ans. — Vous n'avez plus que 2 ans. — R. C'est l'oncle, puis c'est mon papa. Quand il vient quelqu'un, je dis oncle. Quand il est seul, il me pince les joues pour que je l'appelle papa.

D. — Et votre maman, où est-elle ? — R. J'en ai pas.

D. Vous venez de naître ? — R. Je vois une jeune femme, on dit que c'est maman; papa pleure, maman va mourir.

Cinquième vie. — Michel Berry

A l'état d'esprit. D. Que faites-vous ? — R. Ah ! ce sacré coup de lance me fait souffrir.

D. Y a-t-il longtemps que vous en souffrez ? — R. Il me semble qu'il y a des années.

D. Où avez-vous été frappé ? — R. Entre les côtes (la sujet porte la main du côté droit et semble souffrir).

D. Vous rendez-vous compte de l'état dans lequel vous êtes ? — R. Je souffre.

D. Comment souffrez-vous puisque vous n'avez plus votre corps matériel ? — R. Si, je l'ai, puisque je souffre.

D. Où avez-vous reçu ce coup de lance et en quelle année êtes-vous ? — R. A Marignan, nous sommes en 1515. Pauvre Berry, tu es foutu.

D. Avec qui étiez-vous ? — R. Avec François.

D. Qui François ? — R. Le Père, notre Seigneur et Maître, parbleu, le roi de France.

D. Puisque vous avez votre corps, quel âge avez-vous ? — R. Vingt-deux ans.

D. Comment vous appelez-vous ? — R. Michel Berry.

(M. Bouvier lui fait signer son nom. Avec beaucoup de difficulté, il cherche à se servir d'un crayon qu'il prend par la mauvaise extrémité, il le tient très maladroitement et finit par écrire Mistchel Berry, cour du roi de France.)

D. Contre qui combattez-vous ? — R. Contre ces cochons de Suisses; depuis trois jours et trois nuits nous combattons, je veux leur trouer la peau à tous. — Sortez-moi ce cheval.

D. Où est-il ce cheval ? — R. Sur moi, il m'écrase.

D. 21 ans. Q. F. V. ? — R. On se prépare à partir, nous allons vers Marignan, que je suis heureux !... François, tu pourras compter sur moi, je les transpercerai

tous. Ah ! les gredins.

D. Quel est donc votre métier ? — R. Rude métier... Quand pourrais-je coucher dans mon lit ?

D. Pourquoi n'y couchez-vous pas ? — Comment voulez-vous que j'y couche quand on est dans le Milanais.

D. Que faites-vous là ? — R. Nous marchons sur les Suisses.

D. Que pensez-vous du roi ? — R. Ah ! le brave François, c'est un bon cœur.

D. Comment, c'est un bon cœur de faire tuer tant de monde ? — R. Puisque c'est nécessaire.

D. Et si vous êtes tué, croyez-vous qu'il reste quelque chose de vous après la mort ? — R. Tout est fini, il n'y a rien après la mort.

D. Et en attendant que faites-vous ? , — R. On s'amuse, on rigole, on fait la noce avec les petites femmes.

D. 20 ans. Où êtes-vous ? — R. En route pour Amiens, les Anglais veulent encore qu'on leur donne une leçon.

D. Quelle année êtes-vous ? — R. 1513.

D. Quelle année êtes-vous né ? — R. 1493. Mais j'ai idée que je vais mourir jeune; d'après mon rêve, on m'en donne encore pour deux ans.

D. Quel rêve ? — R. Je venais d'avoir 20 ans. J'ai rêvé au printemps dernier que j'avais le côté en sang, percé d'un coup de lance, qu'un Suisse m'avait donné.

D. Vous y croyez donc aux rêves ? — R. Oh ! oui, tout ce que j'ai rêvé ne m'a jamais trompé; pour moi, ça se réalisera.

D. Eh ! bien voyez, vous êtes en 1515 dans le Milanais ? — R. Ah ! oui, nous avons traversé le Mont Genève, le Briançonnais.

D. La bataille s'engage. Vous rappelez-vous de votre rêve ? — R. Oui, mais le coup qui m'a percé je ne le recevrai pas.

D. Voyez un Suisse s'approche de vous. Prenez garde (le sujet semble concentrer son attention sur un point, et portant tout d'un coup la main à son côté s'écrie : Oh ! ce coup de lance... ce rêve... mais je ne veux pas mourir.)

D. Non, vous ne mourrez pas. — Vous n'avez plus que dix-neuf ans. Où êtes-vous ? — R. Je trouve que vous êtes rudement curieux.

D. Nous voulons des documents pour écrire l'histoire, voulez-vous nous en donner ? — R. Eh ! bien je rigole, avec ma petite Diane de Coucy.

D. Est-ce pour vous créer une famille, par amour, ou pour simple amusement ? — R. Il y a l'un et l'autre, mais ne parlons pas de famille.

D. Qu'est-ce que vous êtes ? — R. Je suis au service du roi.

D. Y a-t-il longtemps qu'il y a des mousquetaires ?

— R. J'en ai toujours vu; c'est Charles VI qui les a institués parce qu'il avait

peur de sa peau.

D. 18 ans ? — R. Je vais entrer dans la garde de monseigneur et maître, mais il faudra quitter Diane. D. Quelle Diane ? — R. Diane de Coucy. D. Est-elle jolie cette Diane ? — R. Oh ! c'est un amour, un menton rose... des petites dents... Comment pourrais-je faire pour entrer dans sa chambre.

D. Que voulez-vous faire dans sa chambre ? — R. Pour la voir !...

D. 17 ans. Q. F. V. ? — R. Suis éreinté, je m'amuse beaucoup, je suis au service de Coucy, je porte ses correspondances, je fais ses tablettes.

D. Où est-il de Coucy ? — R. Il habite Paris, mais il est à Blois... Je vais retourner à Versailles.

D. 16 ans. On n'aime pas encore à cet âge ? — R. Qu'en savez-vous. On se trémousse avec Charlotte de Montmorency. Je pense beaucoup à elle...

D. Avez-vous l'intention de vous marier avec elle ? — R. Non, pas me marier, mais en faire ma dame.

D. Etes-vous seul à avoir ses faveurs ? — R. Oh ! je sais bien qu'elle fricotte avec François, mais je m'en moque pas mal.

D. 16 ans. Q. F. V. ? — R. Je m'éreinte dans ce tournoi de la petite cour.

D. Alors vous vous amusez ? — R. Un drôle d'amusement, s'allonger sur la planche (le sujet fait signe de s'escrimer)... Oh ! mes côtes...

D. 15 ans. — Q. F. V. ? — R. C'est bien gentil, mais j'aimerais mieux retourner chez la maman à Civry.

D. 14 ans. — Est-ce que vous allez à l'école ? — R. Je ne veux pas retourner au petit collège de la Sorbonne, leurs ritournelles ne rentreront jamais dans ma tête.

D. Qu'est-ce qu'on vous apprend, lire, écrire, calculer ? — R. Oh ! plus que ça, le langage poétique, musical, l'étude du langage.

D. 13 ans. — Q.F.V. ? — R. Je vais à Versailles à la cour (C'est seulement sous Louis XIII qu'un rendez-vous de chasse s'est construit à Versailles et ce n'est que sous Louis XIV que la cour s'installa dans le palais que le grand Roi avait fait construire.) en même temps qu'à la Sorbonne.

D. Que ferez-vous quand vous serez grand ? — R. On m'a dit que je serai dans l'armée du roi... En avant...

D. 12 ans. — Q. F. V. ? — R. Je suis à la cour comme page depuis l'âge de 10 ans.

D. Qu'y faites-vous ? — R. Je retrousse la robe aux dames, je leur donne le petit doigt pour les conduire à Sa Majesté (le sujet fait le geste, le poing fermé, le petit doigt tendu, le sourire sur les lèvres).

D. Et c'est tout ? — R. On baise leurs souliers, c'est pas à tout le monde qu'elles le permettent. Mais on dit que je suis si joli..., les yeux bleus..., les cheveux blonds; les dames me font des petits mimis. Quand je serai grand c'est

moi qui leur en ferai.

D. 10 ans. — Q. F. V. ? — R. Je suis page à la cour.

D. Qu'est-ce qu'on vous apprend ? — R. A manier l'épée.

D. Vous apprenez l'épée à 10 ans ? — R. Dès que l'on sait marcher... Enfin, vous m'embêtez, je suis malade; entre vous et Philippe j'en ai plein le dos.

D. Qu'est-ce que c'est que ce Philippe ? — R. Un suivant.

D. 9 ans. — R. Quand est-ce que j'irai à Versailles ?

D. Vous devez donc aller à Versailles ? — R. Papa me le dit.

D. Que fait-il votre papa ? — R. Il garde la maison de Montmorency à Civry. On lui a promis d'être suivant quand je serai à la Cour, mais il dit que je suis trop jeune et que je serai trop vite corrompu.

D. 7 ans. — R. Je suis avec maman.

D. Q. F. V. ? — R. Je lui aide à faire des petites choses pour mettre sur les manteaux de ceux qui sont à Versailles qui ont de beaux habits.

D. 4 ans. — Q. F. V. ? — R. Je ne fais rien du tout, suis avec papa et maman.

D. Vous êtes seul ? — R. Oui, je voudrais bien un frère pour m'amuser.

D. 2 ans. Je m'amuse. — 1 an. Je suis malade.

D. Où avez-vous mal. — R. A la tête.

D. 6 mois (le sujet fait semblant de téter).

D. Bans le sein de votre mère. — Mêmes observations que précédemment.

Continuant la série d'expériences sur la régression de la mémoire, je me trouvais, le 6 mars dernier, avec le docteur G., qui exprima le désir de vérifier certains points de la vie de Michel Berry. Il prit lui-même les notes suivantes que je donne dans l'ordre même où elles furent prises au fur et à mesure de mes questions.

Après être passé très rapidement sur les vies que nous connaissons déjà et arrivé au point qui intéressait le docteur, je pose la question :

D. Vous avez 20 ans, où êtes-vous ? — R. Je suis à la bataille de Guinegate, en Normandie-Picardie, sous les ordres du roi Louis-Charles le douzième qui réside à Versailles.

D. Vous avez 21 ans, quel est votre roi ? — R. Mon roi, c'est François, qui est alors le dauphin.

D. Où êtes-vous ? — R. Sur les grandes routes, en Italie, dans le Milanais, pour battre les Suisses.

(Il reconnaît le pays où il a fait un rêve il y a deux ans, lui disant qu'il devait mourir percé d'une lance. Il reconnaît le pays tel qu'il l'a vu en rêve, mais ne veut pas mourir.)

D. Croyez-vous à vos rêves ?

(Il y croit et plusieurs se sont réalisés. Tout jeune a rêvé qu'il était à la Cour. Il y est allé. Chaque fois que sa maîtresse l'a trompé, il l'a su en rêve. Sa maîtresse le trompe avec François, son compagnon d'armes, qui l'a fait mettre au service du roi. Sa maîtresse, c'est Diane de Coucy.)

D. Vous n'avez que 12 ans, que faites-vous ? — R. Je suis au service de Louis le douzième. (Il va partir à Versailles. Il habite au petit château des ducs d'Angoulême à Blois. Il suit la Cour à Blois, à 14 ans, en 1508. Il est avec de belles madame comme page. Il fait des révérences et des lectures.)

Nous parlons avec le docteur de Duguesclin. Berry répond : « Encore un qui est mort d'une drôle de façon. »

D. Vous avez 15 ans. — R. Laissez-moi dormir.

D. 15 ans et deux mois. — R. On passe les nuits éreintantes à chahuter.

D. 16 ans. (Il pense à sa petite Charlotte. Il lui veut bien des choses à sa petite Charlotte, ne veut pas se marier avec elle mais en faire sa dame.)

D. Vous avez 17 ans (Il est éreinté, mais faut bien s'amuser. Il est au service de Coucy, porte sa correspondance, lui fait ses tablettes. Le duc habite à Paris mais il est à Blois, il va retourner à Blois. Agnès et Diane sont ses amours. Agnès surtout c'est un amour parce qu'elle a petit menton rose. C'est une blonde aux yeux bleus. Ses yeux ressemblent aux miens. Elle... (Ici je passe l'expression sous silence).

D. Vous avez 18 ans. — R. Me voilà bientôt mousquetaire. (Il entrera au service dans l'armée du roi à 19 ans.)

D. Y a-t-il longtemps qu'il y a des mousquetaires ? — R. (Il a toujours vu les mousquetaires, c'est Charles VI qui les a institués parce qu'il avait peur à sa peau. Il veut entrer dans la garde d'honneur de son seigneur et maître.)

D. Où est la Cour ? — R. Tantôt à Blois, tantôt à Versailles.

D. Connaissez-vous Rambouillet, la Cour y va-t-elle ? — R. (Il ne connaît pas Rambouillet; la Cour y est allée, mais il y a longtemps.)

D. Vous avez 19 ans ? — R. Il faut quitter Diane, et il n'y a qu'elle pour faire passer les nuits ! C'est pas une femme, c'est un diable.

D. Vous avez 20 ans. — R. Sales Anglais !

Le faisant retourner de nouveau vers son enfance. A 5 ans la question lui est posée, que faites-vous ? — R. Je suis avec maman, je m'amuse.

D. Vous avez 2 ans. — R. Moi, je m'amuse.

D. Un an. R. Mouvement de succion des lèvres, il semble téter, puis ramené successivement à 6 mois, 2 mois, 1 mois, dans le sein de sa mère, il repasse comme précédemment par les phases déjà décrites pour venir à l'état d'esprit.)

Esprit. — Le sujet paraît souffrir.

D. Vous souffrez ? — R. Oui.

D. Reprenez votre ancien corps, quel âge avez-vous ? — R. 20 ans.

D. Y a-t-il longtemps que vous souffrez ? — R. Oui.

D. Etas-vous un homme ou une femme ? — R. Une jeune fille.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. 1302.

D. Comment vous appelez-vous ? — R. Mariette Martin.

D. Où êtes-vous ? — R. A Vannes comme institutrice chez la mère de Gaston.
— Ah ! s'il n'était pas mort j'aurais été sa femme malgré sa mère.

D. 19 ans. Q. F. V. ? — R. Je le suivrai, mon Gaston !

D. Où va-t-il ? — R. Vous voyez bien on me l'apporte mort, écrasé par son cheval.

D. 18 ans. Q. F. V. ? — R. Je suis chez la comtesse de Guise, je reste pour lui tenir compagnie. Elle va prendre ses neveux pour que je les instruisse.

D. 16 ans. Q. F. V. ? — R. Je ne me rappelle de rien du tout, on dit que je suis morte, mais je ne suis pas malade. (De 16 à 14 ans, le sujet paraît être dans une période léthargique, et ne répond presque plus aux questions qui lui sont posées.)

D. 10 ans. Q. F. V. ? — R. Je suis au collège, on veut me garder dans un couvent.

D. 4 ans. Q. F. V. ? — R. Maman a du chagrin, papa est bien malade.

D. Qu'est-ce qu'il fait votre papa ? — R. Papa fait des dessins, on les met dans les chambres; c'est pour le roi qu'il travaille.

D. Quel est le roi ? — Je sais pas, on dit que c'est le beau Philippe.

Les premières années, la naissance, la conception et le retour à l'état d'esprit se passent comme je l'ai déjà décrit.

Septième vie. — Sœur Marthe

Esprit. — Ne se rend pas exactement compte qu'elle a quitté son corps matériel.

D. Q. F. V. ? — R. Le remords m'accabla, j'ai bien fait des fautes.

D. Quelles fautes ? — R. Je tyrannisais des jeunes filles.

D. Pourquoi cela ? — R. C'était par ordre, mais je jugeais mes actes. Si je les voyais, peut-être elles me pardonneraient.

D. Qu'est-ce que vous êtes ? — R. Abbesse.

D. Quel âge avez-vous ? — R. 87 ans.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. 1010.

D. Eh bien ! voyez, elles vous pardonnent celles que vous avez fait souffrir. —
R. Oh ! non, pas toutes.

D. Quelle est celle qui ne vous pardonnerait pas ? — R. Blanche de Paris.

D. 80 ans. Q. F. V. ? — R. Je perds bien la mémoire.

D. 77 ans. Q. F. V. ? — R. Nous allons bientôt mourir, moi et tout le monde.

D. Pourquoi ? — R. Les prophètes l'ont annoncé.

D. 75 ans. Vous vous occupez des jeunes filles ? — R. Plus, beaucoup maintenant.

D. Savez-vous quel est le roi ? — R. Robert II.

D. 10 ans. Q. F. V. ? — R. Je travaille. Je fais souffrir des pauvres jeunes filles, parce que j'en ai reçu l'ordre.

D. Que leur faites-vous ? — R. Je les retiens prisonnières; elles font des travaux d'aiguilles, mais ce n'est pas ça qui les rend malheureuses.

D. Quoi donc alors ? — R. C'est de les empêcher de voir le soleil.

D. Quel est le roi ? — R. C'est Capet,

D. Le connaissez-vous ? — R. Il ne faut pas parler de lui, car il est cause si Blanche est enfermée.

D. Pourquoi l'a-t-il fait enfermer ? — R. Parce qu'il voulait que son frère Robert eut tout son bien.

D. Est-ce qu'il en a beaucoup du bien ? — R. Oh ? oui. Les Capets ont des duchés partout, dans la Normandie.

D. 60 ans. Q. F. V. ? — R. Je dirige, je forme les jeunes filles, pour entrer dans la religion.

D. Quel est le roi ? — R. C'est Capet.

D. Quel intérêt avez-vous à faire entrer en religion ?

— R. C'est pour que leurs frères aient leurs biens.

D. Par qui donc vous a été confiée Blanche de Paris.

— R. Je ne peux pas le dire. Que dirait l'abbé ?

D. Quel abbé ? — R. L'abbé Choiseilles.

D. Qu'êtes-vous dans le couvent ? — R. Supérieure depuis 20 ans, mais j'espère devenir abbesse; l'abbé me l'a promis.

D. Quelle différence y a-t-il entre abbesse et supérieure ? — L'abbesse a tout le couvent sous ses ordres, tandis que la supérieure n'a que 20 sœurs.

D. 55 ans. Q. F. V. ? — R. Sœur supérieure.

D. Quel est le roi ? — C'est Capet.

D. 50 ans, Q. F. V. (Le sujet paraît malade). — R. Je ne peux pas voir d'un moment à l'autre ce que je fais.

D. Connaissez-vous Blanche de Paris ? — R. Je connais pas, j'ai entendu parler, c'est la fille d'un duc qui est Capet.

D. 45 ans. Q. F. V. ? — R. Je suis supérieure depuis 5 ans.

D. Où se trouve votre maison ? — R. A Vincennes.

D. Comment s'appelle la congrégation ? — R. Ce n'est pas congrégation, c'est la Compagnie de Jésus.

D. Quel est le roi ? — R. Louis IV.

D. 40 ans. Q. F. V. ? — R. Je fais ce que je peux pour être supérieure.

D. 35 ans. — R. Je suis en religion; on m'appelle sœur Marthe.

D. Quel est le roi ? — R. Louis IV depuis déjà plusieurs années. On dit qu'il n'est pas beau, gros, bouffi, mais je ne l'ai pas vu.

D. 30 ans. Q. F. V. ?; dans les ordres ? — R. J'aurais mieux fait de ne pas y rentrer.

D. Pourquoi regrettez-vous ? — R. Je ne remplis pas mes devoirs. Quand j'ai quitté ma famille, j'aimais beaucoup le bon Dieu.

D. Et maintenant ? — R. Oui et non.

D. Vous aimez donc quelqu'un. — R. J'aime l'abbé Choiselles, j'y ai résisté bien des années, mais maintenant j'ai pas pu; cette année, j'ai trahi mes vœux, je ne devais donc pas rentrer en religion.

D. Et l'abbé Choiselles, vous aime-t-il ? — R. Oui, il m'aime aussi. Si j'étais libre, je pourrais l'aimer, ma conscience serait en repos et je n'aurais pas trahi mes vœux.

D. 29 ans. Vous êtes heureuse ? — R. Je souffre, j'aime quelqu'un et cela m'est défendu, car je ne dois aimer que Dieu.

D. Qu'est-ce que Dieu, est-ce un homme ? — R. Oui.

D. Quelle est donc la différence ? — R. C'est Dieu.

D. Qu'a-t-il de particulier ? — R. C'est l'être infiniment parfait.

D. Où est-il ? — R. Au ciel.

D. Et le ciel où est-il ? — R. C'est où j'irai si je fais le bien.

D. Et si plus tard vous ne trouvez pas ce ciel ? — R. Oh ! si, j'en suis certaine.

D. Quelle différence faites-vous entre Jésus et Dieu ?

— R. Jésus et Dieu ne font qu'un.

D. Alors ? — R. Il ne faut pas chercher à comprendre; c'est défendu, Dieu l'a dit dans ses mystères et dans la Bible et c'est l'écriture de Dieu.

D. 25 ans. Aimez-vous toujours le bon Dieu ? — R. Je ne sais pas.

D. Vous aimez un prêtre peut-être ? — R. Non, il n'est pas encore prêtre.

D. Néanmoins vous vous plaisez en sa compagnie ?

— R. Bien forcée.

D. 24 ans. Quelle année sommes-nous ? — R. 947.

D. Quel est le roi. — R. Louis IV.

D. Y a-t-il longtemps ? — R. Depuis que j'avais par là 13 ans.

D. Où êtes-vous ? — Je suis dans les ordres depuis 4 ans, comme c'était mon désir.

D. Quel est le prêtre qui dirige votre maison ? — R. L'abbé Lotty.

D. Est-il âgé ? — R. Il a près de 70 ans.

D. Qui pensez-vous le remplacera ? — R. C'est Choiselles.

D. Qu'est-ce que Choiselles ? — R. C'est un prince aspirant à la royauté; il est bien malheureux, on lui a coupé les cheveux; il est si joli, ce jeune homme.

D. 20 ans. Q. F. V. ? — Je suis bien heureuse. Je vais pouvoir être là à prier le bon Dieu.

D. Vous prenez les ordres ? — R. Non, les femmes rentrent en religion, les hommes oui prennent les ordres, on les sacre pour les sacrements, mais pas nous.

D. 18 ans. Q. F. V. ? — Je suis au couvent à Saint-Denis, je veux me faire religieuse.

D. Comment vous appelez-vous ? — R. Louise de Mareuil.

D. Vous êtes seule ? — R. Non j'ai un frère, mais il ne faut pas m'en parler.

D. 15 ans. Q. F. V. ? — Je suis chez mon oncle.

D. Vous n'avez donc pas de parents ? — R. Mon père et ma mère sont morts.

D. Comment s'appelle-t-il votre oncle ? — R. Le vicomte de Mareuil.

D. Q. F. V. ? — Je vais voir les pauvres avec lui.

D. Quel est le roi ? — R. Louis IV.

D. 10 ans. Q. F. V. ? — R. J'apprends à lire, à écrire, mais Sophie est bien méchante.

D. Qui est-ce Sophie ? — R. Celle qui m'apprend.

D. 6 ans. Q. F. V. ? — R. On dit que je vais mourir, j'ai mal à la tête, on dit qu'il y a de l'eau.

D. 3 ans. — Elle s'amuse.

Sein de la mère. — Remarques ordinaires.

Huitième vie. — Carlomée

Esprit. — Le sujet passe ses mains sur ses yeux comme sous l'impression d'une douleur.

D. Y a-t-il longtemps que vous souffrez des yeux. — R. Oui.

D. Vous vous rendez compte qu'il y a longtemps ? — R. Je souffre.

Que vous est-il arrivé ? — R. On m'a brûlé les yeux.

D. Pourquoi ? — R. J'ai été pris par Attila à Châlons-sur-Marne.

D. Qu'est-ce que vous êtes ? — R. Je suis guerrier franc.

D. Pourquoi vous a-t-il brûlé les yeux ? — R. Parce que ça y plaisait.

D. Quel âge avez-vous ? — R. 31 ans.

D. Votre nom ? — R. Carlomée.

D. Vous êtes simple guerrier ? — R. Non, je suis chef; c'est pour ça qu'on m'a brûlé les yeux.

D. Y a-t-il d'autre chef au-dessus de vous ? — R. Il y a le chef tribun Massoée.

D. Et au-dessus ? — R. C'est le chef des chefs Mérovée.

D. En quelle année êtes-vous ? R. 449.

D. Connaissez-vous Dieu ? — R. Il y a quelqu'un au-dessus; c'est Théos.

D. Comment l'adorez-vous ? — R. On lui donne des hommes que l'on brûle, c'est très beau.

D. 30 ans. Q. F. V. ? — R. Je suis franc guerrier, c'est Mérovée qui m'a choisi.

D. 25 ans. Q. F. V. ? — R. Je travaille la terre.

D. Seul ? — R. Avec ma mère.

D. Comment s'appelle votre mère ? — R. Li Carlomée.

D. Comment s'appelle votre pays ? — R. Le Pays Albinos.

D. Où se trouve-t-il ? — R. Sur le Tourn.

D. 10 ans (le sujet tousse beaucoup); 8 ans, 5 ans, fatigué, 4 ans, se rappelle pas.

Sein de la mère. — Remarques ordinaires.

Neuvième vie. — Esius

Esprit. — (Le sujet semble beaucoup souffrir, ses poignets croisés l'un sur l'autre semblent être attachés. Il fait des efforts pour se dégager de ses liens).

D. Q. F. V. ? — R. Je brûle.

D. Quel âge avez-vous ? — R. 40 ans.

D. 39 ans. Q. F. V. ? — R. Je suis gardien de l'empereur Probus.

D. Quel pays êtes-vous ? — R. A Romulus.

D. Quelle année êtes-vous ? — R. 279.

D. Comment vous appelez-vous ? — R. Esius.

D. Et l'empereur l'aimez-vous ? — R. Oh non ! il n'est pas bon, il m'a pris ma fille et maintenant si je sers c'est pour le tuer.

D. Comment s'appelle-t-elle votre fille ? — R. Florina.

D. De quelle façon comptez-vous tuer l'empereur ? — R. J'y enfoncerai mon pieu.

D. Voyez, vous avez bientôt 40 ans ? — R. Oh ! ma fille...

D. Où est-elle votre fille ? — R. Elle est vers lui dans sa chambre... Je suis perdu...

D. Pourquoi ? — R. Je suis révolté contre l'empereur.

D. Que va-t-on vous faire ? — R. On va sûrement me brûler.

D. Ne pouvez-vous pas vous échapper ? — R. Je ne peux pas je suis ligoté.

D. Avez-vous pu frapper l'empereur ? — R. Non, j'ai été pris avant; il veut brûler ma fille aussi pour me châtier.

D. Qu'est-ce que ce pieu dont vous vouliez vous servir ? — R. C'est long. Il y a du fer empoisonné.

D. C'est votre arme de combat ? — R. Oui, mais aussi je suis rentré gardien pour surveiller ma fille, j'ai demandé à le servir, à être sa bête.

D. Et votre fille que va-t-elle devenir ? — R. Je l'ai revue, hier; elle est prisonnière, on va la brûler aussi, mais les dieux le châtieront, je les servirai.

De nouveau à l'état d'Esprit.

D. Votre corps est brûlé ? — R. Non, je le sens.

D. Y a-t-il du monde autour de vous ? — R. Tout Romulus mais je serai vengé, tous les gardiens me l'ont juré.

Et votre fille ? — R. Il l'a brûlée (le sujet verse d'abondantes larmes qui roulent sur ses joues).

D. Vous ne devez plus souffrir maintenant que vous n'avez plus votre corps ? — R. Je brûle et si je me touche, je ne me trouve plus. Si j'étais vengé je ne souffrirais plus.

D. Quelle année êtes-vous rentré au service de l'empereur ? — R. En 279.

D. Voyez-vous vos camarades ? — R. Je ne les vois pas, mais je sais qu'ils tiendront parole.

D. Voici quelques années que vous êtes à l'état d'esprit, que s'est-il passé ? — R. Il est sorti de son palais... Je sens que je suis vengé... Une chose me console, Florina est morte pure...

Il est ramené, par suggestion, à 35 ans, dans la vie d'Esus. Q. F. V. — Je suis à Tourino, je travaille la terre.

D. Comment s'appelle l'empereur ? — R. Protomée.

D. Avez-vous entendu parler de Jésus-Christ ? — R. Oui.

D. Qu'est-ce que c'était ? — R. On dit que c'était un imposteur.

D. Pourquoi imposteur ? — R. Tout ce qu'il a dit n'existe pas, il voulait monter sur le trône.

D. Dans quel pays était-il ? — R. Loin, bien loin.

D. Quelle année sommes-nous ? — R. 275.

D. Et pourquoi appelez-vous 275 l'année où vous êtes ?

— R. Parce que Jésus-Christ était savant et c'est lui qui a tout fait.

D. Y a-t-il longtemps que Protomée est sur le trône ?

— R. Ça ne m'intéresse pas, ils sont tous méchants, je n'irai jamais à Romulus.

38 ans et demi, Q.F.V. — J'ai du souci, ma petite Florina veut aller à Romulus, des gardiens sont venus, ils lui ont parlé du palais, de l'empereur, mais je ne veux pas qu'on l'emmène.

39 ans. — Ils ont enlevé ma Florina, ils l'ont emportée..., ça vient de l'empereur... moi aussi j'irai à Romulus...

D. Comment irez-vous ? — R. A pied.

D. Combien faut-il de temps pour y aller ? — R. Quinze jours.

D. Que ferez-vous à Romulus ? — R. Je demanderai à rentrer au service.

D. A qui demanderez-vous ? — R. A Pecius, le premier gardien.

D. Vous êtes à Romulus, Pecius accepte-t-il vos services ? — R. Oui, il ne demande pas mieux, car je dis que je massacrerai tout le monde... je dis un peu la vérité... je mourrai après, tant pis...

D. Quelle langue parle-t-on à Romulus ? — R. On parle mieux qu'à Tourino; c'est un peu comme les dieux.

D. Qu'est-ce que c'est que les dieux ? — R. C'est ceux qu'il faut adorer, c'est ceux qui font tuer les gens; si je les voyais j'y demanderais si c'est vrai.

D. Vous ne les voyez donc pas ? — R. Je ne les vois pas, mais je les entends quand je dors.

D. Et qu'est-ce qu'ils vous disent ? — R. Ils me disent: Esius, ne va jamais à Romulus, il faut être brave, mais pas de sang; et quand je me réveille je n'entends plus rien.

D. Pourquoi fait-on des sacrifices ? — R. Pour satisfaire les dieux.

D. Comment sacrifie-t-on ? — R. On les coupe en petits bouts... je voudrais pouvoir aller délivrer ceux qu'on sacrifie.

30 ans. Q.F.V. — Je suis bien malheureux, je suis tout seul avec ma petite.

D. Quel âge a-t-elle votre petite ? — R. Six ans.

25 ans. Q.F.V. — Suis à Tourino avec ma femme.

D. Qui vous a uni ? — R. Le prêtre nous a unis.

D. Comment ? — R. Il met les mains sur la tête et dit : Allez vous êtes bénis.

D. N'y a-t-il pas une fête ensuite ? — R. Les parents font un repas; nous, on va se coucher.

20 ans. Q.F.V. — Suis à Tourino avec mon père, je travaille la terre.

D. Avez-vous appris à lire, à écrire ? — R. Oui, avec le prêtre.

D. Combien y a-t-il de signes pour écrire ? — R. Quinze.

D. Quels sont-ils ? — R. Je ne m'en rappelle pas bien— l'ius... l'is.

De quinze ans à la naissance, rien de particulier.

Sein de la mère. Remarques précédentes.

Dixième vie. — Irisée

A l'état d'Esprit, Q.F.V. — R. Je voudrais des fleurs, je ramasse des fleurs, j'en trouve pas.

D. Pourquoi faire des fleurs ? — R. Pour donner à Ali.

D. Qu'est-ce que c'est Ali ? — R. C'est un prêtre qui les offre aux dieux.

D. Quel âge avez-vous ? — R. 26 ans.

D. Comment vous appelez-vous ? — R. Irisée.

D. Etes-vous homme ou femme ? — R. Je suis femme.

D. Comment appelez-vous vos dieux ? — R. Abraham et José, c'est les dieux de la prière.

D. Qu'espérez-vous de la prière ? — R. Aller vers les dieux, je serais bien heureuse.

D. Que fait Ali ? — R. Ali prie les dieux.

D. Comment est-il habillé ? — R. C'est très grand, aussi blanc que les fleurs.

D. Comment offre-t-il le sacrifice ? — R. Il brûle les fleurs et offre le parfum.

D. Qu'est-ce qu'il vous enseigne, Ali ? — R. Il dit qu'il faut prier les dieux et qu'il faut les aimer pour aller vers eux.

D. Dans quel pays êtes-vous ? — R. Dans l'Imondo.

D. Quelle année êtes-vous ? — R. Ali dit qu'il ne faut pas chercher, les dieux savent.

25 ans. Q.F.V. ? — R. Je prie avec Ali, j'offre les sacrifices.

D. A quoi servent ces sacrifices ? — R. Ali correspond avec les dieux.

D. Comment fait-il pour cela ? — R. Il me fait respirer des plantes, et il m'envoie vers les dieux.

D. Alors vous les voyez les dieux ? — R. Je ne les vois pas, mais je les entends

D. Et qu'est-ce qu'ils vous disent ? — R. Qu'il faut bien prier, et pas fréquenter les autres.

D. Vous êtes donc seuls ? — R. Avec Ali, autrefois nous vivions nombreux.

D. Comment vivez-vous ? — R. Les hommes nous apportent à manger sans que nous les voyons, car les dieux nous feraient mourir.

D. A quel endroit Ali va-t-il prier ? — R. Il prie devant l'autel plein de fleurs, que tous les jours je mets, et qu'on brûle le soir.

D. Quelle fleur Ali vous fait-il respirer ? — R. C'est une fleur blanche, l'Irurn.

D. Que se passe-t-il ensuite ? — R. Mon corps reste là, tout le reste va vers les dieux.

D. Qu'est-ce qui va vers les dieux, l'intelligence ? — R. C'est une belle boule blanche.

D. Une fois vers les dieux, Q.F.V. ? — R. Ils me donnent des commissions pour Ali.

24 ans. Q.F.V. ? — Je suis fatiguée, j'ai beaucoup marché dans la forêt avec Ali.

D. Y a-t-il longtemps que vous connaissez Ali ? — R. Depuis que j'étais petite, il m'a enlevée à ma famille.

D. Pourquoi ? — R. Parce qu'il fallait le faire.

D. Quelle année êtes-vous ? — R. La centième.

D. Savez-vous lire, écrire ? — R. Non, mais Ali sait.

D. Avec quoi écrit-il ? — R. Avec des choses qu'il trouve dans la terre, le Piouni.

D. A qui écrit-il ? — R. Aux dieux ; il est bien instruit, lui.

D. Que faisait Ali avant d'être là ? — R. Il commandait le peuple.

D. Comment s'appelait-il ? — R. Il ne veut pas qu'on dise son nom.

19 ans. Q.F.V. ? — R. J'ai bien du chagrin, on a pris Jéüs, on veut faire couler son sang, mais je le sauverai.

D. Qu'est-ce que c'est que Jéüs ? — R. C'est le chef de tous.

D. Où est-il maintenant ? — R. Il est enfermé dans l'Imondo.

D. Comment cela s'est-il fait ? — R. Il a été pris par un autre chef dans une bataille.

D. Quel est cet autre chef ? — R. Joanime, mais je le sauverai.

D. Comment ferez-vous ? — R. J'implorerai Joanime et s'il ne veut pas, je le tuerai.

20 ans. Q. F. V. ? — J'ai coupé ses liens, il faut partir, bien loin.

19 ans. — Jéüs est pris, on va le faire mourir de faim, mais j'y porte à manger.

17 ans. Q. F. V. ? — R. Je suis au service de Jéüs.

D. Que fait Jéüs ? — R. Il est chef de tout l'Imondie.

D. Où se trouve l'Imondie ? — R. Près de Trieste.

D. Vous connaissez Trieste ? — R. Non, mais Jéüs connaît : c'est là qu'il était.

12 ans. Q. F. V. ? — Je suis avec Jéüs, il m'aime beaucoup.

5 ans. Q. F. V. ? — Je vais mourir.

D. Comment ? — R. On va m'offrir aux dieux.

6 ans. Q. F. V. ? — Pauvre Jéüs, il est bon, il m'a sauvé, on voulait me couper.

4 ans. — On me frappe tout le temps, on a fait mourir maman.

Sein de la mère : mêmes remarques que pour les autres nés.

Onzième vie

La 11^e vie est de peu d'importance.

Cet enfant, mort à 8 ans, n'a eu qu'une vie insignifiante au point de vue purement expérimental, bien que marquant une étape dans la série des rêves provoqués jusqu'à ce moment qui se perd déjà dans le lointain des âges.

Observations de M. Bouvier sur le cas qu'il vient d'exposer

Par suite de circonstances imprévues, il ne m'a pas été loisible de pousser plus loin dans le passé; il ne faut pas oublier que plus le sujet va loin plus l'expérience est longue et délicate et qu'il faut généralement, pour atteindre la 10^e vie, environ trois heures, ce qui est forcément un premier écueil vu le peu de temps à dépenser de part et d'autre.

Toutefois, si je dois dire que pendant ce temps, si le sujet ne peut revivre que les vies décrites, il lui est possible, dans un temps beaucoup plus court, de voir se dérouler comme dans une apothéose une quantité innombrable de tableaux qui pour lui sont des faits, le reculant probablement jusqu'aux premiers jours de l'humanité; rêves ou réalités, en face desquels se dressent toujours de nouveaux points d'interrogation et auxquels la science et l'avenir pourront peut-être répondre un jour.

Remarque : Si l'Ego individuel a déjà vécu précédemment, le corps actuel devenant pour ainsi dire le médium de l'esprit se manifestant, il peut parfaitement y avoir interpolation par suite des divers éléments accumulés dans le cerveau.

De même je ferai remarquer, chose très curieuse, que le sujet ne peut revivre une autre vie sans faire retour au préalable dans le sein de la mère pour suivre les phases de la conception.

Dès maintenant le lecteur est à même de chercher ce qui doit être mis sur le compte du rêve où le sujet se trouve entraîné pour revivre un passé plus ou moins problématique. C'est la première hypothèse.

Deuxième Hypothèse

Le père a pu, au cours des causeries familiales, parler de son pays natal et décrire les lieux, les habitudes, les faits de certains habitants; causeries qui se sont gravées dans le mental du sujet et qui lui servent pendant le sommeil magnétique à construire de toute pièce sa nouvelle personnalité.

Troisième Hypothèse

L'éducation et l'instruction du sujet lui permettent, par suite des données historiques acquises au cours de ses études, de reconstituer, d'une façon plus ou moins précise, certains faits touchant l'histoire du passé.

Quatrième Hypothèse

Le sujet peut avoir vécu dans le passé, aux époques déterminées et participé aux événements décrits, les raconter comme toute personne peut le faire de sa vie présente, s'en rapportant plutôt aux faits qu'aux dates.

Il appartient aux chercheurs de pénétrer plus avant dans l'étude de ce sujet intéressant avec toutes les précautions possibles, n'acceptant les choses comme vraies que lorsqu'elles seront suffisamment contrôlées.

La porte est ouverte : messieurs les savants et psychologues peuvent dès maintenant chercher ce qu'il y a de fondé ou non dans ce domaine de la pensée.

Observations de M. A. G. sur le même sujet.

M. Bouvier, dans sa première hypothèse, engage le lecteur à rechercher « ce qui, dans l'expérience qui nous occupe, doit être mis sur le compte du rêve où le sujet se trouve entraîné pour revivre un passé plus ou moins problématique. »

Est-ce bien là un rêve ? N'est-ce pas plutôt la révision, par l'Esprit émancipé et redevenu libre, d'un passé qu'il revit nettement, réellement, grâce à l'extériorisation presque complète à laquelle l'a amené l'expérimentateur ?

A l'appui de cette façon de voir, je prierai de remarquer :

1° Que l'imagination du sujet ne suffirait pas à produire, à créer, ce que je considère comme la reconstitution de vies réellement vécues par lui jusqu'à dix siècles en arrière.

2° Que cette éventualité, à la rigueur, serait plausible s'il s'agissait d'une seule existence décrite; mais il s'agit de plusieurs.

3° Rien, actuellement, dans l'état des connaissances de la science spiritualiste et psychique, ne permet d'attribuer à l'imagination d'un sujet plongé dans le sommeil magnétique lucide le compte rendu très détaillé d'existences qu'il revoit et revit intégralement.

4° Un côté remarquable du phénomène réside dans la répétition uniformément exacte des réponses et des renseignements fournis par Mme J..., lesquels sont toujours, et en tous points, conformes à ceux donnés sur une même vie dans de précédentes expériences.

Si l'imagination du sujet composait de toutes pièces les existences qu'il nous décrit, il varierait constamment dans le récit qu'il nous en fait; il en serait de même si c'était là, partiellement ou complètement, un rêve, au sens propre du mot, car le caractère du rêve est d'être essentiellement variable, changeant et sans consistance. Et alors, chaque nouvel exposé différerait des précédents.

Il n'en va pas ainsi, et toutes les descriptions concernant une même vie sont parfaitement identiques entre elles. Ce fait seul nous permet de déduire que « la bonne foi » de l'Esprit extériorisé, ayant reconquis son entière liberté pour une ou plusieurs heures, est incontestable.

On ne pourrait arguer de cette condition, de cette preuve morale de bonne foi, à l'égard d'une personne à l'état de veille, sous prétexte qu'elle ne varie jamais dans les récits d'un même fait, d'une même histoire; car, ici, la mémoire seule est en jeu, et le calcul, la rouerie, l'intérêt peuvent guider l'individualité en question, laquelle agit suivant une tactique prévue et définie. Elle se rend compte qu'on n'ajoutera foi à ses dires qu'autant qu'elle les exposera de la même manière, invariablement. On a de ces exemples chaque jour, dans la vie courante.

Mais l'Esprit extériorisé d'un sujet mis en sommeil magnétique lucide ne fait pas de calculs de cette nature; ce sont là futilités terrestres qui ne sont par conséquent pas de son domaine, à lui Esprit, et il les laisse aux personnalités matérielles dont le caractère ou le tempérament s'en accommodent et y trouvent d'égoïstes avantages.

La deuxième hypothèse du professeur est fort judicieuse. Les causeries familiales du père ont pu, il est vrai, se graver dans le mental du sujet, qui, alors, durant le sommeil provoqué, pourrait construire sa nouvelle personnalité.

Eh bien ! nous estimons que cette hypothèse ne s'applique pas aux phénomènes réalisés avec Mme J..., parce qu'il ne s'agit pas d'une seule, unique et même personnalité créée par elle, mais de plusieurs.

Or, à partir de la troisième vie, inclusivement (Jules Robert, 1780 à 1738) et en remontant en arrière jusqu'à la septième vie (sœur Marthe, 1010 à 923), les personnalités que reprend Mme J... n'ont plus le moindre rapport avec sa vie actuelle, ni avec sa deuxième vie (celle de Marguerite Duchesne, de 1860 à 1835) ni avec les causeries familiales qui auraient permis au sujet de construire cette deuxième personnalité. Alors ?...

Aucune preuve scientifique ne peut être donnée à l'appui de notre manière de voir. Nous sommes tenus de raisonner par hypothèses. Mais aucune preuve non plus ne nous sera jamais fournie à l'appui d'une thèse différente, contraire et opposée.

Intimement, et en raison des renseignements précis donnés par les Esprits dans les séances d'évocations sérieuses, en tout ce qui a trait aux évolutions de

l'âme dans ses multiples existences et à ses réincarnations, nous croyons, intuitivement, sincèrement, que le merveilleux sujet dont nous parlons revoit et revit bien les existences réelles qu'il a passées sur la terre. Des erreurs de dates, de lieux, de détails, sont susceptibles de se produire dans le compte rendu qu'il nous en fournit, mais elles proviennent peut-être de l'insuffisance de dégagement de l'Esprit, insuffisance toute relative, cependant, puisque le dégagement périsprital et animique est soumis à une limite qu'on ne saurait dépasser sans rompre le lien fluide qui unit le corps à l'âme, et sans amener la mort.

En ce qui concerne la troisième hypothèse admise par M. Bouvier, nous confirmons les appréciations que nous a suggérées la deuxième en substituant à l'influence présumée des « causeries familiales », celles non moins présumées et suppositives, de l'influence des « données historiques acquises par Mme J... au cours de ses études ».

La quatrième hypothèse développée est la nôtre, et nous sommes persuadés que les travaux des chercheurs, des savants impartiaux, des psychistes et psychologues sincères qui se donneront la peine d'étudier les manifestations soumises à leur examen, auront pour résultat de nous donner la preuve scientifique visant des faits sur lesquels on ne peut, jusque-là, que conjecturer.

Ne désespérons pas; car, comme le dit si justement Eugène Nus, dans un de ses beaux livres :

« Seule, au milieu du désarroi universel, la science marche en avant sans s'arrêter, sans réfléchir. Ce qu'elle cherche, elle ne saurait le dire; elle compta beaucoup de pionniers, mais peu de penseurs. Les pionniers abattent et défrichent. Que poussera-t-il dans cette terre nouvelle ? l'immortalité ou le néant ? La matière ou l'esprit ? Dieu ou l'athéisme ? — Elle l'ignore, mais elle avance toujours. » Pour savoir où elle va, il faut planer au-dessus d'elle... Elle cherche Dieu, même quand elle le nie, et malgré ses négations, elle le trouvera. »

CAS N° 9

M. Surel, 1905.

Le sujet est un jeune soldat, engagé volontaire dans l'infanterie, maçon de son état; il a son certificat d'études; santé normale.

Il est endormi à Lyon par M. Bouvier en présence du pasteur Fulliquet qui prend des notes. Je résume ces notes.

La régression de la mémoire pendant la vie actuelle se fait comme d'habitude.

Deuxième vie

Louis Fargeau est le fils d'un batelier du Rhône qui habite les Brotteaux. Il va un peu à l'école, il a la tête dure. A 15 ans, il travaille avec son père sur le Rhône et signe Fargot Louis. Il a 16 ans quand on coupe le cou au roi Louis XVI. (Il est

donc né en 1778.) A 17 ans, il s'engage dans l'armée et va à Grenoble. A 20 ans, il fait campagne contre les Anglais à Toulon (ce serait donc en 1798; mais la prise et la reprise de Toulon sur les Anglais ont lieu en 1793). A 22 ans, il est sous-officier, il assiste à la capitulation d'Ulm (nouvelle erreur : la capitulation d'Ulm est de 1805 et il a eu 22 ans en 1800). Il donne le nom de ses officiers successifs. Il a 28 ans quand Napoléon se fait sacrer par le pape (ce serait donc en 1806, mais le sacre est de 1805) — à 32 ans il est officier — à 34 ans (donc en 1812), il accompagne en Russie Napoléon qui est obligé de foutre le camp (sic).

Il y a 41 ans (donc en 1819), quand Napoléon, qui était exilé dans une île, revint en France. Le Roi a envoyé contre lui le général Ney, mais Ney ne l'a pas arrêté. Il part de Chalon pour marcher contre les Anglais et les Allemands.

Il est à Sedan; c'est le général Ney qui commande. Il marche sur les frontières de l'Allemagne, vers la Belgique. (Ici il y a confusion entre l'oncle et le neveu.) A 41 ans et demie, il assiste à une bataille livrée sur le mont Saint-Jean; le général Ney est sur le plateau; l'artillerie est postée sur les flancs du plateau. Les Allemands s'avancent ayant les Anglais sur leur gauche. Napoléon occupe une petite maison sur le bord de la route. Ça va mal pour les Allemands qui battent en retraite poursuivis, mais ils reviennent après avoir reçu du renfort. Napoléon aussi attend des renforts, mais ils ne viennent pas. — Là Fargeau décrit la manœuvre qu'il fait avec sa batterie. On entend le canon qui arrive; on espère que c'est Grouchy; non, non, ce sont les Allemands. — Fargeau est alors blessé à mort (on le fait signer et il signe Louis Fargeau).

Intervalle entre la deuxième vie et la vie actuelle

Il est dans l'espace à l'état d'esprit et se rappelle ce qui s'est passé au moment de sa mort. Il a remis à un sous-officier de la 2^e pièce, un pli pour le maréchal Ney. Il y a deux ans qu'il est mort; c'était en 1815; il se transporte à l'endroit où il a été tué et le cherche sur une carte appartenant à un habitant, le nom du pays, il lit Caterloo, puis Verloo, puis Waterloo. Il aperçoit sur le champ de bataille son portefeuille qui contient son acte de naissance.

Intervalle entre la deuxième et la troisième vie

Il est dans l'espace. Tout lui fait mal. Il se rend compte qu'il n'a pas de corps. On lui demande de signer son nom. Il ne le peut.

Troisième vie

Il est un être stupide mais pas malheureux; il paraît être un homme et un breton. On lui entend prononcer des mots comme Aïazeto, Arcovi, Aralpos, rainoko.

Intervalle entre la troisième et la quatrième vie

Il est dans l'espace, mais il n'est pas satisfait. On va bien où l'on veut aller; il suffit de vouloir et on est arrivé. Ni boire, ni manger, ni travailler, mais on s'ennuie.

Quatrième vie

Il est paysan de Franche-Comté, près du château du Domfort; il s'appelle Richard. Il se marie à 19 ans et à deux fils : Henri et Justin.

Il travaille la terre du Seigneur à qui il donne la moitié des récoltes. Il est souvent battu, soit par le Seigneur, soit par le curé.

A 40 ans, il dit qu'il a une maladie dans le ventre, mais il faut piocher ou le seigneur le bat. Ses fils sont emmenés à la guerre et y meurent.

Il a souvent faim, il se nourrit de pain, de lait et de fruit. Son père lui a dit avoir mangé une fois du cochon. Pas de lit, on couche sur la paille.

Son habit, qui se compose seulement d'une blouse et d'une culotte blanche, lui a coûté deux mesures de blé.

Il meurt à 70 ans.

CAS N° 10

Victoria, 1905.

Cette femme exerce à Voiron, la profession de somnambule. Elle avait 40 ans environ quand je l'ai étudiée. Son mari, en 1905, la magnétisait. Endormie magnétiquement, elle ressentait les maladies des gens qui venaient la consulter et leur prescrivait instinctivement, disait-elle, les remèdes appropriés.

Elle présente des points hypnogènes et hystérogènes aux endroits habituels et d'une façon très nette.

Les passes longitudinales l'endorment et déterminent une extériorisation de la sensibilité assez confuse.

Elle s'est prêtée à mes expériences pendant trois séances, au cours desquelles j'ai pu déterminer la régression de la mémoire dans la vie actuelle avec changements d'écriture et deux personnalités antérieures.

Dans la plus ancienne, elle est une fille, nommée Marie Mazode, qui gardait les brebis et filait la quenouille au mas de Ghagne. — Il y a des seigneurs qui font crever de faim les paysans; les jeunes qui disent qu'on va bientôt démolir les châteaux; ils sont, à cette époque, soldats pour 14 ans. — Elle meurt à 69 ans.

Morte elle ne souffre pas; mais elle s'ennuie; elle est dans l'obscurité; elle voudrait redevenir vivante et intelligente.

Elle se réincarne dans la personne de Jean Chastellière, né en 1789 à Gonestelle (Ardèche). Le curé lui apprend d'abord à parler un peu français, puis il

étudie pour entrer au séminaire et devenir prêtre. Il ne réussit pas et se marie avec une religieuse qu'il avait séduite et qui s'appelait Marianne Lacrotte, de Montagnac, commune de Saint-Andéol-de-Bourlenc. Il s'établit instituteur en 1850 au Crouzet de Mezilhac où il resta 3 ans puis fut employé de chemin de fer. Il est mort à 69 ans par suite d'excès de boisson.

Ces détails extrêmement précis accompagnés d'une mimique très expressive relativement aux diverses périodes de sa vie m'engagèrent à écrire au maire de Crouzet, pour savoir si on y avait conservé la mémoire d'un instituteur nommé Chastellière. La réponse négative fut communiquée au médium qui ne s'en étonna pas, parce qu'il était resté peu de temps dans cette localité, mais il devait y avoir encore de ses élèves notamment Pascal Baconnier et Valette. Je m'adressai alors au curé et ici encore la réponse fut négative.

CAS N° 11

Juliette, 1905

J'ai trouvé en 1905, à Grenoble, dans l'atelier de M. Urbain Basset, directeur de l'école de sculpture de cette ville, une jeune fille nommée Juliette Durand qui lui servait de modèle pour une statue de chanteuse cambodgienne.

Juliette avait alors 16 ans. Elle est fille d'un petit banquier de Die qui a fait faillite et est mort depuis une dizaine d'années. Sa mère s'est remariée avec un ouvrier électricien nommé Perret et tous les trois voyagent de ville en ville en cherchant du travail, soit pour Perret qui est d'humeur vagabonde, soit pour la petite Juliette qu'on a fait poser depuis longtemps, dans les ateliers (D'après ce qu'elle m'a dit, Juliette a posé à Paris, chez Bouguereau et Rochegrosse; ce dernier qui avait pris l'enfant en affection l'aurait emmenée passer un hiver avec lui en Algérie. Elle avait une sœur religieuse à Valence et une autre, morte en couches récemment, mariée à un comptable de Lyon. Un frère de son père, mort également depuis peu, était pharmacien principal de l'armée en retraite à Paris.) de peintre et de sculpteur.

Cette jeune fille, qui a une bonne santé et un fort beau corps, est très sympathique et a eu jusqu'ici une conduite tout à fait régulière. Elle souffre de la vie qu'elle mène et voudrait avoir un métier manuel (Elle n'est pas adroite de ses mains, ne sait pas coudre. Comme elle manifestait du goût pour l'état de repasseuse, je l'ai mise en apprentissage chez une brave femme où elle allait travailler deux jours par semaine tant qu'elle a été à Grenoble.) lui permettant de ne plus poser parce qu'on la respectait tant qu'elle était enfant et qu'il n'en est plus de même maintenant qu'elle est grande. Elle n'a aucune instruction, sait tout juste lire et écrire et n'a jamais entendu parler ni de spiritisme ni de magnétisme.

Après avoir gagné sa confiance, grâce à quelques visites dans l'atelier de M. Basset, je lui demandai la permission de faire quelques expériences avec elle. M. Basset, qui est très au courant des phénomènes psychiques, l'y encouragea et je pus ainsi avoir avec elle, soit à l'atelier, soit dans mon appartement de Grenoble,

soit à ma maison de campagne à l'Agnélas, huit séances dont je vais rendre compte sommairement.

Première séance, 31 juillet 1905.

Je constate, à l'état de veille, l'attraction exercée par la main placée dans le dos, la perception d'odeurs suggérées après avoir serré le nez du sujet au moyen de mes doigts placés en isonome, l'existence de points hypnogènes et hystérogènes ainsi que les localisations cérébrales aux endroits ordinaires, enfin la suggestibilité quand je détermine un état superficiel de l'hypnose par la pression d'un point hypnogène.

Deuxième séance, 3 août 1905.

J'endors Juliette à l'aide de passes longitudinales et je pousse le sommeil magnétique jusqu'à l'état de rapport; je constate alors l'extériorisation de la sensibilité.

J'essaye, quand elle est légèrement endormie, de lui faire prendre des poses par suggestion; elle prend ces poses moins bien que quand elle est réveillée et dit que cela la fatigue. La musique ne produit aucun effet.

Troisième séance, 6 août 1905.

Je fais venir aujourd'hui chez moi Juliette pour la montrer à M. François Porro, professeur d'astronomie à l'Université de Gênes (en ce moment à Grenoble pour suivre les travaux du Congrès de l'AFAS), et à quelques autres personnes.

Je me proposais surtout de leur faire constater l'extériorisation de la sensibilité; mais je fus fort étonné, après avoir endormi Juliette par des passes longitudinales, de ne point constater cette extériorisation. Je pensai que, intimidée par l'assistance où elle ne connaissait que moi, elle s'était concentrée au lieu de s'extérioriser.

Pour me rendre compte de son état d'esprit, je la priai de me donner son adresse; elle me répondit par une adresse à Paris. Je lui demandai alors son âge; elle chercha pendant quelque temps, puis finit par me dire : « 10 ans ». Reconnaisant le phénomène que je venais d'étudier à Aix, j'essayai de la faire rétrograder davantage en continuant les passes, mais je n'y parvins pas. Son esprit avait comme des oscillations passant alternativement de son âge actuel à l'âge de dix ans. La fatigue se manifestant, je n'insistai pas et réveillai le sujet par des passes transversales.

Quand Juliette fut revenue à son état normal elle causa avec nous et s'apprivoisa. Je la rendormis alors de nouveau par des passes longitudinales et j'obtins cette fois l'extériorisation de la sensibilité. Je poussai le sommeil jusqu'à la formation des deux demi-fantômes qu'elle aperçut d'une manière confuse, comme une vapeur grise, l'un à sa droite l'autre à sa gauche. Arrivée à ce point, elle parut souffrir et je m'arrêtai.

Je la réveillai par des passes transversales. Quand elle me parut revenue à l'état de veille je voulus la dégager complètement en continuant un peu les passes; je m'aperçus alors qu'elle s'endormait de nouveau. Bien qu'étonné de voir se développer si rapidement chez elle ces facultés anormales, je voulus voir ce que je pourrais obtenir ainsi. Après deux ou trois minutes de passes transversales je lui demandai où elle se trouvait en ce moment. Elle me répondit qu'elle était à Genève depuis deux ans. Elle avait quitté Grenoble, le 28 mai 1906, parce que son beau-père n'y avait plus de travail. Elle continuait à poser, ce qui l'ennuyait beaucoup.

La séance m'ayant paru assez longue, je ramenai Juliette à son état normal par des passes longitudinales. Elle se réveilla bien portante et sans souvenir de ce qui s'était passé.

Quatrième séance, 11 août 1905.

J'endors Juliette par des passes longitudinales et je la pousse rapidement jusqu'au moment de sa naissance, sans suggestion, me bornant à lui demander de temps en temps l'âge qu'elle avait à ce moment-là.

En continuant les passes longitudinales, je constate qu'elle change de personnalité. Elle n'est plus dans un corps charnel ; elle vit dans une demi-obscurité et ne souffre pas. Elle voit des esprits lumineux, mais n'a pas la permission de leur parler. Elle a été un homme qui s'appelait Francisque Bonnabry et qui est mort depuis longtemps. Ce Francisque est à peu près indifférent au sort de ceux qu'il a laissés sur la terre : « Leurs souffrances sont nécessaires et de si peu de durée par rapport à l'éternité ».

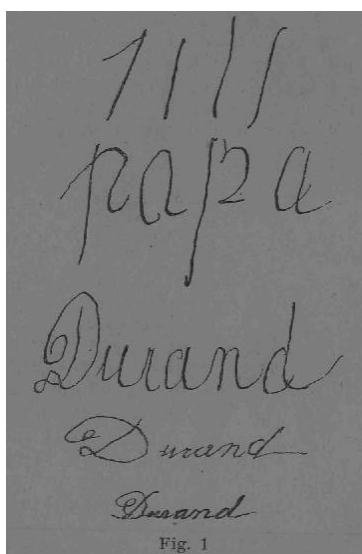


Fig. 1

Je ne juge pas à propos d'aller plus loin dans le passé et je réveille lentement Juliette par des passes transversales. A mesure qu'elle se réveille je me fais raconter les événements survenus dans sa vie à l'âge où je l'arrête et je la fais

écrire. La figure 1 donne les écritures obtenues ainsi à l'âge de 3 ans, de 4 ans, de 6 ans, de 12 ans et enfin à 16 ans quand elle est revenue à son état normal.

Cinquième séance, 20 août 1905.

Cette séance est consacrée à la recherche de détails relatifs à la personnalité Bonnabry, à laquelle Juliette est ramenée par des passes longitudinales.

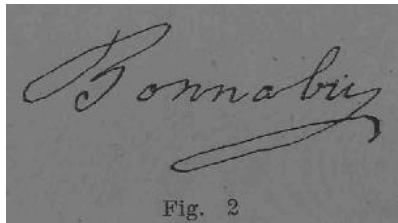


Fig. 2

Ce Bonnabry est Belge. En 1818, il avait 32 ans, était marié et travaillait à Angoulême comme typographe. Il signe sans hésitation son nom (fig. 2). Trois ans après, en 1821, il se sépare de sa femme (Juliette dit tantôt séparé, tantôt divorcé.) parce qu'elle avait une mauvaise conduite; il en est très triste. Il meurt à 45 ans (en 1831), d'une maladie de cœur. Il s'est séparé de son corps charnel sans trop de peine; son corps astral (Juliette n'a pas employé les mots charnel et astral; je m'en sers pour résumer ses explications.) est sorti par la tête. Il a suivi son enterrement et reconnu les personnes qui y assistaient. Les prières du prêtre lui ont fait du bien; l'eau bénite a chassé les mauvais esprits; il n'a pas remarqué le mur fluidique que produit le prêtre en tournant autour du cercueil dans l'église (Ce mur fluidique est vu par d'autres sujets et je m'attendais à une réponse affirmative de Juliette quand je l'ai interrogée à ce sujet. On peut conclure par là qu'elle ne lit pas dans ma pensée; du reste elle me reprenait souvent avec vivacité quand, par mes interrogations, je montrais que j'avais oublié ou mal compris un détail relatif à quelqu'une de ses personnalités successives.)

Quand Juliette se réincarne dans son corps actuel elle n'en prend possession qu'au moment où ce corps sort du sein de sa mère, et encore partiellement. Elle y pénètre ensuite peu à peu de façon à y être complètement vers l'âge de 7 ans (Voir le cas n° 3. Il résulte d'une enquête que j'ai faite autour de moi que les souvenirs de la toute première enfance se présentent en général sous forme de tableau; on se voit soi-même accomplissant l'acte qu'on se rappelle, comme si on l'avait observé de l'extérieur du corps.).

Sixième séance, 25 août.

J'endors Juliette par des passes longitudinales et je la fais ainsi rétrograder vers le passé; puis, sans rien lui dire, je change la direction des passes et je constate que je la pousse ainsi vers l'avenir.

Elle a maintenant 20 ans. Elle a quitté Grenoble depuis trois ou quatre ans; elle est à Genève où elle pose chez un sculpteur, M. Drouet, à qui M. Basset l'a recommandée.

La continuation des passes transversales l'amène à 22 ans. Elle est à Nice. Elle a pris froid en posant ; elle tousse beaucoup et ne peut plus poser.

Sous l'influence des mêmes passes, elle vieillit encore ; son visage exprime la souffrance ; des quintes de toux violentes la secouent ; son attitude est si triste et si résignée qu'elle émeut tous les assistants.

Enfin elle meurt : sa tête s'incline sur l'épaule ; les membres retombent inertes.

Quelques passes encore et elle peut me répondre. — Elle est morte à 25 ans (en 1914). Son corps astral s'est détaché de son corps physique rapidement et sans souffrance. Elle se souvient d'avoir été Juliette qui est toujours restée vertueuse. Auparavant elle a été un homme mort jeune : un brave homme aussi qui a bien souffert pendant sa vie parce que, auparavant, il avait été une méchante femme.

Retour à l'état normal à l'aide de passes longitudinales.

Septième séance, dimanche 3 septembre ;

Juliette est venue aujourd'hui à Voiron pour voir son beau-père que j'ai placé chez un électricien de la ville. Elle s'est rendue ensuite à ma maison de campagne de l'Agnélas où elle a passé la journée. J'ai pu avoir ainsi deux séances consécutives : l'une dans la matinée ; l'autre dans l'après-midi.

Séance de la matinée :

J'endorms rapidement Juliette par des passes longitudinales, appuyées de suggestions uniquement relatives au temps, et je l'amène ainsi jusqu'à la personnalité Bonnabry,

Bonnabry n'est pas belge comme je le croyais ; il est seulement d'origine belge ; c'est sa mère qui était belge. Quant à lui, il ne sait pas où il est né à cause de la vie vagabonde de sa mère qui était chanteuse. A 18 ans, il était avec elle à Angoulême pour la saison théâtrale. Un jour, elle l'emmena à la gare avec un monsieur ; puis, au moment de partir, on l'envoya faire une commission. Quand il revint il ne trouva plus personne et, depuis, il n'a jamais eu des nouvelles de sa mère. Resté seul, il chercha à se tirer d'affaire et entra comme apprenti dans une imprimerie.

Ramené à 10 ans par des passes longitudinales, il est à la campagne, chez des paysans où sa mère l'a placé. — Que fait ta mère ? — Mais je vous l'ai déjà dit (Ainsi Juliette a gardé, au moins en partie, la mémoire de ce qu'elle a dit lorsqu'elle était dans un état postérieur comme temps à celui où elle se trouve.)

A ce moment, je constate que la sensibilité de Juliette est extériorisée à quelques centimètres tout autour du corps ; c'est ce qui se produit chez elle

chaque fois qu'elle passe par une phase de vie terrestre.

Je continue les passes endormantes. Francisque est dans le sein de sa mère : le corps, mais pas l'âme.

Continuation des mêmes passes. Apparition d'une nouvelle personnalité ; celle d'une petite fille morte en bas âge. Elle est dans l'obscurité, parce qu'avant d'avoir été cette petite fille, elle a eu, comme femme, une longue existence où elle s'est mal conduite et a abandonné son mari et ses enfants. Elle repousse avec dégoût ces souvenirs et en souffre. Pas de sensibilité autour du corps, mais seulement autour de la tête comme si le corps astral se dégageait par le vertex ; c'est ce que j'avais déjà remarqué chaque fois que Juliette se croyait dans l'erraticité entre deux vies terrestres.

Je procède ensuite rapidement au réveil, sans m'arrêter à la vie terrestre de Francisque. Quand je vais trop vite avec les passes, Juliette paraît en souffrir et me prie de ralentir.

Francisque mort, je l'interroge sur son état. Il est dans une demi-obscurité et souffre seulement quelquefois. Je constate, une fois de plus, que la sensibilité n'existe ni sur la peau, ni autour du corps, sauf au-dessus de la tête d'où elle s'élève en colonne.

Séance de l'après-midi :

Je dirige, dès le début, Juliette vers l'avenir au moyen de passes transversales aidées de suggestions se rapportant au temps.

La voici quelques semaines après le moment où nous nous trouvons. Elle tient sa tête entre ses mains, paraît très triste et parle avec peine. Son beau-père n'est pas resté dans la maison où je l'ai placé ; il est maintenant dans une usine des environs de Voiron qu'elle ne peut préciser (Ceci est probablement le résultat de sa conversation du matin avec son beau-père et du reste n'a pas eu lieu.) Elle va encore travailler chez la repasseuse pour son apprentissage, mais cela ne convient pas à ses parents qui aimeraient mieux la voir poser sans interruption.

Continuation des passes transversales.

Elle a quitté Grenoble ; elle est à Genève ; elle a toujours de grands ennuis avec ses parents et refuse de s'expliquer à ce sujet. Elle voudrait bien écrire à son oncle de Paris ; mais sa mère, qui est brouillée avec lui depuis son second mariage, l'en empêche.

Elle a maintenant 25 ans et habite Nice où elle est d'abord venue toute seule et où sa mère l'a rejointe ensuite. Elle tousse et presse sa poitrine d'un air de souffrance. Je constate que sa sensibilité est extériorisée autour de son corps.

Quelques passes transversales encore et Juliette meurt ; sa tête retombe sur son épaule, ses membres sont inertes. La sensibilité n'existe plus autour du corps et s'est localisée au-dessus de sa tête.

Continuation des mêmes passes, puis nouvel interrogatoire.

Elle est heureuse d'être morte; elle ne souffre pas et n'est pas dans l'obscurité. Elle se souvient de ceux qui ont été bons pour elle, notamment du colonel de Rochas qui est mort, deux ans après elle (en 1916), d'une maladie dont il souffrait depuis long temps.

Je continue les passes transversales et je constate que sa sensibilité revient autour de son corps. Au moment où je m'arrête pour l'interroger, elle est réincarnée dans le corps d'un petit garçon très pieux. Puis ce petit garçon entre au séminaire. Je lui demande s'il croit au ciel et à l'enfer tels qu'on les lui enseigne ; il répond en souriant que ce n'est pas tout à fait cela. Je presse le point de la mémoire somnambulique au milieu du front pour qu'il se rappelle ses vies passées ; il sourit encore en faisant un signe d'approbation avec la tête.

Passes longitudinales sans interruption jusqu'au retour à la vie normale constaté par la sensibilité cutanée et l'état de la mémoire.

Huitième séance, 13 septembre :

Je voudrais savoir comment Juliette voit l'avenir : si c'est seulement une prévision de l'ensemble des événements, ou si elle se représente ces événements dans tous leurs détails.

Pour hâter sa marche dans le temps par suggestion, je la préviens, avant de l'endormir, que je vais tâcher de lui faire voir sa vie future.

Passes transversales.

Elle est à Genève. Je la prie de me raconter ce qu'elle a fait la veille. Elle s'est levée à 7 heures, elle a déjeuné avec du café au lait, puis est allée poser chez M. Drouet qui habite tout près, rue Jean-Jacques-Rousseau. Il travaille à une statue; elle ne sait pas ce que cela représente. « Vous savez, il se croit très fort ; moi, je ne trouve pas. » Elle est rentrée dîner ; elle a mangé des tomates farcies et de la salade verte. Dans l'après-midi, elle a fait une petite lessive. Ensuite, elle a soupé et s'est couchée. Je lui demande si elle me reconnaît. Elle hésite un moment, puis me saute au cou. « Oh, monsieur de Rochas, comme je suis heureuse de vous revoir ! » La conversation s'engage comme si j'étais venu lui faire une visite en passant à Genève. Elle me dit qu'elle voudrait bien ne plus poser, qu'une dame lui a promis de lui trouver une place chez une repasseuse. Elle pose souvent aux Beaux-arts ; ce sont simplement des poses pour les élèves, elles ne signifient rien. Les artistes ne sont en général pas malhonnêtes avec elle ; il y a cependant un vieux peintre qui l'avait vue chez M. Drouet qui lui a écrit pour lui faire une déclaration d'amour. « Voulez-vous que je vous montre sa lettre ? elle est bien drôle. — Oui, va me la chercher. » Elle se lève en riant, puis hésite et se rassied en me disant qu'elle ne savait plus où elle l'avait mise, mais qu'elle allait me la raconter. Le peintre lui faisait beaucoup de compliments ; il désirait avoir une entrevue seul avec elle et lui demandait soit un rendez-vous pour le lendemain soir à 7 heures, près du café qui est au bout de la rue Jean-Jacques-Rousseau, soit une réponse poste restante aux initiales B. P. « Vous pensez bien que je n'ai pas répondu et que je ne suis pas allée au rendez-vous. » Elle ne se porte pas mal, cependant elle tousse assez souvent et a quelquefois

des sueurs pendant la nuit. Je lui dis de regarder ses poumons ; elle y voit de gros trous (Quelques jours auparavant, l'ayant entendue tousser, je lui demandai, à l'état de sommeil, de regarder son poumon. Elle ne savait ce que c'était que le poumon. Quand je le lui eus expliqué, elle dirigea ses yeux vers sa poitrine et dit y voir de petites cavités.)

Je continue la marche vers l'avenir par le processus ordinaire. Maladie à Nice. Toux déchirante. Mort. Joie d'être délivrée de la vie. Elle a payé la dette de ses fautes, il lui reste à progresser intellectuellement. Elle se réincarne dans une famille aisée et s'appelle Emile Chaumette. Sa mère meurt en lui donnant le jour. Son père est propriétaire d'une importante fabrique de tuiles et habite la campagne dans une jolie maison. Il a, dès l'enfance, l'envie de se faire prêtre. Il entre au grand séminaire et, peu après sa sortie, en 1940, il est nommé vicaire au Havre. Il ne croit pas à la lettre tout ce qu'il enseigne ; mais cela suffit au plus grand nombre. On est encore en République, mais les rapports entre l'Eglise et l'Etat se sont modifiés plusieurs fois depuis le commencement du siècle. Je le prie d'écrire son nom ; il me regarde d'un air inquiet : « Pourquoi faire ? — Je m'occupe d'étudier les rapports qui peuvent exister entre l'écriture et le caractère. » Il se décide alors, mais a beaucoup de peine à écrire : « Tiens, c'est drôle, je ne me souviens plus comment on fait les grandes lettres. » Enfin, après deux essais qu'il efface, il me donne la signature reproduite dans la figure 3.

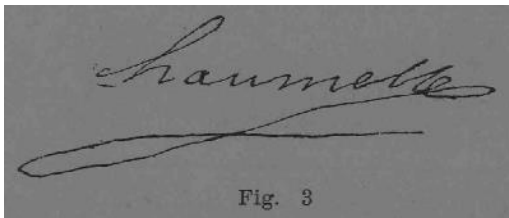


Fig. 3

Tout en causant avec la personnalité Chaumette, je prends amicalement Juliette par la taille comme je le fais souvent quand je suis content de ses réponses ; elle accueille toujours avec plaisir cette marque d'affection. Aujourd'hui, il n'en va plus de même ; elle se lève brusquement avec un air sévère : « Quelles drôles de manières vous avez ! Du reste il faut que je parte, j'ai à dire ma messe. »

Je la retiens au moyen de passes longitudinales et je la ramène à son état normal.

Ce fut ma dernière séance avec Juliette. Quelques jours après, elle m'envoya une dépêche m'annonçant que sa sœur de Lyon était morte en couches, qu'elle partait avec sa mère pour soigner le nouveau-né et qu'elle m'écrirait prochainement (Juliette et sa mère sont allées, en pleurs, faire leurs adieux à la repasseuse qui n'a aucun doute sur la réalité de la cause donnée à leur départ ; mais comme elles ont laissé des lettres à Grenoble, elles n'ont vraisemblablement pas voulu qu'on connût leur adresse à Lyon.)

Malgré ces promesses, je n'ai plus eu de ses nouvelles. Je l'ai en vain fait rechercher à Lyon, à Genève et à Nice. Peut-être pourra-t-on retrouver ce très intéressant sujet et voir ce qui se réalisera dans ses prévisions. C'est pourquoi j'ai laissé dans cet article leurs vrais noms aux personnages.

Pour le moment j'ai constaté que :

1° Elle a quitté Grenoble huit mois avant la date qu'elle avait indiquée ;

2° Il n'y a maintenant à Genève aucun sculpteur portant le nom de Drouet ou un nom analogue ;

3° M. Basset ne connaît aucun artiste de ce nom et n'a donné aucune lettre de recommandation à Juliette ;

4° On n'a retrouvé à Angoulême aucune trace d'un nommé Bonnabry, soit comme procédure de séparation avec sa femme, soit comme acte de décès.

CAS N° 12

Mme Marguerite N., janvier 1906

Mme Marguerite N... est une jeune femme de 19 ans, d'une intelligence ouverte et qui a reçu une solide instruction dans un couvent de Toulouse.

Elle est bien portante, très vive et adroite à tous les exercices du corps ; montant à cheval, conduisant son automobile, chassant. Elle aime les arts, peint convenablement et lit beaucoup.

Mariée seulement depuis quelques mois avec un homme notablement plus âgé qu'elle, elle vit aujourd'hui dans un petit bourg des Pyrénées au milieu d'une famille riche, mais très au-dessous d'elle comme niveau intellectuel.

J'ai eu l'occasion de la rencontrer chez des amis à moi, M. et Mme X..., qui sont ses cousins. Nous avons parlé ensemble des sciences psychiques, qu'elle ne connaissait que très vaguement et pour lesquelles elle s'est de suite passionnée, trouvant là un aliment pour son activité cérébrale, sans emploi depuis son installation chez ses beaux-parents.

Elle me pria de l'endormir, ce à quoi je réussis dès la première fois. Nous eûmes ensuite souvent deux séances par jour pendant plus de deux semaines.

N'ayant pas pris de notes, je ne procéderai pas par la description de chaque séance. Je me bornerai à donner le résumé des vies que Marguerite dit avoir vécues et je les mentionnerai en sens inverse de l'ordre dans lequel elles ont fait leur apparition. Pour simplifier l'exposé, je raconterai les choses comme si elles étaient réellement arrivées.

La plus ancienne des vies à laquelle j'ai pu remonter s'est écoulée dans l'Inde. Le sujet était alors une femme, fille d'un rajah et d'une esclave. Elle aimait passionnément un officier anglais et, ses rapports ayant été découverts, son père la condamna à être brûlée vive. La sentence fut exécutée, mais avant de mourir, la jeune indienne envoya à l'officier anglais une corbeille remplie de roses au

milieu desquelles se trouvaient trois petits serpents très venimeux, pour que son amant fut tué et vint la rejoindre.

Marguerite, qui jouit de la faculté de voir, entre deux vies successives, son avenir et celui des personnes avec qui elle a vécu, dit que son père, le rajah, est devenu Léon Denis (Léon Denis à qui j'ai fait part de cette circonstance et à qui ses existences précédentes auraient été dévoilées par des communications spirites n'a aucune connaissance à cette vie de rajah.), qu'elle connaît personnellement et pour qui elle éprouve une réelle antipathie, bien qu'elle admire son talent et son caractère. L'officier anglais était l'incarnation d'un être qu'elle a connu et aimé de tout temps, une âme sœur qui, dans la suite, est devenu Carl du Prel, son guide actuel.

Dans la vie suivante, elle est encore femme ; elle habitait le Maroc et faisait partie d'un ordre religieux; une bande d'aventuriers espagnols, qui avait fait une descente sur les côtes, fut repoussée par les Marocains, entre les mains desquels leur chef resta prisonnier. Ce chef fut enfermé dans une tour où on devait le laisser mourir de faim, mais elle en devint amoureuse, facilita son évasion et s'embarqua avec lui sur un navire qui devait les ramener en Espagne. Elle mourut pendant la traversée. Le chef espagnol, avec qui elle se trouva ainsi en contact pour la première fois dans sa série d'aventures, devint, plus tard, M. N..., son mari actuel.

Elle renaît ensuite comme homme en Espagne. C'est un gentilhomme pillard et brutal. Il enlève une petite fille qui gardait des chèvres ; il l'aime beaucoup, mais il la bat et lui rend l'existence très dure. Malgré cela elle l'aime. Cette jeune paysanne aurait été une de mes incarnations précédentes, à laquelle succédera d'abord une incarnation dans le surintendant Fouquet (Pendant que j'étais le surintendant Fouquet, elle était désincarnée et me protégeait.), puis une autre dans une grande dame autrichienne, amie intime de l'impératrice Marie-Louise.

C'est alors que je rencontre de nouveau, sur la terre, le sujet devenu le maréchal Ney et qu'une vive amitié nous unit.

Enfin, nous nous rencontrons encore dans notre existence actuelle où elle retrouve aussi le chef de bande espagnol qu'elle avait fait évader du Maroc.

Elle l'épouse comme expiation de ses fautes passées et dans le but de le faire évoluer.

Si, après avoir ramené Marguerite à son état normal par des passes transversales, je continue ces passes, elle se porte vers l'avenir. Elle meurt vers 45 ans, après une vie très triste, où tous ses instincts ont été étouffés. Elle n'a pas eu d'enfants et n'a servi à rien. Quelques années auparavant, son mari était mort, ce qui avait, été un soulagement pour elle, mais il était trop tard pour changer d'existence.

Dans l'espace, elle retrouve tous ceux qu'elle a aimés réellement, Carl du Prel, le colonel de Rochas, ses cousins X... Elle est dans la joie de se sentir libre et désire se réincarner pour contribuer à l'évolution de l'humanité. Elle se réincarne, en effet, bientôt : elle est femme, dans une situation indépendante, ne se marie pas et me retrouve réincarné comme homme, non marié. Unis par une pure

amitié, nous nous livrons ensemble à l'étude des sciences psychiques.

Pressé par le temps et la recherche d'autres phénomènes, j'ai passé rapidement sur les périodes comprises entre les différentes incarnations, n'insistant pas pour savoir comment elle y vivait et me bornant à constater sa faculté de suivre ses amis dans leurs incarnations successives.

Les changements de personnalité qu'elle affecte dans ces diverses vies, sont beaucoup moins frappants qu'avec les autres sujets : ce sont plutôt des souvenirs qu'elle évoque que des rôles qu'elle joue.

Cependant, au moment où se place la mort du général Ney, elle porte toujours la main sur son cœur et tombe comme morte.

Quatre ans se sont écoulés depuis les expériences que je viens de décrire ; je n'ai pas revu le sujet, mais j'ai appris que, contrairement à ce qu'elle avait prédit, elle a eu un enfant. Je suppose que son imagination a joué un rôle prépondérant dans les phénomènes que je viens d'exposer. Tous ses instincts de vie active ont dû lui faire prendre le maréchal Ney comme type de ce qu'elle aurait voulu être. L'histoire des serpents, dans une corbeille de roses, a fait, paraît-il, le sujet d'un roman qu'elle a dû lire bien qu'elle ne se le rappelle pas. Enfin, j'ai eu l'occasion de lui parler souvent de Carl du Prel, dont je m'occupais, à ce moment-là, à traduire les œuvres.

En dehors des phénomènes de régression, de mémoire et de prévision, Marguerite possédait des facultés physiques beaucoup plus nettes et indépendantes de la suggestion.

C'est ainsi que quand je l'endormais par des passes, la sensibilité s'extériorisait et on pouvait constater la présence de deux demi-fantômes sur ses côtés, puis leur réunion d'un fantôme unique entre elle et moi. Ce fantôme unique ou corps fluidique pouvait être envoyé par elle dans des lieux éloignés ; mais je n'ai pas vérifié la réalité de ces voyages.

La transmission de la pensée, l'autoscopie et la mimique, sous l'influence de la musique, ont été obtenus quand je les ai essayés. Nous avons même été, un jour, sur le point d'avoir une matérialisation avec l'aide d'un second médium, qui a vu un personnage se former pendant que Marguerite, complètement épuisée, semblait si près de la mort que j'ai dû arrêter l'expérience.

CAS N° 13

Henriette, 1906

1^{re} Séance. — J'endors facilement Henriette (Ce cas est spécialement intéressant parce que le sujet est une femme de 34 ans, mère de famille, parfaitement équilibrée au moral comme au physique, fort instruite, occupant dans le monde, ainsi que son mari, une situation élevée et ayant, en catholique fervente, peu de sympathie pour les théories spirites qu'elle ne connaît que très

vaguement. Elle n'a du reste jamais été magnétisée avant la première séance dont je donne le compte rendu.

La scène se passe à Valence en février 1906, et la rédaction ci-après a été faite sur les notes prises pendant les séances par le mari de Mme Henriette.) et provoque l'extériorisation de la sensibilité. Le corps astral paraît se former au-dessus de la tête. Pourtant je constate un peu de sensibilité le long des joues à un ou deux millimètres de l'épiderme.

La sensibilité extériorisée peut se fixer sur un foulard de soie ou dans un verre d'eau. Je réveille Henriette ; elle présente les points hypnogènes habituels. Même éveillée, elle éprouve une brûlure si l'on présente un diamant à distance convenable devant un point hypnogène. A l'état de veille, j'essaie de lui suggérer de voir une de ses amies, mais l'hallucination visuelle ne se produit pas (elle se produira à la 8^e séance).

Dans la nuit qui suit cette première séance, Henriette dort mal, et elle rêve qu'un homme inconnu, au visage froid, l'observe avec sympathie, puis l'emporte dans l'espace sous forme d'un nuage blanchâtre (son corps fluidique). Elle entend quelques raps.

2^e Séance. — Aussitôt endormie, Henriette voit son corps astral monter au plafond. Sur ma demande, elle peut, mais difficilement, le faire descendre à sa hauteur. Je lui suggère de rétrograder dans le passé et l'aide par des passes longitudinales. Nous la voyons à 20 ans, à 10 ans ; puis, après qu'elle a pris l'attitude classique du fœtus, nous la trouvons dans l'erraticité. Son corps est inerte sur le fauteuil, et, comme il arrivera toujours en pareil cas, elle répond difficilement à mes premiers appels, commençant par déclarer qu'elle n'est rien et ne reprenant que peu à peu conscience de sa personnalité (c'est-à-dire de la personnalité de sa vie antérieure dont elle parle le plus souvent à la 3^e personne).

Une fois pour toutes, je constate que, dans les périodes d'erraticité aussi bien que dans les périodes d'incarnation, son corps astral reste au-dessus de sa tête. Henriette nous déclare qu'elle est dans une demi-lumière « dans le gris ». Son mari me fait observer que, d'après un récit sommaire qu'il a fait à Henriette d'une séance de Joséphine, à laquelle il avait assisté, Henriette croyait que dans l'erraticité les âmes se disaient toujours « dans le noir ». J'interroge Henriette sur la signification des rêves qui ont suivi la première séance. Elle m'explique que l'homme qui emportait son corps fluidique est un ami qu'elle ne voit pas encore, mais qui viendra bientôt. Elle se rappelle qu'elle a été une très vieille femme. Elle va bientôt s'incarner, mais ne peut pas dire si c'est pour expier des fautes ou pour continuer son ascension intellectuelle ou morale. Elle paraît fatiguée. Par des passes transversales, je la ramène à l'instant actuel et lui suggère de voyager dans l'espace. Elle s'élève « vite, vite » et avec plaisir. Elle voit quantité de belles formes lumineuses qui se déplacent, elles aussi, très vite sans la regarder. C'est très beau ; elle voudrait que ce voyage durât toujours. Elle ne voit pas son ami inconnu. Je la réveille.

3^e Séance. — Aussitôt endormie et extériorisée, j'envoie Henriette dans l'espace. Elle s'y élance avec le même plaisir et, presque aussitôt, elle voit son ami. Il s'appelle Henri ; il la guidera et plus tard lui montrera sa mère. Je la rappelle à moi et lui suggère de remonter dans le passé. Elle revit rapidement sa vie actuelle et rentre dans le gris après avoir pris l'attitude du fœtus (comme du reste avant chacune de ses incarnations). Je la fais remonter encore dans le passé et, par une attitude de mort, elle entre dans sa précédente vie. C'est une vieille femme toute cassée, vivant à Paris, sous la République de 1848. Elle regrette « ce brave homme de Louis-Philippe ». Elle a eu beaucoup d'enfants ; mais la plupart sont morts et les autres l'ont quittée. Elle n'a que son chat, à qui elle fait une place à côté d'elle, sur son fauteuil, et qu'elle caresse. Elle s'appelle Marie Lecourbe. Elle a eu bien des malheurs. Elle se rappelle son ami, le sculpteur Henri Davin, qui aurait voulu l'épouser mais qui n'a pu le faire, ses parents étant riches et Marie pauvre.

Elle a connu Henri dans l'escalier de sa maison. Il habitait au premier étage et elle le rencontrait quand elle allait à son travail.

Je la rajeunis. Elle a vingt ans et va se marier à un ouvrier en métaux. — Je la rajeunis. Elle a dix ans et se montre très vive et gaie. Elle se lève et saute à la corde.

Je la rajeunis. Elle passe dans l'erraticité. Elle est dans le noir, mais ne souffre pas. Nous apprenons successivement qu'elle a été un homme bon et instruit, voire même un évêque et, comme je m'étonne de trouver dans le noir un tel personnage, j'apprends qu'un assez gros défaut compensait les qualités ci-dessus. Notre évêque a trop aimé les femmes. Il vivait à Marseille sous Louis XV et s'appelait Belzunce. — Je remarque à ce moment que, pour l'énoncé de ce nom comme pour l'énoncé de tous les noms propres et des dates, le sujet hésite beaucoup comme s'il les lisait péniblement et lentement. Elle répète plusieurs fois Bels... Bels..., alors que depuis longtemps nous avons compris « Belzunce ». Au contraire, elle raconte et mime les faits avec volubilité et vivacité.

Notre évêque va se réincarner et il sait qu'il sera une femme humble et malheureuse. Il ne choisit pas son sort ; « on ne choisit pas » affirme-t-il. Je le fais passer dans la vie de Marie Lecourbe et l'amène à dix ans. Là je lui suggère de se rappeler ce qu'elle faisait avant de s'incarner : « Je rôdais autour de ma mère ». A dix ans elle s'appelle déjà Marie Lecourbe. Elle est fille unique et n'a plus son père.

Je la vieillis ; elle a 30 ans. Elle explique que, si elle s'appelle encore Marie Lecourbe, malgré son mariage, c'est qu'elle a épousé son cousin. Son mari est un assez brave homme « qui ne boit pas plus que les autres ». Je lui demande des nouvelles d'Henri. Elle paraît surprise et froissée. Je la rassure, disant que je suis un peu sorcier et qu'il est inutile de me rien cacher. Elle ne voit plus Henri et ne veut pas le revoir. Elle l'a aimé et est restée sage ; mais la séparation lui a fait trop de mal, et puis elle se sent vieille et aurait honte de se montrer maintenant.

Je lui demande si elle a quelque intuition d'avoir connu Henri dans une autre

existence. Réponse : « Il n'y a pas d'autre existence ; on a bien assez de celle-là ! » Elle a trop de peine. Elle a perdu de tout petits enfants. Elle en a plusieurs autres autour d'elle, un dans un berceau à sa droite, un qui s'accroche à sa jupe à gauche. Elle est pressée ! Il faut qu'elle fasse la soupe ! Elle prend son bébé dans le berceau, le berce et murmure : « Mon petit Henri ! ». Je lui demande si ce nom est le souvenir de son ancien amour. Elle sourit, baisse la tête en signe d'aveu, murmure un oui timide et embrasse le bébé. Je lui demande ce qu'Henri est devenu. Il a, paraît-il, épousé une femme laide. « Moi j'étais jolie ; je ne le suis plus, j'ai eu trop d'enfants ! » Henri d'ailleurs a de l'argent et se paie des maîtresses. — Ici je dois faire observer combien l'idée que Marie Lecourbe se fait d'Henri diffère de celle du sujet quand il parle d'Henri comme esprit-guide. Dans l'interprétation malveillante, sinon calomnieuse, formulée par Marie Lecourbe sur son ancien ami, on reconnaît la facilité avec laquelle les pauvres prêtent aux riches des bonnes fortunes imaginaires. Quand, au contraire, on retrouve Henri comme esprit-guide, c'est un esprit de lumière et de bonté. La contradiction est caractéristique.

Je vieillis Marie : la voilà à 60 ans. Son mari est mort et c'est heureux, car il ne travaillait plus. Elle est seule. Son petit Henri est mort. Ses enfants encore vivants sont mariés, sauf sa petite Rose qui a mal tourné, qui a de belles robes et qui s'en va sur le trottoir. Elle était trop jolie ! « Mais, moi aussi, j'étais jolie et je n'ai pas fait ce qu'elle a fait. Je la vois quelquefois, mais ça me fait mal. Enfin !... elle a peut-être raison de ne pas s'éreinter comme moi ! »

Je la vieillis, elle tombe morte et entre dans le gris. Elle me dit qu'elle est morte à plus de 80 ans. Là où elle est, elle a retrouvé ses parents, mais on ne se parle pas et la famille ne compte plus beaucoup (Il est à remarquer que tous les sujets parlent de ces ombres silencieuses comme celles que l'Antiquité plaçait aux Champs-Élysées.) Elle n'a pas retrouvé son ami Henri qui a dû mourir avant elle et doit être réincarné. Elle se rappelle qu'elle a été contente de désincarner. Elle a vu son enterrement. Il n'y avait presque personne. Ses enfants riaient. On trouvait qu'elle était assez vieille pour faire une morte. Tout cela lui était bien égal. Elle n'a guère regretté que son chat. Elle a été le revoir à l'état de corps astral. Il l'a bien reconnue et a fait « ronron ». Une vieille voisine a recueilli l'animal. — Je signale ici qu'à l'état de veille, Henriette ignore la faculté attribuée à certains animaux d'être plus sensibles que l'homme à la présence des fantômes.

Marie Lecourbe n'a pas été voir ce que devenait son corps dans la tombe ; « on n'aime pas bien ça, vous savez ! » Je la pousse vers sa réincarnation future qui est sa vie actuelle. Elle voit une jeune femme qui souffre sur un lit : « Mais c'est maman ! » Elle entoure sa mère pendant l'accouchement. Elle n'a pas choisi son sort ; « on ne choisit pas ! »

Je la vieillis ; je lui fais dépasser son âge actuel et la pousse vers l'avenir. A 40 ans de sa vie actuelle, elle est à Paris avec son mari. Elle regretta Valence parce qu'elle se trouve vieille et qu'elle a laissé de bons amis dans cette ville. — Je la vieillis. Elle a 60 ans. Elle se porte à merveille. Elle est veuve depuis 5 ans. Elle est seule : ses enfants sont mariés. — Je la vieillis : elle a 75 ans. Elle se porte

bien : « Chez nous, on vit vieux ! » Elle s'ennuie. Ses enfants ne veulent plus d'elle. Sa joie est de voir ses petits-enfants.

Je la vieillis encore : elle a 90 ans. Elle est courbée par l'âge. Il me paraît inutile de l'interroger, il faut en finir.

Je la vieillis rapidement. Elle tombe en arrière avec un petit cri et meurt. Je l'interroge. Elle est dans la lumière. Elle y a trouvé Henri, son mari et moi-même. Elle va partir avec Henri pour un autre monde. Son mari, quoiqu'heureux, n'a pas fini son stage terrestre.

4^e Séance. — Aussitôt endormie et extériorisée, Henriette, sur mes suggestions verbales, remonte dans le passé : Nous retrouvons bientôt Marie Lecourbe dans le gris (erraticité). Elle n'est pas seule. Ses compagnons ne lui parlent pas, mais on se comprend sans se parler. Il y en a qu'elle a connus sur terre, mais elle ne saurait dire leurs noms. Elle ne sait pas depuis combien d'années elle est morte. « On ne compte pas comme ça ! ». Sa fille Rose, qui avait mal tourné, est morte et se trouve dans le noir, mais non en enfer « il n'y a pas d'enfer ». (Je signale ici qu'Henriette pratique et défend la religion catholique.) Marie ne voit pas la vie future (la vie actuelle d'Henriette). Elle n'a pas retrouvé son ami Henri. Je la fais remonter dans le passé et, après une attitude de mort, nous arrivons à la vieillesse de Marie Lecourbe. Elle a 84 ou 85 ans, elle ne peut préciser. Elle caresse son chat. Elle est sourde, mais a bon estomac. Ses enfants lui ont laissé quelque chose pour vivre et ses petits-enfants lui viennent en aide. Sa fille Rose, qui avait mal tourné, est morte de misère à l'hôpital. « Elle mettait tout sur son dos. »

Je la ramène à 60 ans. Elle est veuve, travaille et gagne quinze sous par jour à faire des chemises d'homme. Elle n'a jamais rêvé qu'elle ait été un homme. Le soir, elle est trop lasse pour rêver, elle dort. Elle aimerait d'ailleurs bien être un homme : « Les hommes ont la vie plus douce ». Elle est dévote. Elle ne l'était pas quand elle était jeune, mais elle éprouve le besoin de se raccrocher à quelque chose. Elle n'a pas revu Henri. — Je la rajeunis. Elle a 20 ans. On est en 1825 et Louis-Philippe règne. (A son réveil, le sujet rira de son anachronisme quand on lui en parlera.) Elle ne voit pas les dates nettement et déclare au surplus « qu'elle n'est pas tout à fait Marie Lecourbe ? »

Je la rajeunis et la repousse dans la période d'erraticité qui se place entre la vie de Belzunce et la vie de Marie Lecourbe. Notre sujet est alors dans le noir. Il ne souffre pas, mais ne se trouve pas bien. Il sent tout autour de lui des compagnons de misère qu'il ne voit pas et qui lui font peur. Il se rappelle qu'il a été un homme instruit et bon, qu'il était évêque, qu'il s'appelait Belzunce (toujours la même hésitation dans l'énoncé des noms), qu'il a trop aimé les femmes, ce qui est un gros défaut pour un évêque et qu'il a été orgueilleux « comme ils le sont tous ». Ses compagnons de misère se sauvent quand il s'approche d'eux. Ce n'est ni le purgatoire, ni l'enfer, tel qu'il se les imaginait étant évêque. Il a l'intuition qu'il rachètera ses fautes en se réincarnant dans une personne malheureuse, mais il ne sait ni quand, ni comment : « On ne choisit pas ». Je lui

propose de le ramener au temps où il était évêque. Il refuse... et c'est de force que, par des passes longitudinales, je le fais rentrer dans sa vie d'évêque. Il y entre par une attitude de mort et son attitude est bien celle qu'on a dû donner à l'évêque : les mains jointes et les doigts entrelacés sur la poitrine. Encore quelques passes et il se redresse un peu, tout en restant courbé comme un vieillard.

Je l'interroge. — Il va mal, il est vieux, il sent qu'il s'en va.

D. — Cela ne doit pas faire peur à un homme comme vous.

R. — Si ! J'ai des appréhensions.

D. — Pourtant vous avez été un honnête homme.

R. — Je n'ai pas été parfait... Mais qui êtes-vous donc pour m'interroger ainsi ?

D. — Je suis en dehors et au-dessus du temps parce que, comme le prophète Elie qui était revenu sous la figure de saint Jean-Baptiste, j'ai eu, moi aussi, plusieurs vies et déjà je sais sur vous plus de choses que vous ne sauriez croire.

R. — Vous êtes peut-être l'esprit malin ?

D. — Certes non ; croyez-vous qu'il serait assez naïf pour montrer aux hommes les punitions de leurs fautes ?

R. — Enfin que me voulez-vous ? Venez-vous pour me préparer à la mort ?

D. — Non ! D'ailleurs je ne suppose pas que vous ayez peur d'aller en enfer ?

R. — En enfer ? non. Dieu est miséricordieux : mais je crains.

D. — Pourtant tout le monde vous révère comme un saint.

R. — Oui ; on me croit un saint, mais il y a des endroits bien noirs.

D. — Je sais... ; un peu trop de penchant pour les femmes et un peu trop d'orgueil.

R. — Comment le savez-vous ?

D. — Je vous l'ai dit ; je suis au-dessus du temps et je sais bien que je ne me trompe pas en parlant de votre goût pour les femmes.

R. — Oui ! elles m'ont fait souffrir ! Elles m'ont torturé.

D. — Votre grande situation, le plaisir de faire tomber un saint... tout devait les attirer à vous.

R. — Oui, j'en ai eu beaucoup ; mais toutes m'ont fait souffrir, surtout depuis que je suis vieux. J'avais beau avoir des remords chaque fois, toujours je retombais ! Quel affreux état que celui de prêtre quand on n'a pas la vocation !

D. — Mon Dieu... l'homme est faible et les dames de Marseille sont réputées pour leur beauté et leurs charmes.

R. — (Avec une pointe de fierté.) Eh ! ce n'était pas seulement de Marseille ; c'était surtout à Versailles, à Paris !

D. — Ainsi vous aviez des remords ?

R. — Oui ; mais aussi je n'avais pas la vocation ; on m'a forcé à devenir prêtre.

D. — Si vous vouliez, je puis vous rajeunir jusqu'à votre entrée au Séminaire.

R. — Je ne tiens pas à rajeunir.

D. — Si ; laissez-moi faire (passes longitudinales). Quel âge avez-vous ?

R. — 20 ans.

D. — Ainsi vous allez être prêtre ! Avez-vous la vocation religieuse ?

R. — Non ! mais nous sommes trop nombreux dans la famille. Il le faut. (Je signale ici que le sujet à l'état de veille ne sait de la vie de Belzunce que les incidents de la peste de Marseille, tels que la gravure les a popularisés. Mais il croit avoir lu une vie de Belzunce, il y a de cela une quinzaine d'années.)

D. — Dans quel ordre entrez-vous ?

R. — Je suis jésuite.

D. — Vous avez été sage jusqu'à présent ?

R. — Non, je me suis un peu trop amusé.

D. — Mais au moins vous êtes resté chaste ?

R. — (Avec embarras.) Non.

D. — Comment cela... vous êtes si jeune !

R. — Le père, dans le château, ne nous surveillait pas et on allait à la chasse.

D. — Vous entrez dans une voie bien austère.

R. — Dieu m'aidera.

D. — Eh bien ! je vais vous vieillir jusqu'à votre première faute de prêtre (passes transversales). Le sujet se débat et s'incline dans une attitude humiliée en soupirant avec horreur.

D. — Ainsi c'est votre première faute.

R. — Oui.

D. — Et qui est cette femme ?

R. — Une femme mariée.

D. — Elle est venue à vous comme pénitente ?

R. — (Avec soupir.) Oui !

D. — Vous avez des remords ?

R. — Oui, mais le terrible c'est que je sais, que je sens, que je recommencerai.

D. — Où êtes-vous ?

R. — (Avec effort.) Il y a des montagnes et c'est dans le Midi. Ce n'est pas Toulouse ; mais je ne vois pas le nom.

D. — Rappelez-vous. (J'aide la mémoire par la pression sur le milieu du front.)

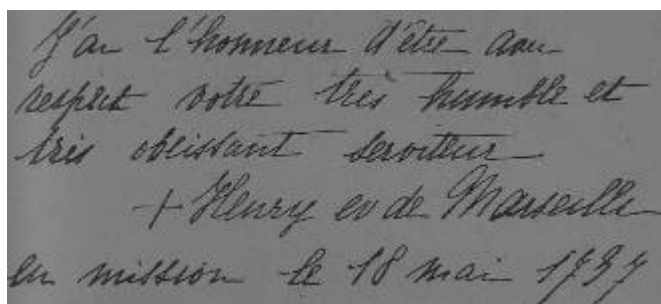
R. — C'est Agen.

D. — Quel âge avez-vous et qu'êtes-vous ?

R. — Trente-cinq ans. Je suis curé.

D. — Je vais vous vieillir et faire de vous un évêque (passes transversales).

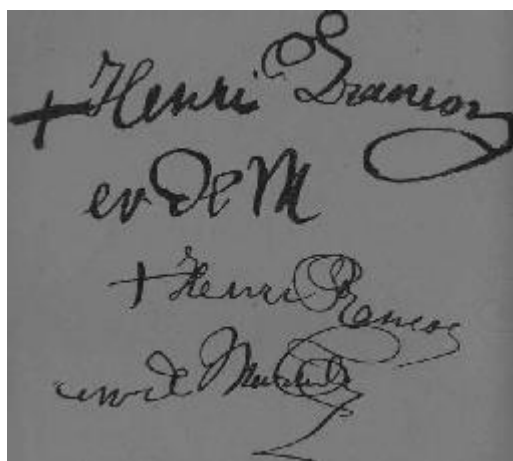
Bientôt le sujet se redresse dans une fière attitude et d'un geste brusque, la main droite à hauteur du menton me donne son anneau (imaginaire) à baiser.



J'ai l'honneur d'être avec
respect votre très humble et
très obéissant serviteur
- Henry évêque de Marseille
En mission le 18 mai 1884

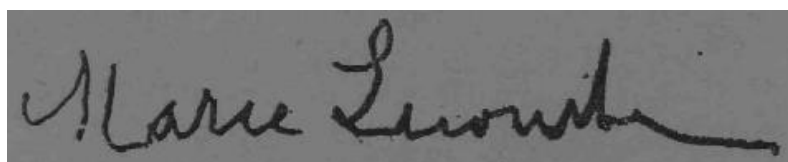
(Fig. 1). Ecriture normale du sujet réveillé.

Sous prétexte d'une dédicace, je lui fais donner une signature (fig. 2). Cette signature, très masculine, est correctement précédée d'une croix; elle donne bien les prénoms de Belzunce, Henri-François (prénoms que le sujet ignore à l'état de veille). L'abréviation : « év. de Marseille » est bien l'abréviation usitée ; mais l'écriture et l'orthographe ne sont pas celles du véritable Belzunce qui signait Henry et non Henri-François.



+ Henri François
évêque de Marseille
+ Henri François
évêque de Marseille

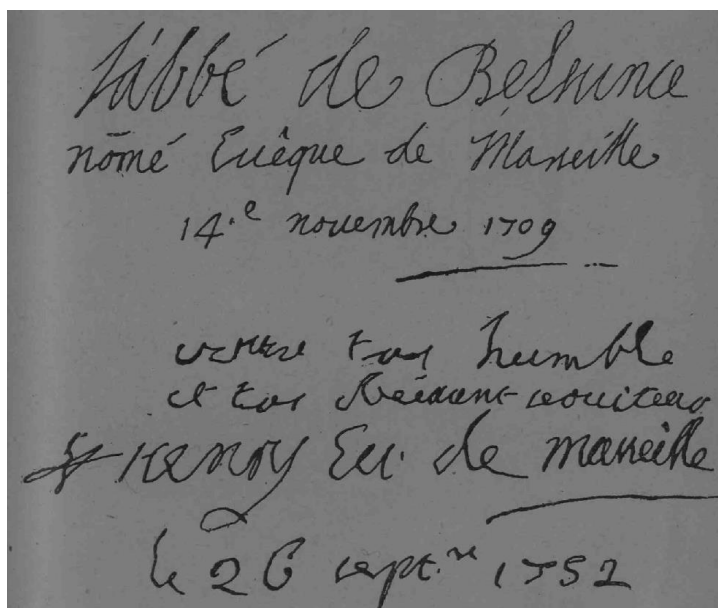
(Fig. 2). Signatures données en deux-séances différentes par le sujet avec la personnalité de Mr de Belzunce.



Marie Lecourbe

(Fig. 3). Signature avec la personnalité de Marie Lecourbe.

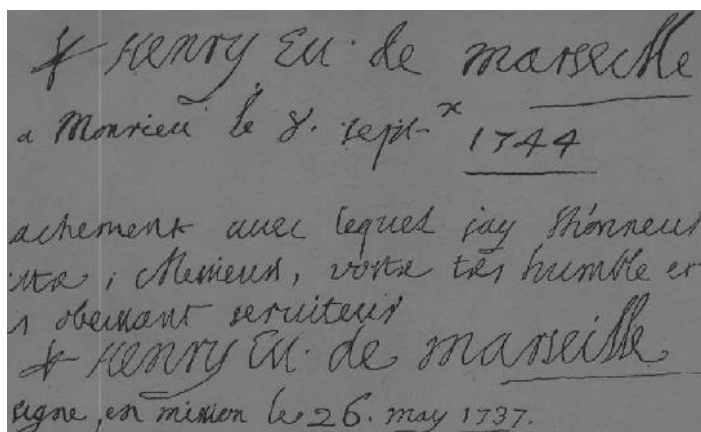
Les figures 4 et 5 reproduisent un certain nombre de signatures écrites par Belzunce à différents âges. La figure 1 est l'écriture d'Henriette éveillée.



Abbé de Belzunce
nommé Evêque de Marseille
14.^e novembre 1709

Votre très humble
et très obéissant serviteur
H. HENRY Ev. de marseille
le 26 sept.^r 1752

(Fig. 4). Signatures de Mr de Belzunce à des âges éloignés de sa vie.



H. HENRY Ev. de marseille
à Marseille le 8. sept.^r 1744

achement avec lequel j'ay l'honneur
de vous adresser, votre très humble et
obéissant serviteur
H. HENRY Ev. de marseille
signé, en mission le 26. may 1737.

(Fig. 5). Signatures de Mr de Belzunce à des âges éloignés de sa vie.

D. — Où êtes-vous ?

R. — A Versailles.

D. — Vous y êtes souvent ?

R. — Oui, plus souvent qu'à Marseille.

D. — N'avez-vous pas appris qu'il y a des cas de peste à Marseille ?

R. — (Avec insouciance.) Oui, on me l'a dit, mais je crois que cela ne sera rien. (Je fais quelques passes en travers. Le sujet se lève.)

D. — Que faites-vous ?

R. — Je pars pour Marseille ; on m'y appelle ; on a besoin de moi. (Je fais

encore quelques passes.)

D. — Vous voilà au milieu de vos pestiférés. Les voyez-vous ?

R. — (Se cachant les yeux de la main droite.) Oh ! les malheureux !

Il marche, se penche sur une victime, soutient une tête imaginaire, dessine une grande croix de la main droite et recule vivement en aspirant une gorgée d'air. On voit qu'il a évité de respirer dans l'ambiance immédiate du malade.

Il avance encore et bénit plusieurs malades avec des signes de croix. Pour éviter la fatigue, je lui suggère de dormir ; puis je fais des passes transversales sans dire un mot et quand j'interroge à nouveau le sujet, nous trouvons Marie Lecourbe à 40 ans. Sous prétexte d'affaires, je lui demande une signature qu'elle donne lentement et péniblement après s'être excusée de ne savoir pas bien écrire (fig. 3).

Je continue les passes sans rien dire. Elle tombe en arrière avec un cri. Je l'interroge. Elle est dans le gris. Elle se rappelle sa vie de Marie Lecourbe et, aidée de pressions sur le front, elle se rappelle que peu auparavant, elle a été un homme et « un homme si beau ». Ses souvenirs se précisent, mais elle ne peut pas comprendre qu'un évêque ait pu avoir mauvaise conduite. Elle voit néanmoins que la vie de Marie Lecourbe n'ayant de l'amour que les charges et, de la vie, que les humiliations, serait une bonne punition pour un homme ayant abusé de l'amour et de l'orgueil.

Je la ramène à l'époque actuelle et la réveille.

5^e Séance. — Par des passes, j'amène le sujet à la personnalité de Marie Lecourbe à 20 ans. Elle va se marier sans trop d'enthousiasme puisqu'il a fallu renoncer à Henri. Elle n'a vu qu'une fois la mère d'Henri et cette méchante femme lui a fait une scène. Elle a vu le roi Louis XVIII « ce gros vilain ». Elle a vu les cosaques et, plus jeune, elle a vu Napoléon de loin, un jour qu'il passait à cheval. Il avait l'air fatigué et on commençait à en avoir assez parce qu'il n'y avait plus d'hommes. Elle habite Montmartre. Elle pourrait me conduire chez elle, mais ne peut dire ni le nom de la rue, ni le numéro de la maison.

Je la rajeunis. Elle se gratte la jambe (comme Henriette ne le ferait jamais) et dit : « C'est mon bas ! »

Je continue les passes et nous allons jusqu'à la personnalité de l'évêque vieux et malade. Il ignore le nombre de ses vicaires généraux, de ses curés ; il ne se rappelle rien de ses démêlés avec les jansénistes, les oratoriens de Marseille ou le Parlement d'Aix qui occupèrent cependant une partie de sa vie, mais dont ne parlent pas ses biographies à l'usage de la jeunesse, comme celle qu'a pu lire Henriette. Il paraît désireux de masquer son ignorance et de congédier un questionneur importun. « Cela ne vous regarde pas ! »

Je fais des passes prolongées et j'amène le sujet à la période d'erraticité qui a précédé sa vie d'évêque.

Après avoir déclaré comme toujours qu'il n'est rien, il se débat en poussant

des exclamations : « Oh ! c'est noir ! oh ! les vilaines bêtes ! j'ai peur ! » Je l'entoure d'un mur fluide et le rassure.

Il se rappelle qu'il a été un simple soldat sous Louis XIII, un soldat ivrogne, cruel et paillard. Il a été tué à 30 ans par un voleur de grand chemin. Ses compagnons actuels de souffrance ont des apparences répugnantes. Ils sont tous vilains et dégoûtants. Il y en a qui rampent et qui n'ont plus rien d'humain. Ils ne parlent que pour se plaindre. Tous voudraient revenir tourmenter les vivants. Pourtant ce ne sont pas des diables. Après avoir été tué, il n'a pu se séparer de ce corps affreux qui se décomposait et jamais personne ne venait pleurer sur le sol où il gisait. Il lui semble que cela l'aurait soulagé, mais comme affection humaine, il n'avait eu que quelques ribaudes.

Ses compagnons actuels rampent de tous côtés et cherchent à partir. Parmi ceux qui ont encore apparence humaine, il y a plus d'hommes que de femmes. Ils savent que leur supplice ne durera pas toujours. Parfois l'un d'eux se détache et il a l'air content. Le plus souvent, ils n'ont pas l'idée de ce qu'ils pourraient devenir. Pourtant, ils ont, par intermittence, des intuitions à ce sujet. — Par des passes réveillantes et par suggestion, j'amène le sujet à un de ces moments de clairvoyance dans l'erraticité. Il voit : il va être un homme, un homme mieux instruit, bien élevé. Il monte. Il ne voit plus les vilaines bêtes qui l'entourent. Ce sort, relativement heureux, qu'il se croit réservé, il l'attribue avec hésitation aux souffrances qui ont accompagné sa mort violente. « Mais pourquoi, dit-il, ne demandez-vous pas tout cela à Henri ? C'est lui qui pourrait vous l'expliquer ! » Henri, en effet, dès ce moment, le protège un peu ; seulement il n'est pas là.

Je continue des passes réveillantes et nous arrivons à Henri-François (de Belzunce).

A 15 ans, dans sa famille, on l'appelle François. Il est au château de la Force (éveillé, le sujet ne connaît pas ce nom). Il ne chasse pas encore. Son père est dur et ne lui permet pas encore ce plaisir. Il n'a pas d'amourette : « Que dirait M. le Curé ? » — Je le pousse à 21 ans. Il ne veut pas qu'on lui rappelle sa première faute. C'était une gentille petite servante qui venait au château. Elle a eu un enfant et elle est morte.

Je le vieillis jusqu'au rôle d'évêque (bien reconnaissable à son attitude majestueuse). Je me présente comme étant un curé de son diocèse et je lui explique qu'une de mes pénitentes, jeune et belle, me poursuit de ses assiduités, mais que je compte bien résister, grâce à ses bons conseils et à son appui moral : « N'y comptez pas, mon pauvre ami. Vous ferez comme moi, vous succomberez ! » et il ajoute que le mauvais exemple d'un supérieur ne justifie pas les fautes des inférieurs.

Par des passes, je le pousse dans la période d'erraticité qui a suivi sa vie d'évêque. Il est dans le noir, mais ne souffre pas. Henri vient le voir assez souvent et déclare l'avoir toujours connu, sans pouvoir cependant dire ce qu'il était avant sa vie de soldat.

Je continue les passes transversales et, par une anomalie, c'est avec un cri et une attitude de mort que le sujet entre dans la personnalité de Marie Lecourbe.

Je fais traverser rapidement cette vie-là : nouvelle mort et nouvelle période d'erraticité. Sur mon ordre, elle appelle Henri et l'interroge. Henri dit qu'avant d'être Marie Lecourbe, le sujet a été un évêque, puis auparavant un homme qui est mort jeune, puis auparavant une femme. Du moins il le croit, mais il n'en est pas sûr. Henri pense que l'élévation relativement brusque du sujet qu'on trouve évêque, après avoir été un grossier soldat, peut avoir été méritée par une longue période d'erraticité très douloureuse après la mort du soldat. Il reconnaît toutefois qu'il n'a pas le secret de l'alternance des vies. Quand je pose une question à Henri par l'intermédiaire du sujet, celui-ci paraît écouter une réponse imaginaire et répond : « Henri dit que, etc.. » Je continue les passes transversales; par une suggestion verbale, j'obtiens qu'au lieu d'aller dans l'avenir, elle se réveille juste au moment où elle arrivera à son âge actuel.

6^e Séance. — J'envoie le sujet chez ses parents habitant à 200 kilomètres de Valence, puis chez diverses personnes de Béziers. Elle mime admirablement l'espièglerie d'un esprit qui peut rôder invisible chez des personnes connues. Elle essaie de leur jouer quelques tours innocents ; mais constate son impuissance à produire soit un effet mécanique, soit un bruit. Elle déclare être vue par le chien d'une de ses amies. Malheureusement, comme elle ne veut mettre personne dans le secret de ces expériences, si ses observations sont vraisemblables, on ne peut pas les contrôler par une enquête.

7^e Séance. — J'envoie le sujet chez un de ses frères, avoué, habitant à 350 kilomètres de Valence. Elle déclare y aller en suivant à peu près la voie ferrée, s'écartant notamment quand elle rencontre des esprits errants dont elle a peur.

Il est 9 heures du soir et, près du domicile de son frère, elle entre dans une église qu'elle trouve pleine d'esprits qui tournent vite sans se parler. Elle sort effrayée et va chez son frère. Là elle fait une dizaine d'observations dont huit ont été reconnues véridiques et deux erronées : 1^{re} erreur : elle dit être arrivée par la fenêtre et avoir trouvé les volets ouverts alors qu'ils étaient fermés ; 2^e erreur : son frère lisait bien un journal mais elle a donné un titre erroné. — Une des constatations exactes correspond d'ailleurs à un fait exceptionnel. A un moment donné, le sujet voit son frère se lever pour aller vérifier si l'on a bien fermé la porte d'une salle d'attente donnant directement sur le palier. Or, à l'heure indiquée, le frère a bien procédé à cette vérification et cela par exception, parce qu'il avait un nouveau domestique.

Je la ramène à son domicile; puis je l'envoie dans l'espace sous la garde de son esprit-guide Henri. A un moment donné, celui-ci l'abandonne et va chercher sa mère qu'il lui amène. Le sujet pleure, paraît écouter des recommandations, promet de toujours obéir. Pour éviter la fatigue d'une entrevue aussi émouvante, je la réveille le plus promptement possible.

La personnification de Mgr de Belzunce m'a permis de faire une constatation intéressante.

J'ai vu, en étudiant une biographie très complète du prélat, qu'il avait eu de longs démêlés avec le Parlement d'Aix et avec les jansénistes ; or, ces démêlés, Marguerite, jouant le rôle de Belzunce, les ignore complètement. Elle a donc créé un Belzunce imaginaire d'après une vie sommaire dont elle a eu connaissance.

M. de Rochetal, à qui l'on a soumis les divers spécimens d'écriture donnés dans l'observation précédente, trouve qu'au point de vue graphologique, il n'y a aucun rapport entre l'écriture véritable de l'évêque de Marseille, qui dénote « une haute intelligence, avec une modestie et une pureté de mœurs incontestable », et celle de sa personnification, qui convient à un être orgueilleux et sensuel comme l'a représenté le sujet.

CAS N° 14

Mlle Giudato, 1907

Cette jeune fille, née de parents italiens, est restée jusqu'à l'âge de 4 ans près de Turin. Ses parents sont alors venus en France et se sont établis dans un village près de Grenoble. Elle a actuellement 19 ans et est domestique chez une sage-femme. On n'a jamais essayé de l'endormir.

1^{re} Séance. — A l'état normal, elle n'est pas sensible aux actions de polarité, pas même pour des suggestions d'odeur; elle n'éprouve pas d'attraction par l'action de mes mains sur ses épaules, pas de points hypnogènes ou hystérogènes.

Je parviens cependant à l'endormir lentement par des passes ; elle commence à extérioriser sa sensibilité. J'essaie alors d'obtenir la régression de la mémoire par suggestion : résultats très confus. — Je continue les passes et j'essaie de nouveau la régression de la mémoire par suggestion : « Vous avez 15 ans, 10 ans, 5 ans, 3 ans, un an. » Cela réussit ; à 3 ans, elle me répond en italien ; à 1 an, elle ne répond plus mais tète mon doigt.

« Vous êtes dans le sein de votre mère ? » — Pas de pose spéciale.

« Vous êtes dans la situation où vous étiez avant de vous former dans le sein de votre mère. Que faites-vous ? » — Je suis dans le noir.

« Vous souvenez-vous d'avoir vécu ? — Non. »

J'ai beau presser le milieu du front et reprendre les passes endormantes, je ne réveille aucun souvenir. — Ce qui prouve bien que quand les sujets me racontent leurs histoires, ce n'est pas moi qui les inspire.

Je la réveille alors par des passes transversales. La première fois que je l'interroge, elle est déjà arrivée à 5 ans ; je continue et je la ramène à 14 ans et à la sensibilité normale. Je constate alors qu'elle est devenue très suggestible et je reconnais facilement la présence de points hypnogènes et hystérogènes.

2^e Séance. — La jeune fille s'endort assez difficilement, cependant je l'amène par suggestion à avoir successivement 15 ans, 10 ans, 5 ans, 3 ans, 1 an. A 3 ans, elle ne parle plus qu'italien ; à 1 an, elle tète mon doigt. — Je lui dis qu'elle est dans le ventre de sa mère, alors elle incline peu à peu son buste sur ses jambes : elle ne répond plus. — Je lui dis qu'elle n'est pas encore incarnée et je lui demande où elle est. Elle ne répond pas d'abord, puis finit par dire qu'elle est dans le noir, qu'elle ne voit personne autour d'elle, qu'elle ne se souvient pas d'avoir vécu ; j'ai beau lui presser le milieu du front, elle répond toujours de même.

Je continue assez longtemps les passes endormantes ; pas davantage de souvenir. Je presse le milieu du front ; elle me dit, en italien, qu'elle a été une très vieille femme.

Nouvelles passes endormantes ; elle finit par se souvenir qu'elle a été une femme qui est morte très vieille et a eu deux enfants : un garçon et une fille.

Continuation des passes. — Elle devient cette femme. Je la rajeunis ; elle a 20 ans et s'appelle Béatrice ; elle va se marier avec un chaudronnier qui s'appelle Paolo.

Je la vieillis alors par des passes transversales ; elle est mariée et aime bien son mari.

Continuation des passes transversales. — Elle se renverse en poussant un grand cri ; elle vient d'accoucher de son premier enfant, sa fille Mariette. Elle me parle italien.

Rapidement, je continue les passes qui la vieillissent en la ramenant vers l'époque présente : elle a maintenant 80 ans.

Continuation des passes. — Elle se renverse en arrière et ne répond plus.

Je continue les passes et l'interroge : elle est devenue la petite Marguerite Giudato et me répond en italien. Réveil normal.

3^e Séance. — Mêmes résultats que dans les précédentes. Quand elle est ramenée par des passes transversales à son âge actuel, je continue, pendant quelque temps, les passes ; elle s'endort de nouveau. Lorsqu'elle peut me répondre, elle est mariée avec un charpentier.

Je n'ai pas vérifié depuis si le mariage avait eu lieu ; mais en admettant que la prédiction se fût réalisée, cela n'aurait rien prouvé, parce que la jeune fille a dû m'annoncer ce qui était en projet.

Mme Caro est une jeune femme de 20 ans (1910), très bien portante. Elle s'est mariée à 17 ans, et son mari, qui s'intéresse aux sciences psychiques, me pria, un jour, d'essayer de l'endormir pour combattre des insomnies passagères. Je réussis du premier coup et je fis revenir le sommeil. Encouragés par ce succès, nous continuâmes les expériences et je constatai qu'elle présentait toutes les facultés d'un sujet des plus sensibles. Sous l'influence des passes longitudinales, son corps astral se dégage par la tête ; elle le déplace comme elle le veut et elle lui fait prendre la forme que je désire. Quand je touche son corps astral, elle le sent, alors qu'elle ne sent aucune action exercée sur son corps physique. — Elle a des points hypnogènes et hystérogènes aux endroits ordinaires (Un objet d'or ou un diamant placé en regard d'un point hypnogène provoque la sensation de brûlure; un objet d'étain en fait disparaître la douleur. Il y a des maxima de sensibilité à 3 et à 9 centimètres de la peau.). Elle est bien suggestible ; mais seulement si elle le veut. Impossible de lui faire faire, même endormie, une action qui ne lui va pas ; elle se raidit alors et refuse la suggestion. Je puis cependant l'attirer vers moi par simple suggestion mentale.

Elle a accouché absolument sans douleur, sous l'influence de la suggestion, et quand elle a un petit malaise quelconque, il suffit que j'extériorise son corps astral et qu'elle place ma main sur le double de la partie souffrante (qu'elle voit colorée d'une façon différente que le reste du corps astral), pour que je la guérisse complètement. — Elle est très sensible à la musique et mime admirablement les émotions qu'elle lui fait éprouver.

En l'endormant suffisamment par des passes, elle voit l'intérieur des corps et le fluide qui s'échappe de mes doigts. Si, dans cet état, elle regarde sa petite fille, elle la voit entourée d'une auréole lumineuse d'environ 2 centimètres, partout où les chairs sont à nu, spécialement à la tête. Si son mari joue alors de son violon, dont il se sert habituellement pour calmer la petite fille quand elle pleure, elle voit l'auréole s'allonger du côté de l'instrument pour les notes élevées et se rétracter pour les notes graves. Il faut, pour obtenir cet effet, que j'aie donné à la mère la suggestion de ne point entendre la musique, sans cela quand son corps fluide est extériorisé, elle ne peut la supporter ; c'est, dit-elle, comme si on agissait sur ses nerfs mis à nu.

Il résulte de plusieurs essais qu'elle se reporte à trois vies antérieures. Dans la dernière, celle qui précède la vie actuelle, il est un garçon, Jean, enfant né dans une famille misérable, abandonné de bonne heure, couchant dans les bois, où il finit par être étranglé, à l'âge de 15 ans, par des cheminots. Elle porte, à ce moment, la main à son cou et suffoque ; jamais elle n'a varié sur cette vie.

Ses plus anciens souvenirs déterminés par la pression du front la reportent à une vie de soldat sur laquelle elle ne donne aucun détail ; puis elle a été une dame habitant un château et qui a quitté son mari et son enfant pour suivre un amant. Dans sa vieillesse et après sa mort, elle se repent et pleure de véritables larmes. Elle se réincarne, sans qu'elle ait choisi, dans le corps d'une jeune fille, Madeleine, dont la mère paraît avoir été une femme galante ; pendant son enfance, elle ne voit son père que quelquefois le soir ; il passe la nuit à la maison et repart le matin. Elle habite Paris du côté de la place du Trône. Vers 18 ans,

elle prend un amant jeune, qu'elle aime et vit avec lui. Quelques années de bonheur ; puis son amant la quitte et elle en prend successivement plusieurs. C'était sous le second Empire. Elle finit par se faire entretenir par un vieux, et meurt malheureuse vers 50 ans. Ici se place une nouvelle personnalité qui ne se présente pas toujours ; c'est un nommé Henri Charon, propriétaire dans la Côte-d'Or, vivant sous le Président Grévy, mort à 56 ans et grand amateur de femmes.

Puis vient la personnalité de Jean.

Si on l'endort avec des passes longitudinales, sans s'arrêter pour l'interroger, on voit son visage se modifier pour représenter soit l'enfance, soit l'âge mûr, soit la mort et la réincarnation en prenant la position du fœtus. — En la réveillant par des passes transversales, on la voit passer par les mêmes phases en sens inverse jusqu'à son état normal. Quand elle se réincarne dans le ventre de sa mère, elle prend la position du fœtus. En tenant note des positions fœtales, on peut déterminer exactement la vie dans laquelle elle se trouve.

Dans l'intervalle des réincarnations, elle est dans le gris, sans grande souffrance ; elle voit autour d'elle des esprits, dont quelques-uns mauvais se réunissent entre eux pour faire le mal.

Sa vie malheureuse de Jean lui a été imposée comme punition de ses débordements dans la personnalité précédente. — Maintenant, elle a payé sa dette et a pu avoir une vie normale.

Quand elle est endormie jusqu'à la vue du fluide, elle voit se former autour d'elle un cylindre lumineux si je marche autour d'elle. — Un jour, je lui ai demandé si elle ne voyait alors aucun esprit. Au bout d'un instant, son regard se fixa et prit une expression d'effroi. Elle porta la main à son cou. Sur ma demande répétée, elle répondit qu'elle voyait l'esprit de celui qui l'avait étranglé dans l'existence de Jean.

Le phénomène de la régression de la mémoire dans la vie actuelle est très net. — Jusqu'à l'âge de 7 ans, il n'y a pas de réflexe de la pudeur.

Je l'ai peu poussée vers l'avenir. Cependant elle se voit à 26 ans à Paris ; ce qui est probablement la réalisation d'un désir. Toutefois elle prend alors un air triste et refuse de s'expliquer.

Voulant savoir si ses lectures ou ses conversations n'avaient point déterminé les personnifications de son sommeil magnétique, je lui donnai la suggestion d'oublier tout ce qu'elle avait lu ou entendu raconter dans la vie actuelle et de se souvenir seulement de ce qu'elle avait réellement ressenti, puis j'approfondis son sommeil.

Les phénomènes habituels se produisirent ; mais quand elle fut réveillée, elle ne se souvenait plus de ce qu'elle avait lu la veille. Je dus lui rendre la mémoire par une nouvelle suggestion.

L'expérience n'est pas concluante, car elle a pu se souvenir de ce qu'elle avait réellement ressenti dans les personnifications précédentes ; il aurait fallu donner cette suggestion avant d'avoir obtenu aucune personnification ; mais alors on ne sait plus si leur absence est due à la suggestion ou à l'insensibilité du sujet.

Dans une séance, où j'avais extériorisé son corps fluidique pour constater que ce corps prenait successivement les formes correspondant à l'âge où je l'avais ramenée (des pincements me prouvèrent qu'il était bien là où elle me l'indiquai), je la vis frémir comme si elle ressentait une douleur (elle était alors dans la personnalité de Jean), et elle me dit qu'elle rentrait dans son corps physique. Sa sensibilité cessa, en effet, alors d'être extériorisée et je continuai, par suggestion, à produire sa marche dans le passé.

CAS N° 16

Mme Trinchant, 1907

Mme Trinchant est un médium d'environ 40 ans, bien connu aujourd'hui à Paris. Quand elle y est arrivée, en 1907, elle s'adressa à moi pour que je la misse en rapport avec des personnes s'occupant de sciences psychiques. Elle jouissait de l'écriture automatique, mais je crois qu'elle n'avait jamais été magnétisée.

Je l'endormis assez facilement, mais je ne pus ni l'extérioriser ni approfondir le sommeil.

Je procédai alors par suggestion à la régression de la mémoire : « Vous avez 25 ans, 20 ans, 10 ans... » Réussite complète ; elle prend l'expression et fait les gestes de l'âge correspondant. Au-dessus de 7 ans, réflexe de la pudeur ; au-dessous plus rien. A un an, elle tète mon doigt. Dans le sein de sa mère, elle appuie ses poings fermés sur ses yeux. Avant sa naissance, elle est dans le gris ; elle ne se souvient pas d'abord d'avoir vécu ; puis, sous l'influence de passes endormantes, elle se rappelle avoir été une jeune fille arabe. Elle revit cette vie qui s'est terminée vers 20 ans par un meurtre : elle a été poignardée par un brigand. — La mentalité de cette jeune fille arabe est complètement absorbée par une robe qu'elle brode et par ses chevaux ; elle est riche et en a beaucoup.

Elle s'éloigne de moi ; les femmes arabes ne se familiarisent jamais avec les hommes. Nous parlons de son mariage ; c'est la mère du futur qui vient examiner la future. — Avant cette vie de jeune arabe, elle avait vécu, il y a plus de mille ans, à Naples, avec une femme qui était sa grande amie, qui ne s'est pas réincarnée et qui continue à la protéger ; c'est cette amie qui l'a poussée à venir me trouver.

En la poussant vers l'avenir, elle se voit établie comme graphologue dans le quartier de l'Etoile. Un Américain vient la voir ; elle lui raconte des choses si étonnantes que l'Américain lui lègue en mourant une grosse fortune. Elle-même meurt peu de temps après.

Je n'ai eu, avec Mme Trinchant, qu'une seule séance et, quelques mois après, elle m'écrivit la lettre suivante :

..... « Vous vous souvenez des expériences de régression de mémoire que vous avez faites avec moi au moyen du sommeil magnétique. Vos questions

m'ont amené à vous dire que, dans une existence antérieure, j'ai habité l'Afrique et que j'y ai été tué d'un coup de couteau. J'ai narré à ma mère, un peu en riant, cette communication. Quelle n'a pas été ma surprise de l'entendre me répondre que, dans ma première enfance, je me plaignais souvent d'éprouver la sensation brusque d'un coup de couteau, sensation inexacte, évidemment, pour ma vie actuelle, mais qui pourrait avoir un certain rapport avec le meurtre dont j'aurais été victime dans une existence antérieure.

« J'ajouterai, chose intéressante, qu'un spirite ami, ingénieur et homme des plus positifs, à qui j'ai eu l'idée de parler de mon existence antérieure en même temps que du meurtre dont j'aurais été victime et du pays que j'aurais habité, m'a répondu : « Un esprit de mes amis, Charles Carlier, m'a dit vous connaître très bien et vous avoir jadis connu en Arabie. Le dire a été exprimé de la façon la plus catégorique et la plus prompte. »

J'ignore ce que Mme Trinchant est devenue, mais j'ai entendu dire qu'elle avait reçu un don assez considérable à cause de ses facultés psychiques.

CAS N° 17

Mlle Pauline, 1910

Jeune fille de 24 ans. Bonne santé. — Les passes l'endorment assez facilement ; elle extériorise sa sensibilité et je puis la pousser jusqu'à l'état de rapport. — Intelligence et moralité ordinaires.

Je l'amène par suggestions successives à une vie antérieure, dont les détails se précisent de plus en plus. Au bout de quatre séances, elle arrive à se souvenir qu'elle s'appelait Isabelle, qu'elle avait perdu ses parents de bonne heure et qu'elle a vécu en Algérie jusqu'à 23 ans, chez son tuteur, M. Bori. Elle a été tuée à cet âge par un accident de voiture. Après sa mort, elle a été dans le noir, mais sans souffrance jusqu'au moment où elle a été réincarnée sans qu'il y ait eu choix de sa part.

Il est bon d'ajouter que son grand-père a été entrepreneur en Algérie.

CAS N° 18 et 19

Mireille et Nathalie. 1892

Nathalie et Mireille sont deux dames parisiennes de mes amies, toutes deux sujets très sensibles que j'ai étudiées avant d'avoir pu constater expérimentalement la régression de la mémoire. Je m'étais donc borné à noter que dans le sommeil magnétique la première se désignait sous un nom de baptême autre que le sien et sur ma demande relative à cette anomalie, elle me répondit que c'était son nom quand elle était une comtesse polonaise.

La seconde se souvenait, parfois, dans ce même sommeil, d'avoir été une

princesse habitant un pays que la mer baignait au couchant (probablement la Palestine). Son père l'avait fait enfermer dans une tour pour l'empêcher de se marier avec un jeune prince qu'elle aimait, mais qui était un ennemi de sa famille. Le jeune prince vint à la tête d'une petite troupe de guerriers faire le siège de la tour et s'en emparer, mais le geôlier poignarda sa prisonnière avant qu'elle pût être enlevée par son amant. Ce jeune prince se serait réincarné en moi; de là mon goût pour les armes blanches et les chevaux : nouvelle preuve de l'influence de l'imagination actuelle du sujet sur les romans de ses vies antérieures.

TROISIÈME PARTIE

LES PHÉNOMÈNES ANALOGUES

CHAPITRE PREMIER

Le Corps astral.

§ 1er. Les traditions relatives au corps astral

Homère appelle Eidolon le corps éthéré ou la forme sensible revêtue par l'âme après la mort — ce corps est incorruptible (Iliade V. 857) ; sa substance est supérieure à la chair et aux os qui composent notre corps matériel (Iliade: XIV. 353).

(Pythagore enseignait que l'âme a un corps qui est donné suivant sa nature bonne ou mauvaise par le travail antérieur de ses facultés. Il appelait ce corps le char subtil de l'âme et disait que le corps mortel n'en est que l'enveloppe grossière. C'est, ajoutait-il, en pratiquant la vertu, en embrassant la vérité, en s'abstenant de toute chose impure qu'il faut avoir soin de l'âme et de son corps lumineux. »

Hiérocles. — Commentaires sur les vers dorés de Pythagore (Ve siècle).

Aristote (Physique IV, 2 et 3) dit que les êtres invisibles sont aussi substantiels que les êtres visibles. Les êtres invisibles ont même des corps, mais très subtils et éthérés.

Aristote distinguait, en dehors du corps, l'Esprit (Nous), principe de la pensée et l'âme (Psyché) principe de la vie.

« L'âme est le souffle de la vie; elle n'est incorporelle que par comparaison avec le corps mortel; elle conserve la figure de l'homme afin qu'on la reconnaisse.

Saint Irénée.

« Il n'est rien créé qui ne soit corporel, c'est-à-dire sans forme substantielle, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni parmi les choses visibles, ni parmi les choses invisibles. Tout est formé d'éléments et les âmes, soit qu'elles habitent un corps soit qu'elles en sortent, ont toujours une substance corporelle. »

Saint Hilaire.

« L'âme sera revêtue, après la mort, d'un corps éthéré qui ressemble à son corps terrestre. » Origène. Fragment De Resurrectione, op. 1 p. 35.

Saint Augustin, dans son traité de la Divination des démons, donne à ces démons, c'est-à-dire aux êtres visibles qui nous entourent, un corps aérien qui ressemble beaucoup au corps astral :

Dæmonum ea natura est, ut aerii corporis sensu terrenorum corporum sensum facile praecedant : celeritate etiam propter ejusdem aerii corporis superiorum mobilitatem... volatus avium incomparabiliter vincunt.

« L'âme n'est pas directement renfermée dans le corps matériel et terrestre. Elle revêt, pour y pénétrer, un corps subtil et comme aérien qu'on se représente sous la forme d'une sorte de reproduction du corps matériel, qui grandit et se développe avec lui, enfant s'il s'agit d'un enfant, femme s'il s'agit d'une femme, homme s'il s'agit d'un homme. C'est ce qu'on appelait le Ka, dont MM. Lepagne-Renour et Maspéro ont parfaitement déterminé la conception. M. Maspéro le rend par le Double; on pourrait aussi bien l'appeler l'Ombre ou le corps subtil. C'est l'Eidolon des Grecs. »

Lenormand. — La Magie chez les Chaldéens.

Pauthier, dans ses Essais sur la philosophie des Hindous (p. 131), dit que selon Kapyla, il y a, entre la forme subtile, émanant de la nature originelle et résultant du développement primitif ou initial des rudiments de la création primordiale, et la forme grossière et matérielle, il y a encore une forme intermédiaire, raffinée, ténue.

C'est, dit-il ailleurs, à l'aide du corps éthéré que les esprits se manifestent.

Dans ses Mémoires sur la Chine, le comte d'Escayrac de Lautrec reproduit un tableau bouddhiste qui représente Ma-Ming-Tsim, célèbre solitaire qui échappe aux tentations et aux terreurs en se dégageant de son corps fluidique. On voit le lien fluidique qui, partant du sommet de la tête, relie le corps physique au corps astral.



« Les âmes des hommes après leur séparation d'avec le corps grossier, sont revêtus d'un corps éthéré. »

(Lois de Manou, XII. § 16 et 21).

Jehovah fit pour l'homme un corps grossier tiré des éléments de la terre. Et il unit à ces organes matériels lame intelligente et libre portant déjà avec elle le souffle divin, l'esprit qui le suit dans toutes ses vies et le moyen de cette union de l'âme avec le corps grossier fut un souffle vital (Nephesch).

Genèse. Chapitre II, vers. 7. (Traduction d'henri Pezzani)

Les Groenlandais croient qu'il y a deux âmes dans l'homme: 1° Le souffle qui anime le corps et entretient la vie; 2° l'ombre, qui se dégage déjà dans le songe et qui s'en sépare tout à fait par la mort.

(Kranz. Histoire du Groenland).

Les Canadiens croient qu'il y a deux âmes dans le corps : l'une de ces âmes reste après la mort auprès du cadavre; l'autre part pour la sphère spirituelle.

(Delaborde).

« L'âme de l'homme venant immédiatement de Dieu se joint, par des moyens convenables, au corps matériel, et, a cet effet, premièrement à sa descente même et aux premières approches elle se trouve revêtue d'un petit corps d'air qu'on appelle le véhicule éthéré de l'âme; d'autres le nomment le chariot de l'âme...

« Et partant, cette image de l'âme prenant quelquefois un corps d'air, se couvre d'une ombre et s'en enveloppe, elle donne tantôt des avis à ses amis, tantôt elle travaille ses ennemis. Car les passions, le ressouvenir, les sensations restent avec l'âme après qu'elle est séparée d'avec le corps. »

(Agrippa. Tome II. Liv. III. chap. 37 et 41). (Henri-Corneille-Agrippa. La

Philosophie Occulte ou la Magie. Première traduction française par E. Gaboriau. Paris 1910-1911. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr. KN. de l'éd.)

« Il y a trinité et unité dans l'homme, ainsi que dans Dieu. L'homme est un en personne; il est triple en essence. Il a le souffle de Dieu ou l'âme, l'esprit sidéré, et le corps. »

Paracelse.

« Le monde créé doit durer âme et corps. Je pense que les anges ont des corps. Je suis d'avis aussi que l'âme raisonnable n'a jamais été entièrement dépouillée de tout corps. »

(Leibnitz. Liv. III, chap. II. La loi de Continuité).

« Aussitôt qu'une place a été assignée à l'âme (après la mort), sa faculté formelle rayonne tout autour, de même et autant qu'elle le faisait dans ses membres vivants. Et, comme l'atmosphère, lorsqu'elle est bien chargée de pluie et que des rayons viennent s'y refléter, se montre ornée de couleurs diverses, ainsi l'air qui l'entoure prend cette forme que lui imprime virtuellement l'âme en s'y arrêtant; et, semblable à la flamme qui suit le feu partout où il va, cette forme nouvelle suit l'âme en tout lieu. Comme elle tire de là son apparence, elle est appelée Ombre et ensuite elle organise tous les sens jusqu'à celui de la vue. » (Dante. Purgatoire, XXV).

§ 2. — L'extériorisation du corps astral pendant la vie

Pendant que le corps naturel demeure frappé de paralysie, l'âme se voit revêtue d'un corps en tout semblable au sien, sans savoir comment; elle voit ce corps habillé ordinairement de la même manière, couvert des mêmes habits et des habits de la même couleur, de la même façon que ceux qui couvrent son corps véritable.

(P. Séraphin. — Principes de Théologie Mystique)

Toutes les fois que je le veux, je sors de mon corps de manière à n'éprouver aucune sensation, comme si j'étais en extase (*extra sensum quasi in extasim transeo*)... Lorsque j'y entre, ou pour mieux dire lorsque je me mets en extase, je sens près du cœur une sorte de séparation, comme si l'âme se retirait et que cette action se communiquât à tout le corps; il semble qu'il se forme une sorte de petite ouverture d'abord à la tête et surtout au cervelet et cette ouverture, qui s'étend ensuite le long de l'épine dorsale ne se maintient qu'avec beaucoup d'effort. Je ne sens rien autre chose sinon que je suis hors de moi-même (*quod sum extra me ipsum*) et c'est avec peine que je me maintiens dans cet état,

pendant quelques instants seulement. »

Jérôme Cardan

Influence du chloroforme sur le corps fluide

Les individus, dit le Dr Simonin, qui subissent l'influence de l'anesthésie lorsqu'ils conservent l'intelligence pour s'en rendre compte, croient avoir un corps d'une subtilité impalpable.

Un des clients du Dr Isidore Bourdon lui racontait que pendant l'opération qu'on venait de lui faire sous l'influence du chloroforme « Il lui semblait qu'une brisa délicate le poussait à travers les espaces comme une âme doucement emportée par son ange gardien ».

D'après le Dr Sédillot : « Les chairs peuvent être froissées, meurtries, divisées, le client ne le sent pas; son esprit plane dans des régions inconnues, franchit des espaces sans fin, accomplit en quelques minutes les événements de plusieurs années; ou bien il est plongé dans des extases et des rêves souvent accompagnés d'un vif sentiment de bien-être et de bonheur ».

Fletwood Cromwell Warley, l'inventeur des câbles transatlantiques, raconte qu'ayant fait usage un soir de chloroforme pour apaiser une douleur de gorge qui lui donnait de l'insomnie, il tomba en un sommeil profond et se vit, peu de temps après, avec son corps fluide, en dehors de son corps matériel, lequel était profondément assoupi.

Le capitaine Volpi a fait une constatation analogue « Il y a six ans, écrivait-il en 1889, j'en aspirai pour amortir les spasmes que devait provoquer l'extraction d'un calcul; je m'aperçus alors avec étonnement que mon Ego, c'est-à-dire mon âme et ma raison pensante, revêtues de la forme corporelle, se trouvaient à deux mètres de mon corps : en conséquence mon Ego était en dehors de mes organes. Il voyait étendu et immobile sur le lit mon corps auquel il imprimait le mouvement et la vie ».

Le capitaine Volpi parla de cette sensation à plusieurs médecins qui lui affirmèrent avoir entendu exprimer des choses analogues, quoique avec moins de clarté, par les malades qu'ils avaient chloroformés. « Mes patients m'ont souvent déclaré, dit l'un d'eux, que pendant mes opérations ils n'avaient point souffert, mais qu'ils avaient regardé tout ce que je faisais comme des spectateurs qui assistaient à des opérations faites sur d'autres individus. »

Lettre de M. Alban Dubet à M. Leymarie

Châteauneuf, 14 août 1894.

Je viens d'éprouver un phénomène qui, d'après nos doctrines et nos connaissances, est facilement explicable. Il est possible qu'il soit fréquent et que

bien des personnes l'aient éprouvé comme moi. Néanmoins je crois devoir vous le signaler; ce serait un état participant à la fois du somnambulisme et du cauchemar, et ce n'est ni l'un ni l'autre.

Voici le fait :

Vers trois heures de l'après-midi, je me suis étendu sur mon lit, et, peu à peu, je me suis trouvé dans un état somnolent. Remarquez bien que ce n'est pas le sommeil, ce n'est pas non plus le rêve, c'est un état intermédiaire que tout le monde a éprouvé.

Dans cet état, je conservais parfaitement toute ma lucidité, j'avais les yeux fermés et je demeurais immobile. Peu à peu mes sens se sont engourdis et je sentais un second moi, qui n'était pas le corps, faire des efforts surprenants pour se dégager du corps. Mon esprit ou plutôt mon enveloppe fluidique, était nettement séparé de l'enveloppe corporelle. Mes bras fluidiques, mes jambes fluidiques s'agitaient en tout sens. Ce second moi considérait le corps et se rendait compte que ce dernier conservait l'immobilité la plus absolue. Il agitait ses bras et voyait ses bras corporels inertes; il frappait des coups et il entendait le son. Il s'expliquait à ce moment qu'il était réellement un esprit et que cet esprit s'efforçait de se séparer du corps; mais il éprouvait de la douleur. Il comprit à la fin qu'il était inutile d'user de violence, et, par un effort de sa volonté, il rendra dans le corps qui dès lors s'éveilla complètement.

La mémoire de ce fait s'est entièrement conservée en moi, comme je vous l'ai dit, ma lucidité a été constante et je n'ai cessé de la conserver.

Pendant tout ce temps (qui a peut-être duré une demi-heure, peut-être plus) je raisonnais ma situation et je faisais des expériences sur moi-même. Ma volonté seule, et ma volonté consciente, a maintenu mon enveloppe fluidique hors du corps. Je sentais, je voyais que j'avais quatre bras, dont deux s'agitaient avec violence et dont deux autres restaient immobiles.

Les docteurs expliquent que c'est là un cauchemar, effet de la digestion (je n'avais pas mangé depuis trois heures), ou une suite de maladie (je n'en ai pas eu depuis plus de quinze ans) ou enfin une impression laissée sur le cerveau par une lecture ou un spectacle qui m'a fortement ému (je n'ai rien lu, rien vu qui m'ait fait la moindre impression). Je suis absolument sain d'esprit et de corps.

J'ai tenu à vous faire cette relation. Il est possible que le cas soit fréquent et ne vaille pas la peine d'être raconté; vous en ferez ce que vous voudrez...

Observation rapportée par le Dr Gibier (Analyse des choses, p. 142.)

M. H. est un grand jeune homme blond, d'une trentaine d'années, dont le père était Ecossais et la mère Russe. C'est un artiste graveur de talent. Son père était doué de facultés médianimiques très puissantes. Sa mère était également médium. Bien que né dans un milieu spiritualiste, il ne s'est pas occupé de spiritisme et n'a rien éprouvé d'anormal jusqu'au moment où il a subi ce qu'il

appelle l'accident au sujet duquel il vint me consulter au commencement de 1887 (à Paris).

« Il y a peu de jours, me dit-il, je rentrais chez moi, le soir, vers dix heures, lorsque je fus saisi tout à coup d'un sentiment de lassitude étrange que je ne m'expliquais pas. Décidé néanmoins à ne pas me coucher de suite j'allumai ma lampe et la laissai sur la table de nuit près de mon lit. Je pris un cigare, le présentai à la flamme de mon carcel, et j'en aspirai quelques bouffées, puis je m'étendis sur une chaise longue.

« Au moment où je me laissais aller nonchalamment à la renverse pour appuyer ma tête sur le coussin du sofa, je sentis que les objets environnant tournaient, j'éprouvai comme un étourdissement, un vide; puis, brusquement, je me trouvai transporté au milieu de ma chambre. Surpris de ce déplacement dont je n'avais pas eu connaissance, je regardai autour de moi et mon étonnement s'accrut bien autrement.

« Tout d'abord, je me vis étendu sur le sofa, mollement, sans raideur, seulement ma main gauche se trouvait élevée au-dessus de moi, le coude étant appuyé, et tenait mon cigare allumé dont la lueur se voyait dans la pénombre produite par l'abat-jour de ma lampe. La première idée qui me vint fut que je m'étais, sans doute, endormi et que ce que j'éprouvais était le résultat d'un rêve. Néanmoins je m'avouais que jamais je n'en avais eu de semblable et qui me parût si intensément la réalité. Aussi, me rendant compte qu'il ne pouvait être question d'un rêve, la deuxième pensée qui se présenta soudain à mon imagination fût que j'étais mort. Et, en même temps, je me rappelai que j'avais entendu dire qu'il y a des esprits, et je pensai que j'étais devenu esprit moi-même. Tout ce que j'avais pu apprendre sur ce sujet se déroula longuement, mais en moins de temps qu'il n'en faut pour y songer, devant ma vue intérieure. Je me souviens très bien d'avoir été pris alors comme d'une sorte d'angoisse et de regret de choses inachevées : ma vie m'apparut comme dans une formule.

« Je m'approchai de moi, ou plutôt de mon corps ou de ce que je croyais être déjà mon cadavre. Un spectacle que je ne compris pas tout de suite appela mon attention : je me vis respirant, mais, de plus, je vis l'intérieur de ma poitrine, et mon cœur y battait lentement par faibles à coups, mais avec régularité. Je voyais mon sang, rouge de feu, couler dans de gros vaisseaux. A ce moment, je compris que je devais avoir une syncope d'un genre particulier, à moins que les gens qui ont une syncope, pensais-je à part moi, ne se souviennent plus de ce qui leur est arrivé pendant leur évanouissement. Et alors je craignis de ne plus me souvenir quand je reviendrais à moi...

« Me sentant un peu rassuré, je jetais les yeux autour de moi en me demandant combien de temps cela allait durer, puis je ne m'occupais plus de mon corps, de l'autre moi qui reposait toujours sur sa couche. Je regardai ma lampe qui continuait à brûler silencieusement et je me fis cette réflexion qu'elle était bien près de mon lit et pourrait communiquer le feu aux rideaux; je pris le bouton, la clef de la mèche, pour l'éteindre, mais, là encore, nouveau sujet de surprise ! Je sentais parfaitement le bouton avec sa molette; je percevais pour ainsi dire chacune de ses molécules, mais j'avais beau tourner avec mes doigts,

ceux-ci seuls exécutaient le mouvement, et c'est en vain que je cherchais à agir sur le bouton.

« Je m'examinai alors moi-même et vis que, bien que ma main pût passer au travers de moi, je me sentais bien le corps qui me parut, si ma mémoire ne me fait pas défaut sur ce point, comme revêtu de blanc. Puis je me plaçai devant mon miroir en face de la cheminée. Au lieu de voir mon image dans la glace, je m'aperçus que ma vue semblait s'étendre à volonté, et le mur, d'abord, puis la partie postérieure des tableaux, et les meubles qui étaient chez mon voisin et ornaient l'intérieur de son appartement m'apparurent. Je me rendis compte de l'absence de lumière dans ces pièces où ma vue s'exerçait pourtant, et je perçus très nettement comme un rayon de clarté qui partait de mon épigastre et éclairait les objets.

« L'idée me vint de pénétrer chez mon voisin que d'ailleurs je ne connaissais pas et qui se trouvait absent de Paris à ce moment. A peine avais-je eu le désir de visiter la première pièce que je m'y trouvai transporté. Comment ? je n'en sais rien, mais il me semble que j'ai dû traverser la muraille aussi facilement que ma vue la pénétrait. Bref, j'étais chez mon voisin pour la première fois de ma vie. J'inspectai les chambres, me gravai leur aspect dans la mémoire et me dirigeai ensuite vers une bibliothèque où je remarquai tout particulièrement plusieurs titres d'ouvrages placés sur un rayon à hauteur de mes yeux.

« Pour changer de place, je n'avais qu'à vouloir et sans effort, je me trouvais là où je devais aller.

« A partir de ce moment, mes souvenirs sont très confus; je sais que j'allai très loin, en Italie, je crois, mais je ne saurai donner l'emploi de mon temps. C'est comme si, n'ayant plus de contrôle de moi-même, n'étant plus maître de mes pensées je me pouvais transporter ici où là, selon que ma pensée s'y dirigeait. Je n'étais pas encore sûr d'elle et elle me dispersait en quelque sorte avant que j'aie pu la saisir : la folle du logis, à présent, emmenait le logis avec elle.

« Ce que je puis ajouter, en terminant, c'est que je m'éveillai à cinq heures du matin, raide, froid sur mon sofa et tenant encore mon cigare inachevé entre les doigts. Ma lampe s'était éteinte; elle avait enfumé le verre. Je me mis au lit sans pouvoir dormir et fus agité par un frisson. Enfin le sommeil vint. Quand je m'éveillai, il faisait grand jour.

« Au moyen d'un innocent stratagème, le jour même, j'induisis mon concierge à aller voir dans l'appartement de mon voisin s'il n'y avait rien de dérangé et, montant avec lui, je pus retrouver les meubles, les tableaux vus par moi la nuit précédente ainsi que les titres des livres que j'avais attentivement remarqués.

« Je me suis bien gardé de parler de cela à personne dans la crainte de passer pour fou ou halluciné ».

Son récit terminé, M. H. ajouta :

« Que pensez-vous de cela, Docteur ? »

A l'époque où M. H. vint me faire part de cet « accident », je savais que les choses peuvent se passer, ainsi qu'il le racontait, et j'en connaissais en partie les

raisons; je regardai, néanmoins, mon interlocuteur, dans le fond des yeux pour savoir s'il n'avait pas l'intention de me mystifier : il était très sérieux et paraissait très préoccupé de ce qui lui était arrivé. Je lui expliquai alors que selon toute vraisemblance, il était doué de facultés réellement extraordinaires et qu'il ne tenait qu'à lui de les développer. Je lui indiquai, dans ce but, un régime à observer qu'il me promit de suivre rigoureusement et nous prîmes, pour la quinzaine suivante un rendez-vous. Il y fut fidèle; mais, hélas, il venait m'annoncer qu'il était sur le point de se marier et qu'il ne pouvait se consacrer à aucune autre expérience que celle de la vie conjugale, ce qui, comme on le sait, est défavorable à l'obtention de facultés de dématérialisation autonome.

Lettre d'un ancien élève de l'école de Saint-Cyr

J'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre venant d'un ancien élève de l'Ecole militaire de Saint-Cyr, actuellement employé supérieur des douanes dans une des républiques de l'Amérique du Sud, qui me demandait mon opinion sur certains phénomènes dont il avait été le témoin.

Je ne connais pas ce monsieur et ne puis me porter garant de ses affirmations, mais elles me paraissent empreinte de bonne foi et ne font du reste que confirmer des faits bien connus de ceux qui s'occupent de ce genre d'études.

Voici le document, dans lequel je me suis borné à retrancher les détails personnels pouvant désigner mon correspondant qui désire ne pas être reconnu.

« Au mois de mars dernier, le 17 du dit mois, je me trouvais, à 10 heures et demie du soir, dans ma petite maison de campagne où je vis seul avec ma femme, mon fils et deux domestiques. J'étais dans mon salon et assis dans un fauteuil; j'achevais la lecture des Frères Karamazov. En fermant le livre, je me laissai aller à cette rêverie qui envahit tout lecteur qui digère ce qu'il vient de lire. Mes yeux qui regardaient dans le vide, comme on dit vulgairement, étaient fixés sur un verre qui contenait de ces gros vers luisants qu'on appelle en espagnol cucullos.

Au bout d'un instant, je sentis un froid très grand; et, malgré la volonté de me lever pour me secouer, je restai assis, comme cloué à mon siège, sans pouvoir non plus détourner les yeux des points lumineux que formaient les vers luisants. J'étais littéralement gelé, avec une intense douleur à la colonne vertébrale, en tout semblable à ce que les médecins appellent le clou hystérique. En même temps la moindre idée de mouvement était accompagnée d'une douleur très aiguë dans le membre que je voulais mouvoir : ma raison était lucide, et, mentalement, je me crus victime d'une hyperesthésie générale. Je voyais les cucullos gigantesques. Puis, comme au commencement d'un évanouissement, mes yeux dansèrent dans ma tête; et, peu après, des ondes lumineuses rouge-jaunâtres, et bleu-violettes dansèrent devant moi, absolument comme des cercles concentriques (mais plutôt de forme ovale) que détermine la chute d'un caillou dans l'eau.

J'éprouvai alors un affaissement général et, en même temps, les ondes lumineuses s'éteignirent laissant à leur place un nuage qui, peu à peu, prit exactement ma forme; je me voyais comme dans une mauvaise glace, avec la perception des cucullos derrière l'image. J'eus, à cet instant, la plus étrange sensation qu'il soit donnée à l'homme d'éprouver; j'eus la parfaite notion de n'être plus en moi. Je ne sais comment rendre cela; cette seule pensée me trouble encore. Je sentis parfaitement que je sortais de la pièce où je me trouvais. Je fus au jardin, coupai deux roses, puis... la nuit la plus complète sur tout le reste.

Quand je revins à moi, avec une fatigue considérable dans toutes les articulations, j'étais couvert d'une sueur visqueuse, avec une céphalalgie intense et le souvenir exact, précis, de ce que je vous relate.

Le lendemain je trouvai les deux roses à terre...

J'ai une crainte et vous la veux exprimer en terminant. J'ai peur que vous ne croyez à une mystification, comme, plus jeune et m'adressant à un homme d'un autre caractère que le vôtre, j'aurais pu le faire. J'espère, Monsieur, que le ton sincère de cette lettre vous enlèvera tout soupçon, surtout quand mon but est seulement de m'instruire, si faire se peut, et de me guérir de ce que je considère comme une véritable maladie (L'auteur de cette lettre éprouva, trois mois après un phénomène analogue, à la suite duquel il dut s'aliter avec une forte fièvre qui dura deux jours.).

§ 3. — La sortie du corps astral au moment de la mort

1. — Observation de Jackson-Davis

Mes facultés de voyant m'ont permis d'étudier le phénomène psychique et physiologique de la mort au chevet d'une mourante.

C'était une dame d'environ soixante ans, à qui j'avais donné souvent des conseils médicaux. Quand l'heure de la mort arriva, j'étais fort heureusement dans un état parfait de santé permettant à mes facultés de voyant de s'exercer librement. Je me plaçai de façon à n'être pas vu ou dérangé dans mes observations psychiques et je me mis à étudier les mystérieux procédés de la mort.

Je vis que l'organisation physique ne pouvait plus suffire aux nécessités du principe intellectuel, mais divers organes internes parurent résister au départ de l'âme. Le système vasculaire se débattait pour retenir le principe vital; le système nerveux luttait de tout son pouvoir contre l'annihilation des sens physiques, et le système cérébral cherchait à retenir le principe intellectuel. Le corps et l'âme, comme deux époux, résistaient à leur séparation absolue. Ces conflits internes paraissaient d'abord produire des sensations pénibles et troublantes, aussi fus-je heureux quand je m'aperçus que ces manifestations physiques indiquaient, non la douleur et le malaise, mais simplement la séparation de l'âme et de

l'organisme.

Peu après, la tête fut entourée d'une atmosphère brillante; puis tout à coup je vis le cerveau et le cervelet éteindre leurs parties intérieures, et arrêter leurs fonctions galvaniques; ils devinrent saturés de principes vitaux d'électricité et de magnétisme, qui pénétrèrent dans les parties secondaires du corps. Autrement dit, le cerveau devint subitement dix fois plus prépondérant qu'il n'était dans l'état normal. Ce phénomène précède invariablement la dissolution physique.

Ensuite, je constatai le procédé par lequel l'âme ou l'esprit se détache du corps. Le cerveau attira à lui les éléments d'électricité, de magnétisme, de mouvement, de vie, de sensibilité répandue dans tout l'organisme.

La tête fut comme illuminée et je remarquai qu'en même temps que les extrémités devenaient froides et obscures; le cerveau prenait un éclat particulier.

Autour de cette atmosphère fluidique qui entourait la tête je vis se former une autre tête qui se dessina de plus en plus nettement; elle était si brillante que je pouvais à peine la fixer, mais à mesure que cette tête fluidique se condensait, l'atmosphère brillante disparaissait. J'en déduisis que ces principes fluidiques qui avaient été attirés de toutes les parties du corps vers le cerveau, et alors éliminés sous forme d'atmosphère particulière, étaient auparavant unis solidement, selon le principe supérieur d'affinité de l'univers qui se fait toujours sentir dans chaque parcelle de matière. Avec surprise et admiration je suivis les phases du phénomène.

De la même façon que la tête fluidique était dégagée du cerveau je vis se former successivement le cou, les épaules, le torse, et enfin l'ensemble du corps fluidique. Il fut évident pour moi que les parties intellectuelles de l'être humain sont douées d'une affinité élective qui leur permet de se réunir au moment de la mort. Les difformités et défauts du corps physique avaient presque entièrement disparu du corps fluidique.

Pendant que ce phénomène spiritualiste se développait devant mes facultés particulières, d'un autre côté pour les yeux matériels des personnes présentes dans la chambre, le corps de la mourante semblait éprouver des symptômes de malaise et de peine, mais ils étaient fictifs, car ils provenaient seulement du départ des forces vitales et intellectuelles se retirant de tout le corps pour se concentrer dans le cerveau puis dans l'organisme nouveau.

L'esprit (ou intelligence désincarnée) s'éleva à angle droit au-dessus de la tête du corps délaissé, mais avant la séparation finale du lien qui avait réuni si longtemps les parties matérielles et intellectuelles, je vis un courant d'électricité vitale se former sur la tête de la mourante et le bas du nouveau corps fluidique. Cela me donna la conviction que la mort n'était qu'une renaissance de l'âme ou de l'esprit, s'élevant d'un état inférieur à un état supérieur et que la naissance d'un enfant dans ce monde ou d'un esprit dans l'autre étaient des faits identiques. Rien n'y manque, pas même le cordon ombilical qui était figuré par un lien d'électricité vitale. Ce lien subsista pendant quelque temps entre les deux organismes. Je découvris alors ce dont je ne m'étais pas aperçu dans mes investigations psychiques, c'est qu'une petite partie du fluide vital retournait au

corps matériel aussitôt que le cordon ou lien électrique était brisé ; cet élément fluide ou électrique, en se répandant dans tout l'organisme empêchait la dissolution immédiate du corps.

Il n'est pas prudent d'enterrer le corps avant que la décomposition n'ait commencé. Le cordon ombilical dont j'ai parlé n'est souvent pas brisé encore. C'est ce qui arrive lorsque des personnes semblant mortes reviennent à la vie au bout d'un ou deux jours et racontent leurs sensations. Cet état a été appelé léthargie, catalepsie, etc., mais quand l'esprit est arrêté au moment où il quitte le corps, le cerveau ne se souvient que rarement de ce qui s'est passé. Cet état d'inconscience peut sembler pareil à l'annihilation pour un observateur superficiel, et cet arrêt momentané de mémoire sert souvent d'argument contre l'immortalité de l'âme.

Aussitôt que l'âme de la personne que j'observais fut dégagée des liens terrestres du corps, je constatai que son nouvel organisme fluide était approprié à son nouvel état, mais que l'ensemble ressemblait à son apparence terrestre. Il me fut impossible de savoir ce qui se passait dans cette intelligence revivante, mais je remarquai son calme et son étonnement de la douleur profonde de ceux qui pleuraient près de son corps. Elle parut se rendre compte de leur ignorance de ce qui s'était passé réellement.

Les larmes et les lamentations excessives des parents ne proviennent que du point de vue où la majorité de l'humanité se place, c'est-à-dire de la croyance matérialiste que tout finit avec la mort du corps. Je puis affirmer par mes diverses expériences que si une personne meurt naturellement, l'âme n'éprouve aucune sensation pénible.

La période de transformation que je viens de décrire dure environ deux heures, mais il n'en est pas de même pour tous les êtres humains. Si vous pouviez voir avec les yeux psychiques, vous apercevriez près du corps rigide une forme fluide ayant la même apparence que l'être humain qui vient de mourir, mais cette forme est plus belle et comme animée d'une vie plus élevée (Un Anglais d'Australie, M. Brown raconte que quand son fils mourut, sa fille, alors âgée de 16 ans, qui se tenait auprès du lit, vit s'effectuer la séparation entre l'âme et le corps de son frère à peu près comme l'a décrit M. Davis dont elle n'avait jamais lu le livre.)

2° — Observation du Dr Cyriax

La façon dont la mort est décrite par des centaines de voyants prouve que l'âme ou l'esprit sort de son enveloppe mortelle par le crâne. Ces voyants ont remarqué, qu'aussitôt après cette sortie, un nuage vaporeux s'élève au-dessus de la tête et, prenant la forme humaine, se condense peu à peu et ressemble de plus en plus à la personne morte. Quand ce corps fluide est formé, il n'en reste pas moins attaché pendant quelque temps à la dépouille mortelle par un lien fluide partant de la région intermédiaire entre le cœur et le cerveau.

La mort par elle-même n'est rien, mais il y a des difficultés à mourir comme il y en a à naître. Quelques personnes ont la sensation de leur mort; d'autres pas ou très peu. Pour le plus grand nombre, la mort est pareille à un songe produit par un narcotique; c'est ce qui explique pourquoi, en se réveillant dans un autre monde, ils ne savent plus où ils en sont. En mourant, l'être humain ne devient ni meilleur ni pire, c'est simplement une évolution supérieure découlant de lois primordiales.

CHAPITRE II

Régression de la mémoire observée sous l'influence d'un accident ou au moment de la mort.

1° Cas rapporté par le Dr Henri Préeborn (Lancet, de Londres, n° du 12 juin 1902.)

Il s'agit d'une femme âgée de soixante-dix ans et qui, gravement malade par suite d'une Bronchite, resta en délire complet du 13 au 16 mars 1902, la raison lui revint ensuite peu à peu.

Dans la nuit du 13 au 14, on s'aperçut qu'elle parlait une langue inconnue aux personnes qui l'entouraient. Il semblait parfois qu'elle disait des vers; d'autres fois, qu'elle causait. Elle répéta à plusieurs reprises la même composition en vers.

On finit par reconnaître que la langue était l'hindoustani.

« Le matin du 14, l'hindoustani commença à se mêler d'un peu d'anglais; elle s'entretenait de la sorte avec des parents et des amis d'enfance, ou bien elle parlait d'eux.

« Le 15, l'hindoustani avait disparu à son tour et la malade s'adressait à des amis qu'elle avait connus plus tard, en se servant de l'anglais, du français et de l'allemand.

« La dame en question était née dans l'Inde qu'elle quitta à l'âge de trois ans pour se rendre en Angleterre, après quatre mois de voyage, avant qu'elle eût accompli sa quatrième année; jusqu'au jour où elle débarqua en Angleterre, elle avait été confiée à des domestiques hindous et elle ne parlait pas du tout l'anglais.

« A ce qu'il paraît, le 13, dans son délire, elle revivait ses premiers jours et parlait le premier langage qu'elle avait entendu. La poésie a été reconnue pour être une espèce de berceuse que les ayahs ont l'habitude de répéter aux enfants; en causant, elle s'adressait sans doute aux domestiques hindous: ainsi l'on comprit, entre autres choses, qu'elle demandait qu'on l'emmenât au bazar pour y acheter des bonbons.

« On pouvait reconnaître une suite dans tout le cours du délire. D'abord il y fut question des connaissances avec lesquelles la malade avait été en rapport pendant sa première enfance; ensuite elle passa en revue toute son existence jusqu'à ce qu'elle fût parvenue, le 16 mars, à l'époque où elle se maria et eut des enfants qui grandirent.

« Il est curieux de constater qu'après une période de soixante six ans, pendant laquelle elle n'avait jamais parlé l'hindoustani, le délire lui avait remémoré ce langage de sa première enfance. Actuellement, la malade parle avec autant de facilité le français et l'allemand que l'anglais; mais, quoiqu'elle connaisse encore quelques mots d'hindoustani, elle est absolument incapable de parler ou même d'en composer une seule phrase. »

2° Observation du Dr Vial (Dr Sollier. Phénomènes d'autoscopie, p. 108.)

Cette observation est relative à une dame P..., âgée de trente-deux ans, hystérique et soumise à la méthode de resensibilisation successive par l'hypnose du Dr Sollier.

« Dans son travail, dit-il, je l'ai amenée à l'âge d'un an; elle tétait, puis elle a eu sa convulsion à l'aller comme au retour, je veux dire à la régression comme à la progression de la personnalité. »

3° Observations du Dr Bain (Dr Sollier. Phénomènes d'autoscopie, p. 108.)

Il s'agit encore d'une malade âgée de vingt-neuf ans, morphinomane et soumise au même traitement.

« Quand nous en eûmes fini avec le tronc, les viscères et les membres, nous procédâmes au réveil de la tête. Nous avons assisté à une régression de la personnalité, non pas en une seule séance, mais en plusieurs, à dix-sept ans en arrière: la malade se retrouvait à l'âge de douze ans, elle revivait toutes les périodes de sa vie mouvementée avec un dédoublement complet de sa personnalité. Cela nous entraînerait trop loin de donner, même au raccourci, l'histoire de la malade, histoire à laquelle nous assistions comme si nous avions tenu le récepteur d'un téléphone et écouté la conversation d'un seul interlocuteur: c'est les scènes de la vie d'une pauvre ouvrière qui se prostitue pour vivre, et qui, malade, s'adonne à la morphine; compromise dans des vols, elle passe en jugement deux fois, purge à Saint-Lazare, puis à Nanterre, une condamnation à un an de prison; scènes de famille, scènes d'atelier, scènes avec des amants de passage, heures de prospérité passagères, heures de misère consécutives, la vie à Saint-Lazare, et à Nanterre. En janvier 1902, la malade quittait l'asile sur sa demande, très améliorée, sinon guérie; elle avait beaucoup engraisé, dormait spontanément la nuit, était active et travaillait. Elle rédigea à notre demande une note où elle retraçait tous les incidents de sa vie. Cette note contrôlait tout les

renseignements qu'elle nous avait fournis dans l'hypnose, en retrouvant sa sensibilité cérébrale. »

4° Cas de M. Cottin (Extrait de Le Spiritisme et l'anarchie par J. Bouvery, p. 405.)

Dans sa dernière ascension, le ballon le Montgolfier emportait M. Perron, président de l'Académie d'aérostation comme capitaine, et M. F. Cottin, agent administratif de l'Association scientifique française.

Parti d'un bond, le ballon était à 4 h. 24 à 700 mètres; c'est alors qu'il creva et se mit à descendre plus vite qu'il n'était monté, et il s'engouffra à 4 h. 27 dans la maison n° 20 dans l'impasse Chevallier à Saint-Ouen.

« Après avoir jeté tout ce qui pouvait compliquer l'accident, nous dit M. Cottin, une espèce de quiétude, d'inertie peut-être s'empare de moi; mille souvenirs lointains se pressent, se heurtant devant mon imagination; puis les choses s'accroissent et le panorama de ma vie vient se dérouler devant mon esprit attentif.

Tout est précis; les châteaux en Espagne, les déceptions, la lutte pour l'existence, et tout cela dans l'encadrement inexorable imposé par la destinée... qui croirait, par exemple, que je me suis revu, à vingt ans, sergent au 22e de ligne... je me suis revu, dis-je, sac au dos et chantant sur la route, à Vendôme, par un beau soleil de printemps. Quelle netteté dans les détails ! A droite mon ami d'enfance Le Loir; au fond, dans le vallon Cloys, le pays privilégié, et là-bas, Châteaudun... »

Ainsi, en moins de trois minutes, puisque les souvenirs ne se précisèrent qu'un peu après le commencement de la chute, M. Cottin vit toute sa vie défiler devant sa mémoire.

5° Cas de l'amiral Beaufort (Extrait du Journal de médecine de Paris, cité par J. Bouvery (Le spiritisme et l'anarchie, p. 403.)

L'amiral Beaufort, étant jeune, tomba d'un navire dans les eaux de la rade Portsmouth. Avant qu'on eût pu le secourir, il avait disparu; il se noyait. A l'angoisse du premier moment avait succédé un sentiment de calme et, quoiqu'il se fût pour perdu, il ne se débattait même plus. C'était sans doute de l'apathie, mais ce n'était certainement pas de la résignation; car être noyé ne lui paraissait pas un sort fâcheux, et il n'avait aucun désir d'être secouru. D'ailleurs, nulle souffrance. Au contraire, les sensations étaient d'une nature agréable, participant de ce vague bien-être qui précède le sommeil dû à la fatigue.

Avec cet émoussement des sens coïncidait une extraordinaire surexcitation de l'activité intellectuelle (Plusieurs personnes ont affirmé que dans des chutes qui auraient dû être mortelles, non seulement la mort ne leur paraissait pas

effrayante, mais elles ne souffraient pas des chocs terribles qu'elles recevaient, tellement leur pensée était portée sur les conséquences mortelles de la chute.); les idées se succédaient avec une rapidité incroyable, inconcevable. D'abord l'accident qui venait de se passer, la maladresse qui en avait été cause, le tumulte qui avait dû s'en suivre, la douleur dont le pauvre père de la victime allait être frappé, d'autres circonstances étroitement associées au foyer domestique, furent le sujet de ses premières réflexions. Ensuite, il se rappela la dernière croisière, voyage coupé par un naufrage, puis l'école, les progrès qu'il y avait faits, et aussi le temps perdu, enfin ses occupations et ses aventures d'enfant. Bref, la remonte entière du fleuve de la vie, et combien détaillée et précise ! Ecoutez-le :

« Chaque incident de ma vie traversait successivement mes souvenirs, non comme une esquisse légère, mais avec les détails et les accessoires d'un tableau fini ! En d'autres mots, mon existence tout entière défilait devant moi dans une sorte de revue panoramique; chaque fait avec son appréciation morale, ou des réflexions sur sa cause et ses effets. De petits événements sans conséquences, depuis longtemps oubliés, se pressaient dans mon imagination comme s'ils n'eussent été que de la veille. »

Tout cela se passa dans un temps dont on va apprécier la brièveté : le futur amiral fut repêché moins de deux minutes après sa chute.

6° Cas rapportés par M. de Varigny (Les rêves ancestraux. Feuilleton scientifique du Temps, n° du 13 novembre 1902.)

« Je connais, dit Goethe (dans une conversation avec Eckermann) le fait d'un vieillard, appartenant à la basse classe, qui, sur son lit de mort, se mit tout à coup à réciter des passages grecs d'une langue fort élégante. Comme on savait qu'il ne comprenait pas un mot de grec, la circonstance parut miraculeuse, et quelques personnes habiles l'exploitèrent aussitôt aux dépens des crédules. Malheureusement pour elles, toutefois, on découvrit bientôt que pendant sa jeunesse ce vieillard avait dû apprendre par cœur et déclamer du grec pour faciliter sa tâche à un élève de haute naissance, mais d'intelligence plus que médiocre. Il avait, de la sorte, acquis de manière purement mécanique une teinture de grec, sans d'ailleurs comprendre un seul mot de ce qu'il disait. Et ce ne fut qu'à son lit de mort, quelque cinquante ans plus tard, que ces mots vides de sens lui revinrent à la mémoire, et passèrent sur ses lèvres. »

Autre fait du même genre, cité par Goleridge, concernant un vieux forestier qui, ayant vécu toute sa jeunesse sur les frontières polonaises, n'avait guère parlé que le polonais jusqu'au moment où il se fixa dans un district allemand, où il ne parla plus qu'allemand pendant trente ou quarante ans.

Etant anesthésié, pour une opération, ce forestier parla, chanta, et pria deux heures durant, rien qu'en polonais, langue dont il ne se servait absolument plus à l'état de veille.

9° Cas cité par Mlle Tobolowska

Il s'agit d'un directeur d'Ecole normale qui, à l'âge de 8 ans et demi, tomba dans une fontaine. Pendant un temps qui a paru très long à l'enfant, celui-ci se débattit avec l'idée de retrouver les marches et de les grimper à quatre pattes. L'idée lui vint tout à coup que toute lutte était inutile et qu'il allait mourir : il resta donc immobile, écoutant l'eau faire glouglou dans sa bouche et ses oreilles.

« C'est alors, dit-il, qu'il se fit spontanément dans ma conscience un défilé extrêmement rapide, et comme kaléidoscopique, de nombreux épisodes de ma vie passée, évidemment de ceux qui m'avaient le plus frappé, et formaient à cette époque le contenu principal de mon moi. J'emploie le mot défilé à dessein, parce qu'il me semble bien que les images ne furent pas simultanées. Je crois pouvoir affirmer en outre : 1° que je ne vis pas ainsi tous les instants consécutifs de ma vie extérieure, et qu'il y avait des trous; 2° que les images défilaient dans un certain ordre, ordre chronologique et à rebours. Elles étaient extraordinairement intenses et nettes, extériorisées; je me voyais moi-même objectivement comme un autre. »

8° Cas du général Bonnal

Le général Bonnal, blessé d'un éclat d'obus à la bataille de Froeschviller, a écrit :

« Je me sentis environné de flammes pendant l'espace d'une fraction de seconde, j'éprouvai l'impression du néant précédé de la vision très nette de nombreuses scènes de mon enfance se déroulant avec une vitesse vertigineuse, à la suite de mon évanouissement. »

9° Observation du Dr Sollier (Bulletin de l'Institut général psychologique (n° 1 de 1903).

Il s'agit d'une femme nerveuse et sujette à des syncopes, morphinomane à très grosses doses et tombée dans un état de cachexie alarmant, avec complication d'albuminurie; elle fut soumise à une démorphinisation rapide. Le sevrage était opéré depuis plus de 24 heures sans avoir présenté rien de particulier en dehors des troubles habituels, diarrhées, vomissements bilieux, sueurs, quand tout à coup la malade éprouva une sensation d'épuisement énorme. En même temps, elle ressentit une violente douleur qu'elle comparait par la suite à un fer rouge qui lui aurait traversé la tête du vertex à la nuque, douleur très courte et qui diminua graduellement. Il y succéda une sensation de bien-être, de détente, et tout à coup elle vit se dérouler toute son existence. C'était, me dit-elle après, comme si tous les événements de sa vie avaient été

imprimés sur une toile qui se serait déroulée de haut en bas devant elle. Les événements se succédant dans l'ordre rétrograde, d'aujourd'hui à l'âge de 5 ou 6 ans au moins. « Tout ce que j'ai dans la tête, je l'ai vu, me disait-elle, avec des détails inouïs, accompagnés de vagues regrets et d'impressions de chagrin, jamais de joie (il est vrai qu'elle n'en avait guère eu dans sa vie), que chaque image me faisait ressentir... Tout était grisaille... les choses étaient sur une surface plane; mais certains faits de ma vie, les émotions par exemple, prenaient comme une sorte de relief pour moi : c'est comme si vous regardiez trois photographies de gens qu'on connaît bien: deux vous paraîtront planes et une que vous aimez bien, vous paraît plus nette et en relief. »

Puis son cœur lui parut comme enveloppé de glace et occuper toute la poitrine; alors tout disparut rapidement comme dans un tourbillon. Elle sentit qu'elle disparaissait elle aussi et éprouvait une sorte de bien-être, de calme. Elle se dit : « C'est ça la mort; ça n'est pas très dur. » L'idée de demander du secours, de prévenir qu'elle se trouvait mal ne lui vint même pas et, subitement, elle tomba en syncope avec arrêt respiratoire complet et pouls insensible pendant près de sept minutes. Des injections d'éther et de morphine la ranimèrent. Quand elle revint à elle, elle éprouva tout d'abord un sentiment d'ennui de se trouver là... Cette malade conserva, dans la suite, un souvenir très précis de ce qu'elle avait alors éprouvé (Dans la discussion qui suivit cette communication, M. Rabaud cita son expérience personnelle. Il a failli se noyer et il se souvient fort bien que, sur le point de perdre connaissance, il vit un grand nombre d'événements de sa vie se dérouler devant lui en tableaux successifs. Il n'éprouva aucun regret de mourir et songea seulement au chagrin que sa disparition allait causer aux siens. L'expérience n'eut, d'ailleurs, rien de physiquement douloureux.)

10° Psychose de l'inanition, par le Dr Régis (Voir la thèse du Dr Lassignardie sur VEtàt mental dans l'abstinence. Bordeaux, 1897.)

A côté de la vision appétissante de mets et de repas, vision malheureusement tantalesque, qui s'évanouit au dernier moment et qui se retrouve aussi dans le délai d'inanition des maladies, on note aussi fréquemment, dans les hallucinations inanitionnelles des naufragés, la vision des objets et lieux familiers, ou même le défilé panoramique des endroits vus et des événements vécus dans l'existence antérieure, la vision obstinément renouvelée du sauvetage et du salut survenant de mille façons diverses, enfin la simultanéité des mêmes visions observées par Savigny et Maire chez plusieurs naufragés de la Méduse ou de la Ville-de-Saint-Nazaire. Signalons encore la sensation de l'âme se séparant du corps et s'élevant dans les airs, ainsi que cela se produit dans certaines intoxications, notamment dans le haschischisme. Le Dr Maire l'a plusieurs fois éprouvée lui-même. « Ma voix ne semblait plus m'appartenir. Il se produisait là un dédoublement de la personne; l'âme ne tenait plus qu'à un fil; l'âme s'essayait à quitter la carcasse... et pour ce que valait la carcasse en ce moment ! j'avais des sensations éthérées, agréables. J'étais en quelque sorte dédoublé. Mon âme

flottait, sereine, au-dessus de ma personne et j'assistais impassible à nos désastres. »

11° Cas de Jeanne R. (Ce cas a été observé et rapporté par les Drs Bourru et Burot.)

Jeanne R..., âgée de vingt-quatre ans, est une jeune fille très nerveuse et profondément anémique. Elle est sujette à des crises de peur et de sanglots; pas de crises convulsives, mais de fréquents évanouissements; elle est facilement hypnotisable; elle dort d'un sommeil profond et à son réveil elle a de l'amnésie.

On lui dit de se réveiller à l'âge de six ans. Elle se trouve chez ses parents; on est au moment de la veillée et pèle des châtaignes. Elle a envie de dormir et demande à se coucher; elle appelle son frère André pour qu'il l'aide à finir sa besogne; mais André s'amuse à faire des petites maisons avec des châtaignes au lieu de travailler «Il est bien fainéant; il s'amuse à en peler dix et il faut que; je pèle le reste ».

Dans cet état elle parle le patois limousin et ne sait pas lire, connaît à peine l'A. B. C. Elle ne sait pas un mot de français. Sa petite sœur Louise ne veut pas dormir. «Il faut toujours, dit-elle, dandiner ma sœur qui a neuf mois. » Elle a une attitude d'enfant.

Après lui avoir mis la main sur le front, on lui dit que dans deux minutes elles se retrouvera à l'âge de dix ans. Sa physionomie est toute différente; son attitude n'est plus la même. Elle se trouve aux Fraises, un château de la famille Des Moustiers, près duquel elle habitait. Elle voit des tableaux et elle les admire. Elle demande où sont ses sœurs qui l'ont accompagnée; elle va voir si elles viennent sur la route.

Elle parle comme un enfant qui apprend à parler; elle va, dit-elle, en classe chez les sœurs depuis deux ans, mais elle est restée bien longtemps à garder ses frères et ses sœurs. Elle commence à écrire depuis six mois, elle se rappelle une dictée qu'elle a donnée mercredi et elle écrit une page entière très couramment et par cœur; c'est la dictée qu'elle a faite à l'âge de dix ans.

Elle dit ne pas être très avancée : « Marie Coutureau aura moins de fautes que moi ; moi, je suis toujours après Marie Baudet et Marie Coutureau, mais Louise Rolland est après moi. Je crois que Jeanne Beaulieu est celle qui fait le plus de fautes ».

De la même manière, on lui commande de se retrouver à l'âge de quinze ans. Elle sert à Mortemart chez Mlle Brunerie : « Demain nous allons aller à une fête, à un mariage. Au mariage de Baptiste Colombeau, le maréchal. C'est Léon qui sera mon cavalier. Oh ! nous allons bien nous amuser ! Oh ! je n'irai pas au bal, Mlle Brunerie ne veut pas; j'y vais bien un quart d'heure mais elle ne le sait pas ». Sa conversation est plus suivie que tout à l'heure. Elle sait lire et écrire. Elle écrit Le petit Savoyard.

La différence des deux écritures est très grande. A son réveil, elle est étonnée d'avoir écrit Le Petit Savoyard qu'elle ne sait plus. Quand on lui fait voir la dictée qu'elle a faite à dix ans, elle dit que ce n'est pas elle qui l'a écrite.

12° Cas de M. Bouvier, magnétiseur a Lyon

Il y a quelques années, c'était dans les premiers jours de septembre, je prenais le train léger de 6 h. 20 du soir, venant de Vienne à Lyon. Je me trouvais complètement seul dans le wagon de tête et bien au milieu du premier compartiment, tournant le dos à la machine. A peine installé, ne me trouvant gêné par personne, l'idée me vint de magnétiser mon chapeau afin de me rendre compte si je pourrais le faire mouvoir sous mon action personnelle sans autre effort que celui de ma volonté.

Après quelques minutes de magnétisation, pensant à autre chose après le coup de sifflet de la machine annonçant l'arrivée à Estressin, machinalement je remis mon chapeau sur ma tête tout en suivant le cours de mes idées. Que se passa-t-il ? Tout à coup je me vis assis en face de moi ! La première idée qui me vint fut celle-ci: c'est fait ! le train a déraillé, un accident est survenu et je suis passé dans l'autre monde. Pour me rendre compte de la réalité et chercher à savoir lequel des deux moi était le vrai, je me presse les flancs avec les mains et, oh stupéfaction ! je ne sens aucune résistance; alors je m'approche de celui qui était en face de moi et qui ne bougeait pas, je le saisis par le milieu du corps, mes bras passent également à travers. Cette fois je fus pris d'une véritable angoisse, je pensai à ma famille, à mes amis, en quelques instants qui me parurent des siècles, je remontai le cours de ma vie dont les actes se déroulaient en une apothéose qui finissait en me revoyant tout petit sur les bras de ma mère, puis je me sentis pour ainsi dire me fondre en moi tout en m'épaississant au lieu de me diluer et finalement je repris possession entière de mon individualité.

13° Cas divers

Quand la dormeuse de Thenelles s'est réveillée pour quelques heures avant de mourir, elle a parlé le patois de son enfance et non celui qu'elle parlait au moment où elle a eu son attaque de sommeil (Marguerite Boyenval tomba en sommeil léthargique le 31 mai 1883. Elle se réveilla le 23 mai 1903 et mourut le 28 du même mois.)

J'ai assisté aux derniers moments de mon père qui, dans son agonie, a appelé plusieurs fois son père, en disant : « Mon pairé », dans le patois de sa nourrice.

14° Imitation de l'enfance et autres imitations (Luc Desages. De l'Extase. Paris, 1866, p. 199.)

« Il y a, dit Carré de Montgeron, un état surnaturel d'enfance où plusieurs convulsionnaires, même d'un âge très mûr, et quelques-uns d'un caractère grave et très sérieux, se trouvent quelquefois. Cet état est marqué par des caractères que l'artifice ne saurait imiter. On voit un air enfantin se répandre sur tout leur visage, dans leurs gestes, dans le son de leur voix, dans l'attitude de leur corps, dans toutes leurs façons d'agir. C'est dans cet état que plusieurs convulsionnaires ont été instruits du secret des consciences et ont développé leurs replis les plus profonds. »

Bertrand a constaté chez une somnambule la même propriété. Pendant huit jours consécutifs, cette personne repassa par son état d'enfance et représenta plusieurs scènes de sa jeunesse, entre autres une peur qu'on lui avait faite du diable...

On trouve l'imitation de l'enfance chez un grand nombre de saints.

15° Les maladies de la mémoire, par Th. Ribot

L'excitation générale de la mémoire paraît dépendre exclusivement de causes physiologiques et en particulier de la circulation cérébrale. Aussi se produit-elle fréquemment dans les cas de fièvre aiguë. Elle se produit encore dans l'excitation maniaque, dans l'extase, dans l'hypnotisme, parfois dans l'hystérie et dans la période d'incubation de certaines maladies du cerveau.

Outre ces cas nettement pathologiques, il y en a d'autres d'une nature plus extraordinaire qui dépendent probablement de la même cause. Il y a plusieurs récits de noyés, sauvés d'une mort imminente qui s'accordent sur ce point « Qu'au moment où commençait l'asphyxie, il leur a semblé voir, en un moment, leur vie entière dans ses plus petits incidents. » L'un d'eux prétend « qu'il lui a semblé voir toute sa vie antérieure se déroulant en succession rétrograde, non comme une simple esquisse, mais avec des détails très précis, formant comme un panorama de son existence entière, dont chaque acte était accompagné d'un sentiment de bien ou de mal. »

Dans une circonstance analogue « un homme d'un esprit remarquablement net, traversait un chemin de fer au moment où un train arrivait à toute vitesse. Il n'eut que le temps de s'étendre entre les deux lignes de rails. Pendant que le train passait au-dessus de lui, le sentiment de son danger lui remit en mémoire tous les incidents de sa vie, comme si le livre du jugement avait été ouvert devant ses yeux » (Pour ces faits et autres de même nature, voir Forbes Winslow (*On the obscure Diseases of the Brain and Disorders of the Mind*)).

Même en faisant la part de l'exagération, ces faits nous révèlent une suractivité de la mémoire dont nous ne pouvons nous faire aucune idée à l'état normal...

Je citerai un dernier exemple dû à l'intoxication par l'opium, et je prierai le lecteur de remarquer combien il confirme l'explication qui a été donnée plus haut du mécanisme de la « reconnaissance ». « Il me semble, dit Th. de Quincey dans ses Confessions d'un mangeur d'opium, avoir vécu soixante-dix ans ou un

siècle en une nuit... Les plus petits événements de ma jeunesse, des scènes oubliées de mes premières années étaient souvent ravivées. On ne peut dire que je me les rappelais, car, si on me les avait racontées à l'état de veille, je n'aurais pas été capable de les reconnaître comme faisait partie de mon existence passée. Mais, placées devant moi comme elles l'étaient en rêve, comme des intuitions, revêtues de leurs circonstances les plus vagues et des sentiments qui les accompagnaient, je les reconnaissais instantanément. »

Les excitations partielles de la mémoire, dit encore M. Ribot, résultent le plus souvent de causes morbides; mais il y a des cas où elles se produisirent à l'état sain. En voici deux exemples :

« Une dame à la dernière période d'une maladie chronique, fut conduite de Londres à la campagne. Sa petite fille, qui ne parlait pas encore (infant), lui fut amenée, et, après une courte entrevue, elle fut reconduite à la ville. La dame mourut quelques jours après. La fille grandit sans se rappeler sa mère jusqu'à l'âge mûr. Ce fut alors qu'elle eut l'occasion de voir la chambre où sa mère était morte. Quoiqu'elle l'ignorât, en entrant dans cette chambre, elle tressaillit : comme on lui demandait la cause de son émotion : « J'ai, dit-elle, l'impression distincte d'être venue autrefois dans cette chambre. Il y avait dans ce coin une dame couchée paraissant très malade qui se pencha sur moi et pleura. » (Abercrombie. — Essay on intellectual Powers.)

« Un homme d'un tempérament artistique très marqué (ce point est à noter), alla avec des amis faire une partie près d'un château du comté de Sussex, qu'il n'avait aucun souvenir d'avoir visité. En approchant de la grande porte, il eut une impression extrêmement vive de l'avoir déjà vue, et il revoyait non seulement cette porte, mais des gens installés sur le Haut et en bas des ânes sous le porche. Cette conviction singulière s'imposant à lui, il s'adressa à sa mère pour avoir quelque éclaircissement sur ce point. Il apprit d'elle qu'étant âgé de 16 mois, il avait été conduit en partie dans cet endroit, qu'il avait été porté dans un panier sur le dos d'un âne; qu'il avait été laissé en bas avec les ânes et les domestiques, tandis que les plus âgés de la bande s'étaient installés pour manger au-dessus de la porte du château » (Carpenter. Mental Physiology.)

CHAPITRE III

Souvenirs de Vies antérieures.

Plusieurs saints personnages Nossayrys ont porté témoignage de la réalité des existences successives, Schevkh Hemyr affirmait qu'il avait gardé la mémoire de quelques-uns des états antérieurs traversés par lui. Entre autres, il se souvenait d'avoir été fabricant de nattes de paille (Cte A. de Gobineau. Trois ans en Asie, 1855 à 1858.)

Le grand Lama était un jeune garçon de huit ans à peine qui adressa la parole au docteur Hendsold dans sa langue maternelle, l'allemand, bien que le docteur passât pour un indou de distinction. A une des questions posées par le voyageur sur la pluralité des existences, l'enfant répondit :

« Vous penchez à douter de l'éternelle vérité de la réincarnation. Quoi de plus évident, cependant ? vous pensez que l'impuissance ou vous êtes de vous rappeler les états antérieurs de votre existence est une preuve de leur impossibilité ? Mais que vous rappelez-vous des deux premières années de votre vie présente ? Et cependant vous viviez déjà avant cela de la vie embryonnaire. Il y a en vous une connaissance intensive, une conscience de ce fait que vous avez toujours existé, et vous ne pouvez pas imaginer un moment où vous n'existiez pas, ou un moment où vous n'existerez plus. Ce que vous appelez la mort est une transition, un passage de notre être d'un état à un autre et ainsi ne survit que la simple conscience que vous existez. Certains hommes sont écrasés par cette pensée parce qu'ils s'attachent avidement à l'illusion de rencontrer un jour, dans un au-delà meilleur, ceux qui leur étaient chers. Mais cet oubli des vies passées est précisément un bienfait. Que deviendrions-nous chargés du souvenir de ces existences antérieures, des illusions, de vaines espérances, des folies, des crimes ! La panacée la plus précieuse des anciens Grecs n'était-elle pas le fleuve Léthé qui effaçait le souvenir du passé. » (Extrait du récit fait par le docteur Heinrich Hendsold de sa visite au Grand-Lama, à Lhassa. — (Traduction par M. De Lescure, dans la Revue des Revues.)

Beaucoup d'enfants, disent les Birmans, se souviennent de leurs vies antérieures. A mesure qu'ils grandissent, leurs souvenirs s'effacent et ils oublient, mais tant qu'ils sont petits, ils ont la mémoire très nette des choses passées. J'ai vu moi-même beaucoup de ces enfants-là.

Il y a quelque 50 ans, deux enfants naquirent dans un village appelé Okshitgon, un garçon et une fille. Ils vinrent au monde le même jour, dans des maisons voisines, grandirent ensemble, jouèrent ensemble, et s'aimèrent. Ils s'épousèrent donc et fondèrent une famille, cultivant, pour vivre, les champs arides qui entourent Okshitgon. Ils étaient connus par leur profond attachement l'un pour l'autre, et moururent comme ils avaient vécu, ensemble. La même mort les enleva le même jour, on les enterra ensemble hors du village, puis on les oubli, car les temps étaient durs. C'était l'année après la prise de Mandalay, et la Birmanie entière était soulevée. Le pays était plein d'hommes armés, les routes étaient dangereuses et les nuits s'éclairaient des flammes qui dévoraient les hameaux. Triste temps pour les hommes pacifiques, et beaucoup d'entre eux, fuyant leurs demeures, se réfugiaient dans des lieux plus habités et plus rapprochés des centres d'administration. Okshitgon était au milieu d'un des districts les plus éprouvés et bon nombre de ses habitants s'enfuirent; parmi eux, un homme nommé Maung-Kan et sa jeune femme. Ils s'établirent à Kabu. La femme de Maung-Kan lui avait donné deux fils jumeaux, nés à Okshitgon peut avant la fuite du ménage. L'aîné se nommait Maung Gyi, c'est-à-dire Frère-

Grand-Garçon, et le cadet, Maung-Ngé ou Frère-Petit-Garçon. Les enfants grandirent à Kabyu et se mirent bientôt à parler. Mais leurs parents remarquèrent avec étonnement qu'ils s'appelaient, pendant leurs jeux, non pas Maung-Gyi et Maung-Ngé, mais Maung-San-Nyein et Ma-Gyroin. Ce dernier nom est un nom de femme, et Maung-Kan et sa moitié se souvinrent que ces noms étaient ceux du couple mort à Okshitgon vers l'époque où les enfants étaient nés.

Ils pensèrent donc que les âmes de cet homme et de cette femme étaient entrés dans le corps de leurs enfants et les emmenèrent à Okshitgon pour les éprouver. Les enfants connaissaient tout à Okshitgon : routes, maisons et gens —, et reconnurent même les vêtements qu'ils avaient portés dans leur vie antérieure. Il n'y avait aucun doute à avoir. L'un d'eux, le plus jeune, se rappela aussi qu'il avait une fois emprunté 2 roupies à une certaine Ma-Thet sans que son mari le sût, alors qu'il était Ma-Gyroin, et que cette dette n'avait pas été payée. Ma-Thet vivait encore, on l'interrogea, et elle se souvint qu'en effet elle avait prêté cet argent. Je n'ai pas entendu dire que le père des enfants ait rendu les deux roupies.

Je les vis peu après cette occurrence. Ils ont maintenant six ans accomplis. L'aîné, dans le corps de qui l'âme de l'homme entra, est un petit bonhomme gras et dodu, mais, le jumeau cadet est moins fort, et il a une curieuse expression rêveuse, plutôt celle d'une fille. Ils me racontèrent beaucoup de choses de leurs vies passées. Ils dirent qu'après leur mort, ils vécurent pendant un temps sans corps du tout errant dans l'air et se cachant dans les arbres, Et cela à cause de leurs péchés. Puis quelques mois après, ils naquirent de nouveau comme jumeaux « C'était si net autrefois, me dit l'aîné, je pouvais me souvenir de tout; mais cela devient de plus en plus effacé et maintenant je ne peux pas me rappeler comment avant. »

Il y a des masses d'enfants comme ceux-ci. Mais il faut les chercher — personne ne vous les amène. Les Birmans, comme bien d'autres, ont horreur de voir leurs croyances et leurs idées ridiculisées. Ils savent par expérience que l'étranger qui s'informe de leurs us et coutumes leur témoigne habituellement par son mépris qu'il se considère comme bien plus intelligent qu'eux. Ils sont donc très réservés. Mais quand ils ont compris que vous cherchiez réellement à vous instruire, ils vous diront tout ce qu'ils pensent, pourvu que vous les traitiez avec estime et courtoisie.

Je constatai qu'ils se rappelaient souvent des leurs vies passées; que de tout jeunes enfants pouvaient dire qui ils étaient avant leur existence présente, et se souvenir de détails de leurs vies antérieures. Ces souvenirs s'affaiblissaient à mesure qu'ils grandissaient et finissaient enfin par s'évanouir presque entièrement. Cependant cela demeurait très vivant chez beaucoup d'enfants et nul, dans le peuple entier, ne doute de la chose (H. Fielding Hall. — *The Soul of a People* (L'âme d'un peuple). 1898.)

Il y a une dizaine d'années je visitais Rome pour la première fois. A plusieurs reprises, dans la ville, j'ai été saisi par ce flot de reconnaissances. Les Thermes de Caracalla, la Voie Appienne, les Catacombes de Saint-Calliste, le Colysée — tout me paraissait familier. La raison en paraît évidente : je renouvelais ma connaissance avec ce que j'avais vu dans des tableaux et des photographies. Ceci peut expliquer ce qui se rapporte aux édifices, mais non pas au labyrinthe obscur des souterrains des Catacombes.

Quelques jours plus tard, je me rendais à Tivoli. Là encore, la localité m'était familière comme aurait pu l'être ma propre paroisse. Par un torrent de paroles qui me montaient spontanément aux lèvres, je décrivais l'endroit tel qu'il était dans les anciens temps. Je n'avais pourtant jamais rien lu au sujet de Tivoli. Je n'en avais pas vu des gravures le représentant; je ne connaissais son existence que depuis quelques jours seulement, et pourtant je me trouvais servir de guide et d'historien à un groupe d'amis qui en conclurent que j'avais fait une étude spéciale de l'endroit et de ses alentours. Ensuite, la vision de mon esprit commença à faiblir. Je m'arrêtai comme un comédien qui a oublié son rôle, et je ne pus dire autre chose. C'était comme une mosaïque qui serait tombée en morceaux.

Dans une autre occasion, je me trouvais avec un compagnon aux alentours de Leatherhead, où je n'avais jamais mis les pieds jusque ce jour. Le pays était complètement nouveau aussi bien à moi qu'à mon ami. Au cours de la conversation, celui-ci observa : « On dit qu'il y a une ancienne route romaine quelque part dans ces alentours, mais j'ignore si elle se trouve de ce côté de Leatherhead ou de l'autre. » Je dis aussitôt : « Je sais où elle est », et je montrai le chemin à mon ami, absolument persuadé que je l'aurais trouvé, ce qui eut lieu en effet; j'avais la sensation de m'être trouvé autrefois sur cette même route à cheval, couvert d'une armure. Ces épisodes m'ont fait parler de temps en temps de ce sujet avec des amis, et un grand nombre d'entre eux m'ont dit avoir éprouvé des sensations du même genre.

A trois milles et demi à l'ouest de l'endroit où je vis, se trouve une forteresse romaine dans un état presque parfait de conservation. Un clergyman qui était venu me voir un jour, me demanda de l'y accompagner, désirant visiter ces ruines. Il me dit avoir un souvenir très net d'avoir vécu en cet endroit et d'avoir été investi d'une charge de caractère sacerdotal aux jours de l'occupation romaine. Ce qui me frappa c'est qu'il insista pour visiter une tour qui était tombée sans perdre sa forme. Il y avait un trou au sommet de la tour, ajouta-t-il, dans lequel on avait l'habitude de planter un mât; les archers se faisaient hisser en haut dans une espèce de nacelle protégée par du cuir; de là, ils étaient à même de voir les chefs Gorlestoniens au milieu de leurs hommes et de tirer contre eux. Nous trouvâmes en effet le trou qui avait été indiqué (Rev. Forbes. The Nineveeth Century. Juin 1906.)

Un phénomène analogue s'est produit avec Méry. Dans un article biographique paru de son vivant dans le Journal Littéraire du 25 septembre 1864, l'auteur affirme que cet écrivain croyait fermement avoir déjà vécu plusieurs fois ;

qu'il se rappelait les moindres circonstances de ses existences précédentes et qu'il les détaillait avec une force de certitude qui imposait la conviction. Ainsi il affirmait avoir fait la guerre des Gaules et avoir combattu en Germanie avec Germanicus. Il a reconnu des sites où il avait campé jadis dans certaines vallées, des champs de bataille où il avait combattu. Il s'appelait alors Mincius. L'épisode suivante que je cite textuellement semble bien établir que ces souvenirs ne sont pas simplement des mirages de son imagination.

Un jour, dans sa vie présente, il était à Rome et visitait la bibliothèque du Vatican. Il y fut reçu par de jeunes hommes, des novices en longues robes brunes, qui se mirent à lui parler le latin le plus pur. Méry était bon latiniste, en tout ce qui tient à la théorie et aux choses écrites, mais il n'avait pas encore essayé de causer familièrement dans la langue de Juvénal. En entendant ces Romains d'aujourd'hui, en admirant ce magnifique idiome, si bien harmonisé avec les monuments, avec les mœurs de l'époque où il était en usage, il lui sembla qu'un voile tombait de ses yeux; il lui sembla que lui-même avait conversé en d'autres temps avec des amis qui se servaient de ce langage divin.

Des phrases toutes faites et irréfutables tombaient de ses lèvres; il trouva immédiatement l'élégance et la correction; il parla latin enfin, comme il parle français. Tout cela ne pouvait se faire sans un apprentissage, et, s'il n'eût pas été un sujet d'Auguste, s'il n'eût pas traversé ce siècle de toutes les splendeurs, il ne se serait pas improvisé une science impossible à acquérir en quelques heures.

C'est encore une sensation de même ordre que décrit Lamartine dans son voyage en Orient.

Je n'avais en Judée ni Bible, ni relation de voyage à la main, personne pour me donner le nom des lieux et le nom antique des vallées et des montagnes; pourtant je reconnus de suite la vallée de Térébinthe et le champ de bataille de Saül. Quand nous fûmes au couvent, les frères ne confirmèrent l'exactitude de mes prévisions; mes compagnons ne pouvaient le croire. De même à Séphora, j'avais désigné du doigt et nommé par son nom une colline surmontée d'un château ruiné, comme le lieu probable de la naissance de la Vierge. Le lendemain au pied d'une montagne aride, je reconnus le tombeau des Machabées, et je disais vrai sans le savoir. Excepté les vallées du Liban, etc... , je n'ai presque jamais rencontré en Judée un lieu avec une chose qui ne fût pour moi comme un souvenir. Avons-nous donc vécu deux fois ou mille fois ? notre mémoire n'est-elle qu'une image ternie que le souffle de Dieu ravive (M. Delanne qui a rapporté cet extrait dans son Etude sur les vies successives ajoute : ces réminiscences ne peuvent être dues à des rappels de souvenirs provenant de lectures, car la Bible ne fait pas la description exacte des paysages où se passent les scènes historiques, elle relate simplement les événements.) ?

Il y a douze ans, écrit M. G. Horster, j'habitais Ill, comté d'Effingham. J'y perdis une enfant, Maria, au moment où elle entrait dans la puberté. L'année suivante, j'allais me fixer à Dakota, que je n'ai plus quitté depuis. J'eus, il y a neuf années,

une nouvelle fille que nous avons appelée Nellie, et qui a persisté obstinément à se nommer Maria, disant que c'était son vrai nom duquel nous l'appelions autrefois.

Je retournai dernièrement dans le comté d'Effingham, pour y régler quelques affaires, et j'emmenai Nellie avec moi. Elle reconnut notre ancienne demeure, et bien des personnes qu'elle n'avait jamais vues, mais que ma première fille Maria connaissait fort bien.

A un mille se trouve la maison d'école que Maria fréquentait. Nellie qui ne l'avait jamais vue en fit une description et m'exprima le désir de la revoir. Je l'y conduisis et, une fois là, elle se dirigea sans hésiter vers le pupitre que sa sœur occupait, me disant : voilà le mien (J. G. Horster, Milwaukee Sentinel du 25 septembre 1892.)

Le Comte de Résie, dans son Histoire des sciences occultes, tome II, p. 292, dit : « Nous pouvons citer notre propre témoignage ainsi que les nombreuses surprises que nous a fait éprouver l'aspect de beaucoup de lieux, dans différentes parties du monde dont la vue nous rappelait aussitôt un ancien souvenir, une chose qui ne nous était pas inconnue et que nous voyions pourtant pour la première fois (Il se pourrait ici qu'il y eut là simplement le souvenir d'un voyage exécuté pendant le sommeil naturel par le corps astral. C'est l'explication la plus naturelle qu'on peut donner à un fait analogue qui m'est arrivé alors qu'à l'âge de 24 ans, je traversais l'Auvergne à cheval en précédant d'un jour mon régiment qui allait de Montpellier à Arras. Arrivé dans une petite ville, je reconnus les rues que je n'avais pourtant jamais vues et je me dirigeai sans hésiter vers l'auberge principale qui n'existait vraisemblablement pas à l'époque où aurait eu lieu une de mes vies précédentes.) »

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber;
Un air très vieux, languissant et funèbre
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit :
C'est sous Louis Treize... et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit,

Puis un château de briques à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres-couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière

Baignant ses pieds, qui coule entre les fleurs;

Puis une dame à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens
Que dans une autre existence peut-être
J'ai déjà vue. — et dont je me souviens !

Gérard de Nerval.

Le prince Emile de W., à la date du 18 septembre 1874, écrit de Vevey, en Suisse, à la Revue Spirite pour lui signaler un phénomène produit chez son second fils âgé de 3 ans.

Il y a quelques semaines, écrit le Prince, l'enfant était à jouer et à bavarder dans mon cabinet quand je l'entends parler de l'Angleterre, dont, à mon su, on ne l'avait jamais entretenu. Je dresse l'oreille et je lui demande : S'il sait ce que c'est que l'Angleterre ? Il me répond : Oh ! oui, c'est un pays où j'ai été, il y a bien, bien, longtemps. — D. Y étais-tu petit comme maintenant ? — R. Oh ! non, j'étais plus grand et j'avais une longue barbe. — D. Est-ce que maman et moi nous y étions aussi ? — R. Non, j'avais un autre papa et une autre maman. — D. Et qu'y faisais-tu ? — R. Je jouais beaucoup avec le feu et une fois je me suis brûlé si fort que je suis mort.

M. Delanne (Etude sur les vies successives.) cite la lettre d'un officier de marine qui se souvient d'avoir vécu et d'être mort assassiné à l'époque de la Saint-Barthélémy. Les circonstances de cette existence sont profondément gravées dans son être et il raconte des faits qui montrent que ces réminiscences ne sont pas dues à un caprice de son esprit.

« Si je vous disais, écrit-il, que j'avais sept ans lorsque j'eus ce rêve que, fuyant, je fus atteint en plein dos par trois coups de poignard. Si je vous disais que ce salut qui se fait sous les armes avant de se battre, je l'ai fait la première fois que j'ai eu un fleuret à la main. Si je vous disais que chaque préliminaire plus ou moins gracieux que l'éducation ou la civilisation ont mis dans l'art de tuer, m'était connu avant toute éducation dans les armes... »

Le professeur M. Damiani adressa, le 1er novembre 1878, à l'auteur au Banner of Light de Boston, une lettre relative à certaines polémiques, au sujet de la réincarnation où se trouve le passage suivant :

« J'ai beaucoup ri, à l'époque où je qualifiais ces révélations d'histoires ! Mais quand, après avoir oublié les circonstances, plusieurs années s'étaient écoulées, je possédai le don de la vision spirituelle; quand je me vis moi-même au milieu des familles de mes existences passées, vêtues des costumes du temps et des peuples que m'avaient décrits d'autres voyants, oh ! pour moi, voir dut être croire.

»

Dans son discours de réception à l'Académie delphinale en 1907, le peintre Hareux, originaire des plaines de l'île de France et qui n'était venu que tard s'établir en Dauphiné, s'exprimait ainsi :

« Je veux vous demander si vous ne voyez pas, comme moi, une certaine prédisposition ancestrale dans ce secret désir de communier avec les sublimes beautés des Alpes, lorsque je vous aurai avoué que, dès mon enfance, je dessinais d'instinct les montagnes, ne pensant qu'à voyager, voulant devenir peintre de paysages... Comment pourrai-je m'expliquer ce penchant naturel pour le chaos des clapiers, les précipices à pic, les cimes altières couronnées de neiges éternelles, les torrents impétueux, les gouffres fascinateurs qui hantaient ma jeune imagination d'enfant, alors que mes yeux n'avaient encore vu que les paysages plats, mais doux et gracieux des environs de Paris.

« Qui oserait affirmer qu'il n'y ait pas là, tout au fond de notre être, comme le souvenir inconscient de choses connues dans une vie antérieure ?

« J'ai beaucoup réfléchi à toutes ces choses en contemplant ces agrestes solitudes, et je me demande sans cesse quelle pourrait être l'explication de si mystérieuses impressions si ce n'était celle du déjà vu, puisque, dès mes premières courses, non seulement je n'éprouvais aucune surprise aux tournants des vallées, pas plus qu'aux sommets dont les vues panoramiques sont cependant fort diverses, mais qu'il me semblait même pouvoir à l'avance dessiner les grandes lignes des horizons que j'allais voir.

« Je n'ai pas la prétention de vous décrire par quelle mystérieuse voix nous sommes avertis, nous avons le pressentiment des spectacles qui nous attendent ou des événements qui vont se produire. Je constate simplement un fait, un état d'âme qui s'est renouvelé plusieurs fois pour moi, et j'ai voulu vous soumettre cette impression : plus j'ai connu la montagne, plus il m'a semblé la retrouver comme un pays natal et plus j'ai aimé à la peindre. »

Dans l'antiquité, plusieurs personnages se sont souvenus d'existences antérieures. Ovide disait avoir assisté au siège de Troie. Pythagore se souvenait d'avoir été Hermotimé (Hermotimé a été un devin fameux à Clazomène, dans l'Ionie. Son âme se transportait en différents lieux et revenait ensuite prendre possession de son corps qui, pendant son absence, demeurait immobile. Sa femme aurait profité d'un de ces voyages pour faire brûler le corps et empêcher la rentrée de l'âme. C'est pour cela que l'entrée du temple élevé à Hermotimé était interdit aux femmes.), Euphorbe et un pauvre pêcheur; il reconnut dans le temple de Delphes le bouclier qu'il portait lorsqu'il était Euphorbe et qu'il avait été blessé par Ménélas au siège de Troie.

Empédocle affirmait qu'il se souvenait d'avoir vécu comme garçon et comme fille.

L'empereur Julien se rappelait avoir été Alexandre de Macédoine.

De nos jours, des souvenirs analogues ont été affirmés par Théophile Gautier, Alexandre Dumas et Ponson du Terrail.

Le rêve de M. Marcel Sérizolles

En novembre 1881, j'eus un rêve très lucide pendant lequel je lisais un volume de vers. J'éprouvais les sensations exactes de la lecture réelle; non seulement je comprenais ce que je lisais, j'en jouissais, mais encore mes yeux remarquaient le gros grain du papier un peu jaune, l'impression très noire et assez grasse, mes doigts tournaient les feuilles épaisses et ma main gauche soutenait le volume assez lourd. Tout à coup, au tournant d'une page je m'éveillai et machinalement, à moitié dormant encore, j'allumai ma bougie et pris sur ma table de nuit le crayon et les papiers qui étaient toujours à côté du livre à lire le soir (c'était ce jour-là un ouvrage d'histoire militaire) et j'écrivis les deux dernières strophes que je venais de lire dans ce volume de rêve. Il me fut impossible, malgré de très violents efforts de mémoire de me rappeler un seul vers en dehors de ces douze qui me paraissent toute une question de métaphysique et dont le sens reste incomplet, la période étant inachevée.

Les voici tels que je les crayonnai alors :

Du temps où je vivais une autre vie antérieure,
Du temps où je menais l'existence meilleure
Dont je ne puis me souvenir
Alors que je savais les effets et les causes,
Avant ma chute lente et ma métamorphose
Vers un plus triste devenir

Du temps où je vivais les hautes existences
Dont hommes nous n'avons que des réminiscences
Rapides comme des éclairs
Où, peut-être, j'allais libre à travers l'espace,
Comme un astre laissant voir un instant sa trace
Dans le bleu sombre des éclairs...

Ces vers ne sauraient être une réminiscence de lectures, je les ai cherchés, sans les rencontrer, dans tous les recueils parus; c'était bien un volume inédit et resté inconnu que je lisais dans ce songe (Il est bon de remarquer que M.

Marcel Sérizolles, bien que s'occupant surtout de littérature et de philosophie, s'est intéressé à la recherche de la doctrine de la métempsycose dans les védas indous et les philosophes grecs. Il serait donc possible que ces vers fussent un produit de son inconscient; à moins qu'il n'ait perçu pendant son sommeil la pensée d'une autre personne.)

CHAPITRE IV

Observations relatives à la vue du passé et de l'avenir sous l'influence du magnétisme ou d'un entraînement spécial.

Le phénomène de la régression de la mémoire, qui a été si souvent observé sous des influences dont nous avons donné des exemples dans le chapitre 1^{er} de cette deuxième partie, avait été également constaté chez des sujets magnétisés, mais on n'y avait pas attaché d'importance et je ne l'ai trouvé mentionné que dans le passage suivant de Deleuze (Instruction pratique sur le magnétisme animal, p. 151, note.) :

Il est des somnambules qui se retracent avec une facilité surprenante les idées qu'ils ont reçues dans leur enfance, et sur lesquels ces idées exercent plus d'empire que celles qu'ils ont acquises depuis. Une somnambule très lucide, magnétisée par M. de Lauzanne, m'a offert un exemple très remarquable de ce phénomène. C'était une femme d'environ quarante ans. Elle était née à St-Domingue, d'où elle était venue en France à l'âge de 6 ou 7 ans, et depuis cette époque elle ne s'était plus trouvée avec des créoles. Aussitôt qu'elle était en somnambulisme elle ne parlait absolument que le patois qu'elle avait appris de la négresse qui l'avait élevée.

C'est dans ces souvenirs de l'enfance, dans, ce retour vers les premières années de la vie qu'il faut chercher la cause des opinions de quelques somnambules. Il en est qui semblent oublier les notions acquises par le raisonnement et l'observation, en rétrogradant peu à peu vers une époque où leur esprit était en quelque sorte une table rase.

Il en a été de même pour le souvenir des vies antérieures déterminé par le somnambulisme. J'ignorais complètement la possibilité du fait lorsque j'ai commencé mes expériences sur ce sujet, et ce n'est que quand j'eus publié le compte rendu des premières que M. Léon Denis me signala la communication faite en 1900 par M. Estevan Marata au Congrès spirite de Paris. On verra que, sans nous connaître, nous sommes arrivés aux mêmes résultats par les mêmes procédés; ce qui est à remarquer.

C'était en 1887. Il y avait en Espagne un groupe spirite nommé La Paix, dont le fondateur et le président était Fernandez Colavida, surnommé, de l'autre côté des Pyrénées, le Kardec espagnol.

Dans toutes ses séances, ce groupe faisait l'étude et le contrôle des

problèmes spirites. Ma femme et moi, nous étions, à cette époque, membres de ce groupe.

Or un jour, M. Fernandez a voulu essayer s'il pouvait provoquer sur un somnambule le souvenir de ses existences passées. Voici comment il agit. Le médium étant magnétisé à un haut degré, il lui commanda de dire ce qu'il avait fait, la veille, l'avant-veille, une semaine avant, un mois, un an; et, le poussant ainsi, il le fit arriver jusqu'à son enfance qu'il expliqua avec tous ses détails.

En le poussant toujours, le médium raconta sa vie dans l'espace, la mort de sa dernière incarnation; et, poussé continuellement, il arriva jusqu'à quatre incarnations dont la plus ancienne était une existence tout à fait sauvage. Il faut remarquer qu'à chaque existence les traits du médium se modifiaient complètement.

Pour le ramener à son état habituel, il le fit revenir en arrière jusqu'à son existence présente, puis le réveilla.

Ne voulant pas être accusé de s'être trompé, il fit magnétiser le même médium par un autre magnétiseur, qui devait lui suggérer que les existences passées n'étaient pas vraies. Malgré cette suggestion, le médium exposa de nouveau les quatre existences comme il l'avait fait quelques jours auparavant.

J'ai obtenu le même résultat sur le même fait avec un autre médium (Ces premières études ont été contrôlées par tous les membres qui forment le groupe La Paix.)

J'ai magnétisé ma femme jusqu'au somnambulisme, pour contrôler une poésie qui lui avait été offerte par Mme Amalia Domingo y Soler, dans laquelle un esprit lui annonçait un fait qui lui était arrivé dans une existence antérieure; et, en effet, le cas a été confirmé par ma femme dans cet état de somnambulisme.

Je crois que si quelqu'un veut entreprendre ces études, il pourra obtenir les mêmes résultats, mais il faut entourer le médium de tous les soins possibles, car il peut vous arriver des accidents très dangereux. Ne poussez pas trop loin vos recherches et n'essayez ces études qu'avec de parfaits somnambules habitués à se séparer du corps et à ne rester unis que par le périsprit. .

Quelques années plus tard, Mme Rufina (Mme Nøggerath, avait alors 85 ans; elle est morte en 1908 avec la plénitude de ses facultés.) Nøggerath, la Bonne maman des spirites, m'écrivait la lettre suivante :

Paris, 31 Mai 1906.

Cher Maître,

Je vous suis très reconnaissant de la satisfaction que vous m'avez donnée en m'apprenant que vous continuez vos études sur la régression de la mémoire. Ce phénomène a la plus haute importance et, signé par vous, il serait établi.

Nous, spirites, nous entretenant avec les extra-terriens nous avons bien des

mécomptes de tout genre et je n'ai enregistré depuis 35 ans que 3 ou 4 cas de preuves de réincarnation. Les intelligences très élevées qui sont venues nous donner des enseignements dans les meilleures conditions nous ont toutes dit qu'il leur était extrêmement difficile de nous exprimer clairement et complètement tout ce qu'ils veulent. Elles tombent souvent dans un courant magnétique ou antipathique qui les fait dévier et dire le contraire de ce qu'ils pensent; ils nous recommandent le plus sévère contrôle de leurs communications avant d'y ajouter foi. On ne peut guère avoir confiance que si la révélation est spontanée, inattendue, non provoquée. Vous finirez bien par rencontrer de semblables occasions. Il suffit d'une preuve; je mets tout mon espoir en vous.

Je vais vous citer brièvement l'un de nos meilleurs phénomènes relaté par le prince Wiszniewski.

Il était en voyage avec le prince Galitzin dans la ville de ... (je ne me souviens point du nom ni de certains détails). Dans la rue, une fille couverte de haillons, affamée, vivant de mendicité et de prostitution, s'adressa à ces messieurs. Le prince Galitzin, bon magnétiseur, remarquant une expression étrange dans le regard de la malheureuse, eût l'idée de l'endormir. Il lui offrit à souper et les deux messieurs rentrèrent avec elle à l'hôtel. Aussitôt endormie, elle s'écria qu'elle avait une terrible confession à faire. En Italie à X. dans sa dernière incarnation, elle était comtesse de Y et habitait un château. Elle était altière, cruelle, de mauvaise conduite. Son mari mourut d'un accident ? pour tout le monde; mais elle avait gravi avec lui un rocher du sommet duquel elle l'avait poussé pour-le faire tomber dans l'abîme

Le crime de cette grande dame resta impuni. Elle se réincarna dans une existence de misère noire et ne devait sa nourriture qu'aux plus vils expédients. Elle implorait la pitié.

Comme elle avait donné des détails très précis, les voyageurs allèrent à l'endroit où le drame s'était passé. Personne ne put leur donner aucun renseignement, se souvenir de ce drame.

Très déçus au moment d'entrer en voiture pour quitter le pays ils aperçurent un paysan d'un grand âge; ils l'interrogèrent. Celui-ci put leur répondre que quand il était enfant, il avait entendu raconter cette histoire véridique et qu'il pouvait montrer le rocher d'où le comte avait été précipité. Il ajouta que bien des gens soupçonnèrent la comtesse, mais qu'elle ne fut pas condamnée.

M. Hugo d'Alési pourrait vous raconter un fait probant lui rappelant une incarnation dont les preuves se sont continuées à des années de distance.

Très sympathiquement,

Rufina Nøggerath.

Les vies passées de quelques membres de la Société théosophique

Tel est le titre d'une série d'articles dont les revues théosophiques ont commencé la publication sous la signature d'Annie Besant et de G.-W. Leadbeater.

La première série comprendra trente des vies vécues par l'ego (Cet ego serait actuellement réincarné dans le corps d'un jeune Hindou qui accompagnait Mme Besant dans la conférence qu'elle a donnée à la Sorbonne en juin 1911.) désigné sous le nom d'Alcyone, depuis celle qui se passa dans l'Atlantide de l'an 22.622 à l'an 22.578 avant J.-C, jusqu'à celle qui se passa dans les Indes de l'an 624 à l'an 94 après J.-G.

Elles sont racontées d'après les visions perçues par les rédacteurs suffisamment affinés par un entraînement moral et physique qui leur permet de percevoir les faits et les sentiments relatifs non seulement à l'ego considéré, mais encore à ceux qui ont joué un rôle dans ses existences diverses et qui se retrouvent souvent au cours des siècles.

D'après ces révélations, les réincarnations seraient habituellement séparées par des intervalles de 5 à 10 siècles selon le degré de développement de l'ego.

J'ai pour Mme Annie Besant une grande admiration et je ne doute pas qu'elle soit assez évoluée pour posséder des facultés d'investigation inconnues chez le commun des mortels; mais nos esprits occidentaux, façonnés par la méthode expérimentale de la science moderne et commençant à soupçonner les effets extraordinaires de l'inconscient, hésitent à admettre dans leur intégrité des révélations qui ne sont pas susceptibles d'être vérifiées. Nous nous bornerons donc ici à faire état, avec les autres documents que nous nous sommes efforcés de réunir, de la foi absolue qu'ont les initiés orientaux dans des vies successives qui se seraient passées au milieu de civilisations remontant au delà de 23 siècles.

CHAPITRE V

Réincarnations prédites et effectuées.

1° Cas rapportés par M. Bouvier (de Lyon)

Il y a environ 17 ou 18 ans, J'avais sous la main un très bon médium du nom d'Isidore L. avec lequel je m'occupais surtout des phénomènes magnétiques. Un jour après avoir réalisé plusieurs expériences de somnambulisme celui-ci se trouve entransé par une personnalité qui me dit être toujours vivante mais dans une sorte de sommeil comateux pendant lequel elle quittait le corps pour venir se manifester vers moi et me montrer par là que même, vivante sur la terre, il lui était possible de se manifester en dehors de son corps.

Pendant un mois, tous les jours sans exception, cette personnalité s'étant donnée comme l'âme d'une jeune fille du nom d'Anastasie N..., est venue

m'entretenir de ce qui se passait dans son milieu; elle était dans un couvent qu'elle me désigna, où très malade elle attendait sa délivrance des chaînes qui la tenaient rivée à ce monde; pendant un mois, dis-je, elle vint me raconter ce que l'on faisait pour elle, prévoyant néanmoins que sa fin était proche; à un moment donné elle me fit savoir qu'un frère du médium par lequel elle se manifestait venait de mourir, tout en me priant de ne rien lui en dire; ce qui était vrai, à quelques jours de là il en recevait la nouvelle.

Il va sans dire que je fis prendre des renseignements sur la prétendue malade qui se manifestait ainsi, renseignements, qui furent exacts. La famille de celle-ci habitait place Lafayette, à Rouen.

Enfin après un mois de communication journalière, Anastasie me dit : « c'est fait, cette fois je viens de quitter mon corps et il n'est pas trop tôt, car décidément la charge est trop lourde ici-bas, mais je ne suis pas libre pour longtemps car je vois que bientôt je me réincarnerai à nouveau, ce qui ne me fait pas plaisir mais c'est nécessaire ».

Après de longs entretiens sur les conditions et le milieu où elle était appelée à renaître elle finit par me dire qu'elle se réincarnerait ici à Lyon, dans une famille qu'elle désigna, rue Boileau, 204, qu'elle naîtrait du même sexe, puis qu'elle vivrait seulement quelques mois, après quoi elle quitterait la terre pour ne plus y revenir.

Précisant les événements elle me dit se réincarner dans trois mois environ, que par conséquent, elle renaîtrait à peu près dans un an, mais que d'ici-là les événements se produiraient de telle sorte que je pourrais me rendre compte de la réalité.

Effectivement les communications cessèrent au bout d'environ trois mois et, 5 ou 6 mois plus tard, je constatai dans la famille, chez une jeune mère, tous les symptômes d'une grossesse; le temps fit son œuvre, c'est-à-dire qu'un an après la désincarnation et neuf mois après les dernières communications, naissait dans la famille et dans les conditions prévues, une petite fille qui fut mise en nourrice à Montluel où elle vécut jusqu'à l'âge de 4 mois. Depuis, ce temps aucune autre manifestation de la même personnalité.

A peu près vers la même époque nous avions des réunions intimes chez des demoiselles amies, 45, rue de la République, où indistinctement nous faisons des évocations par la typtologie ou l'écriture médianimique lorsqu'un soir un esprit vint se manifester par la table en s'adressant à Mlle Pauline R., la priant d'écrire; cette demoiselle était très bon médium écrivain.

L'esprit se présenta comme ayant été une amie du médium lorsqu'elle était en pension à Salins (Jura), entra dans des détails qui ne laissaient aucun doute sur son identité, fit connaître qu'il se réincarnerait bientôt dans une famille qu'il désigna, famille connue de ces demoiselles, ce qui tout d'abord les surprit beaucoup étant donné qu'il n'y avait qu'un fils qui, croyaient-elles, n'était pas encore en voie de mariage, ce qui n'empêcha pas l'esprit d'insister en disant qu'il renaîtrait du même sexe mais qu'il ne serait pas heureux car il aurait beaucoup à souffrir du cœur par suite de circonstances qu'il fit connaître mais qu'il ne m'est

pas permis de donner par rapport à la famille.

Plusieurs mois après cette communication le jeune homme de la famille désignée se mariait et 10 ou 11 mois environ après son mariage naissait en effet une petite fille atteinte d'une coxalgie, raison pour laquelle cette jeune fille, car maintenant c'est une jeune fille, souffre du cœur sans compter d'autres raisons que je suis obligé de passer sous silence.

Il est probable que comme la plupart des êtres cette jeune fille ne se rappelle pas qu'elle avait prévu avant sa naissance ce qui devait lui arriver plus tard.

2° Cas rapporté par G. W. Leadbeater dans son livre intitulé : L'autre Côté de la Mort (p. 487) (Cette histoire a été écrite sous forme de lettre à M. Leadbeater, seulement signée des initiales S. O. et vaguement datée du Nouveau-Mexique.)

Je présente mon expérience personnelle comme un fait absolu et non comme un fait appuyant une théorie quelconque. A l'époque où cette expérience me fut donnée (il y a 25 ans), je ne connaissais absolument rien de la médiumnité et n'avais jamais entendu prononcer le mot de réincarnation. J'avais seize ans et étais mariée depuis un an.

Je venais de constater que j'allais être mère, quand je devins vaguement consciente de la présence, autour de moi, d'une personnalité invisible. Il me sembla, instinctivement, que mon compagnon invisible était une femme sensiblement plus âgée que moi de plusieurs années. Cette présence s'accroissait graduellement. Trois mois après avoir senti sa présence, je pouvais recevoir d'elle par télépathie, de longs messages. Elle manifestait la plus grande sollicitude pour ma santé et mon bien-être en général et je (pus) jouir de sa conversation pendant de longues heures. Elle me donna son nom, sa nationalité avec nombre de détails sur son histoire personnelle. Elle paraissait anxieuse que je la connaisse et que je l'affectionne pour elle-même, ainsi qu'elle le disait. Elle faisait des efforts continuels pour se rendre visible et y réussit enfin dans les derniers temps de ma grossesse. Elle était alors pour moi une campagne aussi chère et aussi réelle que si elle eût été revêtue d'un corps de chair. Je n'avais qu'à tirer les rideaux afin de donner à ma chambre une douce lumière pour que sa présence se manifestât à la fois à la vue et à l'ouïe.

Deux ou trois semaines avant la naissance de mon enfant, elle m'informa que l'objet principal de sa présence était l'intention d'entrer dans la nouvelle forme qui allait bientôt venir au monde, afin d'achever une expérience terrestre qu'elle n'avait pu mener à bonne fin. J'avoue que je ne compris pas tout d'abord ce qu'elle voulait dire et que j'en fus très troublée.

Dans la nuit qui précéda la naissance de ma fille, je vis ma compagne pour la dernière fois; elle me dit : « notre temps est fini; soyez courageuse et tout ira bien pour vous ».

Ma fille arriva et se trouva être la miniature parfaite de mon âme-esprit; de plus elle ne ressemblait à aucun membre de la famille à laquelle elle appartenait. En

la voyant, tous s'écriaient : « Mais elle n'a pas la physionomie d'un bébé, elle paraît avoir au moins vingt ans. »

Je fus bien surprise lorsque, quelques années plus tard, j'eus la bonne fortune de tomber sur un ouvrage ancien relatant l'histoire de la femme dont le nom et la vie avait été réclamés par mon esprit-ami comme étant les siens. Cette histoire était absolument conforme à celle qu'elle m'avait racontée, sauf quelques détails personnels qui ne pouvaient guère être connus par d'autres. Je gardai pour moi, comme un profond secret, cette expérience, car, vu ma jeunesse, je savais par avance quel jugement le monde porterait sur le narrateur d'une histoire de ce genre.

Un jour, alors que ma fille était âgée de quinze ans, le nom antérieur de mon amie-esprit fut prononcé devant elle; elle se tourna vivement vers moi et me dit :

— Mère, mon père ne m'appelait-il pas de ce nom ?

— Non, lui répondis-je, vous ne fûtes jamais appelée par ce nom (son père était mort alors qu'elle avait un an).

— Cependant, ajouta-t-elle, je me le rappelle, sûrement, mais je ne sais pas où, mais quelqu'un m'a donné ce nom.

Pour conclure, je dois ajouter que le caractère de ma fille ressemblait étrangement à celui qui était dépeint dans l'histoire de cette femme dont l'esprit m'avait dit qu'elle voulait prendre la nouvelle forme que je devais mettre au monde.

Voilà les faits, je n'en donne aucune explication; s'ils confirment une théorie quelconque j'en suis très satisfaite, car les théories ont besoin de faits pour les soutenir et les faire adopter; mais les faits sont indéniables et peuvent se soutenir d'eux-mêmes.

3° — Cas du Dr Carmelo Samona

L'excellente revue *Filosofia della Scienza* éditée à Palerme, par M. Innocenzo Calderone, contient un article du plus haut intérêt sur ce phénomène extraordinaire.

Voici la traduction d'une partie de cet article écrit par M. Carmelo Samona, qui a publié récemment, comme thèse devant la faculté de médecine de Palerme, un livre remarquable intitulé *Psyche Mysteriosa*.

Mon cher Calderone,

Malgré le caractère tout intime des faits qui ont précédé la naissance de mes deux fillettes, je n'hésite pas, dans l'intérêt de la science, à les livrer à la publicité par l'intermédiaire de ton estimable revue si répandue, sans taire les noms des diverses personnes qui en ont eu connaissance, au fur et à mesure qu'ils se sont

déroulés.

Si je m'abstiens, moi, de les discuter, je trouve qu'il convient cependant de les divulguer pour que d'autres puissent le faire.

Aucune science ne progresse si elle reste dans l'ignorance des faits.

Si, dans le domaine métapsychique, par crainte du ridicule, ou pour d'autres raisons de même ordre, chacun garde pour soi ces sortes d'accidents plus ou moins rares qui peuvent arriver, adieu l'espoir du progrès.

Je t'envoie un récit synthétique absolument fidèle des faits tels qu'ils se sont produits, sans la moindre discussion de ma part relative aux intéressants problèmes auxquels ils donnent lieu, c'est-à-dire, rêves prémonitoires, personnalités médianimiques, etc.

Le cas actuel se présente favorablement, je crois, au point de vue scientifique, car les personnes qui, dès le début, furent mises au courant des diverses particularités successives, et qui les observèrent avec un grand intérêt jouissent de la considération générale pour leur moralité et leur intelligence. Outre la narration des faits, je t'envoie les déclarations de certaines de ces personnes qui confirment mes dires et je suis prêt à fournir d'autres témoignages de même nature et tous les éclaircissements qui seraient jugés utiles pour l'investigation scientifique.

Crois à toute l'estime de ton affectueux ami,

Carmelo Samona.

Exposé synthétique des faits

Le 15 mars de l'année 1910, après une très grave maladie (méningite), mourait, âgée d'environ 5 ans, ma fillette adorée du nom d'Alexandrine. Ma douleur et celle de ma femme, qui faillit en devenir folle, furent profondes.

Trois jours après la mort de ma fillette, ma femme rêva à elle ; il lui semblait la voir telle qu'elle était quand elle était vivante et elle l'entendait dire : « Maman ne pleure plus. Je ne t'ai pas quittée; je n'ai fait que m'éloigner de toi. Vois plutôt : je suis devenue petite comme cela, et elle lui montrait en même temps un petit embryon complet; puis elle ajouta : « Tu vas donc devoir commencer à souffrir de nouveau pour moi. »

Trois jours après, le même rêve se reproduisit. Ayant appris la chose, une amie de ma femme, soit par conviction, soit dans le but de la consoler, lui dit qu'un tel rêve pouvait être un avertissement de sa fillette qui, peut-être, s'apprêtait à renaître en elle, et, pour mieux la persuader de la possibilité d'un pareil fait, elle lui apporta un livre de Léon Denis où il était question de réincarnation.

Mais ni les rêves, ni cette explication, ni la lecture de l'ouvrage de Denis ne parvinrent à adoucir sa douleur. Elle resta également incrédule sur la possibilité

d'une nouvelle maternité, d'autant plus qu'ayant eu une fausse couche qui nécessita une opération (21 novembre 1909) et fut suivie d'hémorragies fréquentes, elle était presque certaine de ne pouvoir plus devenir enceinte.

Un matin, de bonne heure, quelques jours après la mort de sa fillette, pleurant comme d'habitude et toujours incrédule, elle me disait : « Je ne vois que l'atroce réalité de la perte de mon cher petit ange; cette perte est trop forte, trop cruelle pour que je puisse accrocher un fil d'espérance à de simples rêves comme ceux que j'ai faits et croire à un événement aussi invraisemblable que la renaissance à la vie de ma fillette adorée par mon intermédiaire, surtout quand je me représente mon état physique actuel. » Tout d'un coup, pendant qu'elle se lamentait d'une façon si amère et si désespérée et que je m'efforçais de mon mieux à la consoler, trois coups secs et forts, comme frappés avec les nœuds des doigts par les gens qui veulent s'annoncer avant d'entrer, furent entendus à la porte de la pièce dans laquelle nous nous trouvions et qui donnait dans une petite salle. Ces coups furent au même instant perçus par nos trois petits garçons qui étaient avec nous dans cette pièce. Eux, croyant que c'était une de mes sœurs qui avait l'habitude de venir à pareille heure, ouvrirent aussitôt la porte en criant : « Tante Catherine, entrez », mais grande fut leur surprise et la nôtre quand nous ne vîmes personne et que, regardant dans la pièce contiguë plongée dans l'obscurité, nous pûmes constater qu'il n'était entré personne.

Cet incident nous impressionna vivement, d'autant plus que les coups furent frappés à l'instant même du suprême découragement de ma femme. Auraient-ils eu, par hasard, une cause métapsychique et quelque relation avec son profond abattement ?

Le soir même de ce jour, nous résolûmes de commencer des séances médianimiques typtologiques que, méthodiquement, nous continuâmes pendant au moins trois mois, et auxquelles prenaient part ma femme, ma belle-mère et quelquefois les deux plus grands de mes trois garçons.

Dès la première séance se présentèrent deux entités, l'une qui se donnait pour ma fillette et l'autre pour une sœur à moi, morte depuis longtemps à l'âge d'environ quinze ans et qui, selon son dire, apparaissait à titre de guide de la petite Alexandrine.

Celle-ci s'exprimait avec le même langage enfantin dont elle se servait quand elle était encore en vie; l'autre avait un langage élevé et correct et prenait généralement la parole, ou pour expliquer quelques phrases de la petite entité qui parfois ne se faisait pas bien comprendre, ou pour engager ma femme à croire aux affirmations de sa fillette.

Dans la première séance, Alexandrine, après avoir dit que c'était elle-même en personne qui avait apparu en songe à sa mère et que les coups entendus l'autre matin avaient été frappés pour indiquer sa présence et chercher à consoler celle-ci par des moyens plus impressionnants, ajouta : « Ma petite maman, ne pleure plus parce que je renaîtrai, par ton intermédiaire et qu'avant Noël je serai avec vous. » Elle continua : « Cher papa, je reviendrai; petits frères, je reviendrai; grand'mère, je reviendrai. Dites aux autres parents et à tante Catherine qu'avant

Noël je serai revenue... » et ainsi de suite pour tous les autres parents et connaissances avec lesquels la petite Alexandrine avait eu les meilleurs rapports pendant sa brève existence.

Il serait oiseux de transcrire toutes les communications obtenues pendant environ trois mois, parce qu'à part la variante de quelques phrases tendres d'Alexandrine à l'adresse des personnes qui lui étaient chères, elles sont presque toujours une répétition constante et monotone de l'annonce de son retour avant Noël, spécifié, comme lors de la première séance, à chacun de ses parents et à ses connaissances.

Maintes fois nous essayâmes d'arrêter une répétition aussi prolix, assurant la petite entité de notre soin à communiquer à tous son retour ou mieux sa renaissance avant Noël, sans oublier personne, mais c'était inutile, elle s'obstinait à ne pas s'interrompre jusqu'à ce qu'elle eût épuisé les noms de toutes ses connaissances. Ce fait était assez étrange; on aurait dit que l'annonce de ce retour constituait une sorte de monoïdéisme chez la petite entité. Les communications se terminaient presque toujours par ces paroles : « Maintenant, je vous laisse : tante Jeanne veut que je dorme ». Et, dès le commencement, elle annonça qu'elle ne pourrait communiquer avec nous que pendant environ trois mois, parce qu'ensuite elle serait de plus en plus attachée à la matière et s'y endormirait complètement.

Le 10 avril, ma femme eut les premiers soupçons d'une grossesse.

Le 4 mai, nouvel avis de sa venue de la part de la petite entité (nous nous trouvions alors à Vénético dans la province de Messine) : « Maman, dit-elle, en toi s'en trouve encore une autre. »

Comme nous ne comprenions pas cette phrase et que nous supposions qu'elle s'était trompée, l'autre entité (tante Jeanne) intervint en disant : « La fillette ne se trompe pas, mais elle ne sait pas très bien s'exprimer; elle veut dire qu'un autre être voltige autour de toi, ma chère Adèle; il veut retourner sur cette terre. »

Dès ce jour Alexandrine, à chacune de ses communications, constamment et obstinément, affirmait qu'elle reviendrait accompagnée d'une petite sœur et, étant donnée la façon dont elle le disait, elle semblait s'en réjouir.

Cela, au lieu d'encourager et de consoler ma femme, ne faisait qu'augmenter ses doutes et ses incertitudes; après ce nouveau et curieux message, il lui apparut comme plus certain que tout devait se terminer par une grande déception. Trop de faits, en vérité, devaient se réaliser après ces annonces pour que ces communications pussent être véridiques; il fallait, en effet : 1° que ma femme devînt réellement enceinte; 2° qu'étant données ses récentes souffrances, elle n'eût pas de fausse couche, comme cela lui était arrivé précédemment; 3° qu'elle mît au monde deux êtres, ce qui paraissait encore plus difficile, ce cas n'ayant eu de précédent ni chez elle, ni chez ses ascendants, ni chez les miens; 4° qu'elle accouchât de deux êtres qui ne seraient ni deux mâles, ni un mâle et une femelle, mais bien deux femelles. Vraiment il était encore plus difficile d'ajouter foi à un ensemble de faits aussi complexes contre lesquels se dressait une série de probabilités contraires. Ma femme, malgré toutes ces belles

prédictions, jusqu'au cinquième mois vécut toujours larmoyante, incrédule, et l'âme torturée, bien que, dans ses dernières communications, la petite entité l'eût suppliée de se montrer plus contente, lui disant : « Tu verras, maman, que si tu continue à te livrer à des idées tristes, tu finiras par nous donner une constitution qui sera médiocrement bonne. » Dans une des dernières séances, ma femme ayant exprimé la difficulté qu'elle aurait à croire au retour d'Alexandrine, parce qu'il serait difficile que le corps de l'enfant qui viendrait ressemblât à celui de l'enfant perdu, l'entité Jeanne s'empressa de répondre : « Sur ce point, Adèle, tu seras satisfaite; elle renaîtra parfaitement semblable à la première, sinon beaucoup, du moins un peu plus belle. »

Le cinquième mois, qui coïncidait avec le mois d'août, nous nous trouvions à Spadafora; ma femme fut examinée par un savant médecin accoucheur, le Dr Vincenzo Cordaro qui, après visite dit spontanément : « Je me garderais bien d'affirmer d'une façon absolue, car à cette période de grossesse, il n'est pas encore possible de le constater avec certitude, mais un ensemble de faits me conduit à diagnostiquer une grossesse de jumeaux. » Ses paroles firent sur ma femme l'effet d'un baume : une lueur d'espoir commença à poindre dans son âme endolorie et affligée que ne devait pas tarder à tourmenter de nouveau un événement qui allait se produire.

A peine entrés dans le septième mois, une nouvelle inattendue et tragique la secoua et l'impressionna d'une façon si vive qu'elle fut subitement prise de douleurs des reins; d'autres symptômes qui se produisirent pendant près de cinq jours nous rendirent anxieux et nous firent redouter d'un moment à l'autre, un accouchement avant terme au cours duquel la créature ou les créatures qui naîtraient à la lumière ne pourraient être viables, les sept mois n'étant pas accomplis; je vous laisse à penser les souffrances physiques de ma femme et quelle angoisse lui meurtrissait le cœur à cette seule pensée après l'espoir qu'elle avait commencé à concevoir. Et cet état d'âme aggravait encore la condition des choses. En cette occasion elle fut assistée par le Dr Cordaro : heureusement et contrairement à toute attente, tout péril fut conjuré.

Ma femme étant complètement remise et ayant aussi l'assurance que les sept mois étaient révolus, nous retournâmes à Palerme où elle fut examinée par le célèbre médecin accoucheur Giglio, qui constata une grossesse de jumeaux. Ainsi une partie, déjà très intéressante, des communications se trouvait confirmée. Il restait encore bien d'autres faits aussi importants à être vérifiés, spécialement le sexe, la naissance de deux filles et cette particularité qu'il devait y avoir une ressemblance physique et morale de l'une d'elles avec la morte, Alexandrine.

Le sexe se trouva confirmé dans la matinée du 22 novembre, jour où ma femme donna le jour aux fillettes.

Quant à la constatation de ressemblances physique et morale possibles, elle exige assurément du temps, celle-ci ne pourrait se vérifier qu'à la longue au fur et à mesure que les fillettes grandiront.

Il semble néanmoins étrange, que, déjà, au point de vue physique, se

manifestent certains caractères qui confirmeraient la prédiction et encourageraient à poursuivre l'observation, et autorisent à penser que, sous ce rapport même, les communications doivent se vérifier littéralement.

Les deux fillettes, à cette heure, ne se ressemblent point; c'est ainsi qu'elles diffèrent très sensiblement l'une de l'autre par la corpulence, le teint et la forme; la plus petite semble une copie fidèle de la morte, c'est-à-dire d'Alexandrine au moment où elle naquit. Chose extraordinaire, elle a de commun avec elle les trois particularités physiques suivantes : hyperémie à l'œil gauche, légère séborrhée à l'oreille droite et une légère asymétrie de la face tout à fait identique à celle que présentait Alexandrine au moment de sa naissance.

Dr Carmelo Samona.

L'article publié dans la *Filosofia della Scienza* se terminait par une série d'attestations de parents et d'amis de la famille Samona établissant qu'ils avaient eu connaissance en leur temps des faits dont il vient d'être question.

Ces attestations sont excellentes pour l'étude scientifique de phénomènes, mais il est inutile de la reproduire ici; il suffit aux lecteurs de savoir qu'elles existent.

Ajoutons que la sœur jumelle d'Alexandrine est venue au monde la première : ce qui, d'après les idées généralement admises, indiquerait qu'elle a été conçue la seconde; enfin les neuf mois normaux qui auraient fini à la Noël n'étaient point écoulés parce que les couches doubles sont toujours un peu avancées.

CHAPITRE VI

La Précognition

Nous avons montré dans les chapitres précédents, que certains sujets magnétisés voient non seulement leur passé mais prévoient leur avenir. Nous allons examiner si d'autres faits permettent de considérer comme possible cette précognition.

Tout nous prouve que le monde dans lequel nous vivons est réglé par des lois immuables. Il n'y aurait rien d'imprévu pour celui qui en connaîtrait le jeu (Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome; rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux. L'esprit humain offre, dans la perfection qu'il a su donner à l'astronomie, une faible esquisse de cette intelligence. Laplace. — *Théorie analytique des probabilités*. — Paris, 1814, p. 3.);

Mais notre petitesse ne nous permet pas d'embrasser l'ensemble de cette immense machine et c'est seulement dans l'étroit horizon, auquel elle borne notre vue, que nous pouvons quelquefois essayer de nous rendre compte de la marche des rouages.

Les uns arrivent à cette connaissance plus ou moins imparfaite, par l'observation et le raisonnement ; d'autres, par une sorte d'instinct.

Sie assentior, dit Cicéron (De Divinatione, l. 3, 4.), qui duo genera divinationis esse dixerunt, unum quod particeps esset artis, alterum quod arte careret. Est ars in iis qui novas res conjectura persequuntur, veteres observatione didicerunt; carent autem arte ii qui non ratione aut conjectura, observatis ac notatis signis, sed concitatione quadam animi, aut soluto liberoque motu futura præsentiant.

L'historien qui, suivant Thucydide (Guerre du Péloponèse, 1, 22.), n'a qu'à étudier les temps passés, pour préjuger des incidents plus ou moins semblables dont le jeu des passions humaines doit amener le retour ; l'astronome qui, par le calcul, détermine le moment où se produira une éclipse ; le géomètre qui continue, à main levée, le tracé d'une courbe dont il a acquis le sentiment ; tous les trois sont des devins, comme l'homme dont le génie perçoit d'emblée la solution d'un problème, comme le paysan illettré sentant venir l'orage sans se rendre compte des indices qui le lui annoncent, comme l'animal même dont l'inquiétude présage un tremblement de terre.

Peut-on, par certains procédés, développer la divination chez l'homme ? Telle est la seconde question qui rentre dans le cadre de la présente étude.

Philosophes et physiologistes sont d'accord pour attribuer cette propriété à la plupart des actions dont le premier effet est, soit de relâcher les liens qui rattachent dans notre être l'élément psychique à l'élément physique, soit de permettre à cet inconnu qu'on appelle aujourd'hui l'inconscient de se substituer au moi normal.

« Après que l'âme s'est détachée par le sommeil, non pas précisément du corps, mais du service grossier du sens, elle se replie en elle-même, comme en un port pour se mettre à l'abri de la tempête; alors elle voit ce qui se passe à l'intérieur et se peint cet état avec toutes sortes de figures et de couleurs où l'on peut reconnaître dans quelle situation se trouve le corps. » (Hippocrate.) (Aristote, esprit essentiellement positif, déclare qu'il ne peut comprendre comment il est possible à l'homme de prévoir l'avenir, et pourquoi la divinité, si elle intervient, ne le fait généralement pas en temps opportun et presque toujours à l'aide d'indéchiffrables augures. Toutefois, en présence de la tradition universellement acceptée il conclut « qu'il n'est facile ni de nier la divination ni d'y croire »; et il tâche de l'expliquer par une propriété commune à tous les hommes qui se développe dans certaines conditions physiologiques spéciales comme le sommeil et quelques maladies.

Le sommeil oblige l'âme à se replier sur elle-même et l'isole de ses impressions du dehors, alors « reprenant sa nature propre, elle devine et annonce les choses futures ».

C'est par la mélancolie qu'Aristote explique les extases des Sibylles.) ,

« Quand l'esprit est séparé de la société et de la contagion du corps, il se souvient alors du passé, voit le présent et prévoit l'avenir. Le corps de celui qui dort est là, gisant comme un cadavre, mais l'esprit vit et agit, ce qu'il fera mieux encore après la mort quand il aura quitté le corps tout à fait; aussi, à mesure que la mort approche, est-il de beaucoup plus divin. » (Cicéron.)

Bien que j'aie constaté que les prévisions de mes sujets ne se vérifiaient pas exactement (Le prophète jouissant du privilège de sortir du temps, ses idées n'étant plus distribuées dans la durée, se touchent en vertu de la simple analogie et se confondent, ce qui répand nécessairement une grande confusion dans ses discours. (Comte de Maistre. — Soirées de Saint-Pétersbourg ; onzième entretien.), je considère toutefois comme historiquement prouvé qu'il y a eu des prophéties qui se sont réellement accomplies. On en trouvera des preuves très nombreuses dans un Mémoire sur la Faculté de prévision, publié en 1836, par Deleuze.

Parmi les exemples qu'il cite, l'un des plus remarquables est la prophétie de Cazotte, sur la Révolution française, dont il prouve l'authenticité et que nous reproduisons plus loin.

Les devins officiels de l'antiquité se mettaient, pour recevoir l'inspiration, dans l'un des états hypnotiques dont la caractéristique commune est l'oubli au réveil. « Les Sibylles disaient beaucoup de grandes choses, rapporte saint Justin, et lorsque l'esprit qui les dominait venait à s'éteindre, elles perdaient la mémoire de ce qu'elles avaient annoncé. » Dans la Pharsale, Lucain raconte qu'Appius est allé consulter, à Delphes, la chaste Phémoneé, prêtresse d'Apollon ; au réveil, elle ne se souvient plus de rien : Apollon a versé le Léthé dans son verre et lui a défendu de se souvenir.

Dans les sanctuaires les plus anciens, l'hypnose était produite par des gaz sortant de la terre à travers des fissures appelées soupiraux d'enfer, choronia ou plutonia (D'après Plutarque (Pyth. orac.) qui était grand prêtre d'Apollon, quand la Pythie de Delphes voulait rendre des oracles, elle s'y préparait par un jeûne de trois jours, par des ablutions dans l'eau de la fontaine Castalie et par des fumigations obtenues en faisant brûler du laurier et de la farine d'orge, puis elle pénétrait dans l'ancre sacré, revêtue de son costume de cérémonie, buvait de l'eau de la source Cassotis, mettait une feuille de laurier à sa bouche et tenant à la main une branche du même arbuste, elle montait sur le trépied. C'est là que saisie par le Dieu et enivrée par les vapeurs qui sortaient par les fentes du roc ouvertes au dessous d'elle, elle tombait en extase et répondait aux questions qu'on lui posait. On peut lire dans les Homélies de Saint Chrysostome (chap. xxx), de quelle manière elle s'asseyait sur le trépied pour que la vapeur sacrée s'introduisît dans son corps.). Nous ignorons la nature de ces exhalations, qui sont devenues fort rares, par suite de l'état actuel du globe (Nous connaissons cependant l'influence de quelques exhalaisons sur l'état psychique du sujet; ainsi l'odeur de l'encens et de l'essence de laurier-cerise déterminent chez la plupart d'entre eux un état extatique. Le bioxyde d'azote ou gaz hilarant agit sur presque tout le monde pour déterminer des accès de gaieté.). Elles avaient déjà cessé en

partie il y a deux mille ans.

« Il faut bien se figurer, dit un personnage de Plutarque (Plutarque. — Sur les sanctuaires dont les oracles ont cessé.), que la vertu des oracles n'est pas éternelle ni préservée de la vieillesse, mais qu'elle est, au contraire, soumise à des altérations. Il est probable que les pluies successives les éteignent, que la foudre en tombant les disperse et surtout qu'à la suite des tremblements de terre, qui déterminent des affaissements et du désordre dans le sol, ces exhalations sont refoulées profondément ou complètement étouffées. »

La prédiction de Cazotte rapportée par Laharpe dans ses œuvres imprimées en 1806.

(Tome 1er p. LXII)

Il me semble que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères à l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit (Le Journal de la Librairie de 1817, pp. 382 et 383, a publié une note sur la prédiction de Cazotte dans laquelle il est dit que M. Parizot en la publiant pour la première fois en 1806 dans ses œuvres posthumes en a supprimé la fin dans laquelle Laharpe disait textuellement que la « prophétie n'est que supposée ». Deleuze eut l'idée en 1825, de faire une enquête à ce sujet. Il vit le fils de Cazotte qui ne voulut pas affirmer que la relation de Laharpe fût exacte dans toutes les expressions mais qu'il n'avait pas le moindre doute sur la réalité des faits. Il a certifié en outre que son sujet était doué au plus haut degré de la faculté de prévision et qu'il en avait des preuves nombreuses. Mlle Cazotte a fait la même déclaration au général Ménabréa, ambassadeur d'Italie en France, qui me l'a répétée.

Le Comte de Montesquiou ayant assuré à Deleuze, que Madame de Genlis lui avait dit plusieurs fois qu'elle avait entendu raconter cette prédiction à Laharpe avant la révolution, Deleuze le pria de vouloir bien demander à cette dame, de plus amples détails. Voici ce qu'elle répondit :

Novembre 1825,

« Je crois avoir mis le trait de M. Cazotte dans mes Souvenirs, mais je n'en suis pas sûre. Je l'ai entendu raconter cent fois à M. de Laharpe avant la révolution et toujours exactement comme je l'ai vu imprimé partout et comme il l'a fait imprimer lui-même. Voilà tout ce que je puis dire, certifier et signer.

Comtesse de Genlis ».

Quelques années après, Mialhe, le collaborateur de Deleuze, écrivit sur le même sujet au baron Delamothe-(illisible) qui lui répondit :

Paris, le 18 décembre 1833,

Vous me demandez, mon cher ami, ce que je puis savoir touchant la fameuse prédiction de Cazotte, mentionnée par Laharpe. Je n'ai là-dessus qu'à vous attester sur l'honneur, que j'ai entendu Madame la Comtesse de Beanharnais répéter plusieurs fois qu'elle avait assisté à ce singulier fait historique. Elle le racontait toujours de la même manière et avec l'accent de la vérité; son témoignage corroborait celui de Laharpe... Vous pouvez faire de cet écrit l'usage que vous voudrez »...

Le célèbre écrivain anglais Burke assista au banquet en question et il a affirmé dans un de ses livres que les choses s'étaient passées comme Laharpe l'a raconté.

Enfin, Deleuze reçut d'un ami de Vic d'Azyr, l'assurance que ce célèbre médecin lui avait raconté, en présence de sa famille, quelques années avant la révolution la prophétie de Cazotte qui ne cessait pas de l'inquiéter malgré son scepticisme.

Il semble donc bien établi que Cazotte a prévu et annoncé les excès de la révolution, mais il est assez extraordinaire qu'après avoir nommé la plupart des convives, il n'ait pas donné le nom de l'amphitryon). La compagnie était nombreuse et de tout état : gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens, etc. : on avait fait grande chère comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaieté de la bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton : on en était alors venu dans le monde au point où tout est permis pour faire rire. Chamfort nous avait lus de ses contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté, sans avoir même recours à l'éventail. De là un déluge de plaisanteries sur la religion, tirade de la Pucelle; l'autre rappelait ces vers philosophiques, de Diderot :

Et des boyaux du dernier prêtre ;

Serrer le cou du dernier roi.

et d'applaudir. Un troisième se leva et, tenant son verre plein : Oui, Messieurs, s'écrivit-il, je suis aussi sûr qu'il n'y a pas de Dieu, que je suis sûr qu'Homère est un sot, et, en effet, il était sûr de l'un comme de l'autre. La conversation devient plus sérieuse; on se répand en admiration sur la révolution qu'avait faite Voltaire, et l'on convient que c'est là le premier titre de sa gloire. Il a donné le ton à son siècle et s'est fait lire, dans l'antichambre comme dans le salon. Un des convives nous raconta, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant : Voyez-vous, Monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre. On conclut que la révolution ne tardera pas à se consommer, qu'il faut absolument que la superstition et le fanatisme fassent place à philosophie et l'on est à calculer la probabilité de l'époque et quels seront ceux de la société qui verront le règne de la raison. Les plus vieux se plaignaient de ne pouvoir s'en flatter, les jeunes se réjouissaient d'en avoir une espérance très vraisemblable, et l'on félicitait surtout l'Académie d'avoir préparé le grand œuvre et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de penser.

Un seul des convives n'avait point pris part à cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme. C'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés. Il prend la parole, et du ton le plus sérieux : « Messieurs, dit-il, soyez satisfaits, vous verrez tous cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète; je vous le répète, vous la verrez. » On lui répond par le refrain connu, faut pas être grand sorcier four ça. — Soit, mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire : Savez-vous ce qui arrivera de cette révolution, ce qui en arrivera pour vous tous, tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, la conséquence bien reconnue ? — Ah ! voyons, dit Condorcet avec son air et son rire sournois et niais, un philosophe n'est pas fâché de rencontrer un prophète. — Vous, Monsieur de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot; vous mourrez du poison que vous aurez pris, pour vous dérober au bourreau, du poison que le bonheur de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous. »

Grand étonnement d'abord; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé et l'on dit de plus belle : « Monsieur Cazotte, le conte que vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre Diable amoureux (Roman de Cazotte.) — mais quel diable vous a mis dans la tête ce cachot et ce poison et ces bourreaux ? Qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et le règne de la raison ? — C'est précisément ce que je vous dis : c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté, c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi, et ce sera bien le règne de la raison, car alors elle aura des temples, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là que des temples de la raison. — Par ma foi, dit Chamfort, avec le rire du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres de ce temple-là. — Je l'espère; mais vous, Monsieur de Chamfort, qui en serez un, et très digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. » On se regarde et on rit encore. — « Vous, Monsieur Vicq d'Azir, vous ne vous ouvrirez pas les veines, mais vous vous les ferez ouvrir six fois dans un jour au milieu d'un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait et vous mourrez dans la nuit. Vous, Monsieur de Nicolai, vous mourrez sur l'échafaud; vous, Monsieur Bailly, sur l'échafaud; vous, Monsieur de Malesherbes, sur l'échafaud. — Ah ! Dieu soit béni, dit Roucher, il paraît que Monsieur n'en veut qu'à l'Académie; il vient d'en faire une terrible exécution; et moi, grâce au ciel... — Vous, vous mourrez aussi sur l'échafaud. — Oh ! c'est une gageure, s'écrie-t-on de toutes parts, il a juré de tout exterminer. — Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré. — Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares ? Encore... — Point du tout, je vous l'ai dit, vous serez alors gouvernés par la seule philosophie, par la seule raison. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des philosophes, auront à tout moment dans la bouche les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répéteront toutes vos maximes, citeront tout comme vous les vers de Diderot et de la Pucelle. »

On se disait à l'oreille : « Vous voyez bien qu'il est fou », car il gardait le plus grand sérieux. — « Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante, et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries. — Oui, répondit

Chamfort, mais son merveilleux n'est pas gai : il est trop patibulaire; et quand cela arrivera-t-il ? — Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli. — Voilà bien des miracles (et cette fois c'était moi qui parlais) et vous ne m'y mettez pour rien. — Vous y serez pour un miracle tout aussi extraordinaire; vous serez alors chrétien. »

Grandes exclamations : « Ah ! reprit Chamfort, je suis rassuré; si nous ne devons périr que quand Laharpe sera chrétien, nous serons immortels. — Pour ça, dit alors Mme la duchesse de Grammont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les révolutions : quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu; mais il est reçu que l'on ne s'en prend pas à nous, et notre sexe... — Votre sexe, Mesdames, ne vous défendra pas cette fois; et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque. — Mais qu'est-ce que vous nous dites donc là, Monsieur Cazotte ? C'est la fin du monde que vous prêchez. — Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que vous, Madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette du bourreau et les mains liées derrière le dos. — Ah ! j'espère que dans ce cas-là j'aurai du moins un carrosse drapé de noir. — Non, Madame; de plus grandes dames ! —

Quoi ! les princesses du sang ?... — De plus grandes dames encore. » Ici un mouvement très sensible dans toute la compagnie, et la figure du maître se rembrunit : on commençait à trouver que la plaisanterie était forte. Mme de Grammont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette réponse, et se contenta de dire du ton le plus léger : Vous verrez qu'il ne me laissera pas seulement un confesseur. — « Non, Madame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne. Le dernier supplicié qui en aura un par grâce sera... » Il s'arrêta un moment. « Eh bien quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative. — C'est la seule qui lui restera, et ce sera le roi de France. »

Le maître de la maison se leva brusquement et tout le monde avec lui. Il alla vers M. Cazotte, et lui dit sur un ton pénétré : « Mon cher Monsieur Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre. Vous la poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société où vous êtes et vous-même ? » Cazotte ne répondit rien et se disposait à se retirer quand Mme de Grammont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui : « Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, nous ne nous dites rien de la vôtre. » Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés : « Madame, avez-vous lu le siège de Jérusalem, dans Josèphe ? — Oh ! sans doute, qui est-ce qui n'a pas lu cela ! mais faites comme si je ne l'avais pas lu. — Eh bien, Madame, pendant ce siège un homme fit, sept jours de suite, le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant sans cesse d'une voix sinistre et tonnante : Malheur à Jérusalem, et le septième jour il cria : Malheur à Jérusalem, malheur à moi-même ! et dans ce moment une pierre énorme lancée par les machines ennemies l'atteignit et le mit en pièces. »

Et, après cette réponse, M. Cazotte fit la révérence et sortit.

Le Rêve de M. Bérard (M. Bérard est un ancien magistrat, actuellement député. Il a publié son rêve dans la Revue des Revues, du 15 septembre 1895. Ce rêve a été reproduit par Flammarion, dans son livre sur l'Inconnu et les Problèmes psychiques et par Goron, dans ses Mémoires.)

A cette époque, il y a de cela quelque dix ans, j'étais magistrat, je venais de terminer la longue et laborieuse instruction d'un crime épouvantable, qui avait porté la terreur dans toute la contrée; jour et nuit, depuis plusieurs semaines, je n'avais vu, en veille et en rêve, que cadavres, sang et assassinats.

J'étais venu, l'esprit encore sous la pression de ces souvenirs sanglants, me reposer en une petite ville d'eaux, qui dort tranquille, triste, morose, sans bruyant casino, sans mail-coaches tapageurs, au fond de nos montagnes vertement boisées.

Chaque jour, je m'égarais à travers les forêts de chênes, mêlés aux hêtres et aux fayards, ou bien par les grands bois de sapins. Dans ces courses vagabondes, il arrivait parfois que je m'égarais complètement, ayant perdu de vue les cimes élevées qui me permettaient habituellement de retrouver la direction de mon hôtel.

A la nuit tombante, je débouchais de la forêt sur une route solitaire, qui franchissait ce col étroit entre deux hautes montagnes; la pente était rapide, et dans la gorge à côté de la route il n'y avait place que pour un petit ruisseau retombant des rochers vers la plaine en une multitude de cascades. Des deux côtés, la forêt sombre, silencieuse à l'infini.

Sur la route, un poteau indiquait que la ville était à 10 kilomètres : c'était ma route; mais, harassé par six heures de marche, tenaillé par une faim violente, j'aspirais au gîte et au dîner immédiats.

A quelques pas de là, une pauvre auberge, isolée, véritable halte de rouliers, montrait son enseigne vermoulue : Au rendez-vous des amis. J'entrai.

L'unique salle était fumeuse et obscure : l'hôtelier taillé en hercule, le visage mauvais, le teint jaune; sa femme petite, noire, presque en haillons, le regard louche et sournois, me reçurent à mon arrivée.

Je demandai à manger et, si possible, à coucher. Après un maigre souper, très maigre, pris sous l'œil soupçonneux et étrangement inquisiteur de l'hôtelier, à l'ombre d'un misérable quinquet, éclairant fort mal, mais répandant en revanche une fumée et une odeur nauséabondes, je suivis l'hôtesse, qui me conduisit à travers un long couloir et un dur escalier, dans une chambre délabrée située au-dessus de l'écurie. L'hôtelier, sa femme et moi, nous étions certainement seuls dans cette mesure perdue dans la forêt, loin de tout village.

J'ai une prudence poussée jusqu'à la crainte; cela tient de mon métier qui, sans cesse, me fait penser aux crimes passés et aux assassinats possibles. Je visitai soigneusement ma chambre, après avoir fermé la porte à clef; un lit — ou plutôt un grabat — deux chaises boiteuses, au fond, presque dissimulée sous la tapisserie, une porte munie d'une serrure sans clef. J'ouvris cette porte, elle

donnait sur une sorte d'échelle qui plongeait dans le vide. Je poussai devant pour la retenir, si on tentait de l'ouvrir en dehors, un sorte de table en bois blanc portant une cuvette ébréchée qui servait de toilette; je plaçai à côté une des deux chaises. De cette façon, on ne pouvait ouvrir la porte sans faire de bruit. Et je me couchai.

Après une telle journée, comme bien on pense, je m'endormis profondément. Tout à coup, je me réveillai en sursaut : il me semblait que l'on ouvrait la porte et que en l'ouvrant, on poussait la table; je crus même apercevoir la lueur d'une lampe, d'une lanterne ou d'une bougie, par le trou resté vide de la serrure. Comme affolé, je me dressai dans le vague du réveil et je criai : « Qui est là ? » Rien : le silence, l'obscurité complète. J'avais dû rêver, être le jouet d'une étrange illusion.

Je restai de longues heures sans dormir, comme sous le coup d'une vague terreur. Puis la fatigue eut raison de la peur, et je m'endormis d'un lourd et pénible sommeil entrecoupé de cauchemars.

Je crus voir, je vis, dans mon sommeil, cette chambre où j'étais, dans le lit, moi ou un autre, je ne sais; la porte dérobée s'ouvrait, l'hôtelier entra, un long couteau à la main; derrière, sur le seuil de la porte, sa femme debout, sale, en guenilles, voilant de ses doigts noirs la lumière d'une lanterne; l'hôtelier à pas de loup s'approchait du lit et plongeait son couteau dans le cœur du dormeur. Puis le mari portant le cadavre par les pieds, la femme le portant par la tête, tous deux descendaient l'étroite échelle; voici un curieux détail : le mari portait entre ses dents le mince anneau qui tenait la lanterne, et les deux assassins descendaient l'escalier borgne à la lueur terne de la lanterne. Je me réveillai en sursaut, le front inondé d'une sueur froide, terrifié. Par les volets disjoints, les rayons du soleil d'août inondaient la chambre : c'était sans doute la lueur de la lanterne.

Je vis l'hôtesse seule, silencieuse, sournoise, et je m'échappai joyeux, comme d'un enfer, de cette auberge borgne pour respirer sur le grand chemin poudreux l'air pur des sapins, sous le soleil resplendissant, dans les cris des oiseaux en fête.

Je ne pensais plus à mon rêve. Trois ans après, je lus dans un journal une note à peu près conçue en ces termes : « Les baigneurs et la population de X... sont très émus de la disparition subite et incompréhensible de M. Victor Arnaud, avocat, qui, depuis huit jours, après être parti pour une course de quelques heures dans la montagne, n'est point revenu à son hôtel. On se perd en conjectures sur cette incroyable disparition. »

Pourquoi un étrange enchaînement d'idées ramena-t-il mon esprit vers mon rêve à mon hôtel ? Je ne sais, mais cette association d'idées se souda plus fortement encore quand, trois jours après, le même journal m'apporta les lignes que voici : « On a retrouvé en partie les traces de M. Victor Arnaud. Le 24 août au soir, il a été vu par un roulier dans une auberge isolée : Au rendez-vous des amis. Il se disposait à y passer la nuit; l'hôtelier, dont la réputation est des plus suspectes et qui, jusqu'à ce jour, avait gardé le silence sur son voyageur, a été interrogé. Il prétend que celui-ci l'a quitté le soir même et n'a point couché chez

lui. Malgré cette affirmation, d'étranges versions commencent à circuler dans le pays. On parle d'un autre voyageur d'origine anglaise disparu il y a six ans. D'autre part, une petite bergère prétend avoir vu la femme de l'hôtelier, le 26 août, lancer dans une mare cachée sous bois des draps ensanglantés. Il y a là un mystère qu'il serait utile d'éclaircir. »

Je n'y tins plus, et tenaillé par une force invincible qui me disait malgré moi que mon rêve était devenu une réalité terrible, je me rendis dans la ville.

Les magistrats saisis de l'affaire par l'opinion publique recherchaient sans donnée précise. Je tombai dans le cabinet de mon collègue le juge d'instruction, le jour même où il entendait la déposition de mon ancienne hôtelière. Je lui demandai la permission de rester dans son cabinet pendant cette déposition.

En entrant, la femme ne me reconnut pas, ne prêta même aucune attention à ma présence.

Elle raconta que, en effet, un voyageur, dont le signalement ressemblait à celui de M. Victor Arnaud était venu le 24 août au soir, dans son auberge, mais qu'il n'y avait point passé la nuit. Du reste, avait-elle ajouté, il n'y a que deux chambres à l'auberge, et, cette nuit-là, toutes deux ont été occupées par deux rouliers, entendus dans l'instruction et reconnaissant le fait.

Intervenant subitement : « Et la troisième chambre, celle sur l'écurie ? » m'écriai-je.

L'hôtelière eut un brusque tressaillement, et parut subitement, comme en un soudain réveil, me reconnaître. Et moi, comme inspiré, avec une audacieuse effronterie, je continuai : « Victor Arnaud a couché dans cette troisième chambre. Pendant la nuit vous êtes venue avec votre mari, vous tenant une lanterne, lui un long couteau; vous êtes montés par l'échelle de l'écurie, vous avez ouvert une porte dérobée qui donne dans cette chambre; vous, vous êtes restée sur le seuil de la porte pendant que votre mari est allé égorger son voyageur afin de lui voler sa montre et son portefeuille. »

C'était mon rêve de trois années que je racontais; mon collègue m'écoutait, ébahi; quant à la femme, épouvantée, les yeux démesurément ouverts, les dents claquant de terreur, elle était comme pétrifiée.

« Puis, tous deux, ajoutai-je, vous avez pris le cadavre, votre mari le tenant par les pieds; vous l'avez descendu par l'échelle. Pour vous éclairer, votre mari portait l'anneau de la lanterne entre ses dents. »

Et alors, cette femme terrifiée, pâle, les jambes se dérochant sous elle : « Vous avez donc tout vu ? »

Puis, farouche, refusant de signer sa déposition, elle se renferma dans un mutisme absolu.

Quand mon collègue refit au mari mon récit, celui-ci se croyant livré par sa femme, avec un affreux juron : « Ah ! la g..., elle me le payera ! »

Mon rêve était donc bien vrai et était devenu une réalité, une sombre et terrifiante réalité.

Dans l'écurie de l'hôtel, sous un épais tas de fumier, on retrouva le cadavre de l'infortuné Victor Arnaud et à côté de lui des ossements humains, peut-être ceux de l'Anglais disparu six ans auparavant dans des conditions identiques et tout aussi mystérieuses.

Les cas de Gazotte et de Bérard sont aussi beaux qu'on peut le souhaiter ; ils sont même trop beaux pour qu'on ne puisse soupçonner l'écrivain d'avoir arrangé les détails pour mieux frapper l'esprit des lecteurs.

Voici cependant une observation faite par un médecin et qui ne le cède en rien aux précédentes. Elle est due au Dr Marc Page (d'Ambarès), et rapportée par le Dr Thibaut, dans sa thèse intitulée : Essai psychologique et clinique de la sensation du « Déjà vu » (Bordeaux, 1899.).

Observation de M. X..., par le Dr Fage

M. X..., ingénieur, ancien élève de Polytechnique, occupant une haute situation, homme d'une grande intelligence, d'une culture soignée, est un homme très sensible, très affectueux, un peu neurasthénique.

Il eut le malheur de perdre sa première femme qu'il soigna avec un grand dévouement et fut très sensible à cette perte douloureuse. Il n'avait certes aucune idée de se remarier et pourtant, un moment, sa femme lui avait recommandé de le faire et avait même désigné la personne, que M. X... n'a pas épousée d'ailleurs.

Environ trois ou quatre mois après cet événement, M. X... avait alors 47 ans, il eut pendant quelques jours des obsessions matrimoniales en rêve. Ces obsessions ou hallucinations se manifestaient sous forme de rêves, surtout pendant la nuit, parfois même pendant le jour si M. X. s'assoupissait.

Dans son rêve, presque toujours identique à lui-même, il voyait une jeune fille avec laquelle on le poussait à se marier. Qui le poussait à se marier ? Un peu tout le monde, la force des choses. M. X... ne voulait pas entendre parler mariage, résistait, luttait contre les insistances et se réveillait brisé de ses rêves obsédants. Une autre fois, on lui parlait de cette jeune fille : c'était une personne de très bonne famille, qui n'avait jamais voulu se marier et avait, par suite, atteint un certain âge, restant toujours auprès de sa mère malade, qu'elle soignait avec un admirable dévouement et une abnégation de soi-même poussés au dernier degré. Bientôt (toujours dans son rêve), M. X.. résiste moins. Il écoute les conseils qu'on lui donne sans les repousser systématiquement; puis, au narré des perfections de la personne, il accepte de la voir. La mère de cette personne possédait une propriété, une campagne, dans telle région (que nous ne pouvons nommer) et dans son rêve, M. X... se voyait arriver à cette campagne, et voyait, dans une allée, s'avancer vers lui une jeune fille à l'air modeste et discret qui le recevait. Son maintien, sa grâce, enlevaient les dernières hésitations de M. X...; le mariage s'accomplissait; puis, pour couronner leur bonheur, naissait une petite

filles qui portaient le nom de...

M. X... avait, dans son existence, fait bien d'autres rêves, mais aucun ne présentait cette intensité de vie, cette netteté, cette suite logique d'événements qui s'enchaînaient. L'auteur en fut si vivement frappé, si impressionné par la durée et la persistance que, déjà dès cette époque, il écrivit le fait à ses frères, hommes intelligents et cultivés comme lui.

Quelques jours se passèrent. Une quinzaine environ après, M. X... reçut la visite d'un monsieur qu'il ne voyait qu'une fois par an environ et qui venait quêter pour l'œuvre de Saint-Vincent-de-Paul. Ce monsieur lui dit que sa visite avait aujourd'hui un double but. Il venait récolter une aumône pour les pauvres et était heureux de profiter de l'occasion pour parler à M. X... d'une affaire à laquelle il pensait depuis quelque temps.

« Il s'agit d'un mariage. » A ces mots, M. X... se récrie, objecte son intention de ne pas se marier, du moins pour le moment, le souvenir de sa première femme étant encore trop vivace. Le monsieur insiste et lui demande de l'écouter; il énumère alors les qualités de la jeune fille. Elle habite la campagne dans le... (la même région que le rêve). Cette personne possède de très grandes qualités morales, la situation de fortune indiquée dans le rêve, appartient à une très honorable famille et n'a jamais voulu se marier pour rester auprès de sa grand-mère infirme qu'elle soigne avec un admirable dévouement.

Telle était la réalité qui différait du rêve seulement en ceci : dans le rêve, la jeune fille soignait sa vieille mère au lieu de sa grand-mère.

L'impression produite par ces paroles sur M. X... fut des plus profondes, en raison de leur relation avec les rêves antérieurs et M. X... y vit l'intervention de quelque puissance inconnue, une sorte d'avertissement, et ceci le rendit songeur.

Bien plus, la personne dont on parlait, possédait le même prénom de Mathilde qu'elle avait dans le rêve, et ce nom, pourtant commun, avait une signification étrange pour M. X... qui n'avait jamais eu de Mathilde, soit dans sa famille, soit dans ses connaissances. Toutes ces coïncidences de nom, d'âge, de position sociale, de fortune, tous ces renseignements qui cadraient absolument et point par point avec le rêve, éveillèrent l'attention de M. X..., qui fut curieux de pousser plus loin l'expérience pour voir jusqu'où irait la similitude. Il accepte donc une entrevue et se rend à la campagne du... Mais, ne connaissant pas du tout la localité, il est obligé de demander sa route et où se trouve la propriété de Mme Y... On la lui indique au tournant de la route. En y arrivant, il retrouve l'allée d'arbres de son rêve et une jeune fille qui s'y promenait venant vers lui. Or, trait pour trait, cette jeune fille répondait à la vision du rêve. M. X... demeure confondu. Frappé de toutes ces circonstances, il crut à quelque avertissement d'en haut et épousa la jeune fille. Quand Mme X... devint mère, le docteur habituel de la famille, un de nos plus illustres accoucheurs bordelais, cherchait à prédire le sexe de l'enfant d'après les battements du cœur fœtal. « Inutile, docteur, dit M. X..., ce sera une fille. » Et ce fut en effet une fille superbe à qui on donna le même nom que dans le rêve. En cette circonstance, il y eut

concordance parfaite entre le rêve et la réalité.

Hasard fortuit, dira-t-on, simple coïncidence. Cela pourrait s'objecter s'il ne s'agissait que d'un rêve de mariage; mais ici les moindres détails concordent, coïncident avec une précision merveilleuse, dont ne peut donner une idée précise cette observation fortement écourtée, car il est tels détails que je connais et ne puis divulguer, mais j'affirme que je n'ai jamais connu un tel phénomène de prévision.

M. X... a d'ailleurs eu dans sa vie d'autres faits du même genre, mais aucun avec une telle netteté.

Voici maintenant une histoire analogue racontée par Flammarion (L'Inconnu et les phénomènes psychiques. L'auteur a réuni dans ce livre (pp. 504, 564), un grand nombre de cas de prévision.), et qui semble prouver que, suivant l'expression populaire, il y a des « mariages écrits au ciel ».

Le rêve d'Emile de la Bédollière

Lors de mes débuts dans le journalisme, à Paris, j'avais pour collègue, au « Siècle », un écrivain charmant, d'un fort aimable caractère, qui se nommait Emile de la Bédollière. Son mariage a été dû à un rêve prémonitoire.

Dans une petite ville du centre de la France, à La Charité-sur-Loire, département de la Nièvre, il y avait une jeune fille ravissante de grâce et de beauté. Elle était, comme le Fornarina de Raphaël, fille d'un boulanger. Plusieurs prétendants aspiraient à sa main, et l'un d'eux avait une grande fortune. Les parents le préféraient. Mais Mlle Angèle Robin ne l'aimait pas et le refusait.

Un jour, poussée à bout par les instances de sa famille, elle alla à l'église et pria la sainte Vierge de lui venir en aide. La nuit suivante, elle vit en rêve un jeune homme en costume de voyageur, portant un grand chapeau de paille et des lunettes. A son réveil, elle déclara à ses parents qu'elle refusait absolument le prétendant et qu'elle attendrait, ce qui leur mit en tête mille conjectures.

L'été suivant, le jeune Emile de la Bédollière est entraîné par un de ses amis, Eugène Lafaure, étudiant en droit, à faire un voyage dans le centre de la France. Ils passent à La Charité et vont à un bal de souscription. À leur arrivée le cœur de la jeune fille bat tumultueusement dans sa poitrine, ses joues se colorent d'un rouge incarnat, le voyageur la remarque, l'admire, l'aime, et, quelques mois après, ils étaient mariés. C'était la première fois de sa vie qu'il passait dans cette ville.

Le plus souvent, la prophétie se montre sous une forme ambiguë. C'était surtout le cas pour les professionnels de l'antiquité, qui tâchaient de ne point être pris en faute. On connaît la réponse de la Pythie de Delphes à Pyrrhus : Romanos Pyrrhum vincere passe, qui, par un artifice grammatical, pouvait signifier à la fois que Pyrrhus pourrait vaincre les Romains et que les Romains pourraient vaincre Pyrrhus. Pyrrhus l'interpréta selon son désir et crut à la

victoire, mais ce furent les Romains qui le vainquirent à Bénévent.

Phaneg cite une personne prévenue qu'un danger la guette sur l'eau, mais qui ne viendra pas de l'eau. Dans une traversée de la Manche, elle est piquée par une mouche charbonneuse et manque d'en mourir. La prédiction n'a été comprise qu'à sa réalisation (Conférence faite le 13 mars 1910, à la Société d'études psychiques de Nancy, sous le titre : L'Astrologie et l'Avenir.)

D'autres fois, la prédiction ne s'accomplit qu'en partie, soit qu'elle fût inexacte (M. Auguste Sabatier, en étudiant les prophéties d'origine divine (Philosophie de la Religion p. 57), s'exprime ainsi :

« Dieu voulant nous parler, n'a jamais choisi que des hommes pour organes. De quelque inspiration qu'il les ait doués, cette inspiration a donc toujours traversé la subjectivité humaine; elle n'a jamais pu s'exprimer, ni se traduire que dans la langue et la forme d'esprit d'un individu et d'un temps déterminés. Or, une forme individuelle et historique ne saurait être absolue. Si la liqueur est divine, le vase est toujours d'argile. Ce qui sert d'organe à la révélation de Dieu lui impose nécessairement des limites. Il faut qu'elle s'accommode à celles de la réceptivité humaine. Comment pourrait-elle entrer et se mêler aux ondes changeantes de la vie intellectuelle et morale de l'humanité, sans couler dans le lit du fleuve et entre ses rives ? »), soit que l'avertissement qu'elle a donné ait fait prendre des précautions empêchant sa réalisation. Exemple : une femme est poursuivie d'un rêve vivace, clair et persistant, où elle se voit brûlée vive avec son mari dans un incendie. A chaque reprise de ce cauchemar, elle en avertit son mari, qui, sur ses instances, finit par quitter avec elle la maison. Le lendemain, elle reçoit un télégramme lui annonçant l'incendie total de leur demeure (Phaneg, l. c.). Ceci montre que l'avenir peut être modifié, et j'aurai l'occasion de revenir sur cette constatation.

Voici maintenant quelques autres exemples de prévision, sous des formes diverses :

Le Rêve de la duchesse d'Hamilton

Le cas de la duchesse d'Hamilton, est très caractéristique, aussi bien par sa précision que par son absence de but. Cette dame eut un rêve dans lequel elle vit le comte de L..., malade à ce moment-là, assis dans un fauteuil, comme frappé d'une attaque; à côté de lui se tenait un homme à barbe rouge, et il y avait là une baignoire au-dessus de laquelle se trouvait une lampe rouge. Le comte L..., est mort quinze jours plus tard, et une personne ne put que confirmer l'exactitude et la précision de la vision de la duchesse de Hamilton.

Tragique Pressentiment

Londres, 1er juin 1907. — On télégraphie de New-York :

« Un terrible incendie a éclaté dans le quartier des millionnaires, à Long-Branch (New-Jersey), Etats-Unis. La maison appartient à M. Walter Schiffer, riche fabricant de cigares, a été complètement détruite et ses deux filles, ainsi que leur gouvernante, ont été tuées. Lorsque la nouvelle fut communiquée à l'associé de M. Schiffer, il déclara que, deux jours auparavant, il avait vu en rêve les trois victimes entourées de flammes et faisant de vains efforts pour s'échapper. Son cauchemar s'est donc réalisé. » (Proceedings. S. P. R. XI, p. 305.)

Extrait d'une lettre de Mme la Générale G. à l'auteur

J'ai eu, dans de nombreuses circonstances de ma vie, des rêves prémonitoires et déconcertants que j'ai communiqués à l'avance à mon entourage. J'ai décrit (j'en ai fait des croquis), des maisons que je n'avais jamais vues; j'ai annoncé des deuils, j'ai vu en rêve, étant jeune fille, lors de mon examen pour le brevet supérieur, le devoir d'histoire que nous allions avoir le lendemain. C'était Histoire de Catherine II. Je divulguai si bien la chose à l'avance que l'on crut à une indiscretion et que je faillis être refusée. Tout dernièrement, mise au défi par mon fils, j'ai vu en rêve une partie du texte de la dissertation d'histoire donnée au concours des affaires étrangères. J'ai même signalé une date 1721, il y en avait une seconde 1713 que je ne voyais pas. J'ai eu ce rêve le 12 février, c'est-à-dire deux mois avant le concours, alors que le sujet n'était pas choisi bien certainement.

Observation de M. Bouvier (de Lyon)

Pour montrer cette réalité de vie anticipée sur l'avenir pendant le sommeil, il me suffit de retourner de vingt-cinq années en arrière; j'ai toujours ce rêve présent à la mémoire; j'étais encore chez mes parents et certes ne pensais pas alors ce que serait ma vie plus tard.

Je me couchai d'assez bonne heure, comme cela arrive dans les campagnes, et m'endormais de ce sommeil paisible que procure la jeunesse; pendant ce sommeil je me trouvais dans un lieu qui m'était inconnu, je me voyais militaire, des baraques et des tentes étaient alignées sur une grande étendue, puis je quittais cet endroit pour aller me promener dans une ville voisine; après quelques instants de marche dans une rue assez longue j'arrivais sur une place où une croix en pierre semblait protéger de ses bras étendus les fidèles de l'endroit; tout près de là était une gare où je m'embarquai pour descendre une pente assez rapide et, de nouveau, après quelques pas je me trouvais sur une autre place au milieu de laquelle se trouvait une fontaine monumentale; et je m'éveillais avec ce rêve bien gravé dans mon cerveau.

Plusieurs années s'étaient écoulées; je ne pensais plus à mon rêve, lorsqu'il y a dix-sept ans j'arrivais au camp de Sathonay pour y accomplir une période de

mon service militaire; jusqu'ici rien ne rappelait mon rêve qui du reste depuis longtemps devait être dans le domaine de l'oubli, lorsqu'un jour je voulus visiter Lyon. A peine arrivé à la Croix-Rousse je croyais me reconnaître, cependant je n'y étais jamais venu; la croix qui était encore sur la place qui domine la côte me semblait familière, la gare de la Ficelle, la place des Terraux, me faisaient l'effet d'anciennes connaissances, je revivais d'une idée déjà vécue : où et comment ? telle était la question qui se posait et que je ne pouvais résoudre.

Après plusieurs courses dans la ville je rentrais au camp et je me couchais obsédé par l'idée de découvrir la cause qui me faisait reconnaître ce que je n'avais jamais vu; chose étrange dans la nuit même, je rêvais que c'était un ancien rêve du passé, rêve qui, comme je l'ai déjà dit, m'est toujours présent à la mémoire.

Le Sorcier du Colorado

Relation de Mme B.

Un matin du mois de janvier 1898, M. de Rochas me pria de monter chez lui, pour lui expliquer ce que désirait un visiteur qui ne parlait que la langue anglaise, La conversation que j'eus avec ce personnage m'apprit qu'il était indien « doctor of magnetics », liseur de pensées, chiromancien, qu'il venait à Paris faire des conférences, et qu'il désirait être recommandé à ses collègues français. J'allais me lever pour partir, quand il vint s'asseoir près de moi, me regarda fixement dans les yeux, me prit la main, et me dit d'un air mi-sérieux, mi-badin : « Maintenant, Mademoiselle, je vous connais ». J'étais très intriguée, et je le priai de me dire ce qu'il prétendait savoir. Il examina ma main, et me dit : « Vous n'êtes pas ici chez votre père. Il est mort quand vous étiez enfant. Votre situation alors changea beaucoup, et je vois à cette époque cinq deuils rapprochés ». Puis il ajouta que j'aimais la musique et que je dansais bien. Enfin il me dit que j'étais aimée d'un jeune homme, que j'en aurais des ennuis, et après quelques hésitations, comme s'il craignait de m'émouvoir : « Il est très malade... Vous vous marierez plus tard ».

Tout ce que le sorcier m'avait dit de ma situation, de mes nombreux deuils était exact. J'avais vu mourir, dans un laps de temps assez court, mon père, mon grand père, une tante, une grande tante, un cousin. Quant au jeune homme, il existait bien. Tout le monde le croyait alors en parfaite santé, mais il devait mourir de la poitrine six mois après. C'est dans les premiers jours de février qu'il consulta pour la première fois, et les médecins le trouvèrent incurable.

Je ne puis naturellement dire quelle fut la part du hasard dans l'exactitude de la prédiction vague qui fut faite à son sujet. Quant aux événements passés, je n'y pensais nullement en entrant chez M. de Rochas, et il me sembla difficile qu'il y ait eu une transmission de pensée. Pendant toute la séance, le sorcier n'avait pas cessé de considérer ma main (Je dois ajouter que la jeune fille qui a écrit ce récit était une sensitive que j'ai peu étudiée, mais elle était la sœur de Laurent, sujet remarquable dont j'ai publié les impressions. Je conduisis, le lendemain,

chez le sorcier ma belle-fille dans l'espoir d'avoir un nouveau phénomène de lucidité, mais le sorcier ne put rien me dire.)

La vue dans le Cristal

Relation du Dr Maxwell (Les phénomènes psychiques. Paris, 1904.)

Voici un dernier exemple encore plus significatif que les précédents, car la vision m'a été racontée huit jours avant que l'avènement se réalisât et j'en ai fait moi-même le récit à diverses personnes avant cette réalisation. Un sensitif aperçut dans un globe de cristal la scène suivante : un grand steamer, ayant un pavillon à trois bandes horizontales, noire, blanche et rouge, et portant le nom « Leutschland », naviguait en pleine mer; le bateau fut soudain entouré de fumée; des marins, des passagers et des gens en uniforme coururent en grand nombre sur le pont et il vit le bateau sombrer. Huit jours après, les journaux annonçaient l'accident du « Deutschland », dont une chaudière éclata, obligeant ce paquebot à faire relâche, je crois. Cette vision est très curieuse et comme les détails m'en ont été donnés avant l'accident, je l'analyserai avec quelque soin. En premier lieu une chose frappe : c'est que la prémonition ne s'est pas exactement accomplie. Le « Deutschland a bien éprouvé un accident, il a dû être entouré de vapeur, l'équipage et les passagers ont dû courir effrayés sur le pont, mais heureusement ce magnifique paquebot n'a pas sombré. D'autre part, le sensitif a lu « Leuschland » en non « Deutschland » mais ce détail n'a pas grande importance, le mot étranger ayant pu être mal lu. Enfin, une chose digne de remarque, c'est l'absence complète d'intérêt que cette vision pouvait présenter au sensitif qui n'a aucune relation avec l'Allemagne et ignorait, au moins consciemment, l'existence de ce bateau, bien qu'il en ait certainement eu des images sous les yeux. Il ne faut pas évidemment attacher trop d'importance à cette prévision, mais ce sensitif m'en a donné quelques autres exemples curieux : ces cas rapprochés de ceux que j'ai observés par ailleurs ou dont j'ai eu le récit de première main rendent très improbable l'hypothèse d'une coïncidence sans cependant l'exclure d'une manière absolue. Tels qu'ils sont, ces faits sont assez intéressants, il me semble, pour que l'observation systématique des phénomènes visuels que je signale soit entreprise par des gens compétents et avec des sensitifs véritables, non avec des hystériques qui donnent rarement de bonnes observations.

Observation du Dr Bertrand (Traité de somnambulisme. — Paris, 1823.)

J'ai cru qu'il pourrait être bon que j'entrasse dans quelques détails relativement aux premières observations que j'ai eu l'occasion de faire sur la prévision et le somnambulisme. — Avant tout il ne serait pas inutile de rappeler que je m'étais imposé rigoureusement l'obligation d'écrire immédiatement après chaque séance tout ce qui venait de se passer; je n'aurais osé me fier à ma mémoire pour

l'exactitude des détails, et je craignais d'en venir à m'abuser moi-même dans un sujet qui prête tant aux erreurs de l'imagination.

Or je trouve dans mon journal plus de quatre-vingts prédictions qui portaient presque toutes sur des accès convulsifs; ces accès avaient des caractères qui ne permettaient pas de croire qu'ils fussent feints...

Plusieurs fois, elle (Mademoiselle P. R., hystérique) m'a annoncé une espèce de sommeil léthargique qui durait une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure entière. Pendant tout ce temps ses sens étaient absolument fermés à toute espèce d'impression.

On sent combien il a dû m'être facile de m'assurer d'une pareille insensibilité. Eh bien ! je déclare que j'ai fait toutes les expériences possibles pour les constater. Outre les prédictions que je viens de parler, la même malade m'en a fait beaucoup d'autres dont l'accomplissement fournit des preuves plus concluantes encore. Il lui est arrivé de m'annoncer huit jours d'avance que, pendant une nuit qu'elle me désigna, sa tête, enflerait, que ses paupières seraient infiltrées, et que, sur ses joues, on verrait paraître, en plusieurs endroits, des égratignures semblables à celles qu'on pourrait faire en effleurant la peau avec une pointe d'épingle; et tout cela arriva comme elle l'avait prédit.

La même somnambule me fit une prédiction qui mérite que j'en fasse une mention particulière : elle m'annonça dans son sommeil que sa maladie se terminerait par un délire furieux qui durerait quarante-deux heures; et, plus de quinze jours d'avance, elle me prédit qu'elle perdrait la raison le vendredi 20 octobre, à deux heures après-midi et qu'elle ne reviendrait à elle que le dimanche 22 à huit heures du matin. Le délire arriva comme elle l'avait annoncé. Je ne la quittai presque pas pendant tout ce temps; et quand je n'étais pas auprès d'elle, quelques-uns de mes amis voulurent bien me remplacer.

Je n'ai jamais rien vu de pareil à ce qu'elle présenta pendant ces deux jours; et certainement la seule crainte de sa prédiction, quand même elle l'aurait connue, n'aurait pas été capable de produire un effet aussi durable. Il faut ajouter qu'ayant entièrement perdu l'usage de la raison et tout souvenir de son état ordinaire, elle n'en sortit pas moins à l'heure qu'elle avait indiquée, de l'état d'aliénation complète où elle se trouvait.

Concluons de ce que nous venons de dire que le malade ne conservait aucun souvenir des prédictions qu'elle avait faites en somnambulisme et qu'au surplus plusieurs des accidents prédits étaient de nature à ne pouvoir être produits par son imagination, quand même elle aurait su dans l'état de veille qu'elle pouvait en être menacée.

Le cas du Baron Larrey

Rapport sur les expériences magnétiques faites par la commission de l'Académie de médecine (Cette observation, qui se trouvait consignée dans le rapport original du Dr Husson, p. 453, a été supprimée par Foissac dans l'édition

qu'il a fait imprimer en 1833.)

Juin 1831.

On ne doit accueillir qu'avec beaucoup de défiance les récits des personnes qui disent avoir prévu des événements extraordinaires; cependant il est des témoignages qu'on ne peut révoquer en doute, et c'est à ce titre que je rapporterai le fait suivant arrivé à notre célèbre chirurgien, le baron Larrey, qui me l'a raconté. Une nuit il rêva quatre numéros pour mettre à la loterie, et le lendemain, pressé d'aller à sa visite, il pria Madame Larrey de faire elle-même la mise. Mais quelle fut sa douleur en rentrant chez lui d'apprendre que les numéros étaient sortis et que sa commission avait été oubliée.

On a cité un grand nombre de cas semblables. Si l'on était tenté d'attribuer celui-ci au hasard, je prierais le lecteur de se rappeler que le joueur avait 2.555.189 chances contre lui.

Le cas du Dr Gallet

Les Annales des Sciences psychiques (N° double, du 1er et 16 octobre 1910.), rapportent un cas absolument net raconté avec toutes preuves à l'appui par le Dr Geley, d'Annecy, et qui est arrivé à son confrère, le Dr Gallet, alors étudiant en médecine à Lyon.

Le 27 juin 1894, vers 9 heures du matin, M. Gallet, avec beaucoup d'attention, préparait un examen, quand tout à coup, il fut distrait de son travail par une pensée si obsédante qu'il ne put s'empêcher de l'écrire d'un trait sur son cahier de note. Cette phrase était textuellement :

M. Casimir Périer est élu président de la république par 451 voix.

Ceci se passait avant la réunion du Congrès qui devait avoir lieu le même jour et cependant l'affirmation avait lieu au présent et non au futur. M. Gallet communiqua de suite la phrase à plusieurs camarades qui ne la prirent pas au sérieux et qui furent fort étonnés quand, quelques heures après, les journaux la confirmèrent.

CHAPITRE VI

La fatalité et le libre arbitre.

La vue de l'avenir semble indiquer que cet avenir étant déjà fixé, nous ne pouvons le changer.

Cette question a, depuis longtemps, préoccupé les penseurs et nous allons reproduire quelques-unes de leurs réflexions à ce sujet. On a déjà vu, par

quelques-uns, des exemples cités dans le chapitre précédent, que si l'avenir pouvait être prévu dans ses grandes lignes, il pouvait être influencé dans les détails par notre propre volonté

Deleuze

Mémoire sur la faculté de prévision.

Il est impossible, dit-on, de voir l'avenir parce que l'avenir n'existe pas. Si nous n'étions doués de l'étonnante faculté de la mémoire, nous pourrions faire le même raisonnement sur le passé et toute la force de cette objection réside dans le sens trop rigoureux que nous donnons à ce mot : l'avenir n'existe pas.

Le présent seul a une existence réelle; si le passé a une existence relative à nous, c'est parce qu'il a laissé des traces; il existe par ses effets; mais l'avenir existe en germe. Le passé a produit le présent, il en est la cause; l'avenir sera produit par le présent : il en est l'effet. Lorsque nous considérons le passé, nous voyons la cause dans les effets. Lorsque nous considérons l'avenir, nous voyons les effets dans la cause. Placés dans un point de la durée nous pouvons également porter nos regards en avant et en arrière. Mais, dans notre état habituel, nous sommes toujours tournés du même côté; dans l'état de somnambulisme, ou d'exaltation, ou de crise, nous pouvons nous tourner du côté opposé.

Camille Flammarion

Son opinion sur la précognition et le libre arbitre (L'Inconnu et les problèmes psychiques, p. 577.)

Si l'avenir est inévitable que devient notre liberté ? La philosophie conciliera sans doute un jour, ces deux contradictions apparentes, car nous avons le sentiment de pouvoir choisir et de l'utilité de nos efforts accomplis, et tout le progrès des peuples occidentaux est dû précisément à l'action intellectuelle, opposé au fanatisme des Orientaux. Des faits en apparence contradictoires s'expliquent déjà aujourd'hui par la connaissance des choses, par exemple, l'élévation, la lévitation d'un lourd morceau de fer sous l'influence d'un aimant. L'ascension d'un ballon est aussi naturelle que la chute d'une pierre. Que les moralistes n'arguent donc pas des conséquences d'une certaine nécessité déterminée d'avance pour se refuser à admettre des prévisions d'avenir reconnues et contrôlées. Les contradictions ne sont qu'apparentes. Le déterminisme n'est pas le fatalisme.

Franz Hettinger

Apologie du christianisme (Cette citation, d'un théologien très orthodoxe, est

empruntée à une conférence faite à Paris par l'abbé Naudet, sous le titre : « Peut-on prévoir l'avenir ? »).

Quand on s'est pénétré de la pensée nous sommes liés et formons un même tout avec l'univers entier, avec notre système solaire, avec notre terre, et surtout avec la nature qui nous environne; que notre essence est continuellement traversée et influencée, quoique à notre insu, par des irradiations vitales de toutes ces sphères, on s'étonne beaucoup moins de certaines perceptions mystérieuses de nos nerfs, de certains pressentiments extraordinaires.

Puisque notre sensibilité s'accroît parfois soit à cause de l'irritabilité accidentellement plus forte des nerfs, soit en raison de la force relativement plus grande des impressions, jusqu'à être affecté de ce qui se passe en certaines régions de notre être, dont nous n'avons pas ordinairement conscience, pourquoi cette même sensibilité ne serait-elle pas aussi susceptible de s'étendre dans ses rapports avec le monde extérieur, de manière à saisir parfois des influences qui ordinairement lui échappent ? Les changements de température, un orage qui menace, des froids vifs, tous ces mouvements de la pression atmosphérique, de l'électricité, du magnétisme, agissent matériellement sur les sains comme sur les malades, sur ceux qui ont la sensibilité obtuse, comme sur ceux qui l'ont très vive, et cependant ils passent inaperçus chez les uns, et sont ressentis des autres.

Là, et là seulement, se trouve tracée la voie qui mènera à comprendre la raison de ces perceptions surprenantes, et difficiles à expliquer. On arrivera ainsi par exemple à voir que, en songe, une vision magnétique qui nous offre dans le présent l'image d'un événement nécessairement mêlé à la trame de notre vie, mais non encore accompli, peut s'expliquer tout aussi naturellement que le pressentiment qu'un corps maladif et irritable a présentement de certaines variations de température qui ne s'accompliront, il est vrai, que plus tard, mais qui sont déjà en préparation.

Il en sera de même des autres phénomènes de clairvoyance. Nous admettons, comme un fait constant, l'instinct des bêtes parce qu'il n'est pas possible de le contester; mais le pressentiment chez l'homme est-il plus incompréhensible que l'instinct ? Ils vont tous les deux de pair, et parallèlement l'un à l'autre. L'instinct des animaux est la perception immédiate de ce qui regarde leur conservation, et le pressentiment est le sentiment immédiat de changements qui se préparent. « Il est certain, dit Goethe, que, dans certains cas, les fibres sensibles de notre âme peuvent atteindre au-delà de nos limites corporelles, qu'elles jouissent quelquefois du pressentiment ou de la vue réelle de notre prochain avenir. Nous sommes dans un milieu dont nous ignorons les mouvements et les influences sur nous, ainsi que les relations avec notre âme. Nous avons tous en nous quelque chose de forces électriques et magnétiques. Il m'est arrivé souvent, lorsque j'étais en compagnie d'un ami et que j'avais l'esprit vivement occupé d'une pensée, de voir cet ami me parler, le premier, de ce que j'avais dans l'esprit. Une âme peut aussi agir sur une autre par sa présence muette. »

Oliver Lodge

Sa théorie sur le passé et l'avenir

(Extrait de son discours à la British Association, à Cardiff)

Une idée lumineuse et utile, c'est que le temps n'est qu'une façon relative de considérer les choses. Nous nous mouvons au milieu des phénomènes avec une vitesse déterminée et nous interprétons cette marche subjective en avant d'une manière objective, comme si les événements se mouvaient nécessairement dans cet ordre et avec exactement cette vitesse. Pourtant cela peut n'être qu'une façon de les considérer.

Dans un certain sens, les événements peuvent exister toujours, tant dans le passé que dans l'avenir; et c'est peut-être nous qui arrivons jusqu'à eux, non pas eux qui se produisent. L'exemple d'une personne voyageant dans un train peut nous être utile; si elle ne pouvait jamais quitter le train ni modifier sa vitesse, il est probable qu'elle considérerait les divers paysages comme nécessairement successifs et qu'elle serait incapable de concevoir leur coexistence.

Luc Desages

L'instinct de prévision chez les animaux (De l'Extase, p. 236.)

Cette sorte d'abeille qu'on nomme la Solitaire n'est-elle pas excellemment douée sous ce rapport ? Son existence est bornée à quelques mois pendant lesquels elle doit devenir mère. Elle dépose ses œufs dans des trous de muraille, mais elle mourra avant qu'ils n'éclosent. Elle le sait, elle pourvoit à tout : ses œufs viendront à point parfaitement abrités dans leur cachette. Les larves, qui les nourrira ? elle, ou du moins ses soins prévoyants. La voilà en campagne. De loin, d'une lieue peut-être, elle a vu un ver; elle chasse à coup sûr; cette espèce de ver, dont elle prend plusieurs individus, est la seule qui lui convienne. Elle porte sa proie à son mur, plie ses victimes en deux et les force d'entrer dans le nid; car leur chaleur doit couvrir les œufs. Mais qui empêchera le ver de sortir, une fois l'abeille morte ? Elle encore. Elle pique ses hôtes malencontreux, légèrement, pas assez pour les tuer. Ils vivront languissants jusqu'au jour où les larves, hors de leurs enveloppes, pourront se nourrir de leur substance.

Qui a donné à cette abeille ce don admirable de prévision ? Demandez-les à celui qui nous a tous créés, comme dit Voltaire.

Tenez, monsieur, voulez-vous que je vous dise ? Si les hommes sont quelquefois en extase, les animaux y sont toujours; c'est leur norme, et là est le secret de leur merveilleux instinct.

Paul Flambart

Prédestination et libre arbitre au point de vue de l'influence astrale (Cette note m'a été envoyée par un capitaine d'artillerie, ancien élève de l'école polytechnique qui, sous le pseudonyme de Paul Flambart, a publié une série de livres, où il a étudié d'une façon scientifique, la question de l'influence astrale.)

Mon colonel,

Vous me faites l'honneur de me demander mon avis sur la question de la « prédestination et du libre arbitre », envisagée à travers les études concernant l'influence astrale que j'ai entreprises.

C'est avec plaisir que j'essaierai de la formuler, du moins dans l'état actuel où elle est pour moi; car il me semblerait présomptueux de prendre un parti définitif sur un point dont la science véritable commence à peine à s'occuper.

Jusqu'ici en effet, cette double question de la fatalité et de la liberté, généralement mal posée, a toujours été fertile en controverses, comme toutes les jongleries d'idées métaphysiques sans base et sans issue; et les citations d'auteurs qu'on pourrait invoquer sur ce point pour l'éclairer ne feraient probablement que l'obscurcir, moins encore par leurs contradictions que par leurs procédés d'argumentation qui ne répondent plus à la mentalité scientifique de notre époque.

C'est en montrant le rôle probable de l'influence astrale dans la destinée humaine, que je veux essayer d'envisager la question, en partant de faits aussi incontestables que possible.

Deux choses sont donc à exposer : 1° la réalité même de l'influence astrale sur l'homme; 2° les conséquences philosophiques qui en découlent. D'une part il y a des faits, d'une autre il y a l'interprétation qui les concerne. Commençons par aller droit aux faits.

Réalité de l'influence astrale. — Plusieurs sources de preuves positives sont accessibles à l'observation scientifique, au sujet de l'influence des astres sur l'homme. Je me bornerai à citer la meilleure à mon avis, celle de l'hérédité astrale : on peut constater aisément, entre les membres d'une même famille, des similitudes frappantes d'aspects planétaires au moment des naissances. La conclusion qui en découle est d'abord qu'il existe une certaine liaison entre l'hérédité et le ciel de nativité normale.

Puisque certains facteurs astronomiques sont transmetteurs d'hérédité, ils sont naturellement aussi indicateurs de facultés, du moins dans une certaine mesure; un certain langage astral permet donc de définir l'homme suivant des limites qu'il est illusoire de prétendre fixer a priori. Autrement dit : des lois psychologiques de correspondance céleste existent.

Quelque étonnant qu'il puisse sembler encore aujourd'hui, ce fait là peut être établi avec une rigueur scientifique qu'il est impossible de nier en face de l'expérience; il n'exige même pas d'initiation ou d'aptitudes spéciales de la part

de l'observateur.

Au reste, si l'esprit scientifique moderne est encore hostile à cette vérité-là, il faut y voir beaucoup plus la routine d'une négation vieille de deux siècles, qu'une véritable réflexion raisonnée. Beaucoup de découvertes modernes pourraient fort bien légitimer le principe de l'influence astrale : les théories sur le dynamisme des vibrations, émises par tous les corps et offrant les transmutations d'énergie les plus variées, ne permettent pas, en effet, de rejeter systématiquement l'idée de solidarité entre les corps célestes et les êtres animés qui peuvent exister sur eux.

D'autre part, la plaque photographique étant sensible aux radiations sidérales, rien ne prouve a priori que cette influence astrale, réelle sur certains objets qui nous entourent, n'est pas aussi réelle sur notre organisme vital.

Je ne puis faire ici que résumer les études que j'ai traitées ailleurs (« Etude nouvelle sur l'hérédité ». Chacornac, 1903.), pour aborder le système de la destinée humaine à un point de vue philosophique.

Quelques-uns, admettant volontiers le principe de l'influence astrale pour l'orientation inné des facultés ou pour l'indication atavique, sont complètement réfractaires à l'idée du rôle directeur des astres dans le cours de l'existence. On pourrait tout d'abord leur répondre que les astres, influençant le nouveau-né au moment où il s'individualise, rien ne prouve a priori que l'enfant devienne aussitôt après subitement réfractaire aux influences célestes qui l'ont fait naître et qui l'ont orienté. Mais l'expérience, encore ici réduit à peu de chose tous les arguments théoriques : des observations répétées prouvent en effet des lois manifestes de correspondance entre certains passages d'astres et les phases d'évolution bonne ou mauvaise d'une existence humaine. Cette question des transits planétaires (Voir « Langage astral ». Chacornac, 1902.) que je ne puis faire ici qu'esquisser, est une source de preuves presque aussi positives que celle de l'hérédité astrale.

Puisque l'état du ciel peut être calculé astronomiquement d'avance, on en arrive ainsi à envisager la prédestination humaine, dans son sens général, comme une conséquence logique de la marche fatale des astres.

Envisagée à ce point de vue, la faculté de prévision qu'on rencontre chez certains sujets hypnotisés n'est pas plus inconcevable que celle des calculateurs de tête comme Mondeux ou Inaudi. Dans les deux cas, le calcul mathématique permet le même genre de contrôle, comme on peut le constater sur les deux exemples relatifs aux phases de destinée d'Eugénie et de Joséphine précédemment exposées dans ce volume.

En résumé, si la nature nous fait naître et évoluer sous des aspects planétaires particuliers, ce fait là n'est pas sans cause, et cette cause-là exprimée par les astres, je l'appelle « influence astrale ». Peu importe ici son mode d'opération.

Quant à l'objection faite, aujourd'hui comme autrefois, sur les nativités sous le même ciel pouvant aboutir à des destinées ou à des caractères différents, je l'ai discuté dans « Etude sur l'hérédité »; je crois avoir montré que pour lever l'objection, il suffit de la définir en précisant le but et les procédés admis dans la

science astrale, débarrassée, cela va sans dire, de toute charlatanerie.

Conséquence philosophique de l'influence astrale. — Nos facultés d'orientation et d'évolution étant liées dans une certaine mesure aux aspects du ciel, le problème philosophique qui s'y rattache devient dès lors capital et offre un champ d'investigations sans limite.

Notre destinée, gouvernée en partie par les astres, présente-t-elle une fatalité aussi rigoureuse dans ses phases que ceux-ci dans leur marche ? Rien n'autorise à le conclure. Je ne crois même pas que l'observateur impartial puisse le supposer. Et s'il y a une science capable d'éclairer la question, c'est bien celle qui nous occupe ici par la variété infinie des recherches qu'elle permet. Signalons de suite recueil de la discussion qui a presque toujours été de vouloir opposer le fatalisme absolu au libre arbitre absolu, bien que les partisans des deux côtés ne croient au fond ni à l'une ni à l'autre, puisqu'aucune n'en admet les conséquences pratiques.

Il se perpétue même à ce propos chez beaucoup de gens, une de ces contradictions philosophiques qu'il paraît suffisant de définir pour dissiper.

Certains fatalistes décrètent que la conscience qui préside à la liberté du choix que nous croyons faire est une pure illusion et qu'elle résulte elle-même d'un déterminisme qui régit les phénomènes de la Raison d'une façon non moins fatale que celui qui préside à ceux de notre organisme vital.

S'il en était ainsi, il deviendrait difficile d'attribuer un sens aux mots tels que « mérite, vertu, crime, responsabilité, vérité, erreur, bien, mal etc. » et le langage de l'homme de même que ses efforts deviennent non seulement une illusion, mais une absurdité générale pour tous, à laquelle le déterministe échappe moins que tout autre.

Quant à prétendre que la fatalité n'est irrévocable que pour les événements importants de la vie, c'est éloigner tout déterminisme absolu et admettre une liberté relative. Cette opinion n'a d'ailleurs un sens précis que si l'on veut définir l'importance même des événements rencontrés le long de la chaîne des causes et des effets qui jalonnent notre voie. « L'importance » en cette matière comporte vraisemblablement les degrés les plus variés et les plus difficiles à connaître. Il est en effet manifeste que certains événements d'une apparence insignifiante jouent parfois un rôle prépondérant dans notre évolution.

La prédestination générale de l'homme englobe donc probablement tous ses pouvoirs innés d'orientation et d'évolution sans les préciser d'une façon absolument fatale comme événement.

Du côté des partisans de la liberté absolue, sans déterminisme directeur, on rencontre autant de contradictions en sens inverse.

Chacun sait que nous ne sommes pas tous bâtis de la même façon comme capacités de caractère, et que les éléments de destinée offrent la même remarque d'inégalité originelle; que la chance existe pour certains individus, non à l'état de hasard passager, mais bien de pouvoir permanent, et que d'autres

individus sont poursuivis par une malchance continuelle; en somme que la « bonne et la mauvaise étoile » sous laquelle on vient au monde est une expression qui cache une profonde vérité. Personne n'oserait le nier rationnellement aujourd'hui. Aussi est-il permis de s'étonner de rencontrer tant d'opposition systématique quand on parle de la « prévision de l'avenir », de la part de ceux qui sont souvent les premiers à déplorer le passé comme la cause du présent ! Il n'y a, en effet, aucun doute possible sur cette contradiction: reconnaître que le présent est la conséquence du passé, c'est évidemment admettre que le futur est aussi celle du présent.

Au reste qu'est-ce que le « présent », si ce n'est du passé ou du futur encore peu lointain ? De quel droit assigner des limites d'éloignement dans l'enchaînement réel des causes et des effets ? Entre un diagnostic et un pronostic, y a-t-il autre chose qu'une question de degré ?

En résumé le libre arbitre ne peut être absolu d'une part, en ce sens que notre volonté seule est loin de pouvoir réaliser tout ce qui est accessible à d'autres.

D'autre part, le système qui porte les noms variés de fatalisme, de prédestination, de déterminisme etc., ne saurait également présenter un caractère absolu puisqu'il est impossible d'admettre un système qui met forcément son défenseur en contradiction perpétuelle avec lui-même et, qui viole ainsi sa raison propre autant que celle des autres.

En dehors de l'intervention possible de facteurs étrangers aux phénomènes courants, la destinée terrestre de l'homme résulte donc à notre avis d'une prédestination plus ou moins modifiée par le libre arbitre individuel ou collectif, ou plutôt elle est le résultat d'une certaine puissance (condition nécessaire du mérite), que j'appelle « libre arbitre », capable d'évoluer seulement dans un cercle de prédestination particulier à chaque individu.

L'état du ciel de la naissance indique au moins en partie ce champ de prédestination. — En d'autres termes l'avenir semble être arrangé d'avance en essence mais non en forme. Les puissances élémentaires de notre destinée sont fixées d'avance, mais leur coordination dépend d'un libre arbitre approprié.

Il ne s'agit pas ici d'une théorie du « juste milieu » faite pour concilier le plus d'opinions possible. La haute sagesse d'un éclectisme qui se croit dispensé d'arguments n'a, je crois, jamais apporté aucune solution. Il s'agit de discuter et de choisir les conséquences les plus probables qui découlent de faits que l'expérience peut répéter de mille manières.

Si les astres gouvernent en partie la destinée humaine, il faut sans doute entendre par-là que les positions sidérales de nativité qui caractérisent la constitution originelle de l'individu, enregistrent des phases d'influences bonnes ou mauvaises dont les époques peuvent être calculées d'avance, de la même façon que la marche des planètes dans leurs orbites.

Ces périodes sont celles où le magnétisme céleste arrivera à être d'une nature propre à influencer d'une façon harmonique ou dissonante notre constitution astro-magnétique de nativité. Ces correspondances peuvent être exprimées sous forme de lois par l'observation.

C'est ainsi que la mort normale, comme il est facile de le constater, coïncide à peu près toujours avec les passages de Saturne ou de Mars en aspect dissonant (conjonction, opposition ou quadrature), par rapport aux positions du Soleil ou de la Lune de la naissance. Mais si le phénomène paraît nécessaire, il n'en résulte nullement qu'il soit suffisant.

La science des prévisions consiste surtout à chercher les convergences de probabilités et à formuler ainsi des résultats plus ou moins fondés.

Un déterminisme astral irrévocable paraît d'ailleurs inadmissible en face de l'expérience, comme le prouve l'exemple des jumeaux qui naissent liés (par conséquent avec même atavisme et même ciel de naissance) et qui n'ont pas deux existences identiques après l'opération chirurgicale qui les a séparés.

On peut citer à ce sujet les deux sœurs hindoues Radica et Doodica dont l'une a pu survivre à l'autre assez longtemps.

En somme, l'étude des correspondances astrales permet de donner quelque idée d'un accord rationnel entre la prédestination et un autre facteur étranger que nous appelons « libre arbitre ».

Cette étude fait connaître dans une certaine mesure le champ où la volonté humaine peut s'exercer normalement et par suite fructueusement.

L'aimantation naturelle de notre organisme par rapport aux influences sidérales, terrestres, télépathiques, etc., etc., aboutit peut-être à des phénomènes analogues à ceux du magnétisme artificiel qu'on a tant répétés de nos jours dans la suggestion hypnotique.

A la nativité, le magnétisme de l'homme, en formation d'individualité, peut très bien recevoir du magnétisme céleste, en même temps qu'une réceptivité latente, une sorte de suggestion à échéance dont la forme peut être modifiée et la gravité amoindrie ou amplifiée dans la suite par des causes étrangères.

Le problème de la destinée me semble en partie compris dans cette branche des connaissances humaines que la philosophie moderne soupçonne à peine, mais qu'elle ne pourra éternellement éluder, car la philosophie par définition même, ne peut être spécialiste et a le devoir de s'inspirer de toutes les sciences positives sans exception.

L'honneur de la science positive (mais non pas négative) sera d'établir des bases solides à une science intégrale qui mettra beaucoup plus d'accord qu'on ne pense le spiritualisme et le matérialisme, en affranchissant peu à peu la raison de l'interprétation personnelle, si souvent gouvernée par des instincts aveugles.

Sous ce rapport, la psychologie paraît fondamentale comme science devant servir de contrôle à toutes les autres.

Dans le problème de l'éducation, en particulier, on tend de plus en plus à reconnaître qu'aucune solution n'est possible sans la connaissance des aptitudes originelles de l'enfant, c'est-à-dire sans prévoir d'une façon générale la destinée, correspondante pour laquelle il est fait.

Nul ne sait ce que l'avenir nous réserve en ce qui concerne le magnétisme personnel dans les phénomènes de clairvoyance et le magnétisme astral, dans ses lois psychologiques à peine ébauchées. La fusion de ces deux sources d'études, probablement plus différentes en apparence qu'en réalité, permettrait peut-être d'établir, sur des bases positives, une science qui fût de toutes les époques, mais que les charlatans ont été à peu près seuls à exploiter jusqu'ici en la faussant.

Comment je comprends le libre arbitre

Je crois que les grandes lignes de notre vie sont arrêtées d'avance et que, comme les organes d'une machine, nous avons un rôle déterminé à remplir, mais avec un certain jeu au point de vue des événements physiques et une liberté beaucoup plus grande au point de vue du moral.

L'homme, entrant dans la vie terrestre, pourrait être comparé à un matelot qui s'embarquerait sur un navire allant par exemple du Havre à New-York. On sait à l'avance qu'il ne pourra s'écarter de sa route et l'on peut même préciser, d'après les règles connues de la discipline, quels seront les menus détails de sa vie de chaque jour, mais si sa liberté est entravée de ce côté, elle lui reste complète pour sa vie spirituelle, et c'est uniquement de lui que dépend sa conduite qui en fait un bon ou un mauvais matelot.

L'homme s'agite et Dieu le mène.

QUATRIÈME PARTIE

OBJECTIONS ET HYPOTHESES

CHAPITRE PREMIER

Les changements de personnalité

Il y a quelques années, M. Charles Richet me faisait assister à des changements de personnalité créés par suggestion (Les suggestions peuvent chez les sujets sensibles se donner dès l'état de veille, ou plutôt un état très voisin déterminé par une émotion quelconque et que j'ai étudié sous le nom d'état de crédulité.) chez une dame qui devenait successivement, général, archevêque de Paris, cocotte, etc.

Peu après, je répétai ces expériences avec un jeune homme, nommé Benoit, et j'obtenais non seulement le jeu extrêmement réaliste de telle personnalité que je lui imposais, mais des écritures variées suivant les rôles joués et parfaitement conformes aux règles de la graphologie. On trouvera ces spécimens d'écriture dans mon livre sur les Etats superficiels de l'hypnose, publié en 1893, chez

Chamuel (chapitre III, § 3).

Comme on peut imposer au sujet tous les rôles que l'on veut, même celui d'un animal ou d'un objet inanimé, tel qu'une lampe ou une motte de beurre (Je dis à Benoît qu'il est une lampe Carcel, comme celle qui est sur mon bureau. Il se raidit et reste immobile; je fais alors le geste de la remonter et, au bout de quelques secondes, il montre en prononçant crr., qu'il faut s'arrêter. Pour la motte de beurre, même immobilité; mais si j'approche de lui une bougie, il s'affale comme si il fondait.) l'explication du phénomène est certaine. Par la suggestion, on paralyse dans son esprit toutes les idées qui ne se rapportent pas au rôle indiqué, qui se développe alors avec d'autant plus d'intensité, grâce aux souvenirs et à l'imagination du sujet, que ceux-ci ont le champ libre dans son cerveau. Ainsi là point de place pour l'hypothèse des réincarnations ou de possession par un esprit étranger.

Quelquefois, le sujet, au lieu de prendre, au commandement, une personnalité déterminée, se reporte, sous l'influence d'un accident physiologique, à une époque antérieure de son existence avec tous les symptômes physiques et moraux qui le caractérisaient dans cette période de sa vie ; puis, au bout d'un temps plus ou moins long, il revient à son état normal sans souvenir de son changement de caractère.

Tel est le cas raconté en 1882 par M. Camuset, dans les Annales médico-psychologiques.

En 1880, M. L..., âgé de 17 ans, entre à l'asile de Bonneval; il est hystérique et fils d'hystérique. Un jour, travaillant aux champs, il est pris d'une grande peur causée par la vue d'une vipère et a une violente attaque d'hystérie. A sa reprise de connaissance il est tout autre, son caractère a changé complètement : de querelleur et voleur, il est devenu doux et serviable; il est en condition seconde; il a complètement perdu le souvenir du passé et se croit encore à Saint-Urbain, colonie pénitentiaire d'où il avait été envoyé à Bonneval. Il ne connaît rien de ce qu'il voit à Bonneval et il a non seulement oublié tout ce qui s'est passé, mais il ne sait plus le métier de tailleur qu'il avait appris. Cette condition seconde dure un an, après laquelle, à la suite d'une violente attaque d'hystérie, il revient ce qu'il était auparavant : vicieux, gourmand et arrogant; enfin il a fini par s'évader. Repris il a présenté des phases semblables.

Un cas analogue a été étudié par le Dr Azam, de Bordeaux, à qui j'emprunte les détails suivants (Hypnotisme et double conscience, p. 149.) :

En 1858, je fus appelé pour donner des soins à une jeune fille, Félicité X..., que ses parents croyaient folle. Elle avait alors quinze ans. C'était une hystérique avec convulsions, laborieuse et intelligente, et d'un caractère sérieux et presque triste. Voici le phénomène principal qui se présentait et qui avait épouvanté la famille et l'entourage.

Presque chaque jour, sans cause connue ou sous l'empire de la moindre émotion, elle est prise de ce qu'elle appelle « sa crise ». En fait, elle entre dans son deuxième état. Voici comment : elle est assise, son ouvrage de couture à la

main. Tout d'un coup, après une douleur aux tempes, elle s'endort d'un sommeil profond, dont rien ne peut la tirer et qui dure deux ou trois minutes; puis elle s'éveille. Mais elle est différente de ce qu'elle était auparavant : elle est gaie, rieuse, continue en fredonnant l'ouvrage commencé, fait des plaisanteries avec son entourage; son intelligence est plus vive, et elle ne souffre pas des nombreuses douleurs névralgiques de son état ordinaire. Dans cet état, que j'ai nommé sa condition seconde, Félida a la connaissance parfaite de toute sa vie, se souvenant non seulement de son existence ordinaire mais des états semblables à celui dans lequel elle se trouve.

Après un temps variable, tout à coup la gaieté de Félida disparaît, sa tête fléchit sur sa poitrine et elle retombe dans un état de torpeur. Trois à quatre minutes s'écoulent et elle ouvre les yeux pour rentrer dans son existence ordinaire. On s'en aperçoit à peine, car elle continue son travail avec ardeur, presque avec acharnement ; le plus souvent c'est un travail de couture entrepris dans la période qui précède ; elle ne le connaît pas et il lui faut un effort d'esprit pour le comprendre. Elle a oublié tout ce qui s'est passé dans la condition seconde, mais elle a conservé tous ses autres souvenirs relatifs à sa vie normale.

Les durées des conditions secondes ont peu à peu augmenté et au bout de 30 ans d'observation par le Dr Azam, ils occupent à peu près la vie entière de Félida. Le passage de la condition première à la condition seconde est devenu de plus en plus court et aujourd'hui il est presque instantané.

Le Dr Prince (Dr Morton Prince. — *The Association of a Personality*. New-York, 1906.) a eu, comme médecin, l'occasion d'étudier une demoiselle Beauchamp, qui a présenté quatre personnalités différentes.

Quand il fut appelé, en 1898, par miss Beauchamp pour traiter des troubles neurasthéniques graves, cette demoiselle était une personne très sérieuse, réservée, profondément religieuse, appliquée à ses études et d'une scrupulosité excessive, bref une sorte de sainte, c'était l'état B1.

Hypnotisée, elle était la même avec moins d'inhibition, plus d'aisance et une mémoire plus étendue. C'était l'état B2.

C'est au cours du traitement hypnotique que Prince la vit soudain faire place à une nature toute différente, B3, extrêmement vive, espiègle, sorte de gamine révoltée et presque diabolique, se nommant Sally et parlant de miss Beauchamp à la troisième personne, avec une aversion non déguisée pour son caractère trop sérieux et timoré. Un examen prolongé fit supposer au Dr Morton que Sally n'était autre que la subconscience de miss Beauchamp, subconscience anormalement développée, par suite de dissociation morbide, et peu à peu émancipée au point de constituer une véritable personnalité seconde, coexistant avec la personnalité ordinaire dont elle connaît toutes les pensées mais différant d'elle par sa conscience propre et son tempérament particulier.

Plus tard enfin, en 1899, à la suite d'une vive émotion, se manifesta tout à coup une troisième individualité, B4, qui, au point de vue du caractère, était une

sorte d'intermédiaire entre les deux précédentes, ni sainte ni diable, mais plus essentiellement femme ou plutôt jeune fille ; au point de vue de la mémoire, elle se rappelait toute l'enfance et la jeunesse de miss Beauchamp, mais présentait une ignorance totale des six dernières années à partir d'un choc émotif violent remontant à 1893.

Le Dr Prince se demande si cette dernière venue n'était pas la véritable miss Beauchamp, que le choc en question aurait supprimée et qui serait subitement réapparue, après une éclipse de six ans, sous le coup d'une émotion rappelant le choc primitif. On connaît, en effet, plusieurs exemples de ce genre. Dans ce cas, le traitement devait consister à rétablir d'une façon durable cette personnalité originelle, en la substituant par une suggestion appropriée, aux sous-personnalités pathologiques issues de sa désagrégation.

Le Dr Prince a décrit en détail, dans son livre, comment il est arrivé par la suggestion aidée de l'éthérisation et à travers une série de phases hypnotiques savamment combinées, comparables aux étapes successives d'une préparation chimique, à recréer, par une sorte de synthèse artificielle, la personnalité normale qui existait virtuellement, si l'on veut, sous ces dissociations morbides, mais qu'un fatal enchaînement de circonstances adverses avait, dès l'enfance, toujours empêchée d'exister effectivement. Cette personnalité authentique, B5, possède toutes les connaissances acquises et la mémoire complète des autres B1, B2, etc., qui n'en sont que des extraits ou des déformations ; au point de vue du caractère, elle est un amalgame harmonieux ou un heureux compromis entre les tendances contraires et excessives qui signalaient ses personnalités partielles. Et que ce soit bien là la personne véritable et normale enfin retrouvée, c'est ce que prouve le seul critère empirique et biologique qu'on puisse admettre pour la normalité, à savoir l'adaptation aux nécessités de la vie. Cette nouvelle personnalité se distingue, en effet, de toutes les caricatures morbides qui avaient pris sa place, par sa parfaite santé physique et mentale. Elle n'est plus neurasthénique, ni suggestible, ni dissociable en une série de personnalités attenantes ou de phénomènes d'automatisme ; bref, elle a la permanence, la possession de soi et de toutes ses facultés, l'unité harmonieuse qui sont le cachet de tout individu normal.

Au moment où le Dr Prince a publié son livre, cette miss Beauchamp restaurée vivait régulièrement depuis six mois, ce qui est énorme si l'on songe qu'auparavant elle n'était qu'un perpétuel va et vient entre ses divers états de dissociation.

M. F..., à qui j'ai emprunté presque littéralement les détails qui précèdent (Archives de psychologie publiées par Flournoy et Claparède. N° de mai 1906, pp. 400-402.), termine le compte rendu du livre de Prince par cette réflexion :

Il y a, dans cet ouvrage de pure science, des pages si poignantes qu'on en frissonne ; par exemple, celles où apparaît la nécessité de sacrifier l'habituelle et sérieuse miss Beauchamp, que tout son entourage connaît depuis des années, ou l'amusante Sally qui ne demande qu'à vivre, au profit d'une demoiselle

Beauchamp normale mais non encore existante; véritable meurtre psychologique de personnalités aussi réelles et conscientes que vous et moi et aussi attachées à l'existence.

Je me demande, de mon côté, si la personnalité recomposée par M. Prince est bien la personnalité normale de miss Beauchamp. Il aurait fallu, pour s'en assurer, constater que, dans cet état, le sujet ne présentait pas le phénomène d'insensibilité, comme cela a lieu dans tous les cas fort nombreux qu'on a déjà observés relativement aux personnalités factices créées par suggestion. Ce qui me fait supposer que cette personnalité B5 est une nouvelle personnalité somnambulique, c'est qu'elle possède la mémoire des états B1, B2, B3 et B4, faculté propre, ainsi qu'on l'a vu, aux personnalités qui se développent dans des sommeils de plus en plus profonds.

On trouve, enfin, des cas analogues chez les extatiques et là encore il est difficile d'admettre l'intervention réelle des personnages joués. L'un des exemples les plus typiques est le suivant :

Lorsque sainte Madeleine de Pazzi était dans l'extase « elle parlait par manière de dialogue, tantôt avec le Père éternel, tantôt avec le Verbe incarné, tantôt avec le Saint-Esprit, la Sainte-Vierge ou d'autres saints, faisant les demandes et les réponses en leur nom ou en son propre nom suivant les circonstances Il n'était pas difficile en ces cas de discerner au nom de qui elle parlait, car elle changeait de voix à chaque fois. Quand elle parlait au nom du Père, elle se servait d'une voix élevée, grave et donnant à ses paroles une certaine majesté dont ne pouvait se faire une idée celui qui ne l'avait pas entendue. Si elle parlait au nom du Fils ou du Saint-Esprit, elle employait également une voix noble et haute, mais en même temps douce et gracieuse. Quand au contraire elle parlait en son propre nom, sa voix était si sourde qu'on l'entendait à peine. Elle parlait d'une manière si sensible qu'elle paraissait vouloir s'anéantir elle-même. » — (Goerres La Mystique divine. Tome II, p. 174.)

CHAPITRE II

Le Cas de Mireille

I

Dans les séances spirites, il se produit souvent, spontanément, des changements de personnalité qu'on appelle des incarnations. Ce serait l'esprit d'un mort qui s'emparerait du corps du médium et parlerait par sa bouche.

J'ai pu étudier, pendant plusieurs mois, un cas analogue, mais dans le sommeil magnétique provoqué par des passes.

On trouve, dans les révélations du sujet, comme dans les expériences rapportées précédemment, une persistance singulière qui semble prouver qu'il y

a là autre chose qu'un simple jeu de l'imagination, analogue aux rêves ordinaires qui sont dus aux souvenirs plus ou moins nets d'impressions perçues à l'état de veille et se raccrochant accidentellement les uns aux autres par association d'idées d'une manière analogue aux figures produites dans un jeu d'enfants fort en vogue à l'époque de ma jeunesse, et qu'on appelait le Kaléidoscope.

II

Mireille, dont il a déjà été question, était en 1894, une femme d'environ 45 ans, que je connaissais depuis mon enfance et dont la mère était déjà un sujet remarquable, possédant parfois dans le sommeil provoqué le don de la vue à distance et l'instinct des remèdes. Très intelligente et d'un caractère élevé, elle cultivait les arts avec succès, mais elle ne possédait qu'une instruction fort ordinaire et n'était nullement versée dans la littérature théosophique, spirite ou occultiste; toutefois, il faut ajouter qu'elle avait vécu longtemps dans un monde parisien où les questions de science et de philosophie se présentent souvent dans la conversation, et je sais qu'elle a assisté à une conférence de Mme Annie Besant.

Mireille, souffrant d'une maladie interne, me pria, il y a quelques années, de la magnétiser pour la soulager ; elle s'endormit dès la première séance, et, comme elle s'en trouva bien, j'approfondis progressivement l'hypnose jusqu'au moment où son corps astral se dégagea. Voici, à ce sujet, quelques détails d'après mon registre d'expériences.

9 juillet 1894 (5e séance). — : J'endors Mireille qui passe très rapidement par les diverses phases de l'état hypnotique. Elle voit se former, non une sorte de double située à environ un mètre d'elle, comme cela se produit avec Laurent, Mme Lambert, Mme Ol. et Mme Z, mais une enveloppe qui l'entoure de toute part, comme une cloche, et qui suit, à quelques centimètres de distance, toutes les sinuosités de la surface de son corps; elle voit cette enveloppe, de l'intérieur, de sorte que ses saillies lui paraissent en creux et inversement. En continuant la magnétisation, cette enveloppe se condense et s'élève dans l'espace; Mireille cesse alors de voir l'enveloppe, mais elle voit son corps charnel comme si elle était en dehors de lui et aperçoit autour d'elle des fantômes lumineux qu'elle compare à des cosses de balsamine quand, au moment de la maturité, elles s'ouvrent en se recroquevillant. « Quelques-uns, dit-elle, sont des larves qui s'approchent de moi pour tâcher d'aspirer la rosée de vie dont mon corps astral, encore en communication avec mon corps physique, est imprégné; d'autres me semblent avoir été des êtres humains. » Elle les redoute et repousse leur contact.

19 juillet 1894 (6e séance). — Je pousse la magnétisation plus loin que dans la séance précédente. Mireille se sent s'élever dans l'espace; elle arrive dans une région supérieure où elle baigne dans une lumière intense qu'elle compare à celle d'un diamant jaune. Les êtres qui l'entourent maintenant ressemblent à des comètes à très grosses têtes et brillent d'un éclat vert, très variable, suivant les

individus. Ces êtres paraissent avoir des affinités, se rapprochent et s'éloignent tout à tour; des êtres analogues passent en sillonnant l'espace avec une très grande rapidité, comme s'ils étaient appelés quelque part.

25 juillet 1894 (8e séance). — Mireille, emmenée dans la région supérieure, dont il est question dans la 6e séance, dit qu'elle reconnaît, parmi les fantômes qui voltigent autour d'elle, un ami d'enfance mort depuis une dizaine d'années, et auquel nous donnerons désormais le pseudonyme de Vincent.

Ici mon journal s'interrompt pendant plusieurs mois pour diverses raisons : d'abord un voyage me sépara de Mireille ; puis ses révélations me parurent d'une nature si étrange que je ne voulus pas me donner la peine de les enregistrer jusqu'au moment où j'aurais pu me former une opinion sur leur degré de vraisemblance et sur leur origine dans son esprit.

Elle me racontait, en effet, ses explorations, en corps astral, dans les diverses planètes, et me donnait des détails sur la couche électrique qui, d'après elle, limiterait notre atmosphère (Je trouve dans l'Essai sur les phénomènes électriques des êtres vivants publié en 1894 par le Dr Fugairon le passage suivant dont ni Mireille ni moi n'avions alors connaissance.

« La sphère de fluide électrique. — Le globe terrestre possède une électricité propre dont la cause est multiple. La croûte terrestre est électrisée négativement, tandis que l'atmosphère l'est positivement. Le potentiel de l'air augmente à mesure qu'on s'élève. Jusqu'à un mètre au-dessus du sol, on ne trouve aucun signe d'électricité. A partir de là Quételet a trouvé que l'intensité électrique est proportionnelle à la hauteur, résultat trouvé également par W. Thomson et par Mascart et Joubert.

« Peltier a reconnu avec un cerf-volant que l'électricité, qui croît lentement jusqu'à 100 mètres, augmente ensuite rapidement jusqu'à la hauteur de 247 mètres, la plus grande qu'il ait atteinte. Les observations faites dans les ascensions aérostatiques ont prouvé que l'air des hautes régions (6 à 7000 mètres) est fortement chargé d'électricité positive.

« Une couche épaisse de fluide électrique semble donc inonder les couches supérieures et régner aux limites de notre atmosphère. Cette sphère éthérée correspond à la zone de feu, au ciel de feu des anciens. »

Dans l'Etat de Baroda (Indes), on croit que le séjour des âmes après la mort ou Vayu Loka est une portion de l'espace entourant la terre. On dit que la terre a sept enveloppes et que vayu ou l'air en est une, l'électricité une autre.)

Quant à Vincent, il assista pendant quelque temps à nos séances et, lorsque Mireille l'interrogeait, il lui répondait par une sorte de transmission de pensées, de sorte que j'étais naturellement porté à supposer que c'était le sujet qui se répondait à lui-même ; mais vers le mois de novembre 1894, Vincent disparut tout d'un coup et ne vint plus à nos évocations.

Au commencement de janvier 1895, Mireille, dégagée de son corps physique, fut frappée par la vue de deux cercles lumineux planant au-dessus de nos têtes ; malgré mes demandes réitérées et son penchant à vouloir trouver une explication à tout, elle déclara ne point se douter de ce que cela pouvait être.

Sans m'en inquiéter davantage, je continuai mes explorations dans l'autre monde. Un jour, je voulus l'envoyer dans Mars; elle fut arrêtée par sa couche électrique qui lui sembla beaucoup plus intense qu'autour de la Terre et dans laquelle elle n'osa s'engager. Suivant elle, il y avait dans cette planète de l'eau, puisque parfois des nuages interceptaient sa vue ; elle voyait briller les mers et scintiller les glaces des pôles. Elle apercevait des canaux d'une énorme largeur (Il n'est pas besoin de faire remarquer que jusqu'ici les descriptions pouvaient être des souvenirs de ses lectures à l'état de veille.) Elle ajoutait que ces canaux avaient été creusés à travers les continents par les Martiens qui, bien qu'amphibies, vivent de préférence dans l'eau et s'en servent pour aller d'une mer à l'autre. Les Martiens seraient des êtres infiniment supérieurs aux hommes pour la force physique, mais inférieurs comme intelligence. Tout à coup elle cessa de parler et tomba en syncope avec ralentissement de plus en plus marqué du pouls. Je me hâtai de chercher à la réveiller par un acte énergique de la volonté et des passes transversales. Au bout d'une minute ou deux, le corps commença à remuer et j'entendis avec étonnement les paroles suivantes prononcées d'un ton brusque tout à fait différent de celui qu'a, d'ordinaire, le sujet : « Vous l'échappez belle ! Pourquoi ne l'avez-vous pas retenue ? Vous savez bien qu'elle est très curieuse. Si je n'avais pas été là, elle était perdue, pour vous comme pour moi. — Qui êtes-vous donc, vous ? — Je suis Vincent, j'assiste à toutes vos expériences qui m'intéressent à cause de Mireille. — Qu'a-t-elle fait, et où est-elle maintenant ? — Elle a voulu pénétrer dans l'atmosphère de Mars en traversant la couche électrique et je ne sais ce qui en fût résulté (Dans une séance ultérieure Vincent m'expliqua que le lien qui unissait l'esprit de Mireille à son corps pouvait bien traverser la couche électrique de la terre, mais qu'il aurait pu être rompu par son passage à travers une autre couche électrique plus violente, comme celle de Mars.). Je me suis précipité à sa suite et je l'ai ramenée. J'ai déposé son esprit dans le véhicule qui me sert pour venir dans l'atmosphère de la Terre et j'ai pris son corps astral pour entrer dans son corps charnel et pouvoir communiquer avec vous. — Voulez-vous maintenant me la rendre ? — Oui, prenez-lui les mains et projetez du fluide dans son corps pour m'aider à me dégager. » C'est ce que je fis ; au bout de quelques instants, Mireille parut se réveiller d'un profond sommeil, accablée de fatigue, parlant avec peine et par monosyllabes. Avant de faire rentrer son corps astral dans son corps physique, je lui demandai ce qui lui était arrivé ; elle me confirma les paroles de Vincent. Je procédai alors au réveil complet.

Dans les séances suivantes, je recueillis peu à peu les renseignements que je vais résumer.

Quelques semaines auparavant, Vincent, dont le corps astral et l'esprit avaient été, jusque-là, à l'intérieur de la couche électrique de la terre, avait perdu

connaissance et s'était réveillé dans un autre monde, avec un corps approprié à ses nouvelles conditions d'existence et au milieu d'êtres semblables à lui (Son transport dans un autre monde a été une sorte de naissance nouvelle différente de sa naissance terrestre, en ce qu'il a conservé dans sa vie actuelle un souvenir plus ou moins confus de ses existences antérieures, et un souvenir très net de sa dernière vie terrestre.) Ce monde est situé en dehors du système solaire ; nous ne pouvons le voir. Les mondes sont, en effet, disposés par zones concentriques où ils sont agglomérés. Ces zones, dont le centre est à l'infini sur un point qu'il ne connaît pas, sont séparées entre elles par des zones sans astres. Pour arriver à l'astre qu'il habite, il a dû traverser, en se rapprochant du centre, d'abord la zone à laquelle appartiennent notre terre et notre soleil, puis une zone vide, puis une zone pleine d'astres, puis une deuxième zone vide, à laquelle succède la zone stellaire dont il fait maintenant partie (On remarquera cette succession de condensations et de dilatations, de nœuds et de ventres, analogue à celles que nous observons dans les phénomènes terrestres.) Les habitants ont des corps nébuleux, sans jambes, car ils ne marchent point, et ils s'élancent dans l'espace jusqu'au point où ils veulent aller (Il y a un grand nombre d'astres dont les habitants sont conformés à peu près suivant le type humain.

Les membres qui ne servent pas dans les conditions de vie spéciales à une planète s'atrophient et disparaissent. Ces Esprits continuent à voir, à entendre et à sentir les odeurs; quelques-uns seulement parlent, les plus supérieurs communiquent entre eux par simple transmission de pensée.

De tous les animaux, l'homme seul a des bras qui ne servent pas à aider la marche. « Chez lui, dit Vincent, le bras est un organe d'affectivité : c'est avec les bras qu'il embrasse et témoigne son affection en dehors, de toute passion sensuelle. Dans le corps des esprits supérieurs, les bras sont développés de manière à donner le maximum d'effet à l'embrassement, et n'ont plus les particularités relatives aux autres usages de ces membres chez l'homme, comme les mains et les doigts pour saisir les objets. Les Voyants, qui n'ont guère le temps de préciser leurs perceptions ont presque toujours pris ces appendices pour des ailes parce que les Esprits leur apparaissent dans les airs. »

La vue et son organe ont également pris un grand développement; les Esprits ont une sorte d'œil qui fait le tour de leur tête; de là, l'habitude de donner de très grands yeux aux anges.

Les Esprits sont sensibles aux parfums qui jouent un rôle considérable dans les vies supérieures ; c'est même uniquement par une sorte d'absorption de ces parfums qu'ils nourrissent leur corps astral. Les anciens avaient le sentiment de ce phénomène, quand ils brûlaient des parfums sur la tombe des morts.

Quant à la bouche, elle est à peine indiquée puisque les Esprits ne mangent pas et qu'ils parlent peu ou point.

Le reste du corps, estomac, ventre, jambes, n'ayant pas d'emploi n'existe plus que sous la forme d'une légère nuée flottant dans l'atmosphère (Réponses de Vincent dans la séance du 18 mars 1895). Ils n'ont entre eux que des rapports

intellectuels, chacun étant surtout absorbé par une vie intérieure, faite d'espoirs et de souvenirs, où ils étudient leur destinée, grâce à l'expérience des vies passées, avec une douce sécurité pour l'avenir. Suivant son expression, ils cuvent leur passé (Une amie de Mireille, qui suit habituellement mes expériences, demanda un jour à Vincent comment il s'occupait et s'il n'avait aucune mission particulière à remplir. Vincent lui ayant répondu que non, la dame s'étonna d'une vie aussi oisive, à quoi Vincent répliqua : « Madame, vous êtes une femme active; vous croyez avec raison remplir vos devoirs en vous occupant de la tenue de votre maison, de l'éducation de vos enfants, de vos relations mondaines, et quand il vous reste, ce qui arrive rarement, quelques instants de loisir, vous les consacrez à la réflexion: Eh bien ! nous, nous n'avons aucun besoin matériel, et notre occupation normale est précisément ce développement intellectuel pour lequel les conditions inférieures de votre nature physique vous laissent si peu de temps. ») Ils éprouvent les uns pour les autres une grande sympathie qu'on pourrait comparer au sentiment d'un Français retrouvant d'autres Français au milieu de peuples étrangers.

Ils ont à leurs ordres des êtres inférieurs ressemblant à des cloches diaphanes dans l'intérieur desquelles ils entrent lorsqu'ils veulent quitter leur astre pour aller dans d'autres ; ces cloches animées leur obéissent, les transportent et jouissent de la propriété de les isoler des couches électriques qu'ils auraient à traverser. Le bord inférieur de la cloche est plus lumineux que le reste, c'est ce bord que Mireille voyait dans les séances précédentes.

C'est le bord de ces cônes que les Voyants voient briller au-dessus de la tête des saints dans les apparitions et que l'on a coutume de représenter par un cercle de feu. Ce sont encore des êtres de ce genre, mais qui ont des formes diverses qu'on a appelés des chars ou des nuages de feu, quand on les voit, dans les assomptions, enlever les corps des bienheureux. De tout cela, il n'est pas sûr ; son existence actuelle est justement destinée à pénétrer peu à peu ces mystères.

Je lui demande s'il s'est désintéressé du sort des parents, des amis, qu'il a laissés vivants ; il répond qu'il s'intéresse toujours à eux, mais qu'il ne s'émeut pas plus de leurs tribulations passagères, conséquences inéluctables de leur vie terrestre, qu'un père ne s'émeut en voyant son enfant pleurer parce qu'il a cassé un jouet.

Lui et ses pareils ont le pouvoir de faire sortir à volonté leur esprit de leur corps qu'ils abandonnent sur l'astre où ils vivent ; c'est seulement en esprit recouvert d'une autre enveloppe plus affinée (Suivant Vincent notre division en trois : corps matériel, corps astral, et esprit, n'est qu'une grossière approximation. Il y a une série de corps astraux de plus en plus affinés et qu'on pourrait comparer aux différents tubes d'une lunette s'emboîtant les uns dans les autres.) qu'ils entrent dans les cônes quand ils veulent voyager.

Ils peuvent converser avec certaines personnes habitant d'autres mondes, à l'aide d'une sorte de lien fluide comparable à un rayon d'étoile.

Vincent, appelé par Mireille ou par moi me servant de Mireille endormie

magnétiquement et déjà dégagée de son corps physique, arrive instantanément (il se transporte aussi vite que notre pensée se transporte vers son objet, quelle que soit la distance), et peut communiquer avec moi à l'aide de deux procédés :

1° Indirectement, en se servant de l'esprit de Mireille auquel il suggère ce qu'il veut me dire par une transmission mentale ; mais ce procédé est imparfait, car Mireille n'est jamais bien sûre que la pensée qui lui vient ne procède pas de son propre fonds.

2° Directement, en se servant du corps de Mireille. Pour cela il faut que je magnétise encore plus fortement le sujet, de manière à le dé tripler, c'est-à-dire à dégager son esprit de son corps astral. L'esprit de Vincent entre alors dans le corps astral de Mireille à la place de l'esprit de celle-ci (L'Esprit de Mireille apparaît sous la forme d'une amande lumineuse. Il se dégage de la partie supérieure du corps astral, et celui-ci devient sombre dès qu'il n'est plus éclairé par l'Esprit qui, auparavant, était à l'intérieur. Cet Esprit pourrait rester dans l'air à côté de nous, mais Vincent préfère le faire entrer dans le cône qui l'a amené et où il le sait à l'abri des tourbillons astraux ou même des tentations de sa propre curiosité qui pourraient l'entraîner dans des régions inconnues et provoquer ainsi un abandon trop prolongé de son corps physique.) ; puis le corps astral de Mireille, avec l'esprit de Vincent, rentre dans le corps charnel de Mireille, de sorte qu'en définitive, il y a reconstitution d'un être vivant complet avec changement d'esprit.

L'esprit de Vincent conserve dans le corps de Mireille la science qu'il a acquise, ainsi que les qualités et les défauts qui le caractérisent ; sa mémoire propre est cependant diminuée. Il ne se souvient plus que vaguement de sa dernière vie terrestre et n'a plus aucun souvenir des vies antérieures. Mais ce qu'il se rappelle de sa propre vie, il se le rappelle comme l'ayant senti, tandis que les souvenirs qui lui viennent de la mémoire de Mireille sont comme des choses qu'il aurait lues. En revanche, il posséderait presque complètement celle de Mireille, qui est emmagasinée dans le corps astral actuellement habité par lui, s'il avait l'habitude de s'en servir.

Au moment précis où s'effectue ce qu'on peut appeler indifféremment l'Incarnation ou la Possession, Mireille, qui depuis le début du sommeil magnétique avait présenté le phénomène de l'insensibilité cutanée, qui avait cessé d'entendre et de voir autre chose que le magnétiseur, qui, enfin, avait perdu toute mémoire (et cela par une progression durant encore près d'un quart d'heure, malgré son entraînement), Mireille redevient brusquement sensible à tous les attouchements, voit et entend tout le monde, et reprend toute sa mémoire. J'ai l'habitude de tenir entre mes mains, pendant toute la durée du sommeil, celles de Mireille qui me les abandonne avec un plaisir visible ; dès que Vincent est incarné, il retire ses mains avec un geste d'impatience, comme un homme qui se sent caressé par un autre homme. Il y a là tout un ensemble de caractères physiques et moraux des plus caractérisés, qui me semblent sur ce point confirmer la réalité des affirmations du sujet (Il faut remarquer qu'il se passe un phénomène inverse, mais bien moins compliqué, dans le cas de changement de personnalité à l'état de veille. Au moment où la suggestion se

produit, le sujet perd brusquement la sensibilité cutanée pour ne la reprendre que quand la personnalité suggérée disparaît.).

Ainsi, dans ses premières incarnations, Vincent examinait avec curiosité ses vêtements ; il cherchait sa poche pour y prendre son mouchoir, disant que, de son temps, les femmes l'avaient plus commodément placée ; il se tâtait les cheveux, il allait se regarder dans la glace et se reculait brusquement avec une émotion qu'il expliquait en disant que, depuis bien longtemps, il n'avait, ainsi vu Mireille à travers des yeux humains ; il demandait à fumer une cigarette qui lui rappelait sa vie terrestre, et il la fumait jusqu'au bout, bien que Mireille ne fume jamais.

« En somme, me dit un jour Vincent, je suis vivant, parfaitement vivant ; vous m'avez ressuscité ; pourquoi vous étonnez-vous de ce qui est une conséquence toute naturelle de mon retour à la vie ? Si je ferme parfois les yeux c'est qu'habitué maintenant à l'éclatante lumière astrale, votre lumière me fatigue ; quand j'ai les yeux ouverts, il me semble vous voir tous comme à travers de mauvaises lunettes. — Et bien ! puisque vous êtes Vincent ressuscité et que vous paraissez dans l'état normal d'une personne éveillée, qu'arriverait-il si je vous endormais en vous magnétisant ? — Je n'en sais rien, essayez. »

Je lui pris alors les mains et projetai du fluide par la volonté. Le corps commença par devenir insensible, puis le sujet perdit la mémoire ; au bout de 2 ou 3 minutes, je vis reparaître la personnalité de Mireille qui me dit que l'esprit de Vincent avait été expulsé de son corps par mon action, qu'il l'envoyait pour m'en prévenir et me prier de le rappeler afin qu'il pût lui-même me donner des explications.

Je le rappelle par un acte de volonté et il revient dans les conditions ordinaires, c'est-à-dire que Mireille renverse sa tête en arrière, perd connaissance ; puis, au bout d'une demi-minute reprend, avec la sensibilité cutanée, la personnalité de Vincent. Vincent, ainsi revenu, me raconte qu'il n'avait pas réfléchi que, le corps occupé par lui étant très chargé de fluide, il suffisait de très peu de chose pour le forcer à se dégager et que c'était en partie pour cela qu'il repoussait mes mains, parce qu'inconsciemment je le chargeais quand je les tenais.

Je lui posai ensuite différentes questions. « Qu'arriverait-il si une personne que vous avez connue, et pour laquelle Mireille n'éprouve pas les mêmes sentiments que vous, entrait pendant votre incarnation ? — Je l'accueillerais avec les sentiments qui me sont propres ; mais je puiserais dans les souvenirs du corps de Mireille, que j'occupe en ce moment, les souvenirs nécessaires pour guider ma conduite. — Pourriez-vous vivre longtemps dans ce corps ? — Je n'en sais rien ; il est probable qu'il se produirait, tôt ou tard, quelque accident. Il faudrait, du reste, savoir, avant tout, ce qui arriverait en me démagnétisant. Essayez, mais allez doucement. »

Suivant ce conseil, je démagnétisai le corps de Mireille avec des passes transversales. Je produisis d'abord une phase de léthargie. Au sortir de cette phase, je lui demandai qui elle était ; elle n'en savait plus rien et était redevenue insensible. Je ne jugeai pas prudent d'aller plus loin, ce jour-là ; à l'aide de

quelques passes longitudinales (endormantes), je rappelai la sensibilité de la peau et la personnalité de Vincent, personnalité que je fis disparaître par les procédés ordinaires et je ramenai Mireille à l'état de veille.

Quelque temps après, le 29 juillet 1893, je repris l'expérience.

L'incarnation de Vincent s'étant effectuée, j'agis comme il me l'indiquait et je prolongeai les passes réveillantes jusqu'au point où le sujet me parût complètement réveillé. L'engourdissement de la mémoire avait semblé disparaître peu à peu, la sensibilité cutanée était revenue, mais ce fut la personnalité de Vincent qui se manifesta d'une façon très nette et assez effrayante. Vincent s'était brusquement levé, les yeux hagards, comme s'il était étonné de se trouver au milieu de personnes et de choses qu'il ne connaissait pas (La séance s'était passée, par exception, chez la baronne de W., une amie commune à Mireille et à moi, où jamais évocation de Vincent n'avait eu lieu; il y avait, comme seuls spectateurs, deux parents qui assistaient pour la première fois à une séance de ce genre.) Il paraissait embarrassé de sa contenance et cherchait, non sans violence, à sortir ; ce qui nous eût tous mis dans un cruel embarras, car il était dix heures du soir et nous étions à Saint-Cloud, dans une villa isolée. Je parvins cependant à lui saisir les mains, à le rassurer en lui rappelant que c'était avec son autorisation que j'avais tenté une expérience de magnétisme, expérience qui avait amené de la confusion dans ses idées, mais que j'allais le remettre à son état normal s'il voulait bien s'abandonner encore à moi pendant quelques minutes. Il y consentit et je me hâtai de le magnétiser avec énergie. Il passa de nouveau par toutes les phases de l'hypnose et je le ramenai à la période déjà connue de l'incarnation où il me sembla avoir repris son calme habituel, mais je ne jugeai pas opportun de prolonger l'entretien. Un peu inquiet du résultat, je le priai de me renvoyer l'esprit de Mireille qui revint dans les conditions ordinaires.

Je procédai alors au réveil. Mireille réveillée se trouva très lasse ; elle n'avait conservé aucun souvenir de ce qui s'était passé, sauf d'être restée assez longtemps dans le cône (Mireille réveillée ne se souvient de rien de ce qui s'est passé pendant son sommeil, c'est là du reste la règle ordinaire; mais elle conserve très nettement le souvenir d'avoir été dans le cône quand elle y a été. Elle dit qu'elle y éprouve une sensation délicieuse de calme et d'enveloppement, à laquelle elle s'abandonne sans penser à rien.) qui, dit-elle, s'était, selon la recommandation de Vincent, tenu perpétuellement au-dessus de son corps charnel en en suivant tous les mouvements afin de faciliter la rentrée de son esprit.

Le 6 décembre 1895, je renouvelai cette expérience chez moi, en présence de son mari qui avait assisté à la première. Comme d'habitude, les rideaux étaient baissés pour laisser la pièce dans une obscurité presque complète.

Le sujet étant amené au point où non seulement le corps astral est dégagé du corps physique, mais où l'esprit est dégagé du corps astral, je demandai Vincent

dont Mireille disait voir au-dessus d'elle le cône lumineux. Le changement de personnalité se produisit suivant le processus habituel. Je prévins Vincent de mon projet ; il l'approuva, alla recommander à l'esprit de Mireille transféré dans le cône de ne point chercher à en sortir ; car, dit-il, « l'esprit y est seulement abrité ; il n'y est point prisonnier et peut s'en dégager de lui-même s'il le désire ». Il me recommanda en outre de lui suggérer à plusieurs reprises, à mesure que je ramènerais le corps astral dans le corps physique : 1° de se souvenir « qui il était » sans préciser autrement pour qu'on ne puisse supposer que j'avais suggéré la personnalité de Vincent ; 2° de n'avoir au réveil, ni peur ni trouble, en se rappelant qu'il se soumettait volontairement à l'expérience.

Je procédai alors au réveil par des passes démagnétisantes, en me conformant à ses indications.

En quelques minutes, il passa par les phases déjà observées : perte de sensibilité cutanée, perte du rapport avec les personnes présentes, obscurcissement complet de la mémoire ; puis, peu à peu, la mémoire s'éclaircit à nouveau, le rapport avec les assistants s'établit ; enfin, la sensibilité cutanée étant revenue, il ouvrit les yeux et regarda tranquillement autour de lui.

Ses premières paroles furent : « Pourquoi n'y voit-on pas ici ? » je fis donner un demi-jour en relevant les rideaux et lui demandai s'il savait qui il était. Il réfléchit quelques secondes. « Attendez ! Tout ce que je sais bien, c'est que je suis mort, mais pourquoi suis-je ici ? » Je lui dis alors que nous nous connaissions depuis près de deux ans, parce que je communiquais avec lui, grâce à la personne dont il occupait le corps. — « Alors vous vous occupez de magnétisme ? — Oui. — Vous êtes médecin ? — Non. — Qu'êtes-vous donc ? Un savant ? — Je suis un ingénieur — Ah oui ? vos collègues traitent généralement la science de l'âme comme l'art des constructions ; ils ont peur de s'élever et restent terre à terre ». Puis il ajouta en souriant : « Eh bien ! que voulez-vous savoir ? »

Je l'interroge sur l'état de sa mémoire actuelle. Il se souvient de sa forme humaine, de sa physionomie, des points saillants de sa vie terrestre et surtout des « faits passionnels ». Il s'attendrit au souvenir de ceux qu'il a aimés et notamment de sa mère encore vivante. Il se souvient avec beaucoup de précision des circonstances de sa mort, des sensations qu'il a éprouvées à ce moment-là, et de toute son existence dans l'atmosphère de la terre. Il ne se souvient pas de ce qui s'est passé pour lui depuis qu'il en est sorti ; mais il sent qu'il y a là une lacune que sa mémoire ne peut combler et qui doit correspondre à son état actuel, comme au réveil on sait qu'on a dormi. Quand il cherche à rappeler ses souvenirs, il entrevoit ceux qui lui sont propres et ceux qui appartiennent au corps astral dans lequel il est maintenant, comme des images reflétées dans une glace auxquelles se superposeraient d'autres images formées sur une buée recouvrant cette glace, en formant un tout confus qui se dissipe quand il veut préciser.

Je lui demande s'il veut se lever, entrer en conversation avec des personnes présentes, il répond que non ; il paraît fatigué et attristé. Je lui propose de le ramener à son état normal, ce qu'il accepte.

Je cherche à l'endormir ; mais, à mon grand effroi, il ne s'endort pas, il se retourne inquiet sur son fauteuil, ouvre de nouveau les yeux, reste sensible. Je me demande si l'expérience n'a pas duré trop longtemps et si je n'ai pas laissé s'opérer une réunion trop intime entre les différents éléments de cette nouvelle personnalité. Il voit mon émotion, me rassure, me dit qu'autrefois il n'était nullement un sujet et que, par suite, je dois avoir plus de difficulté à agir sur le corps astral de Mireille, occupé par son esprit à lui, que sur le corps astral uni à l'esprit de Mireille habitué depuis longtemps à mes manœuvres. Je redouble d'efforts ; et, au bout de quelques minutes d'actions énergiques, je le vois avec un réel soulagement tomber en léthargie. Le reste de l'opération s'effectue ensuite sans encombre, quoique plus lentement qu'à l'ordinaire.

Dégagé du corps physique qui a repris sa sensibilité, et de nouveau en rapport avec tout le monde, Vincent est maintenant en pleine possession à la fois de la mémoire de sa vie actuelle et de celle de l'état de résurrection momentanée qu'il vient de subir.

Répondant à mes questions, il m'explique que s'il avait paru si ignorant de tout ce qui l'entourait, c'était par paresse (défaut qu'il avait de son vivant) ; qu'il aurait pu retrouver dans la mémoire de Mireille tout ce qui me concernait, mais que, n'ayant pas l'habitude de s'en servir, il ne savait exactement quelles touches il fallait frapper pour en faire jaillir les souvenirs et qu'il avait trouvé plus commode de m'interroger. Si je l'avais laissé dans ce corps, dont il ne pouvait sortir sans mon intervention, il aurait senti la nécessité de ne pas passer pour « folle » ; « afin d'éviter la douche », il aurait fait les efforts nécessaires pour dissimuler sa véritable personnalité et continuer de vivre, aux yeux des personnes non initiées à nos opérations, avec celle que je lui avais imposée, jusqu'au moment où le terme normal assigné à la vie du corps de Mireille l'aurait dégagé. Je lui aurais joué un bien mauvais tour en le forçant à subir les épreuves d'une nouvelle vie et d'une nouvelle mort terrestre ; mais, en somme, cette résurrection aurait été pour lui, au point de vue des conséquences, tout à fait identique à celle qui serait résulté d'une nouvelle incarnation par naissance naturelle ; ses actions auraient continué à lui acquérir des mérites ou des démérites pour l'évolution de son esprit. Quant à l'esprit de Mireille, il serait probablement sorti du cône au bout de quelque temps, et aurait rejoint le niveau auquel l'appelait sa densité morale, comme si elle était simplement morte par accident. « Vous venez, ajouta-t-il, de toucher à l'Arbre de Science, dont parlent les traditions religieuses. C'est un privilège qui a été, sans doute, donné à bien peu d'hommes, et qui entraîne avec lui de grandes responsabilités. Vous l'avez acquis en vous servant simplement de votre raison et Dieu, qui l'a permis, a sans doute ses desseins. N'oubliez pas cependant qu'il ne suffit pas de ne pas commettre le mal ; il faut encore ne pas faciliter aux autres les moyens de le commettre. »

On ne s'étonnera donc point que, quelque soit le doute que je conserve sur l'origine de ces communications, je me sois refusé absolument à transformer les séances de ce genre en de simples spectacles, et que je ne décrive point les procédés exacts par lesquels je détermine l'incarnation. Ces expériences sont, du reste, des plus dangereuses. Après la séance du 6 décembre 1895, Mireille

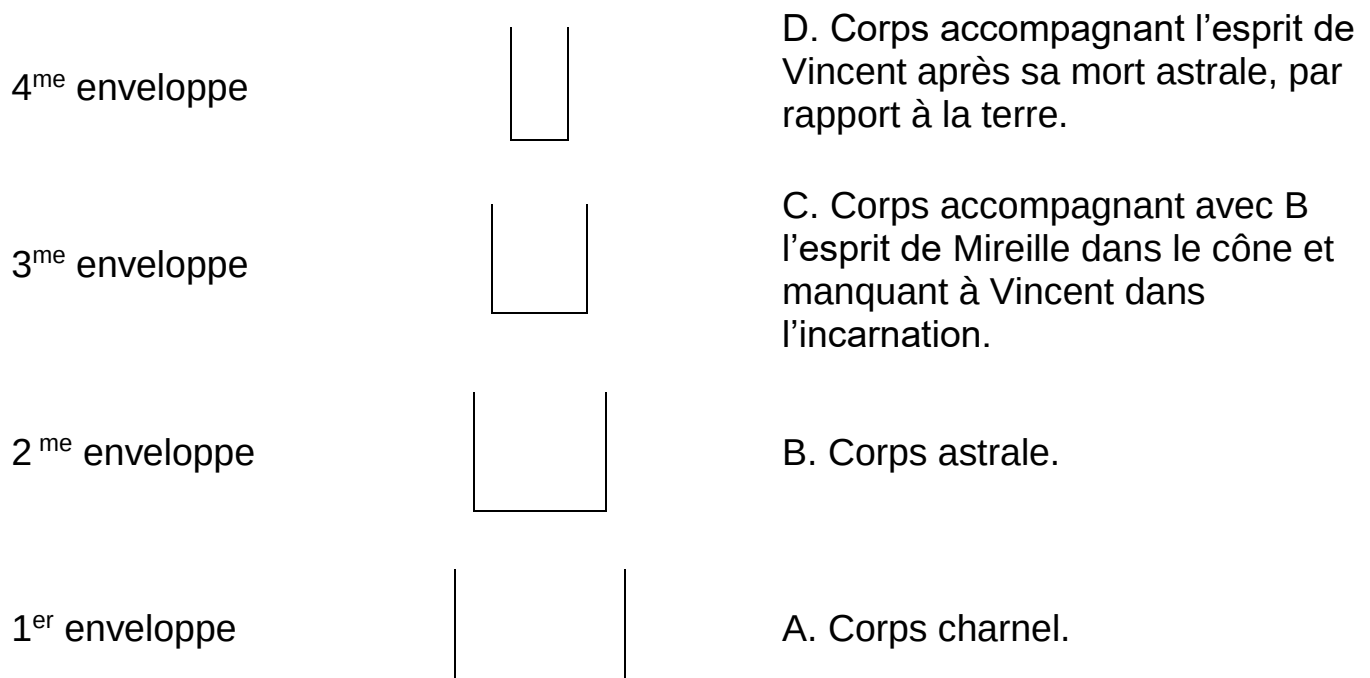
se sentit, pendant plusieurs jours, extrêmement faible, anémiée, sans courage.

Le 14 décembre, je la magnétisai de nouveau et j'évoquai Vincent qui entra, suivant le processus ordinaire, dans le corps de Mireille endormie ; mais refusa de laisser de nouveau réveiller ce corps parce qu'il s'était senti lui-même alourdi à la suite de cette opération. Il me donna alors, sur cet alourdissement et sur la fatigue de Mireille, les explications suivantes :

« Les esprits ont toute une série d'enveloppes de moins en moins matérielles dont ils se défont successivement à mesure qu'ils s'élèvent sur l'échelle de leur évolution. Ce n'est que pour simplifier les idées qu'on n'en compte ordinairement que deux : le corps charnel et le corps astral, comme en physique on ne compte que sept couleurs dans le spectre tandis qu'il y en a un bien plus grand nombre. C'est également pour la commodité du style qu'on compare ces corps à des enveloppes ; en réalité, ils ne s'emboîtent pas les uns dans les autres comme les tubes d'une lunette, ils se pénètrent dans toutes leurs parties, ce dont on peut se rendre compte en réfléchissant que le fluide nerveux, matière constitutive du corps astral, est obligé de baigner toutes les parties du corps physique pour y porter la sensibilité et la motricité

« Quand vous endormez Mireille, son esprit se dégage d'abord du corps charnel en même temps que le corps astral, n'entraînant avec lui qu'une enveloppe subtile qu'il ne peut abandonner tant qu'il est dans l'atmosphère terrestre et qu'il emporte avec lui dans le cône. »

Mais de cette enveloppe subtile (qu'on pourrait appeler la troisième), l'esprit de Vincent en a encore abandonné une partie, la plus grossière, dans l'atmosphère de la terre, quand il est mort de sa mort astrale, par rapport à cette terre (En résumant ce que nous avons déjà dit, on voit que Vincent, quand il est mort de la mort que nous connaissons, a abandonné son corps charnel dont les éléments sont dissociés et sont retournés à la terre. Il a vécu ensuite pendant quelques années dans l'atmosphère de la terre avec un corps fluide qu'il a abandonné en très grande partie quand il est mort de la mort astrale par rapport à la terre, et les éléments de ce corps astral se sont à son tour dissociés et répandus dans le réservoir de la vitalité planétaire. Actuellement, l'esprit de Vincent, qui a quitté la terre avec la partie la plus subtile de son corps astral, aurait revêtu un nouveau corps approprié à l'astre qu'il habite et il se dégage momentanément de ce corps quand il entre dans le cône pour voyager revêtu seulement de la quatrième enveloppe.)



, et il est parti revêtu seulement d'une quatrième enveloppe encore moins matérielle, de sorte que lorsqu'il revient dans le corps astral de Mireille, puis dans son corps charnel, il lui manque ce troisième corps pour former un être humain complet dans les conditions de la vie normale. Tant que le corps de Mireille est saturé de mon fluide, l'esprit de Vincent se sert de ce fluide pour se constituer momentanément l'enveloppe qui lui manque. Mais lorsque, par des passes magnétisantes, j'ai enlevé au corps de Mireille la quantité de fluide que j'y ai accumulé pour produire les états très profonds de l'hypnose, et que je l'ai ainsi ramené à son état normal de densité fluidique, lui, Vincent, se trouve privé du réservoir où il pouvait puiser sans inconvénient pour former son troisième corps, et il est obligé, pour le conserver, de soutirer aux diverses parties de l'organisme le fluide dont il a besoin dans ce but. Il s'établit ainsi entre l'esprit de Vincent et le corps astral de Mireille une liaison assez forte pour que, quand on force l'esprit de Vincent à se dégager rapidement du corps démagnétisé de Mireille, comme cela a eu lieu dans la séance du 6 décembre, il se produise une résistance notable ainsi que je l'ai observé. De plus, l'esprit de Vincent, qui a condensé pour ainsi dire sur lui le fluide de Mireille, en emporte une petite partie lorsqu'il se dégage, ce qui affaiblit l'une et alourdit l'autre.

Un pareil inconvénient ne se présenterait plus si l'on opérait sur deux sujets vivants, susceptibles de se dégager de la même façon que Mireille. Les esprits, passant d'un corps dans l'autre, constitueraient deux nouveaux êtres humains complets et susceptibles de vivre normalement de la vie physique, mais avec des modifications différentes suivant la manière dont aurait été fait l'échange.

Si les esprits, seulement accompagnés de la troisième enveloppe, s'étaient substitués l'un à l'autre dans les corps charnels unis aux corps astraux, il y aurait eu simplement changement de personnalité morale; si, au contraire, les corps astraux (deuxième enveloppe), avaient accompagné les esprits dans la

substitution, le changement se serait étendu jusqu'aux allures et même, à la longue, jusqu'à la forme des corps physiques.

Quelle que soit l'authenticité de la source d'où proviennent ces théories, on ne peut en méconnaître l'originalité et, jusqu'à un certain point, la vraisemblance.

Sous ce point de vue au moins, il n'est pas sans intérêt d'exposer encore quelques-unes des opinions de Vincent.

« D'une manière générale, dit-il, vous ne connaissez pas assez l'importance et le rôle du corps astral pour l'explication des phénomènes que vous considérez comme plus ou moins surnaturels.

« Le corps astral ne prend pas passivement la forme du corps matériel ; c'est, au contraire, ce dernier qui est obligé de se modeler en grande partie sur le corps astral. Les sentiments émotifs, la peur, la bonté, etc. ne sont pas ressentis par le corps matériel ; ce n'est donc pas lui qui peut les exprimer. Dès lors, la physionomie, l'expression du corps matériel dépendent exclusivement des émotions du corps astral, qui se modèle lui-même sur l'âme.

« Il faut ensuite considérer qu'il y a autant de diversité entre les corps astraux qu'entre les corps matériels. Certaines personnes jouissent de la faculté de changer, dans des circonstances déterminées, la forme de leur corps astral. Ces personnes peuvent présenter le phénomène du changement de personnalité, lequel se produit de la manière suivante :

« Sous l'influence de la volonté de l'opérateur, le sujet A projette à distance une action de son corps astral vers l'individu B, qu'il doit connaître et dont il doit prendre la personnalité. Le sujet A modèle alors son corps astral sur celui de B, il photographie en quelque sorte le corps astral de B avec son propre corps astral. Il en résulte qu'il prend ainsi, au moins dans une partie appréciable, la physionomie et les allures de B. En outre, ce que vous appelez mémoire consistant en images emmagasinées dans le corps astral, le corps astral A voit, au moins en partie, les images emmagasinées par B et principalement les plus apparentes. Cette vue s'opère plus ou moins par l'intermédiaire de l'opérateur qui connaît l'individu B. Ainsi A se trouve avoir, non seulement la physionomie et les allures, mais encore une partie de la mémoire de B.

« Si A ne connaît pas B, rien ne peut se produire, puisque A ne sait pas où projeter l'action à distance de son corps astral.

« Si B est un personnage idéal, don Quichotte par exemple, A trouve dans sa propre mémoire et dans celle de l'opérateur le type sur lequel il devra modeler son corps astral ; il faut pour cela qu'il ait lui-même une notion de don Quichotte. Il donnera à son corps astral les formes qui correspondent aux qualités caractéristiques de don Quichotte, telles qu'il se les figuré, et le corps astral ainsi transformé réagira sur le corps physique de A pour lui faire exécuter les actes conformes à la conception que A se fait de don Quichotte, conception complétée par celle que l'opérateur se fait du même don Quichotte. Le changement de personnalité provient, dans tous les cas et exclusivement, de la transformation du corps astral du sujet. »

Frappé de ce fait que, dans les manifestations médianimiques, la force qui agissait sur les corps inertes semblait douée d'une certaine intelligence comme les éclairs en boules dont il est difficile d'expliquer la marche capricieuse à l'aide seulement des circonstances physiques, je demandai à Vincent si la force électrique n'était pas, ainsi que la cellule, susceptible d'une évolution ascendante.

Il me répondit que, sur cette terre, les forces restaient toujours brutes, mais qu'elles évoluaient dans les autres mondes. Elles commencent par être plus facilement perméables à une intelligence étrangère, et, dans cet état, elles obéissent plus ou moins à l'intelligence qui les imprègne ; puis elles prennent peu à peu une intelligence propre et deviennent des forces intelligentes ; enfin, la proportion d'intelligence augmentant, elles deviennent des intelligences-forces.

L'hypothèse que la foudre globulaire pourrait avoir des rudiments d'intelligence est donc fausse pour la terre, mais elle est vraie pour le monde qu'il habite, où la couche électrique enveloppante est faite d'une électricité évoluée capable d'obéir à une intelligence étrangère. Constamment soumise à deux forces opposées qui sont, d'une part, l'attraction de l'astre qu'elle entoure (force centripète), de l'autre, l'attraction du monde central (force centrifuge ou expansive), cette couche, comme celle qui enveloppe la terre, se trouve agitée par des courants violents qui produisent des remous, des enroulements, des détachements partiels de la substance qui les composent. Ces parties détachées constituent, sur la terre, les foudres globulaires qui ont la forme de sphère parce qu'elles n'ont qu'à obéir aux lois physiques de l'équilibre ; mais qui prennent, quand elles sont composées d'électricité évoluée, la forme voulue par l'intelligence qui en prend la direction et les transforme, par exemple, en des cônes semblables à celui qui lui sert de véhicule.

Du reste, plus la substance est subtile, plus elle est susceptible d'obéir directement à la volonté ; « ainsi, dit-il, votre fluide obéit, dans ses mouvements de projection ou de retrait, presque sans effort musculaire, à votre ordre mental : votre volonté seule suffit à diriger l'esprit de Mireille quand il est dégagé de son corps astral, l'enveloppe subtile qui l'entoure alors étant déjà intelligente et capable d'agir elle-même sur le fluide en le condensant ou le rejetant, selon qu'il en est besoin pour accomplir votre désir ».

Une autre fois je manifestai à Vincent mes doutes sur la réalité de son existence en dehors de l'imagination de Mireille, me fondant sur ce que les révélations des extatiques diffèrent souvent les unes des autres sur le même sujet.

« Heureusement, me répondit-il, vos doutes ne m'empêchent pas d'exister.

« Au reste, il faut soigneusement distinguer l'origine des révélations dont vous parlez. Si c'est un esprit plus ou moins dégagé de son corps astral qui vous raconte ce qu'il voit, il peut prendre et il prend souvent pour des réalités l'objectivation de ses souvenirs et de ses propres pensées ; c'est pour cela que chaque extatique a des visions conformes à ses croyances religieuses.

« Quand la révélation vient d'un esprit désincarné, il faut connaître cet esprit

avant de se fier à lui.

Vous avez le tort de croire qu'il y a entre le monde des vivants et celui des morts une différence profonde, un hiatus. Rien n'est plus faux : la vie spirituelle se continue au-delà de la tombe sans plus de transitions que si, dans la vie charnelle, les différents habitants d'une maison étant d'abord réunis dans un rez-de-chaussée à peine éclairé par quelques fenêtres étroites, quelques-uns se séparaient des autres en montant à un étage largement ajouré. Il y a donc, parmi les désincarnés, des gens de toute espèce, des ignorants, des vaniteux, des menteurs, des savants, des charitables, etc. C'est à vous de les distinguer et de ne point vous laisser tromper.

« Voici déjà bien des mois que nous sommes en communication, que nous causons toujours de choses sérieuses ; vous avez vu que jamais vous n'avez pu relever d'erreur dans ce que je vous ai dit ; quand je ne sais pas, je l'avoue sans hésitation. Si j'étais une de vos relations terrestres, vous n'hésiteriez pas, je l'espère, à m'appeler votre ami et à me donner votre confiance ; ce ne serait pas à mon corps que cette confiance s'adresserait. Pourquoi ne pas me traiter de même, parce que je n'ai pas un corps spécial que vous puissiez voir ? N'avez-vous pas d'amis dont la personnalité ne fait pour vous aucun doute, et que vous ne connaissez cependant que par correspondance ? »

J'insistai de nouveau auprès de Vincent sur l'hypothèse qu'il n'était qu'un produit de l'esprit de Mireille, exalté dans ses perceptions par son dégagement du corps et objectivant le souvenir d'une personne qui lui avait été chère. « Si, lui dis-je, vous êtes réellement cette personne-là elle-même, vous devez savoir des choses que ne sait pas Mireille, le latin par exemple. Que signifient les mots : *arma virumque cano*. » — Vincent chercha quelques secondes et répondit : « Je ne me le rappelle pas ; mais remarquez que ces mots appartiennent à une langue qui n'était pas la mienne, et que les souvenirs qui s'y rapportent ont été emmagasinés uniquement dans mon corps astral terrestre que je n'ai plus. » Il a, on le voit, réponse à tout.

Jusqu'à présent, je n'ai donné, à l'appui de la réalité des visions de Mireille que son propre témoignage. J'ai cependant essayé d'en avoir d'autres en me servant de sujets amenés dans l'état d'hypnose où ils disent percevoir des phénomènes analogues à ceux dont il a été question.

J'ai eu ainsi deux séances avec deux contrôles différents.

Dans la première, celle du 24 juillet 1894, le contrôle était mon jeune ami Laurent, dont j'ai publié, dans les pages précédentes, les impressions. Comme spectateurs, il y avait Mgr X..., docteur en théologie et protonotaire apostolique, et M. de Y..., ingénieur, que je priai de rédiger, chacun séparément, un compte rendu. Ce sont ces comptes rendus que je vais reproduire, à la suite l'un de l'autre, avec leurs légères variantes.

PROCÈS-VERBAL DE MGR X.

La première série d'expériences consiste à endormir à la fois deux sujets. Mireille par les passes magnétiques de M. de Rochas, Laurent par l'action des courants de la machine Wimhurst, actionnée par un autre opérateur, et de contrôler les sujets l'un par l'autre.

Laurent passe par les phases régulières qui sont la caractéristique de son état somnambulique, Mireille brûle en quelque sorte les étapes; mais on arrive, avec quelques tâtonnements, à pousser les deux sujets parallèlement, de telle façon qu'ils se trouvent ensemble dans le même état.

Laurent voit se former d'abord, à un mètre environ à sa droite, une sorte de colonne lumineuse à peu près de sa hauteur, et de couleur bleue; puis une colonne semblable, mais rouge, à la même distance à sa gauche; enfin les deux colonnes se réunissent en une seule mi-partie bleu et rouge.

Ce double, à mesure que les états deviennent plus profonds (on a poussé Laurent jusqu'au 12^e état), se déplace d'abord horizontalement, en s'éloignant du corps, puis s'élève un peu, comme s'il prenait son élan, et, finalement, est emporté dans les régions supérieures de l'atmosphère.

Mireille s'extériorise d'une manière différente. Les effluves sensibles se disposent autour d'elles en couches lumineuses parallèles à la surface de son corps, au travers desquelles Laurent la voit comme à travers des enveloppes concentriques; puis cette matière se condense instantanément et le double se forme d'un seul coup sans passer par les deux formations partielles latérales comme chez Laurent.

Ce double est une colonne lumineuse (Cette colonne lumineuse rappelle celle qui guida les Hébreux dans le désert.), qui, plus tard, dans les régions supérieures où il est entraîné, se transforme en une sorte de boule avec appendice caudal qui la fait comparer à un têtard ou à une comète (Je trouve mention de formes semblables dans un récit d'Aksakow. « Nous entrâmes dans une pièce obscure, et, au bout de peu de temps, nous vîmes se produire des corps lumineux semblables à des comètes, longs d'environ 30 centimètres, élargis à l'un des bouts et s'effilant en une mince pointe à l'autre extrémité; ces corps lumineux voltigeaient çà et là, suivant une trajectoire curviligne. » (Animisme et spiritisme, p. 497 de la traduction française.) Les dessins par lesquels les deux sujets essaient de représenter la manière dont ils voient leur double coïncident assez pour qu'on puisse en conclure une impression unique interprétée par deux observateurs différents.

Chacun des deux sujets a vu la formation et les différents états du double de l'autre, depuis le moment où il s'est formé jusqu'à celui où il s'est élancé dans l'espace.

Ici ont commencé les difficultés. Mireille qui, habituellement, s'élève tout de suite dans les régions lumineuses, s'est plainte de se trouver retenue dans un espace beaucoup moins brillant. Elle a cessé de voir le double de Laurent; angoissée de sa solitude, elle désire le voir et désire aussi que Laurent puisse voir le sien pour être ainsi assurée que ses impressions sont bien réelles et non point un effet de l'imagination.

M. de R. ordonne alors à Laurent de rechercher le double de Mireille, ce qu'il fait d'abord sans succès; puis, tout à coup, sans transition, sans le voir venir de loin comme cela serait naturel, il s'écrie qu'il voit le double de Mireille à un endroit qu'il désigne et qui est bien celui où est Mireille qui, à son tour, voit Laurent et en témoigne une joie très vive.

On continue à approfondir simultanément l'hypnose des deux sujets : Mireille au moyen des passes; Laurent au moyen de la machine.

Il est difficile de maintenir les deux doubles à la même hauteur, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui échappe; et Mireille paraît très effrayée, quand elle a perdu de vue son compagnon. On ramène celui qui s'est élevé trop haut, soit avec des passes transversales (Mireille), soit en renversant le sens du courant de la machine (Laurent).

On demande à Laurent sous quelle forme il se voit, il répond que son double est devenu de moins en moins perceptible pour lui à mesure qu'il s'élevait; que, maintenant, il ne voit plus, mais qu'il sent, qu'il a la perception d'exister à un point déterminé.

On prie les deux sujets de juxtaposer leurs doubles, ce qui se fait.

Mireille voit les deux doubles.

Laurent voit celui de Mireille et perçoit le sien juxtaposé.

Les deux doubles amenés ainsi au contact restent inactifs, « comme deux bûches », dit Laurent.

La sensation produite sur Laurent par l'arrivée au contact du double de Mireille a été comparée par Laurent à celle d'une douche d'eau froide tombant sur le corps.

On prie les deux sujets d'essayer de faire pénétrer leurs deux doubles l'un dans l'autre; l'opération se fait sans beaucoup de peine et n'amène aucune impression particulière, mais on ne la prolonge pas par prudence. On prévient les deux sujets qu'on va les réveiller. Mireille recommande à Laurent de bien surveiller la rentrée de son double à elle pour savoir s'il rentre par partie, comme celui de Laurent, ou tout à la fois, comme il est sorti.

On procède au réveil par les moyens inverses de ceux qui ont servi à produire l'hypnose.

Laurent voit revenir dans son corps son double qui d'abord se dédouble; puis le fantôme rouge rentre, enfin le bleu. Il voit le double de Mireille redescendre sur son corps, l'envelopper, puis rentrer d'un seul coup.

Les deux sujets réveillés ont, comme c'est là règle, perdu tout souvenir de ce qui s'est passé; mais, en se pressant sur le front, le point correspondant à la mémoire somnambulique, ils cherchent à se rappeler les incidents de cette pérégrination commune dans l'espace.

Ce travail de reconstitution est assez pénible à cause du grand nombre d'incidents qui se sont produits (Ces incidents n'ayant peint trait directement au sujet traité dans cet article ont été supprimés dans les deux procès-verbaux.),

mais les spectateurs remarquent la sympathie née subitement entre Mireille et Laurent qui, au commencement de la séance, se connaissent à peine et éprouvaient plutôt l'un pour l'autre cette espèce de répulsion si souvent constatée entre les sujets. Nous attribuons ce changement à ce que leurs corps astraux se sont un instant pénétrés.

PROCÈS-VERBAL DE M. DE Y.

La séance commence à 3 h. 1/2. Mireille et Laurent sont endormis simultanément de manière à se trouver ensemble dans les mêmes degrés hypnotiques. Laurent voit apparaître la moitié droite de son double; Mireille ne voit rien.

Laurent voit la seconde partie de son double, Mireille ne voit encore rien.

Laurent voit le corps de Mireille comme enveloppé d'une auréole brillante; un instant après M. de Rochas sent comme un vent froid et va se lever pour fermer une porte qu'il croit ouverte, quand Mireille lui dit que c'est son double qui vient de sortir d'un seul coup et de se poser sur les mains de M. de R. — Laurent confirme la chose. — La sensation de froid cesse pour M. de R., bien que le double de Mireille continue à se tenir sur ses mains. Mireille, dégagée de son corps, voit le double de Laurent en bleu. Laurent voit son propre double s'élever. Mireille le suit mal elle dit que la différence entre le fluide magnétique dont elle est chargée et le fluide électrique dont est chargé Laurent, est pour quelque chose dans la difficulté qu'éprouve son double de se rapprocher de celui de Laurent et de le suivre.

L'expérience continuant, Laurent continue à voir le double de Mireille; mais, le sien s'éloignant de plus en plus, il cesse de le voir; ou le ramène alors en arrière d'une phase de l'hypnose en renversant le courant de la machine; il revoit alors son double auquel il est relié, dit-il, par une colonne de fluide. Il voit le double de Mireille plus brillant que le sien. Les deux doubles se maintiennent l'un à côté de l'autre, en haut. On les ramène près du sol par la démagnétisation; ils se tiennent sans action réciproque « comme deux bûches » dit Laurent.

A un moment Mireille témoigne une certaine souffrance; elle pénètre, dit-elle, dans le double de Laurent. Les deux doubles étant de nouveau séparés, les sujets tentent, d'un commun accord, de se rapprocher.

La sensation perçue par Laurent est comparée par lui à une douche d'eau froide.

L'expérience est arrêtée. On réveille progressivement les deux sujets; ils conservent après le réveil une sensibilité réciproque sur les côtés des doubles qui ont été en contact : gauche pour Laurent et droite pour Mireille. C'est-à-dire que si on touche Mireille sur le côté droit, Laurent sent l'attouchement à son côté gauche et réciproquement. Ils se rappellent, par la méthode ordinaire, ce qui s'est passé pendant le sommeil et témoignent d'une grande sympathie réciproque.

Dans la seconde séance, le contrôle fut Mme Z..., femme fort intelligente, âgée d'environ 50 ans, qui, après avoir assisté chez moi à quelques expériences, me pria de la magnétiser pour lui donner par suggestion le sommeil dont elle était privée depuis plusieurs mois. Je réussis très facilement et il me fallut peu de temps pour arriver à extérioriser son corps astral dans des conditions différentes de celles de Mireille, en ce sens qu'elle voyait à la fois son corps charnel et son corps astral, tandis que Mireille ne voit généralement que son corps charnel.

Le 20 juillet 1895, j'endors Mme Z..., je la pousse jusqu'au degré convenable, et je la prie de bien observer ce qui se passera ; puis j'endors Mireille et je provoque l'incarnation de Vincent suivant le rite ordinaire.

Voici le compte rendu de la séance, rédigé par un des assistants.

« Mme Z... a vu son propre corps astral se former à environ un mètre à sa droite sous la forme d'une nuée lumineuse bleuâtre. Quand M. de R. a endormi Mireille, elle a vu se dégager de la tête de celle-ci comme une boule de lumière qui s'est fixée au-dessus.

« Mireille a alors vu le fantôme de Mme Z... à l'endroit indiqué, elle a vu, de plus, une traînée fluidique reliant ce fantôme au corps charnel de Mme Z... Cette traînée présente, vers le milieu de sa longueur, une partie beaucoup plus lumineuse que le fantôme lui-même. Mireille dit que la lumière est due à l'esprit le Mme Z... qui a quitté son corps charnel, mais sans suivre complètement son corps astral; c'est pour cela que l'esprit de Mme Z..., placé entre les deux, voit l'un et l'autre.

« Mireille interrompt ces explications pour dire que le cône qui transporte Vincent est arrivé; elle le voit dans un coin du salon qu'elle désigne; puis elle tombe en léthargie et se ranime au bout de quelques instants avec la personnalité de Vincent.

« Mme Z... qui, toujours endormie, suit attentivement ce qui se passe et le raconte spontanément, voit à l'endroit désigné un cercle lumineux, dont les bords paraissent animés d'une sorte de frémissement et qu'elle compare à un brillant ostensor sans pied; de ce cercle descend, vers la boule de lumière qui se trouve au-dessus de la tête de Mireille, un rayon qui les relie.

« Au moment où s'est fait le changement de personnalité, la boule de lumière est montée le long du rayon et est entrée dans le cercle; immédiatement après, une flamme est sortie du cercle, a suivi le rayon en sens inverse et est entrée dans le corps de Mireille.

« Quand l'incarnation a pris fin, Mme Z... a vu une flamme remonter dans le cercle, et la boule lumineuse redescendre par le même chemin sur la tête de Mireille. »

En relisant les pages précédentes, je ne puis m'empêcher de penser que, si elles avaient été écrites par un autre, je serais extrêmement porté à n'y voir qu'un mélange de souvenirs, d'autosuggestions et de suggestions de l'opérateur. Je me rappelle les cas de somnambules, poursuivant avec une logique rigoureuse, quelquefois pendant des mois entiers, une série de visions dont la fausseté fut ensuite absolument démontrée (Les états superficiels de l'hypnose, p. 59. — Les états profonds de l'hypnose, p. 56. A rapproché également des inexactitudes constantes dans les expériences relatives aux vies successives.) Je me dis que Mireille a une imagination très vive, et qu'elle a bien pu céder, plus ou moins inconsciemment, au désir de se montrer en relation avec un être supérieur qui manque rarement l'occasion de lui faire des compliments.

Et cependant j'ai tâché d'éviter toutes les causes de suggestion, j'ai obtenu le témoignage concordant des contrôles sur des phénomènes qui, n'ayant à ma connaissance jamais été décrits, n'auraient pas dû se présenter à l'esprit s'ils n'avaient point eu quelque réalité ; les termes différents dans lesquels sont formulés ces témoignages tendraient, du reste, à prouver qu'ils sont dus non à une transmission d'idées, mais à la production de faits réels.

Certes, nous pouvons être induits en erreur par les entités dont nous ne connaissons pas la nature.

Peut-être aussi ces révélations sont-elles dues à une envolée de notre âme momentanément dégagée des liens du corps charnel qui obscurcit les perceptions inhérentes à sa nature immortelle ? C'est l'hypothèse qu'a développée un esprit des plus distingués en même temps que des plus positifs, l'historien Henri Martin, à propos des visions de Jeanne d'Arc et que j'ai reproduite p. 29.

C'est à quelque chose d'analogue à cette hypothèse que je suis tenté de m'arrêter pour le cas dont je viens de faire l'exposé.

D'une part, en effet, je suis très frappé par les changements si nets et si réguliers d'états physiques correspondant aux phases diverses du dégagement (Il y a lieu de remarquer aussi que Mireille, endormie magnétiquement et passant par les mêmes phases que les autres sujets dont il a été question dans le chapitre II de la 2e partie, s'échappe dans l'espace comme eux s'échappent dans le temps.), mais, de l'autre, je n'ai point pensé alors à m'assurer si je ne pourrais pas reproduire, par de simples suggestions, ces changements d'état dont je ne m'explique du reste pas la cause. Ce que je connais de l'existence terrestre du prétendu Vincent, rend difficile à comprendre sa progression si rapide : deux zones de mondes ! Enfin, que penser de phrases telles que celles-ci. — « Voyons ! entre hommes, nous pouvons bien dire cela. » — Ou bien encore en parlant de Mireille : « N'est-ce pas qu'elle est belle ? », qui lui échappent parfois au milieu de conversations où il expose, avec une véritable éloquence, des doctrines du plus pur spiritualisme qui, d'ailleurs, ne m'étonneraient ni pour la forme ni pour le fond, dans la bouche de Mireille éveillée et un peu surexcitée

(Dans la séance du 24 juillet 1894, le prélat qui a rédigé l'un des procès-verbaux, voulant s'assurer que Vincent n'était pas un démon, le pria de réciter le Pater, ce qu'il fit avec une onction édifiante. Puis, Mgr X., discutant avec lui sur ce qui se passait après la mort, Mireille qui, éveillée et très catholique, l'appelle respectueusement Monseigneur, finit par s'écrier d'un ton fort dégagé : « Allons donc ! Monsieur l'abbé; je le sais mieux que vous qui ne parlez que par ouï-dire; je viens d'y passer. »)

CHAPITRE III

Le cas de Mlle Smith

On a objecté, à mes expériences relatives à la régression de la mémoire dans les vies antérieures par le magnétisme que j'étais le seul à avoir observé ce phénomène (Il n'est pas impossible que j'obtienne les phénomènes plus facilement que d'autres magnétiseurs. M. Pierre Janet a remarqué qu'il y a des sujets « qui sont tellement sensibles qu'ils ne reprennent le même somnambulisme qu'en étant endormis par la même personne et de la même manière; sinon, ils entrent dans un état sensitivo-sensoriel différent et ne retrouvent pas les souvenirs du premier somnambulisme. » (Automatisme psychologique, p. 113). Cela n'est pas exact. Nous avons déjà rapporté, dans le chapitre IV de la troisième partie, le rapport de M. Fernandez Colavida, présenté au Congrès spirite de Paris dans la séance du 25 septembre 1900. Dans la même séance, M. Esteva Marata, président de l'Union spirite de Catalogne, déclara avoir obtenu des faits analogues par les mêmes procédés (c'est-à-dire par des suggestions successives faisant remonter le sujet dans le passé), en expérimentant sur sa propre épouse en état de sommeil magnétique. A propos d'un message donné par un esprit et ayant trait à l'une des vies passées du sujet, il put réveiller, dans la conscience obscure de ce dernier, les traces de ses existences antérieures.

« Depuis lors, dit M. Léon Denis (Le Problème et de l'Etre et de la Destinée, p. 261.), ces expériences ont été tentées dans beaucoup de centres d'études. On a obtenu ainsi de nombreuses indications sur le fait des vies successives de l'âme. Ces expériences se multiplieront probablement de jour en jour. Remarquons cependant qu'elles nécessitent une grande prudence. Les erreurs, les fraudes sont faciles; des dangers sont à craindre. »

Si ces phénomènes ne sont connus que depuis peu de temps, c'est qu'il n'y avait pas eu d'observateur ayant porté sur eux son attention. Il en est de même pour toutes les inventions. M. Henrico Carreras (de Rome), m'écrivait en 1904 : « Je vous prie de me dire si, dans ces expériences, vous influez-avec votre volonté pour donner une orientation quelconque à la pensée de vos sujets, car je n'ai jamais obtenu la régression de la mémoire dans mes sujets, sauf une fois, où j'ai cru la chose purement accidentelle ».

Il a fallu qu'avec Laurent la chose se soit produite spontanément pour que je la constataisse et que je fusse ainsi amené à reconnaître l'influence des passes diverses et des suggestions relatives à l'orientation vers le passé ou l'avenir, que je donnais à l'esprit des sujets en partie dégagés des liens du corps physique.

Il y a, du reste, des événements qui sont « dans l'air ». Au moment où je déterminais, à Voiron avec Joséphine et au moyen de passes magnétiques, le retour à ce qu'elle présentait comme des vies précédentes, le même phénomène était observé à Genève par M. Plournoy, avec Hélène Smith, chez qui il se produisait spontanément.

C'est pendant l'hiver de 1894-1895 que M. Flournoy fut mis en rapport avec Mlle Smith, alors âgée de 30 ans (Mlle Smith est une belle jeune femme de santé parfaite et de vive intelligence. Elle a occupé longtemps, à la satisfaction de ses patrons, le poste de chef de rayon dans un grand magasin de Genève. D'une conduite parfaite et d'une grande distinction naturelle, elle est unanimement appréciée par tous ceux qui ont été en rapport avec elle.) Depuis trois ans, elle s'était adonnée au spiritisme avec des dictées typtologiques, des hallucinations auditives et des visions à l'état de veille (Aujourd'hui ces visions ont pris une place prépondérante dans la médiumnité et Mlle Smith peint à l'huile, sans jamais avoir appris cet art, différentes scènes de la vie du Christ qui se présentent à ses yeux.)

Les révélations avaient porté, pour la plupart, « sur des événements passés, ordinairement ignorés des personnes présentes, mais dont la réalité s'était toujours vérifiée en recourant soit aux dictionnaires historiques, soit aux traditions des familles intéressées ». D'autres révélations portaient sur les vies antérieures des personnes présentes qui auraient été, en général, des personnages de marque.

A partir du moment où elle fut étudiée par M. Flournoy, ses facultés se modifièrent. L'hémi-somnambulisme sans amnésie, auquel elle était restée jusque-là, se transforma en somnambulisme total avec amnésie consécutive et elle devint un médium à incarnations sous la direction d'un esprit qui se disait avoir été Cagliostro.

M. Plournoy a étudié les manifestations complexes de la médiumnité de Mlle Smith dans un gros volume, publié en 1900 chez Alcan à Paris. Je ne puis ici qu'en extraire quelques détails qui ont rapport aux vies successives.

Mlle Smith aurait déjà vécu deux fois sur notre globe. Il y a cinq cents ans, elle était la fille d'un cheik arabe nommé Pirux et elle devint, sous le nom de Simandini, l'épouse préférée d'un prince indou nommé Sivrouka Nayaka, qui régnait sur le Kanara et y bâtit, en 1401, la forteresse de Tchandranguiri. Elle fut brûlée vivante sur le bûcher destiné à consumer les restes de son époux suivant la coutume malabare. Au siècle dernier, elle reparut sous les traits de Marie-Antoinette et elle est incarnée actuellement pour l'expiation de ses péchés et son perfectionnement, dans l'humble condition d'une employée de magasin.

Mlle Smith n'a jamais été hypnotisée ou magnétisée. Dans son aversion instinctive, qu'elle partage avec la plupart des médiums, pour tout ce qui lui

apparaît comme une expérience entreprise sur elle, elle s'est toujours refusée à se laisser endormir. On peut attribuer cette aversion à la jalousie du guide du médium qui, comme les magnétiseurs vivants, n'aiment pas qu'on touche à leur sujet. J'ai constaté un fait analogue avec Mme Nathalie qui, musicienne de très grand talent, croit avoir pour protecteur Sébastien Bach, et que je n'ai jamais pu endormir dans le salon où se trouve le piano sur lequel elle passe une partie de sa vie à jouer les œuvres de son maître préféré, pendant qu'ailleurs, et même dans la rue, il me suffit d'un simple regard pour la plonger dans le sommeil magnétique.

« Toutes les séances, dit M. Flournoy (Des Indes à la Planète Mars, p. 56.), ont à peu près la même forme psychologique, le même déroulement à travers leur énorme diversité de nuances. Elle se met à la table (Quand les spectateurs font la chaîne en posant leurs mains sur une table en même temps que le sujet, le courant ainsi produit suffit à déterminer le sommeil magnétique plus ou moins profond chez les sensitifs.) avec l'idée et l'attente que ses facultés médiumniques vont entrer en jeu. Au bout d'un temps variant de quelques secondes à près d'une heure, en général, d'autant plus court que la pièce est moins éclairée et les assistants plus silencieux, elle commence à avoir des visions précédées et accompagnées de troubles très variables de la sensibilité et de la motilité; puis elle passe peu à peu à la transe complète. Dans cet état, il arrive rarement, et seulement pendant des moments de peu de durée, qu'elle soit entièrement étrangère aux personnes présentes et comme enfermée dans un rêve personnel ou plongée en léthargie profonde (syncope hypnotique). Ordinairement, elle reste en communication plus particulière avec l'un des assistants, qui se trouve alors vis-à-vis d'elle dans la même relation qu'un hypnotiseur vis-à-vis de son sujet et peut profiter de ce rapport électif pour leur donner toutes les suggestions immédiates ou à échéance qu'il voudra.

« Lorsque la séance ne consiste qu'en visions éveillées, elle dure généralement peu de temps, une heure à une heure et demie et se termine franchement par trois coups énergiques de la table (Il est difficile d'attribuer ces coups à l'inconscient de Mlle Smith, comme M. Flournoy le fait pour les autres phénomènes observés.), après lesquels Mlle Smith se retrouve dans son état normal qu'elle n'a d'ailleurs guère paru quitter. S'il y a eu somnambulisme complet, la séance se prolonge jusqu'au double et même davantage et le retour à l'état normal se fait lentement à travers des phases de sommeil profond séparées par des récidives de gestes et d'attitudes somnambuliques, des moments de catalepsie, etc. Le réveil définitif est toujours précédé de plusieurs éveils très courts suivis de rechutes dans le sommeil (On reconnaît là les alternatives d'états de somnambulisme et de léthargie indiqués, Mlle Smith passe donc par toutes les phases de la magnétisation produite soit par un magnétiseur invisible, soit par l'ensemble des spectateurs faisant avec elle la chaîne sur la table).

« Chacun de ces éveils préliminaires, ainsi que le définitif s'accompagne du même jeu de physionomie caractéristique. Les yeux, fermés depuis longtemps,

se sont largement ouverts, le regard hébété fixe le vide ou se promène lentement sur les objets et les assistants sans les voir, les pupilles dilatées ne réagissent pas, la figure est un masque impassible et rigide dénué d'expression. Hélène semble absolument absente. Tout à coup, avec un léger redressement du buste et de la tête et une brusque respiration (Cette profonde inspiration se produit chez tous les bons sensitifs au moment où ils passent de la léthargie à une phase de somnambulisme. Il y a là, du reste, une propriété physiologique générale, car, quand je me réveille le matin, je ne me sens complètement réveillé qu'après une inspiration semblable.), un éclair d'intelligence illumine sa physionomie; la bouche s'est gracieusement entre ouverte, les paupières se sont animées et les yeux brillent, tout le visage rayonne d'un joyeux sourire et témoigne de l'évidence qu'elle vient de reconnaître son monde et de se retrouver elle-même. Mais avec la même soudaineté qu'il est apparu, cet éclat de vie d'une ou deux secondes à peine s'éteint de nouveau, la physionomie reprend son masque inerte, les yeux redevenus hagards et fixes ne tardent pas à se refermer et la tête à retomber sur le dossier du fauteuil. Ce retour de sommeil sera suivi bientôt d'un nouvel éveil (instantané, puis parfois d'autres encore jusqu'au réveil définitif (Tous ceux qui ont assisté à mes expériences trouveront dans cette description l'exposé fidèle des jeux de physionomie produite par les passes sur les sujets.), toujours marqué, après le sourire du début, par cette phrase stéréotypée : « Quelle heure est-il ? » et par un mouvement de surprise en apprenant qu'il est si tard. Aucun souvenir d'ailleurs de ce qui s'est passé pendant le somnambulisme, mais seulement des réminiscences assez complètes des visions à demi-éveillées qui l'ont précédé. »

Chez Mlle Smith, le retour aux vies antérieures ne se produit pas, comme chez la plupart des sujets que j'ai étudiés, par un changement de personnalité brusque et bien net, mais par des visions qui se précisent peu à peu.

C'est ainsi que pour ce que M. Flournoy appelle le cycle oriental, les premières visions remontent en octobre 1894, où apparaît au milieu d'un jardin d'aspect indou, une femme à cheveux très noirs qui exécute une cérémonie religieuse qui se reproduira plus tard, quand Mlle Smith aura pris le personnage de Simandini. Ce n'est que quatre ou cinq mois plus tard que le roman se développe complètement en commençant par les scènes les plus rapprochées du temps actuel (la scène du bûcher), pour remonter ensuite l'échelle des temps avec l'adjonction de personnages divers, tel que le prince Sivrouka, réincarné aujourd'hui dans la personne de M. Flournoy. On trouve ici un phénomène analogue à celui qu'a présenté Marguerite (cas n° 12), où le sujet se retrouve avec moi, Carl de Prel et Léon Denis, dans des existences antérieures.

Mais, contrairement à ce que nous avons raconté dans la deuxième partie de cet ouvrage, il n'y a pas continuité entre les séances de reviviscence ; ce sont des tableaux séparés qui se produisent spontanément et ce n'est qu'en réunissant les résultats d'un très grand nombre de séances qu'on a pu reconstituer la trame du roman de Simandini. Il est à remarquer que dans beaucoup de ces séances, il y avait passage de la simple vision à la réincarnation, ce que M. Flournoy explique par l'envahissement d'une idée dans

le cerveau d'une personne très suggestible. Mlle Smith joue, du reste, son rôle dans ces diverses circonstances avec une vraisemblance aussi admirable que dans les scènes que j'ai observées avec mes sujets.

La façon dont Simandini s'assied à terre, les jambes croisées, ou à demi-étendue, nonchalamment appuyée du bras ou de la tête contre un Sivrouka, tantôt réel (lorsque dans sa transe incomplète elle me prend pour son prince), tantôt imaginaire (auquel cas il lui arrive de se tenir accoudée dans le vide en des poses d'équilibre invraisemblables, impliquant des contractures de clown) : la religieuse et solennelle gravité de ses prosternements lorsqu'après avoir longtemps balancé la cassolette fictive, elle croise ses mains étendues, s'agenouille et, par trois fois, s'incline, le front frappant le sol : la suavité mélancolique de ses chants en mineur, mélopées traînantes et plaintives qui se déroulent avec des notes flûtées se prolongeant en un lent decrescendo et ne s'éteignant parfois qu'au bout de 14 secondes d'une seule tenue; la souplesse agile de ses mouvements ondoyants et serpentins lorsqu'elle s'amuse avec son singe imaginaire, le caresse, l'embrasse, l'excite ou le gronde en riant et lui fait répéter ses tours; — toute cette mimique si diverse et ce parler exotique ont un tel cachet d'originalité, d'aisance et de naturel, qu'on se demande avec stupéfaction d'où vient à cette fille des rives du Léman, sans éducation artistique, ni connaissances spéciales de l'Orient, une perfection de jeu à laquelle la meilleure actrice n'atteindrait sans doute qu'au prix d'études prolongées ou d'un séjour au bord du Gange.

La description précédente ne s'applique naturellement qu'aux bonnes séances où rien ne trouble le développement du rêve indou dans toute sa pureté. Mais souvent le somnambulisme n'est pas assez profond ni franc; de vagues souvenirs de la vie réelle, l'influence du roman martien, de Marie-Antoinette ou des visions relatives aux assistants, etc., viennent interférer avec le cycle oriental; on assiste alors à des scènes mixtes et confuses où ces diverses chaînes d'images hétérogènes s'entrecroisent et se paralysent mutuellement.

Rien de pareil ne se produit avec mes expériences au moyen du sommeil somnambulique provoqué par des passes. Les histoires racontées par le sujet s'y développent d'une façon parfaitement régulière et invariable, mais aucune d'elles n'a présenté le semblant, de preuves qu'on trouve dans le roman indou de Mlle Smith. Ces preuves sont de deux sortes : 1° les mots sanscrits qu'on croit retrouver dans les conversations de la princesse Simandini au milieu de mimiques qui semblent appropriées à leur sens présumé ; 2° la mention de l'existence du prince Sivrouka et de la forteresse Tchandranguiri à l'époque indiquée par le médium, dans une histoire de l'Orient, peu estimée, et dont un exemplaire, imprimé en 1828, a été retrouvé par M. Flournoy.

Le savant professeur a essayé d'expliquer tout cela par des impressions sur l'inconscient de Mlle Smith, mais il avoue loyalement, qu'il n'a pas réussi à résoudre le problème, comme il l'a fait pour le cycle Martien, auquel il est fait allusion plus haut et où Mlle Smith s'est trouvée transportée dans Mars et a composé le langage et l'écriture des habitants en le calquant sur la syntaxe française.

L'incarnation de Marie-Antoinette subit une évolution analogue à celle de Simandini. Elle fut précédée en 1894 par des visions décrites par Hélène et accompagnées de dictées typtologiques explicatives, puis la transe devint plus profonde et, en 1895, Mlle Smith commença à personnifier la reine dans des pantomimes muettes, dont son guide Cagliostro précisait le sens, au moyen de signes conventionnels; puis la parole fit son apparition et ce n'est qu'en 1897 que s'y joignit l'écriture, écriture qui, du reste, ne ressemble en rien aux spécimens connus de l'écriture de Marie-Antoinette.

Ici encore, la personnification se développe dans une collection de scènes et de tableaux variés dépourvus de toute trame continue et où les événements historiques marquants ne tiennent à peu près aucune place. Ce sont, en général, des conversations pleines d'esprit et même de vraisemblance avec la plupart des personnages marquants de l'époque, notamment avec Gagliostro, « son cher sorcier », avec Philippe d'Orléans (Egalité) et le vieux marquis de Mirabeau ; ces deux derniers s'étant réincarnés dans MM. Eugène Demole, et Aug. de Morzier, deux des spectateurs ordinaires des séances, comme le prince Sivrouka s'est réincarné dans M. Flournoy.

Il est inutile de faire un récit plus circonstancié de ces dîners et soirées de Marie-Antoinette. Très amusants pour les spectateurs, ils perdraient beaucoup de leur sel à être narrés tout au long. Les détails en sont ce qu'on peut attendre d'une imagination subliminale, vive, alerte, pleine de verve, abondamment pourvue sur le compte de l'illustre souveraine de notions encore plus facilement explicables que celles du cycle indou grâce à l'atmosphère intellectuelle de notre pays. Il s'y glisse d'ailleurs de nombreux anachronismes et Sa Majesté donne parfois dans les pièges que le marquis ou Philippe se font un malin plaisir de lui tendre. Elle les évite souvent quand ils sont trop grossiers, et c'est avec un naturel du plus haut comique qu'elle reste d'abord interdite puis s'informe curieusement ou manifeste de l'inquiétude sur la santé mentale de ses interlocuteurs, lorsque ceux-ci introduisent et maintiennent le téléphone, la bicyclette, les paquebots ou le vocabulaire scientifique dans leur conversation XVIIIe siècle. Mais, d'autre part, elle emploie elle-même sans sourciller des termes d'un usage plus invétéré, tels que dérailler (au figuré), mètres et centimètres, etc. Certains mots comme ceux de tramway et photographie, ont donné lieu à de curieux conflits : Marie-Antoinette laisse d'abord passer le vocable perfide et l'on voit qu'elle l'a bien compris, mais sa propre réflexion ou le sourire des assistants réveillant en elle le sentiment d'incompatibilité, elle se reprend et revient sur le terme de tout à l'heure en jouant l'ignorance et l'étonnement le plus spontané.

Mlle Smith, dans ses incarnations, ne perd jamais contact avec les assistants, bien qu'elle ne semble ni les voir ni les entendre. C'est là une propriété bien connue des sujets en sommeil magnétique et comme chez la plupart d'entre eux, la musique a le don de la faire revenir brusquement de son rêve pour en imposer de nouveaux, conforme aux sentiments qu'elle exprime (J'ai spécialement étudié ce phénomène avec Lina (dans mon livre sur Les Sentiments, la Musique et le Geste) et avec Caro (cas n° 15). M. Magnin l'a étudié avec Madeleine. (L'art et

l'hypnose).

Par exemple, en marchant, Marie-Antoinette ne se heurte jamais sérieusement aux autres assistants. Les remarques et critiques de ces derniers ne sont pas perdues, car bien souvent sa conversation en trahit l'influence au bout de quelques minutes. De même si on lui pince ou pique la main, lui chatouille le conduit auditif, les lèvres, les narines et même la cornée, elle semble anesthésique; cependant au bout de quelques secondes, sa tête se détourne sans en avoir l'air, et si l'on persiste, elle entre dans une sorte d'agitation accommodée à son rêve, change de position sous un prétexte quelconque, etc.. Il est manifeste, en résumé, que les excitations auxquelles elle paraît insensible sur le moment, loin de rester sans effet, s'emmagentisent et produisent, par leur sommation, des réactions retardées de plusieurs minutes et intelligemment adaptées à la scène somnambulique, mais d'une intensité plutôt exagérée qui diminue par cette période de latence. La musique agit également sur elle, et d'une manière presque immédiate, en la précipitant du rêve de Marie-Antoinette dans un état hypnotique vulgaire où elle prend des attitudes passionnelles qui n'ont rien de royal conforme au caractère varié des airs qui se succèdent au piano. (L. c, p. 336.)

Du rapide exposé que je viens de faire, il résulte que Mlle Smith est douée des mêmes facultés physiologiques que les sujets que j'ai étudiés et il est probable que, si on la soumettait au même traitement méthodique par les passes, on obtiendrait la même continuité dans ses manifestations des vies antérieures. Dès maintenant, on peut conclure que l'origine de ce phénomène est la même pour tous et que l'absence de réalité des personnages revécus, que nous avons constatée notamment chez Joséphine (cas n° 2) avec des coïncidences non expliquées, s'applique également à Simandini et à Marie-Antoinette. J'ai, du reste, rencontré à Paris, au cercle Allan Kardec, une dame qui était fermement convaincue par toutes sortes de révélations qu'elle avait été l'infortunée reine de France, dont elle s'appliquait à reproduire le physique classique.

CHAPITRE IV

Excursion dans le domaine du Spiritisme

Contrairement à ce que pensent beaucoup de gens, je ne me suis jamais occupé de spiritisme. J'ai assisté à quelques séances pour savoir comment les choses se passaient ; je me suis tenu au courant de ce qui s'écrivait sur ce sujet, qui touche de si près au grand problème de la survie ; mais j'ai réservé mon temps et mes efforts à des études plus conformes à mon éducation scientifique. J'ai pensé qu'il y avait assez de personnes s'occupant d'obtenir des communications avec les agents invisibles, ce qui ne demandait aucune aptitude particulière, et que je serais plus utile en bornant mes recherches à la partie physique et à l'examen des facultés anormales de l'organisme humain.

J'ai cependant été mêlé, malgré moi, à des manifestations spirites où la théorie des communications avec les défunts était certainement en défaut. Si je les rapporte ici, c'est uniquement pour fournir de nouveaux documents au procès qui se déroule devant l'opinion publique et non pour condamner, d'une façon générale, la théorie spirite qui me paraît appuyée sur des bases solides et qui est, dans tous les cas, la meilleure des hypothèses d'étude qui ont été formulées.

PREMIER CAS.

Mon père était un spiritualiste convaincu ; et, bien que catholique pratiquant, il avait une prédilection marquée pour les théories spirites.

Il est mort à 75 ans, d'une embolie qui lui laissait, entre les accès, la plénitude de ses facultés intellectuelles et la vision bien nette de sa mort imminente. J'ai pu assister à ses derniers moments où, me prenant la main et rappelant nos conversations philosophiques, il concluait avec sérénité : « Demain ou après-demain, j'en saurai plus que toi à ce sujet. Et je ne suis pas fâché de penser que j'aurai bientôt la solution du problème qui m'a si souvent préoccupé ».

L'année suivante, je me trouvais, par hasard, à Paris, dans un milieu mondain, avec un médium-écrivain remarquable, disait-on, par la netteté de ses relations avec les morts. On me demanda de l'essayer. Je le priai d'évoquer l'âme de mon père. Le résultat ne se fit pas attendre : la feuille de papier se couvrit, après quelques tâtonnements, d'une longue suite de paroles affectueuses comme celles qu'un père adresse à son fils. Mais, quand je demandai à mon père supposé de signer de son nom de baptême, il y eut hésitation, puis un nom quelconque qui n'était pas le sien.

DEUXIÈME CAS.

Pendant que je faisais mes expériences avec M. de Jodko, en 1895 (Ces expériences avaient pour but d'extérioriser le corps astral de Mme Lambert au moyen de l'électricité et de le photographier.), j'en parlai un jour à M. X..., sous-directeur d'une de nos grandes Compagnies de chemins de fer, qui avait de fréquentes séances avec Mme Y..., bien connue à Paris comme médium professionnel. Quelques jours après, M. X... m'envoyait les deux communications suivantes ! obtenues par son intermédiaire :

30 mars 1895.

Cylia, esprit hindou qui s'intéresse aux travaux de M. de R., nous dit que pendant 30 ans il a étudié le spiritisme, que nous avancerons plus en Europe, n'ayant pas à combattre le fanatisme auquel, en Orient, on sacrifie tout.

Je vais dans l'Ile de Ceylan, dans le Tibet, dans ces pagodes mystérieuses où pénètrent seuls les initiés et je compare ces travaux aux vôtres. Mais, où vous aurez à lutter c'est contre l'orgueil des hommes de science qui ne peuvent rien sans nous, et ne veulent pas se décider à appeler les esprits.

Vous étiez, à votre dernière séance, dans de bonnes conditions pour obtenir des manifestations physiques, si vous ne les avez pas eues, cela a tenu à la répulsion fluidique des deux médiums.

Dites au Grand Magnétiseur que nous lui donnerons la photographie de l'Esprit; il faudra qu'il procède ainsi.

Coucher le médium dans une pièce obscure attenante à celle où est placé l'objectif; le magnétiser pour qu'il entre en transe.

Nous nous servirons de son périsprit que nous matérialiserons avec nos fluides, assez fortement pour impressionner l'objectif et lui faire obtenir la physionomie que nous avons eue sur terre

Ce qu'il a obtenu n'était que la reproduction de son médium que nous avons rendue lumineuse.

Alors devant ces preuves, la science devra s'incliner.

Il est bon, lorsqu'on veut obtenir quelque chose, de faire un appel énergique aux esprits de lumière pour qu'ils chassent les esprits du mal qui viennent troubler les fluides.

Kariatrari a été Fakir, il est plus fort comme sciences occultes que l'Esprit Vincent, mais moins avancé comme sciences appliquées.

Cylia.

12 avril 1895.

Le médium voit un des esprits indiens s'approcher de moi pour me faire écrire :

Je suis là, Madame, moi, Cylia, je sais que vous avez dit au Grand Magnétiseur ce que je voulais lui faire savoir au sujet de ses photographies.

Il ne faut qu'il se rebute s'il ne réussit pas aussi vite qu'il le voulait. Je lui affirme qu'il obtiendra la photographie de l'Esprit, en procédant ainsi; mais il faut qu'il appelle par la pensée, nous, ses amis d'En-Haut qui sommes toujours prêts à répondre à son appel.

Qu'il évoque aussi Kariatrari, qui est très puissant pour bien des manifestations physiques.

Or, pendant ce temps là, j'avais obtenu, chez Nadar, les clichés qui me prouvaient l'introduction extrêmement probable, sinon certaine, dans nos expériences, d'un truc que j'ai dévoilé dans les « Annales des Sciences psychiques ». (N° du 1-16 janvier 1908.)

TROISIEME CAS.

En 1887, M. Goupil, ingénieur, se trouvant momentanément dans son pays, à Poizay-le-Sec, petit village de 150 habitants, situé à 40 kilomètres de Poitiers, eut l'idée d'utiliser ses loisirs en étudiant, par lui-même, les phénomènes spirites dont il avait eu récemment l'occasion de voir quelques-uns chez des amis à Paris.

Pendant deux mois, il chercha vainement un médium. Enfin, un soir, voulant essayer avec une femme dont la nervosité lui faisait espérer des résultats, il se rendit à son domicile où il rencontra un jeune paysan, Joseph Roy, menuisier, âgé de 20 ans, devant qui il avait parlé de ces choses la veille et il l'invita à assister à son essai.

— Oh ! Monsieur, lui dit Roy, je crais ben que tout ça c'est des trompes et que vous ne ferez rin !

Cependant l'ayant mis à une table avec la femme en question, le mari de celle-ci et l'instituteur, Roy fut bientôt pris de tremblements, comme un épileptique, et la table ne tarda pas à basculer et commença à répondre à quelques-unes des questions de M. Goupil, qui arrêta rapidement cet essai, parce que les assistants commençaient à s'effrayer ; mais il avait eu le temps de constater que le meuble restait immobile quand Roy était éliminé et qu'il continuait de marcher en le laissant seul en contact.

Deux jours après, M. Goupil fit venir Roy chez lui et pendant cinq mois, il obtint avec lui, des communications fort curieuses qu'il a relatées, en partie, dans un article des Annales des Sciences psychiques. (Année 1895, pp. 274 et suiv.).

Parmi ces communications, je relève la suivante, qui se produisit dans une série de séances auxquelles n'assistaient que le médium, seul à la table, M. Goupil, sa femme et ses deux filles.

Première séance. — (Moi.) Qui est là ?

— Raymond Dupuy, seigneur de Montbrun.

— Où habitez-vous ?

— Au château de Rochechinart.

Nous nous consultâmes, tout cela nous était inconnu.

— Quelle année êtes-vous mort ? — 1740. Cette date fut donnée avec difficulté. Mutisme sur le département ou la province renfermant le château en question. Je parlai des découvertes du siècle et je lui demandai s'il connaissait le téléphone; sur sa réponse négative je le lui expliquai; explications que j'avais données antérieurement au médium qui savait bien par le Petit Journal que le téléphone n'était pas une chimère; la table dicta : Vous n'êtes qu'un farceur. J'envoyai l'Esprit à tous les diables; il répondit :

Lisez dans l'Ouvrier, vous y verrez l'histoire de mon épouse, Fleur-de-Lis, elle est très intéressante.

— « Lisez dans l'Ouvrier »? ? qu'est-ce que ça veut dire ? Mes enfants dirent qu'elles croyaient avoir vu, jadis, un journal appelé l'Ouvrier. — En effet, dis-je, c'est même un journal clérical.

Le médium déclara ne pas connaître ce journal. Je fis enquête; personne, dans tout le service du facteur qui desservait la commune et les environs, ne recevait le journal l'Ouvrier.

Cette première séance eut lieu en octobre 1887.

Huit jours après s'annonça à nouveau notre personnage, qui, invité à faire connaître le but de sa manifestation, dicta :

— Je me suis trompé l'autre jour en vous dictant la date de ma mort.

— Et vous venez pour cela ? Dicter.

Nous fîmes confusion un bon moment, enfin je compris qu'il s'agissait de chiffres romains. M D L X X V.

— Comment êtes-vous mort ?

— Je suis mort, prisonnier du roi Henri III, j'ai été exécuté contre ce roi.

— Exécuté. ! c'est un ancien mot ? — Oui. (Ce n'est pas un mot patois de la localité).

— Ça veut dire que vous avez combattu contre lui V

— Oui.

Quelques jours après je vis chez l'instituteur un livre intitulé le Baron des Adrets; l'ayant ouvert, le mot « Montbrun » y frappa ma vue et je vis qu'il y était question de combats contre Henri III. Je pensai avoir là la clef de l'énigme. Roy avait sans doute lu ce livre. Mais l'instituteur m'affirma que ce livre n'était pas sorti de chez lui et qu'il l'avait apporté de loin depuis peu. J'emportai ce livre chez moi et nous le lûmes. Rien dans le texte du nom « Raymond Dupuy » ni de Rochechinart; mais à la fin je trouvai une note historique sur Charles Dupuy de Montbrun, lequel avait eu la tête tranchée en 1575 (chiffres ordinaires).

Je le portai au médium, lui soutenant qu'il avait dû lire ce livre, ou un pareil; le médium me dit qu'en supposant qu'il ne se souvienne pas des détails, il se souviendrait toujours bien avoir vu quelque chose d'analogue et qu'il était certain de n'avoir aucune idée de lecture relative à ce personnage. Je le lui laissai pour le lire, il me le rendit quelques jours après me déclarant que c'était la première fois qu'il prenait connaissance de ces faits.

J'avais rendu ce livre à l'instituteur depuis quelques jours et un soir, étant à dîner, je pensais à ce Dupuy et je dis à ma famille : « Je ne me souviens plus si Dupuy a eu la tête tranchée ? — Mais oui, papa, répondit une de mes filles. — Je ne crois pas; on dit bien qu'il a été exécuté, mais on ne dit pas quel genre de supplice il a subi. — Si, papa, il a eu la tête coupée. (Ma fille avait raison.)

Puis la conversation reprit sur une autre matière. Une heure après, je fus au devant du médium qui travaillait à la campagne, et ayant assisté à son repas, je l'amenai pour une séance. Roy ne pouvait donc savoir s'il avait été question

entre nous de Dupuy de Montbrun, et nous avons complètement perdu le souvenir de ce bout de conversation, quand après une heure de séance, s'annonça Raymond Dupuy.

(Moi.) — Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ? — Je vous promets que je n'ai pas eu le cou coupé.

— Tiens ! dit ma femme, il répond à ta question lors de notre dîner.

— Au fait, c'est vrai ! mais, seigneur de Montbrun, il faut dire je vous certifie, et non je vous promets.

Je vous promets était une expression du Médium; le phénomène lie donc ici le langage du médium avec un fait inconnu de lui mais connu et oublié des assistants.

Après cet incident Dupuy resta muet.

Un mois après, quatrième séance, où s'annonça encore le prétendu Raymond Dupuy. (Moi.) ((Ah ! nous avons trouvé votre histoire. Vous avez accompli de hauts faits d'armes, vous étiez surnommé le brave ? — Oui. — Contre qui avez-vous combattu en combat singulier ? — Maclou. — Maclou ! oh c'est une farce ! C'est Maclou de la Gardeuse d'ours ? — Le nom que je viens de vous dicter est celui d'un personnage qui voulait détruire mon château de Rochechinart.

— Mais voilà deux fois que vous nous parlez de ce château. Il n'est question ni de Rochechinart, ni de Maclou dans le livre qui vous concerne; vous habitez au château de Montbrun, diocèse de Gap, Drôme ou Hautes-Alpes ? — Non. — L'histoire blague donc ? — Oui. — Henri III vous a coupé le cou ? — Non. — Quel supplice vous a-t-il infligé ? — Aucun, je suis mort entre les bras de mon épouse qui était venue auprès du roi pour demander ma grâce et elle lui a été accordée 2 heures après ma mort. — Il veulent dire 2 ? — Out. J'ai bien regretté de n'avoir pas eu ma délivrance plus tôt, car j'ai fait verser bien des larmes à mon épouse en ne voulant pas rester près d'elle.

— Par délivrance, vous voulez dire votre mort ? — Oui.

Les faits du livre étaient donc contestés; nous ne trouvions Rochechinart ni dans nos livres ni dans nos cartes; enfin je dénichai dans le dictionnaire des postes. (Drôme, 338 habitants), le seul Rochechinart qu'il y ait en France.

Mais je voulus terminer l'enquête; étant à Paris je cherchai au Bottin et je trouvai l'adresse du journal l'Ouvrier. Je m'informai ; un roman intitulé Fleur-de-Lis avait paru dans le journal, de décembre 1885 à avril 1886; comme on l'avait fait mettre en volumes, j'en achetai un exemplaire et je le lus dans le train. Je trouvai l'histoire de Fleur-de-Lis et de Raymond Dupuy, frère de Charles Dupuy, dont j'avais trouvé des notes historiques ; Rochechinard et Maclou y apparaissent, et, à la fin, l'épithaphe :

ICY GIST

NOBLE ET PUISSANT SEIGNEUR

RAYMOND DU PUY-MONTBRUN
CHEVALIER
COSEIGNEUR DE LA VALETTE ET AULTRES LYEUX
RETOURNÉ A DIEU
LE XVe JOUR DU MOYS D'AOUST
L'AN DE GRACE MDLXXV
PRIEZ POUR LUY

Il ne s'était donc écoulé que quinze mois entre l'époque de l'impression du roman et ces séances; il était donc impossible que le médium ait pu en oublier la lecture. Je fis lire le livre au médium qui déclara que pour la première fois il prenait connaissance de ce roman.

Pour compléter l'enquête, j'écrivis à l'auteur du roman, au sujet du personnage; M. Oscar de Poli me répondit, comme j'en avais du reste formé l'hypothèse, que Raymond Dupuy et Fleur-de-Lis étaient deux personnages imaginaires

En septembre 1890, soit trois ans après, j'habitais Vitry-sur-Seine et j'eus l'occasion de faire connaissance avec M. le docteur Paul Gibier, qui m'avait assigné un rendez-vous à Paris où il était de passage.

Le soir il me retint à dîner pour me faire faire connaissance avec quelques-uns de ses amis, dont le colonel de Rochas.

Nous étions neuf, dont M. Emile Gaboriau. Sur la fin du repas on entama le chapitre spiritisme, et, M. Gaboriau, me paraissant croire à la possibilité de la manifestation des défunts, je lui dis : « Je vais vous en conter une histoire de défunt ! »

Je commençai le récit du cas Raymond Dupuy. M. de Rochas m'interrompit aussitôt et dit :

— Pardon, il ne s'appelait pas Raymond, mais Charles; j'en sais quelque chose, c'est mon arrière grand-père ! je descends en droite ligne de Charles Dupuy-Montbrun (Charles du Puy Montbrun naquit vers 1530, au château de Montbrun près du Buis (Drôme). Il était fils aîné de Aimar du Puy-Montbrun, et de Catherine Parisot de la Valette, nièce du grand-maître de Malte de ce nom. Il était petit-fils de Falquet du Puy, seigneur de Montbrun qui eut de son mariage avec Louise d'Eurre-Mollans, 16 garçons et 16 filles. Il était petit neveu de Raymond du Puy, deuxième grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Il épousa, le 26 juin 1655, Justine Alleman, fille de François Alleman, seigneur de Champ et de Justine de Tournon dont il eut un seul fils Jean et trois filles. Il avait eu deux frères Pompée et Didier qui entrèrent tous les deux dans l'ordre de Malte.

Charles du Puy-Montbrun élevé dans le catholicisme, embrassa le protestantisme en 1553, à la suite de sa sœur Jeanne, mariée à Gaspard de

Theys, seigneur de Clelles, et ne tarda pas à devenir le chef des Huguenots en Dauphiné. En 1574, Henri III l'ayant sommé de rendre les places fortes dont il s'était emparé, il lui répondit que les « armes et le jeu rendent les hommes égaux et qu'en temps de guerre, lorsqu'on a le bras armé et le cul sur la selle, tout le monde est compagnon. ». En 1575, ayant reçu deux blessures graves dans un combat, il fût fait prisonnier, amené à Grenoble, condamné par le Parlement comme coupable de lèse-Majesté à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté le 15 août de cette même année 1675. Sa grâce, obtenue, grâce à l'intercession de sa femme, arriva deux heures après sa mort. Il n'avait jamais habité le château de Rochechinard. L'arrêt du Parlement de Grenoble fut cassé par l'édit de mai 1586 qui réhabilita la mémoire et la terre de Montbrun fut érigée en marquisat en février 1620 en faveur de son fils unique Jean.

Je continuai mon récit dont la finale fit rire tout le monde et M. de Rochas raconta un fait semblable dont je perdis la mémoire (C'est le cas du chevalier de Camargue! dont suit le récit.)

Je trouvai étonnante cette rencontre avec le colonel, qui se trouvait en rapport avec mon cas; mais on va voir plus fort comme coïncidence.

En novembre 1880, je partis pour Sousse (Tunisie) pour faire, une jetée soumissionnée par un ami, habitant Mehdi; j'y trouvai un nommé Issorel qui m'y attendait et qui devait me servir de commis. Nous louâmes deux logements dans une maison où était déjà installé un jeune couple. Comme Issorel avait sa femme, les deux femmes firent connaissance.

Je pris pension chez Issorel, et, quelques jours après mon arrivée, un soir, j'entretins Issorel et sa femme du spiritisme, dont ils n'avaient jamais entendu parler. Je commençai par leur conter le cas de Dupuy. A peine débutai-je qu'on frappa à la porte. C'était la petite femme du haut qui arrivait avec un gros livre à la main et dit : « Tenez, Madame Issorel, vous m'avez demandé si j'avais quelque chose à lire; voilà tout ce que j'ai trouvé. » Ce disant, elle déposa sur la table le livre que nous n'ouvrîmes pas, et elle se retira.

Arrivé au point où il s'agissait du livre trouvé chez l'instituteur (Le baron des Adrets), je disais à Issorel que j'avais trouvé dedans des notes historiques sur Charles Dupuy-Montbrun, quand le livre qui était sur la table attira particulièrement mon attention par son format : il me semblait l'avoir déjà vu. Je l'ouvris. C'était Le baron des Adrets ! peut-être le seul exemplaire qu'on eût trouvé en Tunisie !

QUATRIÈME CAS.

Le cas que j'avais raconté à M. Goupil et qu'il avait oublié est le suivant :

En 1890, j'étais directeur de la Revue du Cercle militaire et j'avais soin de tenir toujours en réserve quelques articles sans actualité, qu'on pouvait morceler pour compléter au besoin les 32 pages de la Revue.

L'un de ces articles publié ensuite séparément était intitulé :

Gris de guerre, devises, chants nationaux, chansons de soldats et musiques militaires.

J'en causais, un jour, avec un de mes amis de Provence, M. Ernest Lacoste, et je lui faisais remarquer qu'un grand nombre de devises héraldiques étaient basées sur un calembour ; je lui citai comme type celle des Gastellane : Maï d'Ounour que d'Ounours (Plus d'honneur que d'honneurs). — « On pourrait, me dit-il, leur donner également, en provençal, une autre forme : Jamaï baïsso toun couor per haussa toun cor (N'abaisse jamais ton cœur pour élever ton corps) ».

Je trouvai, en effet, cette nouvelle forme très heureuse et je l'introduisis dans mon recueil ; mais, ne voulant pas l'attribuer à une famille existante qui aurait pu en avoir une autre, je la donnai à la famille de ma bisaïeule (Blanc de Camargue), qui habitait le Gapençais et était éteinte depuis plus d'un siècle.

Deux ans après, j'eus l'occasion d'entrer en rapport avec des amis de M. Lefort, architecte à Sens, qui me firent connaître l'aventure que M. Lefort a racontée lui-même, de la manière suivante, dans une lettre adressée à M. Goupil, à la date du 14 avril 1893.

... De la part du colonel de Rochas, je vous transmets les renseignements suivants. Vous avez eu le cas de Raymond Dupuy; nous avons eu, dans des séances entre intimes, à Sens, le cas du chevalier Blanc de Camargue, cas qui, avant que nous le connaissions concernait le colonel de Rochas. Un caractère commun rapproche nos deux cas, la mystification suivante.

Le chevalier Blanc, prié de nous indiquer l'objet de sa visite (c'était le 23 août 1890), par la table à coups frappés, il nous fut dicté : — Jamaï baïsso toun couor per haussa toun cor. Nous causons et nous nous interrogeons sur l'interprétation à donner à cette phrase d'une langue à nous étrangère.

Le 27 août 1890, autre séance avec les mêmes assistants. Nous interrogeons et je copie mon registre.

— Pouvez-vous nous dire le nom du chevalier qui a fait une communication en patois ?

— Oui, Blanc de Camargue.

— Est-ce sa devise qu'il nous a dictée ?

— Oui.

Le 3 septembre 1890. Même assistance, médiums sûrs.

— Qui est l'esprit qui se manifeste ?

— Blanc ?

— Le chevalier ?

— Oui, vous trouverez ma devise dans un livre de Rochas : Chants, devises et cris de guerre.

L'un de nous, fonctionnaire de l'administration des forêts, a fait des recherches, et peut-être quinze jours après, se procurait cet ouvrage assez rare en librairie. Nous trouvâmes la devise en français : N'abaisse jamais ton cœur pour élever ton corps.

Or, voici où la chose se corse : Quelques mois plus tard, un de nos amis et sa femme arrivent à Paris, et se rendirent à une séance consultative du docteur Luys. Ce jour même se trouvait là le colonel de Rochas à qui nos amis contèrent le cas du chevalier. Alors le colonel leur apprit que les Blanc de Camargue étaient ses ancêtres, qu'il n'avait jamais su s'ils avaient, oui ou non, une devise et que celle qui était dans son ouvrage, c'était lui qui l'avait forgée de toutes pièces !!!

Beaucoup plus tard, au commencement de 1892, je me trouvais à Paris, à la librairie de la rue de Trévis, j'y fis inopinément la connaissance du colonel qui me confirma ce qui précède. Enfin, tout récemment, je le rencontrai à nouveau, inopinément. C'est alors qu'il m'a entretenu de vos recherches.

Dans les cas de Charles Du Puy-Montbrun et du chevalier Blanc de Camargue, on ne saurait attribuer les communications tabulaires aux souvenirs enregistrés dans l'inconscient du médium.

Peut-être trouverait-on l'explication dans les faits suivants.

On a vu, dans le paragr. 2 du chapitre 1er de la 2e partie de ce livre, que la volonté pouvait modeler le corps astral de façon à lui donner une forme déterminée.

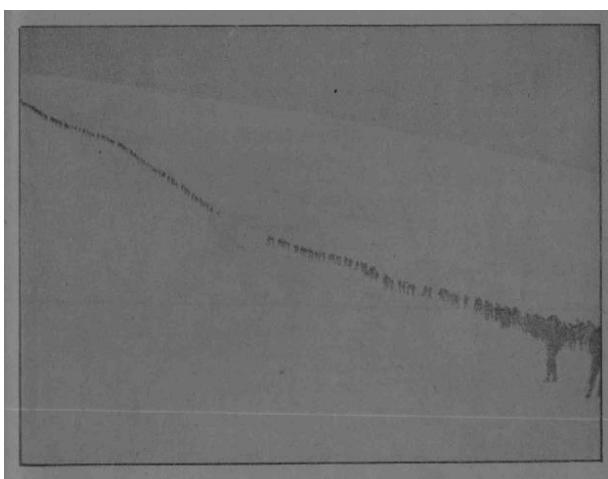
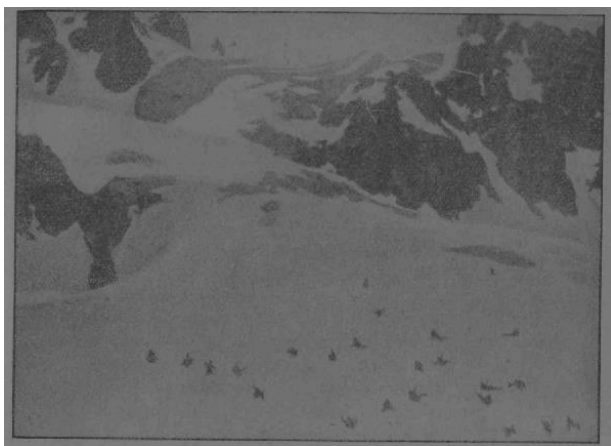
Les Indous admettent que le même effet peut se produire par la simple action de l'idée sur la substance qu'on pourrait appeler le protoplasma psychique et dans laquelle nous vivons.

Le statuaire Allar et ses confrères Swedenborgiens m'ont affirmé percevoir les formes des pensées.

Mireille, à qui je demandais, un jour, pendant son sommeil magnétique, comment elle expliquait les communications à distance sans intermédiaire connu, me répondit qu'elle voyait, dans son état actuel, comme des nuages formés d'une substance qui possédait un commencement de vie intellectuelle. Ces nuages étaient impressionnés par nos pensées quand ils étaient près de nous, en prenaient la forme et obéissaient à notre volonté en se portant à destination.

Je dois ajouter que la riche imagination de Mireille lui fournissait immédiatement une réponse à toutes mes questions.

Il est bon de rappeler à ce sujet la théorie orientale des Egrégores, d'après laquelle il suffit de la concentration d'un certain nombre de pensées sur une personnalité non encore existante physiquement pour lui donner une existence éphémère avec toutes les qualités qu'on leur attribue, existence dont la durée est proportionnée à l'intensité et à la durée des pensées composantes; ce qui expliquerait la cessation des oracles signalée par Plutarque, lorsque les foules ont cessé de venir les consulter.



CHAPITRE V

L'évolution de l'âme

Quand on voit, du haut d'une tour, les hommes semblables à des points noirs se croiser dans tous les sens sans motif apparent, on est tenté de se demander quelle différence il y a entre ces hommes et les fourmis qui s'agitent autour de leur fourmilière ? Qui nous autorise à penser que ces insectes, dont les mouvements ressemblent tant aux nôtres, n'ont pas comme nous une âme, une civilisation ?

Est-ce que le spectacle ne serait pas le même si, au lieu des Européens du XXe siècle, on voyait une horde de sauvages ? Qui nous révélerait des différences entre leur état cérébral et le nôtre ? A quoi pourrions-nous reconnaître que les aspirations des uns ne dépassent pas l'assurance de la nourriture quotidienne et que les conceptions des autres touchent aux problèmes les plus élevés de la métaphysique ?

Pourquoi alors creuser un abîme entre l'homme et les animaux, si semblables à nous (L'étude des fonctions du système nerveux, c'est-à-dire, de l'âme, voilà le sujet propre de la psychologie. La psychologie comparée, traitée par des savants comme Guillaume Wundt, a déjà renversé l'antique barrière qui séparait jadis « l'instinct » des animaux et la « raison » de l'homme. La raison existe aussi bien, quoiqu'à des degrés différents, chez les mammifères supérieurs — singes, chiens, éléphants, chevaux — que chez l'homme. On ne conçoit pas, d'ailleurs, comment il en pourrait être autrement puisque l'organe de la raison, le système nerveux central, passe encore chez l'embryon humain par les mêmes phases que chez les autres mammifères. L'homme et les mammifères ayant certainement une origine commune, pourquoi leur moelle épinière et leur cerveau seraient-ils d'une autre nature? » (J. Soury. — Philosophie naturelle, p. 126).

Dans l'étude comparée des systèmes nerveux, des différents animaux, dit Paul Bert, « la physiologie constate une gradation suivie, sans aucune de ces démarcations nettes, de ces espèces d'abîmes que la méthode à priori se plaît à imaginer entre les êtres qu'elle dédaigne d'observer. On a bien souvent parlé de l'abîme intellectuel qui sépare l'homme de l'animal; mais un abîme tout aussi profond ne semble-t-il pas creusé entre le singe anthropomorphe et l'amibe diffluente ? On peut aller plus loin encore et retrouver jusque dans le besoin de mieux être, qui fait chercher aux plantes la lumière, des traces bien obscures de cette volonté et de ce sentiment encore si effacés chez l'amibe ».), pour un observateur placé de manière à voir l'ensemble de la création, ainsi que l'ont fait la religion catholique sous l'influence de ses dogmes, et l'esprit philosophique moderne sous celle de Descartes ? D'où il est résulté que de rares saints, comme François d'Assise, ont prêché la charité pour nos frères inférieurs et que, dans la confection de nos codes, une loi protectrice des animaux a été complètement oubliée.

Les animaux, a-t-on dit, naissent, vivent et meurent comme des plantes. — Pourquoi ne naîtrions-nous pas, ne vivrions-nous pas, ne mourrions-nous pas comme eux en bornant notre rôle à la transmission de notre vie ? Ou, pourquoi animaux et plantes n'auraient-ils pas, comme nous, dans une certaine mesure, une vie morale ? (« Il est impossible d'affirmer que les sensations de l'animal ne sont pas représentées dans le monde végétal par une sorte de conscience moins distincte. Changez la capacité de perception et la preuve changera aussi. Ce qui est pour nous une absence totale de manifestation de la conscience le serait-il aussi pour un être jouissant de nos facultés à un degré infiniment supérieur ? Pour un être ainsi doué, il m'est permis de supposer que non seulement le monde végétal, mais encore le monde minéral répondrait à des stimulants convenables, et que ces réponses différeraient, en intensité seulement, des manifestations exagérées qui, par leur grossièreté, frappent nos facultés imparfaites. » Tyndall.) Des phénomènes de sensibilité se montrent jusque dans les corps bruts et, en particulier, dans les cristaux (« On sait qu'il y a la frontière des deux règnes, tout un groupe d'être litigieux qu'on n'a pu encore annexer à aucun des deux. Les Amibes végétales, les Plasmodées, étudiées par de Bary,

présentent confondus les traits de l'animal et du végétal. Ce sont des masses protoplasmiques qui ne se constituent ni en cellules ni en tissus pendant toute leur période d'accroissement; elles cheminent en rampant sur les débris de plantes décomposées, sur les écorces, sur le tan; elles émettent des prolongements, des sortes de bras. ».

(Claude Bernard. Leçons sur les phénomènes de la Vie, p. 255).

« Comment pourrions-nous comprendre un antagonisme, une opposition entre les propriétés des corps vivants et celles des corps bruts, puisque les éléments constitutants de ces deux ordres de corps sont les mêmes ? Tous les corps vivants sont exclusivement formés d'éléments minéraux, empruntés au milieu cosmique. Descartes, Leibnitz, Lavoisier, nous ont appris que la matière et ses lois ne diffèrent pas dans les corps vivants et dans les corps bruts; il nous ont montré qu'il n'y a au monde, qu'une seule mécanique, une seule physique, une seule chimie, commune à tous les êtres de la Nature. »

(Claude Bernard. — La Science expérimentale, p. 178-182). Il y a là l'indice d'une évolution dans laquelle on pourrait voir la confirmation des opinions philosophiques de l'antique Orient, qui expliquait la formation et la fin du monde par la respiration de l'Eternel : A mesure que son souffle s'éloignait de lui (expir), il devenait de plus en plus matériel et inerte ; puis il se spiritualisait de plus en plus en revenant vers lui (inspir).

Il y a certainement des plantes qui sont heureuses, d'autres malheureuses

(Voir à ce sujet, l'Ame de la plante, par Arnold Boscowitz. — Paris, Ducrocq, 1867.

On connaît les réactions motrices de l'épine-vinette, de la gobe-mouche, du sainfoin oscillant et de la sensitive sous l'action des ébranlements ou simplement de la lumière et de la chaleur. Un physicien de Boston rapporte que lorsqu'il exécute des harmonies, ses sensibles s'ouvrent et s'étendent, buvant la musique comme elles boivent la clarté du soleil; mais qu'il donne une note discordante, les plantes tremblent et se referment.

Hœkel affirme qu'une foule de jeunes plantes rudimentaires se meuvent au moyen de filaments, de fouets, de cils vibratiles. En nageant, ces plantes montrent autant de vivacité, de constance, de volonté apparente que les formes larvées de beaucoup d'animaux.

Claude Bernard a montré, par ses expériences d'anesthésie sur la série entière des êtres vivants que l'éther, le chloroforme, etc., agissent sur tous les tissus vivants qu'il s'agisse d'animaux ou de végétaux. Chaque élément anatomique est atteint successivement suivant son degré de sensibilité. L'anesthésique agirait sur ces minuscules êtres vivants, sur ces sortes d'infusoires, sur cette multitude énorme d'organismes élémentaires associés qui, par leur fédération, constituent les organismes que nous voyons, quelque compliqués qu'ils soient: «C'est donc, dit J. Soury, dans le protoplasma, amorphe que réside la vie, la vie non encore définie, sorte de chaos où toutes les propriétés vitales se trouvent confondues nutrition, reproduction, sensibilité, mouvement. C'est dans le protoplasma que résident, indistinctes et confuses,

toutes les propriétés dont les phénomènes observés chez les êtres supérieurs ne sont que des expressions diversifiées, amplifiées et d'une complexité de plus en plus haute. ». (Philosophie naturelle, p. 59).

Mais ce protoplasma n'est-il pas simplement un instrument de plus en plus perfectionné mis successivement à la disposition de l'âme, étincelle divine, en voie d'évolution ?). Faut-il voir ici, comme pour les autres êtres vivants, la simple conséquence du jeu des forces naturelles pour maintenir l'harmonie de l'univers, suivant des lois que nous ne connaissons pas ? Je me figure que Dieu, dans son infinie grandeur, doit regarder d'un même œil l'homme et les infiniment petits qui peuplent la terre.

On a dit aussi que nous avons des aspirations que les animaux n'ont pas ; mais qu'est-ce qui le prouve ? Ne retrouvons-nous pas chez eux nos qualités, nos défauts et je dirai presque toute notre intelligence, car beaucoup d'entre eux sont plus intelligents que bien des hommes, à l'âme de qui vous n'hésitez pas à attribuer l'immortalité.

Ils ne parlent pas et l'homme parle ; mais, outre que rien ne prouve qu'il n'y a pas entre leur langage et le nôtre, autre chose qu'une question de perfectionnement (Certes le langage articulé est un puissant moyen de perfectionnement pour l'intelligence; mais les sourds-muets qui ne l'ont pas n'en sont pas moins aussi intelligents que le reste des humains.), est-ce là encore une différence assez profonde pour que l'un se survive tandis que les autres meurent tout entiers ?

Une des raisons les plus puissantes en faveur de l'hypothèse de la survie, est l'inégalité des aptitudes des hommes. Or, il en est de même pour les animaux. Sans parler de l'inégalité d'intelligence entre les individus de la même espèce, il en est qui naissent doux, d'autres féroces.

« Quand on réfléchit, écrit un naturaliste, que sur cent chiens, chevaux ou éléphants, ce ne sont pas tous les animaux, mais seulement un ou deux qui se montrent méchants, querelleurs, indomptables; que sur cent chats, il y en a bien peu qui négligent ou tuent leurs petits; on ne peut nier que cette perversité ne soit due à une tendance personnelle et inconnue aux autres individus de la même espèce. »

Il y a, chez les animaux comme chez les hommes, des individus qui ont la vie heureuse, d'autres, la vie malheureuse. Ne faut-il pas voir là encore, chez les uns comme chez les autres, la conséquence des vies antérieures, car c'est une grave erreur de croire que les animaux n'ont pas de conscience. Nos pères ne le croyaient pas, et il existe de nombreux recueils (notamment ceux de Lavaudie et de Berriat-Saint-Prix (Berriat-Saint-Prix a relevé 80 condamnations à mort ou excommunications prononcées de 1120 à 1741 contre toute espèce d'animaux depuis l'âne jusqu'à la sauterelle.

Le Dr Foveau de Courmelles, dans son intéressant livre sur les Facultés mentales des animaux, cite p. 301 et suiv., de nombreux exemples prouvant que les animaux ont la notion du juste et de l'injuste, ont des remords et qu'on peut reconnaître en eux certains sentiments de religiosité.), où l'on cite les jugements

rendus contre ceux qui s'étaient rendus coupables de quelque crime.

Ce ne seraient pas seulement par les hommes qu'ils auraient été jugés, mais ils se jugeraient eux-mêmes entre eux.

Un savant allemand, Néander, raconte que dans la bourgade de Bangué, en Bavière, plusieurs cigognes vivaient en bon accord entre elles ; un jour cependant, une femelle se laissa séduire par un jeune mâle, en l'absence de son époux. Celui-ci revint à l'improviste et se voyant trahi, l'aurait fait comparaître devant un tribunal composé de toutes les cigognes de l'endroit, justement réunies pour leur voyage automnal, qui en firent justice en déchirant la coupable.

D'après le docteur Emile Laurent, on voit souvent dans l'Ecosse septentrionale et dans les îles de Féroë, des troupes de corneilles mettre à mort quelques-unes de leurs compagnes coupables.

Quoi qu'il en soit de ces histoires, on ne peut nier que les animaux aient le sentiment du bien et du mal et ne se réunissent, comme les apaches, pour commettre des méfaits.

Büchner, dans sa Vie psychique des bêtes, parle des abeilles voleuses qui, pour éviter de travailler, attaquent en masse des ruches approvisionnées, font violence aux sentinelles et aux habitants, mettent la ruche au pillage et en emportent toutes les provisions chez elles. Si cet exploit a réussi à plusieurs reprises, elles prennent plus de goût au pillage et à la violence qu'au travail et finissent par constituer de vraies colonies de brigands.

Tous les auteurs qui ont étudié les mœurs des fourmis, affirment que certaines espèces agissent de même et entreprennent des guerres pour tenter de ravir à d'autres les provisions qu'elles ont péniblement amassées.

Franklin a écrit qu'on avait vu des babouins s'associer par centaines pour mieux piller des vergers d'accès difficile ; le plus rusé et le plus âgé, après avoir étudié le terrain, s'avance le premier et laisse une sentinelle au point le plus menacé ; puis ils se disposent en chaîne et se transmettent l'un à l'autre la proie que le dernier de la chaîne dépose dans une cachette commune ; quand la sentinelle aperçoit quelque danger, elle donne le signal et tous les babouins fuient.

Si l'animal a nos vices, il a aussi nos qualités. Il est avide de louanges et d'approbations ; avec quelle ivresse le chien reçoit nos caresses et nos éloges ! tout le monde a remarqué combien les chevaux sont sensibles aux marques d'affection, quelle ardeur ils mettent dans leurs courses à ne pas se laisser devancer par leurs rivaux. Napoléon avait un cheval arabe qui ne permettait à personne de le monter, sauf au palefrenier qui en prenait constamment soin. Lorsqu'il était monté par cet homme, ses mouvements étaient lents et communs, mais dès qu'il entendait les tambours battre aux champs, ce qui annonçait la présence de l'Empereur, il se redressait avec fierté, agitait sa tête en tous sens, battait du pied la terre et, jusqu'au moment où son illustre cavalier en descendait, il était le plus beau cheval qu'on pût voir. On cite une guenon qui, toutes les fois qu'on lui donnait un mouchoir, s'en drapait et trouvait un plaisir extraordinaire à le voir traîner derrière elle en queue de robe de cour. Quelques espèces, comme le

chat et l'éléphant, ont l'instinct de la pudeur et ne s'accouplent que dans la solitude. On sait à quelle variété de fonctions intelligentes on a pu dresser les éléphants, devenus bonnes d'enfants, et les chiens, dont on a fait des auxiliaires de la justice. Tous ces animaux ont le sentiment du devoir accompli et le témoignent par leurs gestes joyeux.

Ajoutons, enfin, que de nombreuses observations conduisent à supposer que chez l'animal comme chez l'homme, il y a un corps astral qui survit au corps physique et qui peut être perçu par nos sens ; ce qui permet de croire qu'il y a, pour l'un comme pour l'autre, une loi d'évolution.

Un autre sujet d'incertitude dans cette question, encore si obscure, de l'âme des bêtes, se tire de la comparaison du développement de l'intelligence chez l'enfant et chez les petits de nos animaux domestiques, comme le chien et le chat. Comment se fait-il qu'une âme, toute formée par des existences précédentes, puisse, dans ses premières manifestations, présenter des ressemblances si frappantes avec le simple développement d'une force vitale qui évolue avec le temps ?

Une observation, reproduite par Ribot dans son livre des Maladies de la mémoire (pp. 65, 66), jette quelque lueur sur ce problème en montrant de quelle manière une âme, dont l'existence est certaine, réapprend à se servir de son corps. Le nouvel incarné se trouve à peu près dans la situation de cette jeune femme de 20 ans, observée par le professeur Sharpey qui, après avoir dormi pendant deux mois, revint à peu près à son état normal, ne se souvenant plus de rien.

En revenant de sa torpeur elle paraissait avoir oublié presque tout ce qu'elle avait appris. Tout lui semblait nouveau; elle ne reconnaissait pas une seule personne, même ses plus proches parents. Gaie, remuante, inattentive, charmée de tout ce qu'elle voyait ou entendait, elle ressemblait à un enfant.

Bientôt elle devint capable d'attention. Sa mémoire, entièrement perdue en ce qui concerne ses connaissances antérieures, était très vive, très solide pour tout ce qu'elle avait vu et entendu depuis sa maladie. Elle recouvra, une partie de ce qu'elle avait appris autrefois avec une facilité très grande dans certains cas, moindre dans d'autres. Il est remarquable que, quoique le procédé suivi pour reconstituer son acquis ait paru consister moins à l'étudier à nouveau qu'à se le rappeler à l'aide de ses proches, cependant, même maintenant, elle ne paraît pas avoir conscience, au plus faible degré, de l'avoir possédé autrefois.

D'abord, il était impossible d'avoir avec elle une conversation. Au lieu de répondre à une question, elle la répétait tout haut textuellement, et pendant longtemps, avant de répondre à une question, elle la répétait tout entière. Elle n'avait, à l'origine, qu'un bien petit nombre de mots à son service. Elle en acquit rapidement un grand nombre; mais elle commettait d'étranges erreurs en les employant. Cependant, en général, elle ne confondait que les mots qui avaient ensemble quelques rapports. Ainsi pour thé, elle disait sauce (et elle employa longtemps ce mot pour les liquides); pour blanc, elle disait noir; pour chaud, froid; pour ma jambe, mon bras; pour mon œil, ma dent, etc., etc.. D'ordinaire elle use

maintenant des mots avec propriété quoiqu'elle change parfois leurs terminaisons, ou qu'elle en compose de nouveaux.

Elle n'a encore reconnu personne, même parmi ses plus proches parents; c'est-à-dire qu'elle n'a aucun souvenir de les avoir déjà vus avant sa maladie. Elle les désigne par leurs noms ou par ceux qu'elle leur a donnés, mais elle les considère comme de nouvelles connaissances et n'a aucune idée de leur parenté avec elle. Depuis sa maladie, elle n'a vu qu'une douzaine de gens, et c'est pour elle tout ce qu'elle a jamais connu.

Elle a appris de nouveau à lire; mais il a été nécessaire de commencer par l'alphabet, car elle ne connaissait plus une seule lettre. Elle a appris ensuite à former des syllabes, des mots; et maintenant elle lit passablement. Ce qui l'a aidé dans cette réacquisition, c'est de chanter les paroles de certaines chansons qui lui étaient familières et qu'on lui présentait imprimées, pendant qu'elle jouait du piano.

Pour apprendre à écrire, elle a commencé par les études les plus élémentaires, mais elle a fait des progrès beaucoup plus rapides qu'une personne qui ne l'aurait jamais su.

Peu après être sortie de sa torpeur, elle a pu chanter plusieurs de ses anciennes chansons et jouer du piano avec peu ou point d'aide... Quand elle chante, elle a en général besoin d'être aidée pour les deux ou trois premiers mots d'une ligne, elle achève le reste de mémoire à ce qu'il semble. Elle peut jouer, d'après une partition, plusieurs airs qu'elle n'avait jamais vus auparavant.

Elle a appris sans difficulté plusieurs jeux de cartes; elle sait tricoter et faire plusieurs ouvrages analogues.

Mais, je le répète, il est remarquable qu'elle ne semble pas avoir le plus léger souvenir d'avoir possédé tout cela, quoiqu'il soit évident qu'elle ait été grandement aidée dans son travail de réacquisition par ses connaissances antérieures dont elle n'a pas conscience. Quand on lui a demandé où elle a appris à jouer un air en regardant la musique sur un livre, elle a répondu qu'elle ne pouvait pas le dire et elle s'est étonnée que son interlocuteur ne pût en faire autant.

A vrai dire, d'après diverses remarques qu'elle a faites d'elle-même par hasard, il semble qu'elle possède plusieurs idées générales d'une nature plus ou moins complexe qu'elle n'a pas eu l'occasion d'acquérir depuis sa guérison.

Il y a encore d'autres objections à la théorie de l'évolution de l'âme vers sa perfection ; voici comment les expose Louis Elbé, dans son beau livre sur La vie future, devant la sagesse antique et la science moderne.

Si nous supposons que l'âme imparfaitement purifiée doit revenir sur la terre pour y poursuivre, dans une incarnation nouvelle, son évolution incessante, nous reprenons la doctrine formelle de la sagesse antique qui, effectivement, s'applique mieux que toute autre à la conception de progrès indéfini dont nous ne pouvons pas nous détacher; mais nous ne saurions méconnaître toutefois que cette théorie elle-même n'est pas sans soulever aussi des difficultés fort graves.

Elle ne peut évidemment pas s'appuyer sur l'observation des faits puisque tous nous avons perdu le souvenir d'une existence antérieure; mais ce n'est pas là encore du reste l'objection la plus décisive, car nous pouvons admettre que la conscience de l'être moral est déterminée par la nature des enveloppes semi-matérielles dont l'égo est entouré, et nous devons conclure qu'elle subit une transformation complète en prenant une enveloppe nouvelle; elle ne retient donc du passé que les facultés psychiques plus ou moins développées qu'elle apporte à la naissance avec des souvenirs obscurs enfouis dans les profondeurs du subconscient, dont elle n'a pas la perception à l'état normal.

Pour appuyer de façon certaine la théorie de la pluralité des existences matérielles, il faudrait pouvoir montrer, dans les manifestations du subconscient, la trace indéniable de souvenirs ou de connaissances que la conscience normale n'a pu acquérir au cours de la vie présente.

Cette démonstration n'est pas encore faite d'une façon satisfaisante, bien que certaines expériences médiumniques et certaines observations d'enfants prodiges puissent apporter un appui sérieux à la théorie; mais nous estimons toutefois qu'elle se heurte à une objection plus grave encore, tenant à ce que l'histoire de l'humanité ne paraît aucunement vérifier cette idée d'un progrès moral ininterrompu qui en forme la base fondamentale.

Nous observons bien que l'humanité réalise des progrès certains dans l'ordre sensitif et intellectuel, mais nous ne voyons pas qu'il en soit de même dans l'ordre moral : nous ne pensons pas, en un mot, que nos contemporains, mis en face d'une action déshonnête dont ils tireraient profit, soient plus capables de résister à la tentation que ne l'auraient été leurs ancêtres à plusieurs siècles en arrière, et cependant, si nous étions nous-mêmes ces ancêtres revenus sur la terre, ne devrions-nous pas témoigner d'une moralité plus haute que la leur, puisque aussi bien c'est là le véritable critérium de ce progrès qui, dans la théorie, devient le but unique et la fin dernière de toutes ces existences successives.

Et poursuivant cette observation, peut-être un peu trop pessimiste, on arrive même à se demander si, pour beaucoup de nos contemporains, l'existence qu'ils mènent sur la terre correspond bien à un progrès moral certain, à la formation d'un Kerdar plus épuré encore, comme dans la conception chaldéenne et si, trop souvent, elle ne représente pas plutôt un arrêt marqué, sinon même un recul dans cette marche en avant à laquelle ils sont conviés.

Pour échapper à cette difficulté, nous pouvons essayer sans doute de transporter dans les mondes planétaires, le théâtre de cette évolution infinie dont l'idée s'impose à nous malgré les démentis que l'observation des faits paraît lui infliger dans la vie présente; mais là encore, nous nous heurtons aux mêmes objections que nous venons de rencontrer déjà; si ces humanités lointaines ne connaissent pas le mal, si elles n'ont pas à lutter contre des penchants mauvais de leur nature imparfaite, nous ne voyons pas comment elles peuvent acquérir aucun mérite (Les théologiens admettent comme attributs de Dieu; la puissance, l'intelligence et l'amour. — Les diverses vies auraient pour effet de développer tantôt l'un tantôt l'autre de ses attributs qui rapprochent la créature de son

créateur. Il n'est donc pas absurde de supposer que certaines existences aient lieu dans des mondes où le mal n'existe pas. — A. R.), et si, au contraire, comme il est plus probable, les terres du ciel qu'elles habitent, sont des vallées de larmes au même titre que la nôtre, il est bien à supposer aussi que l'être intelligent n'y fait pas plus de progrès que chez nous, qu'il est impuissant à épurer sa nature matérielle et les désirs grossiers qu'elle porte en elle. Là non plus, nous ne pouvons pas rencontrer une solution absolument satisfaisante...

C'est le devoir et l'honneur de la science d'aborder toujours avec la même résolution les problèmes que lui pose la nature, de reconnaître, en un mot, que si, à chaque instant, elle approche davantage de la vérité par son labeur incessant, elle ne la possède jamais dans toute sa plénitude et elle est condamnée à rectifier continuellement l'image ondoyante qu'elle peut s'en former.

Et, à un autre point de vue, il faut bien reconnaître que cette irrégularité décevante qui trouble l'étude des phénomènes de la vie supérieure, ne leur est pas absolument particulière, mais elle peut se retrouver même dans l'observation du monde matériel.

Nous croyons sans doute posséder la connaissance des lois fondamentales de physique et de chimie, dont nous constatons l'application à chaque instant, et cependant, il arrive souvent que la nature nous met en présence d'une réaction inattendue que nous sommes ensuite tout à fait impuissants à reproduire.

Nous admettons bien, et cela sans contestations possibles, que ce fait tient certainement à ce que les données en présence sont plus complexes que nous ne le supposons, et que nous ne savons pas tenir compte de celles qui nous échappent; mais il ne faut pas oublier cependant que la même réponse pourrait s'appliquer aux phénomènes les plus étranges de la vie supérieure...

CHAPITRE V

La religion de l'avenir

(Ce chapitre est extrait du livre publié par le général Fix sous le titre Etude philosophique (Paris 1899, p. 207). Il expose la théorie à laquelle aboutissent actuellement les recherches expérimentales des spiritualistes indépendants.)

I. Une intelligence suprême régit les mondes. Cette intelligence, que l'on appelle Dieu est le Moi conscient de l'Univers. Et c'est dans l'Univers, pour l'Univers et par l'Univers que la pensée divine s'objective.

II. Toutes les créations se développent suivant une chaîne toujours ascendante, sans aucune solution de continuité perceptible dans la série ascensionnelle. Le règne minéral passa insensiblement au règne végétal, le règne végétal au règne animal, et celui-ci au règne nominal, sans que l'on puisse

saisir de ligne de démarcation bien nette.

Elles se développent doublement au matériel comme au spirituel. Ces deux formes de l'évolution sont parallèles, solidaires, la vie n'étant qu'une manifestation de l'Esprit qui se traduit par le mouvement.

III. L'âme s'élabore au sein des organismes rudimentaires. Pour devenir ce qu'elle est dans l'humanité actuelle, il a fallu qu'elle traversât tous les règnes de la nature. Force aveugle et indistincte dans le minéral, individualisée dans la plante, polarisée dans la sensibilité et l'instinct des animaux, elle tend sans cesse vers le monde conscient dans cette lente élaboration, puis arrive enfin jusqu'à l'homme.

Dans l'animal, elle n'est encore qu'à l'état d'ébauche; dans l'homme elle acquiert la conscience et ne peut plus redescendre. Mais, à tous les degrés, elle prépare et façonne son enveloppe matérielle.

IV. L'évolution de l'âme est infinie et chaque existence n'est qu'un feuillet du livre éternel.

A quelque degré d'évolution que l'âme soit arrivée, elle porte en elle le couronnement et la synthèse des puissances inférieures de la nature et elle possède en germe toutes les facultés supérieures (puissance, intelligence, amour) qu'elle est destinée à développer à travers ses vies successives.

V. L'âme progresse à l'état corporel et à l'état spirituel. L'état corporel lui est nécessaire jusqu'à ce qu'elle ait atteint un certain degré de perfection; elle s'y développe par le travail auquel elle est assujettie pour ses propres besoins, et y acquiert des connaissances pratiques spéciales. Une seule existence corporelle étant insuffisante à ces fins, elle reprend un corps aussi souvent que cela lui est nécessaire et, chaque fois, elle arrive avec des progrès qu'elle a accomplis dans ses existences antérieures et dans la vie spirituelle.

VI. Dans l'intervalle des existences corporelles, l'âme vit de la vie spirituelle. Cette vie n'a pas de durée déterminée. L'état heureux ou malheureux de l'âme est inhérent à son degré de perfection. L'âme souffre par le mal même qu'elle a fait, de manière que son attention étant incessamment portée sur les suites du mal, elle en comprend mieux les inconvénients et soit excitée à s'en corriger. Elle prend des résolutions viriles et, le temps venu, redescend dans un nouveau corps, afin de s'y améliorer par le travail et l'étude.

Toujours elle conserve l'intuition, le vague sentiment des résolutions prises avant de naître.

VII. Lorsque l'âme a acquis sur un monde la somme de progrès que comporte

l'état de ce monde, elle le quitte pour s'incarner sur un monde plus avancé où elle acquiert de nouvelles connaissances, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'incarnation dans un corps matériel ne lui étant plus utile, elle vît exclusivement de la vie spirituelle. Là elle progresse encore dans un autre sens et par d'autres moyens. Arrivée au point culminant du progrès, elle jouit de la suprême félicité, admise dans les conseils du Tout-Puissant, elle a sa pensée et prend rang parmi ses missionnaires, ses ministres directs pour le gouvernement des mondes, ayant sous leurs ordres des Esprits à différents degrés d'avancement.

VIII. L'âme a un corps fluidique (périsprit) dont la substance est puisée dans le fluide universel ou cosmique, qui le forme et l'alimente, comme l'air forme et alimente le corps matériel.

Le périsprit est plus ou moins éthéré selon les mondes et le degré d'épuration de l'âme. Chez les âmes inférieures et dans les mondes inférieurs, sa nature est plus grossière et se rapproche davantage de la matière brute.

Le périsprit est le canevas sur lequel l'âme forme le corps physique; ce dernier n'est qu'une seconde enveloppe, plus grossière, plus résistante, appropriée aux fonctions qu'il doit remplir et dont le périsprit se dépouille à la mort.

Le périsprit est l'intermédiaire entre l'âme et le corps; c'est l'organe de transmission de toutes les sensations. Pour celles qui viennent de l'extérieur, on peut dire que le corps éprouve l'impression, le périsprit la transmet et l'âme, l'être sensible et intelligent, la reçoit; lorsque l'acte part de l'initiative de l'âme, on peut dire que l'âme veut, que le périsprit transmet et que le corps exécute.

C'est par des courants magnétiques que le périsprit communique avec l'âme; c'est par la force vitale qu'il est lié au corps.

Le périsprit n'est pas enfermé dans les limites du corps comme dans une boîte. Par sa nature fluidique il est expansible, il rayonne au dehors et forme autour du corps une sorte d'atmosphère que la force de la volonté peut étendre plus ou moins; d'où il suit que des personnes qui ne sont pas en contact corporellement peuvent l'être par leur âme et se transmettre à leur insu leurs impressions, quelquefois même l'intuition de leurs pensées. (Télépathie.)

CONCLUSIONS

Nous avons montré, dans la première partie de ce livre, que l'hypothèse des vies successives avait été adoptée, dans tous les temps et dans tous les pays, par la plupart des sages qui se sont préoccupés de notre avenir après la mort.

Dans la 2e partie, nous avons relaté un certain nombre d'expériences où, sous l'influence des passes magnétiques, des sensitifs, dont l'âme se trouvait plus ou moins dégagée des liens du corps, paraissaient revivre des vies déjà vécues ou vivre des vies futures. Ces phénomènes se présentent sous des formes diverses suivant les individus. Chez les uns, les diverses transformations ont l'apparence

de la réalité absolue et se répètent toujours identiques et dans le même ordre, à plusieurs mois d'intervalle; le sujet les vit d'une façon saisissante avec les états physiques et intellectuels qui les caractérisent. Chez les autres, elles varient quelque peu et ressemblent plutôt à des souvenirs dans lesquels on reconnaît facilement l'intervention de lectures antérieures; elles n'en sont pas moins intéressantes parce qu'elles empêchent d'avoir une confiance aveugle dans les premières et mettent sur la voie d'une explication d'ordre purement physique. Une constante se reproduit cependant dans toutes ces manifestations, c'est l'expiation dans les vies suivantes des fautes commises dans les vies précédentes.

Dans la 3e partie, on voit que les phénomènes que j'ai déterminés par des procédés magnétiques ont été observés séparément dans des circonstances diverses. C'est ainsi que certaines personnes ont vu se dérouler rapidement toute leur vie actuelle passée sous l'influence d'un danger de mort. D'autres ont spontanément des souvenirs d'existences antérieures. D'autres, enfin, ont pu prédire d'une façon certaine, quelques points de leur avenir, ce qui soulève le problème troublant de la fatalité.

Enfin, dans la 4^e partie, j'ai rappelé que des changements de personnalité présentant la même apparence frappante de réalité que ceux qui sont décrits dans la 2e partie, s'observaient dans certains cas de maladie et s'obtenaient très facilement par de simples suggestions verbales dans des conditions telles qu'il est impossible de les attribuer à une autre cause qu'à l'imagination hypéresthésiée des sujets.

Quelles sont donc les conclusions qu'on peut tirer des faits que j'ai rapportés ?

Elles sont de deux sortes, les unes certaines, les autres simplement problématiques.

Il est certain qu'au moyen de procédés magnétiques, on peut, chez certains sujets doués d'une sensibilité suffisante, provoquer une série de phases de léthargie et d'états somnambuliques qui se succèdent régulièrement comme les nuits et les jours, et au cours desquels l'âme paraît se dégager de plus en plus les liens du corps et s'élancer dans des régions de l'Espace et du Temps généralement inaccessibles pour elle dans l'état de veille normal.

Il est certain, qu'au moyen de certaines opérations magnétiques, on peut ramener progressivement la plupart des sensitifs à des époques antérieures de leur vie actuelle, avec les particularités intellectuelles et physiologiques, caractéristiques de ces époques et cela jusqu'au moment de leur naissance. Ce ne sont pas des souvenirs qu'on éveille ; ce sont les états successifs de la personnalité qu'on évoque ; ces évocations se produisent toujours dans le même ordre et à travers une succession de léthargies et d'états somnambuliques. Ce phénomène se produit spontanément chez quelques malades, mais seulement pour certaines périodes de leur existence.

On peut l'expliquer en supposant que les souvenirs s'enregistrent dans les couches successives du cerveau, les plus anciens se trouvant localisés dans les couches les plus profondes, et que, par suite de circonstances diverses, l'activité

vitale qui d'ordinaire se porte aux couches externes, revient dans telle ou telle partie de la masse cérébrale devenue inerte par le temps ; mais une explication plus probable, parce qu'elle est appuyée sur le témoignage des voyants, est que le phénomène est dû à la concentration du corps fluidique qui reprend les formes qu'il a eues successivement pendant le développement de la vie du sujet.

Il est certain qu'en continuant ces opérations magnétiques au delà de la naissance et sans avoir besoin de recourir à des suggestions, on fait passer le sujet par des états analogues correspondant à des incarnations précédentes et aux intervalles qui séparent ces incarnations. Le processus est le même à travers des successions de léthargies et d'état somnambuliques. Ces révélations, quand on a pu les contrôler, ne répondent généralement pas à la réalité, mais il est difficile de comprendre comment les mêmes pratiques physiques, qui déterminent d'abord des régressions de personnalités réelles jusqu'à l'époque de la naissance, peuvent tout à coup donner lieu à des hallucinations tout à fait fausses.

Il est certain qu'en continuant les passes réveillantes au delà de l'âge actuel du sujet, on détermine des phénomènes analogues à ceux qu'on a produits dans le passé, c'est-à-dire des phases alternées de léthargie et d'états somnambuliques où le sujet joue des rôles correspondant à sa vie dans l'avenir, soit dans sa vie présente, soit dans ses vies futures. On n'a pas encore contrôlé la réalité de ses prévisions, dont quelques-unes sont probablement dues uniquement aux projets du sujet. Il est néanmoins prouvé que dans des circonstances assez nombreuses et non encore définies, l'homme a pu voir sûrement dans l'avenir.

Il est certain que, quand on a produit, par la magnétisation, un certain état du sujet, état qui est probablement le relâchement des liens qui emprisonnent le corps fluidique dans le corps physique, on obtient par simple suggestion les mêmes effets que par les passes longitudinales ou transversales.

Si maintenant nous cherchons à expliquer ces phénomènes, nous nous trouvons en présence de trois hypothèses principales en dehors de l'acceptation littérale des récits du sujet.

La première, c'est que son esprit, entraîné par une marche continue, soit dans le rajeunissement, soit dans le vieillissement, poursuit son chemin dans le temps par une sorte d'inertie ; mais, au lieu de passer par des états fondés sur des sensations réellement éprouvées, il en crée d'autres basés sur des idées que de nouvelles facultés lui permettent de percevoir.

« Mireille me dépeignait ainsi les effets de mes magnétisations sur elle.

« Quand je suis éveillée, mon âme est enchaînée dans mon corps, et je suis comme une personne qui, enfermée au rez-de-chaussée d'une tour, ne voit le monde extérieur qu'à travers les cinq fenêtres des sens qui ont chacune des verres de couleurs différentes. Quand vous me magnétisez, vous me délivrez peu à peu de mes chaînes, et mon âme, qui aspire toujours à s'élever, s'engage dans l'escalier de la tour, escalier sans fenêtre, et je ne vois plus que vous qui me guidez jusqu'au moment où je débouche sur la plateforme supérieure. Là, ma vue s'étend dans toutes les directions avec un sens unique très aiguë qui me

met en rapport avec des objets, qu'il ne pouvait percevoir à travers les vitres de la tour. Parmi ces objets sont les pensées des autres humains, qui circulent dans l'espace ; malheureusement, je ne puis distinguer de suite leur nature et je suis exposée à les confondre avec des substances plus matérielles, comme dans nos Alpes, nous n'arrivons à distinguer, des neiges éternelles, les nuages qui les couronnent, que par leurs changements de forme. »

Outre ces pensées ambiantes, il y a toute la masse des idées emmagasinées dans l'inconscient du sujet depuis sa naissance. Il est, en effet, admis aujourd'hui que pour que notre mémoire ordinaire enregistre une perception, il faut que cette perception ait une intensité et une durée suffisantes. C'est pour cela, par exemple, que nous ne nous souvenons d'ordinaire que de ce que nous avons écouté, regardé, flairé, dégusté ou tâté ; mais il n'est pas moins vrai que d'autres vibrations ont atteint nos organes des sens (« Il y a, dit Draper, quelques expériences très simples qui servent à faire comprendre ce que peuvent être les vestiges des impressions ganglionnaires. Si l'on met sur un métal froid et poli, par exemple sur une lame neuve de rasoir, un pain à cacheter, et qu'après avoir soufflé sur le métal on enlève le pain à cacheter, aucune inspection, si minutieuse qu'elle soit, ne pourra faire découvrir la moindre trace d'une figure quelconque sur l'acier poli; mais si l'on souffle de nouveau sur le métal, l'image spectrale du pain à cacheter reparaitra, et cela aussi souvent qu'on voudra recommencer, même plusieurs mois après l'expérience. Une ombre n'est pas projetée sur un mur, sans y laisser une trace durable... sur les murs de notre chambre, là où nous croyons que nul n'a pu pénétrer et que notre retraite est à l'abri de toute profanation indirecte, il y a des vestiges de toutes nos actions, des silhouettes de toutes nos attitudes : tous nos mouvements y sont écrits. ».

Les Conflits de la Science et de la Religion, p. 95.) Ce sont ces vibrations qui ont laissé leurs traces dans l'inconscient et que nous ne percevons que quand notre sensibilité a été exaltée.

La deuxième hypothèse est basée sur l'intervention des esprits des morts ou autres entités intelligentes et invisibles qui nous entoureraient. Ces intelligences auraient pour mission de nous instruire, de nous faire des révélations et elles le feraient en inventant de petites histoires comme celles de la Morale en action avec des personnages fictifs, de façon à ne pas réveiller des causes d'inimitié entre les vivants. Dans la troisième hypothèse, le sujet percevrait surtout au moyen de ses sens exaltés, les idées ambiantes. Or, l'hypothèse des vies successives est bien dans l'air, suivant l'expression populaire, mais les idées d'enfer et de purgatoire le sont encore plus dans le monde des sujets que j'ai étudiés; et cependant aucun d'eux à aucun moment, n'y a fait allusion. On pourrait supposer avec assez de vraisemblance, que les sujets ont puisé les idées de vies successives dans mon propre cerveau, mais je n'y pensais nullement quand j'ai observé pour la première fois avec Joséphine le phénomène dont j'ai été longtemps à me rendre compte. La suggestion mentale n'a du reste jamais existé entre moi et mes sensitifs, comme l'ont prouvé maintes fois les divergences qui se produisaient entre mes souvenirs plus ou moins erronés des séances précédentes et leurs affirmations très nettes.

En tous cas, il est extrêmement probable que la plupart des révélations des pythies, des sibylles, des extatiques, des prophètes et des médiums, n'ont pas de fondements plus solides que celles de nos sensitifs et qu'il n'y a pas lieu de leur accorder plus de confiance.

Faut-il les rejeter complètement ? Je ne le crois pas et je suis de l'avis de Kant, qui a écrit : « En ce qui me concerne, l'ignorance où je suis de la manière dont l'esprit humain entre dans ce monde et de celle dont il en sort, m'interdit de nier la vérité des divers récits qui ont cours. Par une réserve qui paraîtra singulière, je me permets de révoquer en doute chaque cas particulier, et pourtant de les croire vrais dans leur ensemble. »

Si le mérite procède partout de la lutte, n'est-ce pas un mérite intellectuel de lutter contre toutes les causes d'erreur dans la recherche de la vérité et n'est-il pas, dans les desseins de Dieu de nous donner des révélations imparfaites pour nous permettre de l'acquérir ?

Nous terminerons donc cette étude par le conseil de Platon (Phédon XXXV.) :

Il faut prendre l'enseignement humain le meilleur, y monter comme sur un esquif, et traverser ainsi, non sans danger, le fleuve de la vie ; à moins qu'on ne puisse exécuter la même traversée plus sûrement sur un navire plus solide, c'est-à-dire sur quelque enseignement divin.

Heureux ceux qui savent reconnaître sûrement cet enseignement divin et y conformer leur conduite !

TABLE DES MATIÈRES

Préface.

PREMIÈRE PARTIE

Croyances antiques et raisonnements modernes

DEUXIÈME PARTIE

EXPÉRIENCES MAGNÉTIQUES

chapitre premier. — Le sommeil magnétique et le corps fluide

chapitre II. — Régression de la mémoire et prévision

TROISIÈME PARTIE

LES PHÉNOMÈNES ANALOGUES

chapitre premier — Le corps astral (Les noms de Corps astral, Corps fluïdique, Corps éthérique, Péresprit, désignent l'intermédiaire encore mal défini qui relie l'esprit au corps charnel.

chapitre II. — Régression de la mémoire observée sous l'influence d'un accident ou au moment de la mort

chapitre III — Souvenirs de vies antérieures

chapitre IV — Observations relatives à la vue du passé et de l'avenir sous l'influence du magnétisme ou d'un entraînement spécial

chapitre V. — Réincarnations prédites et effectuées

chapitre VI. - La Précognition

QUATRIÈME PARTIE

OBJECTIONS ET HYPOTHÈSES

chapitre premier. — Les changements de personnalité

chapitre II. — Le cas de Mireille

chapitre III. — Le cas de Mlle Smith

chapitre IV. — Excursion dans le domaine du spiritisme

chapitre V. — L'évolution de l'âme

chapitre VI. — La religion de l'avenir

Conclusions